

Histoires galactiques

Collectif

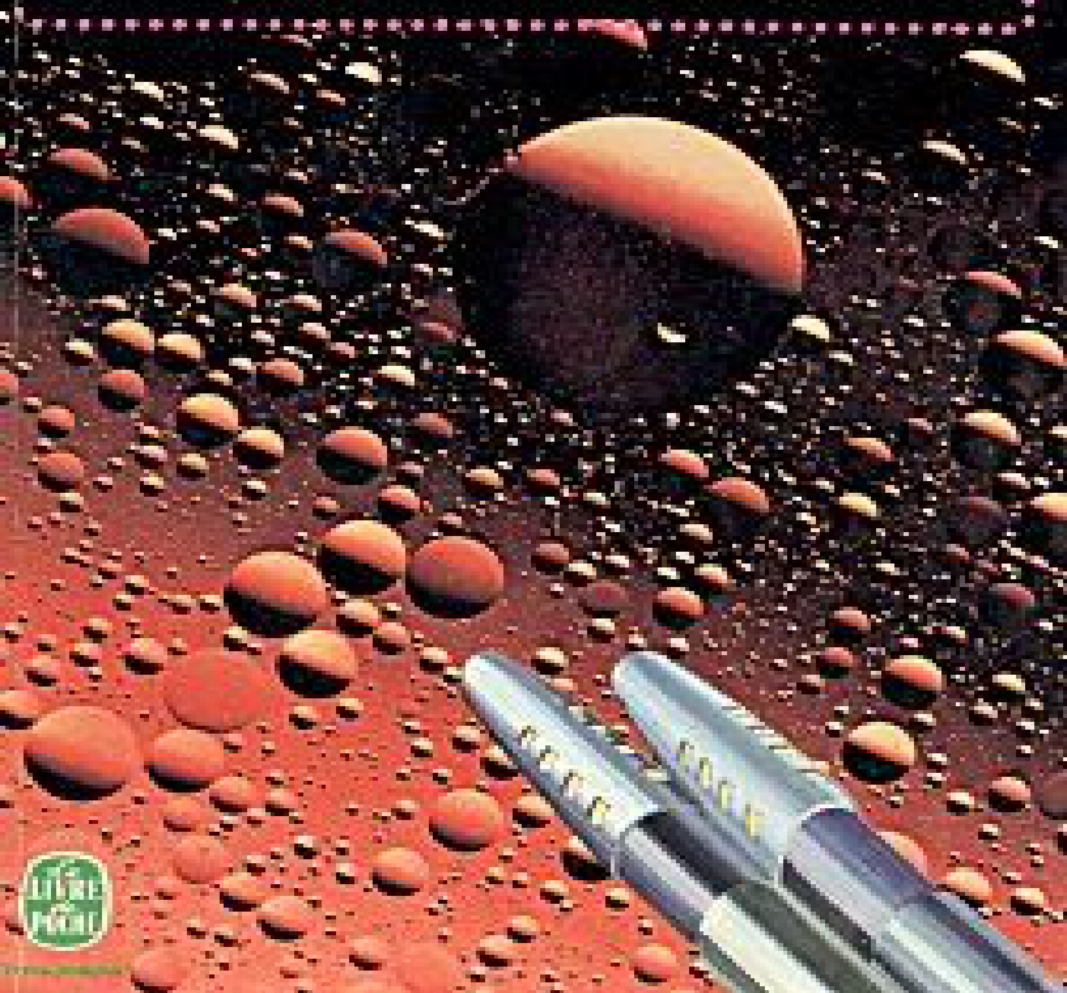
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

GALACTIQUES



INTRODUCTION À L'ANTHOLOGIE

La science-fiction ! Selon certains, ce n'est qu'une sous-littérature, tout juste bonne à rassasier l'imagination des naïfs et des jobards, et qu'il conviendra de verser un jour au rayon des vaticinations et des chimères visant à soulever le voile de l'avenir. Pour d'autres, c'est la seule expression littéraire de notre modernité, de l'âge de la science, la dernière chance du romanesque et peut-être enfin la voie royale, conciliant l'imaginaire et la raison, vers une appréhension critique d'un futur impossible à prévoir en toute rigueur.

La science-fiction mérite-t-elle cet excès d'honneur ou cette indignité ? Après tout, il ne s'agit que d'une littérature, on aurait tort de l'oublier. Or, les reproches qu'on lui fait comme les espoirs qu'on place en elle tiennent peut-être à la relation ambiguë de cette littérature à la science et à la technique. Trop de science pour un genre littéraire digne de ce nom, disent bien des littéraires pour qui la culture s'arrête au seuil de la connaissance positive et qui ne comprennent l'intrusion de la science dans le roman que si elle est présentée comme un avatar du mal, dans la lignée du Meilleur des mondes ou d'Orange mécanique. La science-fiction traite la science comme une magie, persiflent d'autres, généralement des scientifiques bon teint. Tandis que certains thuriféraires la prônent comme propre à faire naître la curiosité scientifique, à discuter les conséquences du développement scientifique pour l'avenir de l'humanité. On voit que de tous côtés le débat est déplacé : il ne s'agit plus d'une littérature et du plaisir qu'on y prend, mais d'une querelle sur la place philosophique, idéologique, voire politique de la science dans le monde moderne. Le reproche du manque de sérieux ou de l'excès de sérieux fait à la science-fiction, tout comme l'idée qu'elle est le chaînon manquant entre les deux cultures, la scientifique et la littéraire, renvoient tout uniment à la fonction de la science dans cette littérature. Et le risque de malentendu est alors si grand que l'on conçoit que des écrivains, agacés par cette prétention qui leur est attribuée, aient eu l'ambition de se débarrasser du terme de science-fiction et de le remplacer par celui de fiction spéculative.

Aussi bien la science-fiction ne s'est pas contentée d'utiliser la science comme thème, comme décor ou comme fétiche doté de pouvoirs quasi

magiques ; elle a aussi puisé son inspiration dans le bouleversement introduit dans notre société par la science et l'intuition que sans doute ce bouleversement est loin d'être fini ; enfin et surtout, elle a été profondément influencée par la pensée scientifique. Ce que la science-fiction a réellement reçu de la science, ce n'est pas l'occasion d'une exaltation de la technique, mais l'idée qu'un récit, et plus encore une chaîne de récits, peuvent être le lieu d'une démarche logique rigoureuse, tirant toutes les conclusions possibles d'une hypothèse plus ou moins arbitraire ou surprenante. En cela la science-fiction est, modestement ou parfois fort ambitieusement, une littérature expérimentale, c'est-à-dire une littérature qui traite d'expériences dans le temps même où elle est un terrain d'expériences. En d'autres termes, elle ne véhicule pas une connaissance et n'a donc pas de prétention au réalisme, mais elle est, consciemment ou non, le produit d'une démarche créatrice qui tend à faire sortir la littérature de ses champs traditionnels (le réel et l'imaginaire) pour lui en ouvrir un troisième (le possible).

On notera d'ailleurs qu'il a existé et qu'il existe toujours des œuvres littéraires qui affectent de se fonder sur une connaissance scientifique (par exemple l'œuvre de Zola) ou qui prétendent décider si une telle connaissance est bonne ou mauvaise, qui lui font donc une place très grande mais qui ne relèvent pas, à l'évidence, de la science-fiction ; ces œuvres traitent des connaissances scientifiques transitoires comme s'il s'agissait de vérités éternelles et ne font guère que les substituer aux dogmes métaphysiques qu'une certaine littérature s'est longtemps vouée à commenter ou à paraphraser. Au lieu de quoi l'écrivain de science-fiction part d'un postulat et se soucie surtout d'en explorer les conséquences. Il se peut bien que, parasitairement, il expose sa propre vision des choses comme s'il s'agissait d'une vérité révélée. Mais sur le fond, il écrit avec des si et des peut-être. Et parce que sa démarche est celle d'un explorateur de possibles, l'auteur de science-fiction écrit une œuvre beaucoup plus ouverte et beaucoup plus moderne que la plupart des écrivains-maîtres-à-penser dont les efforts tendent toujours à perpétuer les catégories de la vérité et de l'erreur, quels que soient les contenus qu'ils leur donnent. Cela est si patent qu'une histoire qui, comme beaucoup de celles de Jules Verne, a perdu sa base scientifique – ou qui n'en a jamais eue – n'est pas nécessairement sans charme. La crédibilité d'une histoire de science-fiction ne tient pas à la force de ses références externes mais seulement à sa cohérence interne. À la limite le texte tient tout seul.

Et c'est précisément à partir de cette autonomie que, par un paradoxe qui n'est que superficiel, il devient possible de dire quelque chose d'original, de dérangeant, d'éventuellement pertinent, sur l'avenir, sur le présent, sur tout, absolument tout ce que l'on voudra. Au lieu de quoi la littérature qui s'affirme solidement enracinée dans le réel, c'est-à-dire dans une illusion de réalité, ne fait que projeter sur le présent et sur l'avenir l'ombre des préjugés du passé ; elle ne donne que des réponses attendues et esquivé tous

les problèmes un tant soit peu difficiles à poser.

Si l'on retient de la science-fiction une telle définition, il en résulte qu'elle est aussi ancienne que toute littérature orale ou écrite, qu'elle a toujours entretenu d'étroits rapports avec la naissance des idées et des mythes qu'aujourd'hui elle renouvelle et multiplie. Lucien de Samosate, Cyrano de Bergerac, Swift, Voltaire (dans *Micromégas*) combinent déjà l'invention extraordinaire, le déplacement dans l'espace et dans le temps, la remise en question du présent.

Mais c'est au XIX^e siècle que la science-fiction prend son visage actuel. Esquissée dans le *Frankenstein* de Mary Shelley (1817), précisée dans l'œuvre de Poe, ce poète épris de raison, traversant celle de Hugo avec le météore de *Plein ciel*, elle se constitue vraiment sous les plumes de Jules Verne et de Herbert George Wells. Pour Verne, il s'agit d'abord de faire œuvre d'anticipation technicienne, de prolonger par l'imagination et le calcul le pouvoir de l'homme sur la nature, exercé par l'intermédiaire des machines. Pour Wells, il s'agit surtout de décrire les effets sur l'homme et sur la société elle-même de savoirs hypothétiques. De nos jours, on pourrait être tenté de voir en Verne l'ancêtre des « futurologues », ces techniciens de l'extrapolation raisonnée et de la prévision d'avenirs quasi certains, et en Wells le premier des « prospectivistes », ces explorateurs volontiers téméraires des futurs possibles.

Mais l'opposition ne doit pas être exagérée : les deux tendances se nourrissent l'une de l'autre jusque dans les œuvres de ces pères fondateurs.

Après un début prometteur en Europe, vite remis en question par la grande crise économique puis par la crise des valeurs qui l'accompagne, et peut-être en France par une incoercible résistance des milieux littéraires à la pensée scientifique, c'est aux États-Unis que la science-fiction trouvera son terrain d'élection, sur un fond d'utopies (Edward Bellamy), d'anticipations sociales (Jack London) et de voyages imaginaires (Edgar Rice Burroughs). Hugo Gernsback, ingénieur électricien d'origine luxembourgeoise et grand admirateur de Verne et de Wells, crée en 1926 la première revue consacrée entièrement à la science-fiction, *Amazing stories* ; très vite les magazines se multiplient. Ils visent d'abord un public populaire et sacrifient la qualité littéraire ou même la vraisemblance à la recherche du sensationnel ; puis le genre se bonifie progressivement. La seconde guerre mondiale, révélant aux plus sceptiques l'impact de la technologie, incite à plus de rigueur scientifique, et le désenchantement qui accompagne les mutations accélérées du monde actuel conduit beaucoup d'écrivains à un certain pessimisme tout en les amenant à suppléer la carence des valeurs par une recherche esthétique croissante. Le résultat est là : la science-fiction contemporaine, vivante dans tous les pays industrialisés, est un extraordinaire laboratoire d'idées et elle n'a plus grand-chose à envier sur le plan de la forme à la littérature d'avant-garde quand elle ne se confond pas avec elle chez un William Burroughs, un

Claude Ollier, un Jean Ricardou, un Alain Robbe-Grillet.

Le plus surprenant peut-être, c'est que, malgré la variété de son assise géographique, le domaine conserve une indéniable unité. Peut-être le doit-il – entre autres facteurs – à la présence insistante d'un certain nombre de grands thèmes qui se sont dégagés au fil de son histoire et qui le charpentent en se combinant, se ramifiant sans cesse. C'est un choix de ces thèmes, pris parmi les plus représentatifs, que la présente série entend illustrer.

Ce serait pourtant une erreur que de réduire la science-fiction à un faisceau de thèmes en nombre fini dont chacun pourrait à la limite se constituer en genre. À l'expérience, on s'apercevra souvent que telle histoire se trouve assez arbitrairement logée dans un volume plutôt que dans un autre (où classer une histoire de robot extraterrestre ? dans les Histoires d'Extraterrestres ou dans les Histoires de Robots ?), que telle autre histoire échappe au fond à toute thématique fortement structurée et définit à elle seule toute la catégorie à laquelle elle appartient. Chemin faisant, on découvrira sans doute que, malgré les apparences, la science-fiction n'est pas une littérature à thèmes parce qu'elle ne raconte pas toujours la même histoire (le thème) sur des registres différents, mais que, au contraire, chacun de ses développements échappe aux développements précédents tout en s'appuyant sur eux selon le principe, bien connu en musique, de la variation. Quand on a dit de telle nouvelle que c'est une histoire de vampire, on sait d'avance à peu près tout ce qui s'y passera ; au contraire, quand on a dit que c'est une histoire de robots, on n'en a, contrairement au point de vue commun, presque rien dit encore. Car toute la question est de savoir de quelle histoire de robots il s'agit. Et c'est de la confrontation entre quelques-unes des variations possibles (lesquelles sont peut-être, à vrai dire, en nombre infini) que surgit comme le halo foisonnant du mythe.

Il serait pour le moins aventuré de prétendre avoir enfermé en douze volumes (onze catégories plus une qui les recouvre toutes, celle de l'humour) le vaste univers de la science-fiction – ne serait-ce que parce qu'on estime à plus de 30 000 le nombre de textes parus dans ce domaine aux États-Unis seulement et qu'à l'échelle mondiale il faudrait doubler peut-être ce nombre. Du moins cette anthologie a-t-elle été établie méthodiquement dans l'intention de donner un aperçu aussi varié que possible de la science-fiction anglo-saxonne de la fin des années 30 au début des années 60. Plus de 3 000 nouvelles ont été lues pour la composer, dont beaucoup figuraient déjà dans des anthologies américaines. L'aire culturelle et la période retenues l'ont été tout naturellement : c'est aux États-Unis, accessoirement en Angleterre (dans la mesure surtout où les auteurs anglais sont publiés dans les revues américaines), que se joue le deuxième acte de la constitution de la science-fiction après l'ère, surtout européenne, des fondateurs ; c'est là qu'avec une minutie presque maniaque les variations possibles sur les thèmes sont explorées l'une après

l'autre ; c'est là encore que se constitue cette culture presque autonome avec ses fanatiques, ses clubs, ses revues ronéotypées, ses conventions annuelles ; c'est aussi l'époque dont les œuvres se prêtent le mieux à la découverte du genre par le profane. Depuis le milieu des années 60, la science-fiction a considérablement évolué, au moins autant à partir de sa propre tradition que d'emprunts à la littérature générale. Aussi son accès s'est-il fait plus difficile et demande-t-il une certaine initiation.

Les anthologistes, qui sont collectivement responsables de l'ensemble des textes choisis, ont visé trois objectifs dans le cadre de chaque volume :

— Donner du thème une illustration aussi complète que possible en présentant ses principales facettes, ce qui a pu les conduire à écarter telle histoire célèbre qui en redoublait (ou presque) une autre tout aussi remarquable, ou encore à admettre une nouvelle de facture imparfaite mais d'une originalité de conception certaine ;

— Construire une histoire dialectique du thème en ordonnant ses variations selon une ligne directrice qui se rapproche parfois d'une histoire imaginaire ;

— Proposer un éventail aussi complet que possible des auteurs et fournir par là une information sur les styles et les écoles de la science-fiction « classique ».

Pour ce faire, une introduction vient préciser l'histoire, la portée, les significations secondaires, voire les connotations scientifiques du thème traité dans le recueil. Chaque nouvelle est présentée en quelques lignes qui aideront – nous l'espérons – le lecteur profane à se mettre en situation, et qui lèveront les obstacles éventuels du vocabulaire spécialisé. Enfin un dictionnaire des auteurs vient fournir des éléments biobibliographiques sur les écrivains représentés.

Ainsi cet ensemble ouvert qu'est la Grande Anthologie de la science-fiction, ordonnée thématiquement sur le modèle de la Grande Encyclopédie, s'efforce-t-il d'être un guide autant qu'une introduction à la plus riche avancée de notre siècle dans les territoires de l'imaginaire.

PRÉFACE

À bien des égards, un ciel étoilé ressemble à la carte d'un archipel foisonnant. Et comme l'œil oblitère aisément les distances cosmiques et néglige surtout celle de la profondeur, que l'oreille s'enchanté volontiers de noms d'astres ou de constellations, Altaïr, Orion, Sirius, Deneb, Fomalhaut, Arcturus, Rigel, Bételgeuse, l'esprit s'engage bientôt dans une navigation interstellaire où chaque point de lumière fait figure d'escale et où l'écheveau des routes semble dessiner les contours d'un empire fabuleux, galactique.

Un empire galactique, le mot est lâché. Si l'on néglige quelques menues contraintes physico-logiques sur lesquelles on reviendra du reste, l'idée est entièrement, presque absurdement raisonnable. L'espèce humaine a toujours rempli puis recouvert de ses organisations les espaces qui s'ouvraient à elle. Il est peut-être un peu simple, mais combien tentant, de souligner qu'un homme du néolithique, éloigné de nous de moins d'une dizaine de millénaires, aurait été probablement tout à fait incapable de concevoir à la fois spatialement et socialement une organisation telle que celle de l'Empire romain. Il n'est pas moins douteux qu'un Romain ait pu imaginer quelque chose qui ressemble, même de très loin, à l'empire américain ou encore à l'une de ces entreprises multinationales géantes qui couvrent toute la planète et, comme I.T.T. à elle seule par exemple, emploient directement près d'un demi-million d'êtres humains, en font vivre cinq à dix fois plus et influent de manière évidente sur le destin de vingt à cent fois davantage. Alors pourquoi dénier pour les millénaires à venir toute crédibilité à des empires galactiques ? D'autant que s'il existe à travers l'univers d'autres espèces dotées des mêmes qualités et des mêmes défauts que la nôtre (ou à peu près), les chances de voir se constituer de tels empires s'en trouvent multipliées.

Voilà indiquée une dimension de la problématique de la société galactique. Elle peut être d'origine étrangère et alors le petit peuple des Terriens doit y trouver sa place, non sans avoir à faire preuve, au moins temporairement, d'humilité. Ou bien notre région de l'univers est à peu près vide et c'est l'homme, en pionnier, qui y impose sa loi et

qui s'y bâtit un empire. Dans le premier cas, il s'intègre à une histoire ; dans le second, il se forge une histoire, il fait de sa propre histoire en témoignant d'un optimisme qui frise la mégalomanie, celle de l'univers. On retrouvera, tout au long de la présente anthologie, l'alternance entre ces deux visions des choses, la première plus philosophique, la seconde plus juvénile, avec tout ce que chacun de ces deux termes implique de richesses et de limitations.

Une autre opposition qui feint parfois de s'appuyer sur les limites absolues ou relatives de la technologie s'atteste entre empire centralisé, bureaucratique, sur le modèle romain, stalinien ou américain contemporain, et société décentralisée, protégée dans sa diversité par la distance et par ses conflits mêmes de l'expansion dévorante d'un pouvoir unique, sur le modèle océanien, négro-africain ou européen.

Une troisième dimension enfin, est celle du devenir historique de l'empire ou de la société galactique, humain ou étranger, devenir souligné par l'instant où feint de s'insérer le récit, étape d'une création ou d'une extension, moment d'une apogée (si l'on ose dire, à cette distance de la Terre) ou mouvement d'un déclin. Le privilège de tel moment est à coup sûr le signe d'une intention ou d'un préjugé idéologique. Confondre – ou du moins poser l'égalité – empire et civilisation comme fait Isaac Asimov dans sa série des *Fondations*, c'est bien laisser entrevoir un certain idéal politique.

Il est assez remarquable que l'idée d'une société galactique, donc d'une civilisation de même empan, voire d'un empire de telle stature, soit presque certainement d'origine américaine. Les Européens du début du siècle conçoivent assez gaillardement une société planétaire, voire interplanétaire, mais quand des espèces ou des cultures s'y affrontent, c'est toujours sur le mode de la pluralité, de la différence, du conflit, voire de l'entente cordiale. D'une certaine façon, la constellation des États européens se trouve projetée sur les configurations du ciel. Le rêve le plus audacieux, c'est l'unité de la planète. Au besoin contre un envahisseur. Au-delà des limites de l'atmosphère ou du système (solaire ou social), c'est, pour l'éternité, l'étranger. Et pourtant n'aurait-on pu, au moins dans l'abstrait, attendre mieux de Wells ? Il n'avait pas hésité à violer le temps. Pourquoi n'aurait-il pu faire à l'espace un petit enfant de l'Empire britannique ? C'est un fait qu'il n'y a pas songé. Un peu plus tard, autour des années 30, le biologiste Haldane et le philosophe utopiste Olaf Stapledon semblent, mais d'une manière indirecte, y avoir pensé, le premier dans un texte assez court, *Le Jugement dernier*, le second dans son *Créateur d'étoiles*. Rien que d'hyper-rationaliste dans le premier texte et que de presque mystique dans le second. Et même par la suite, les Européens ont été d'assez médiocres théoriciens de

l'histoire galactique, lacune d'autant plus surprenante que leur propre histoire plus ou moins heureusement théorisée paraît servir outre-Atlantique de schéma de base à ses avatars interstellaires.

Car c'est bien au cœur de la science-fiction américaine que l'idée d'une civilisation galactique naît, s'établit et peut-être se consume, dans la littérature au moins, car déjà les savants – on y reviendra – ont pris le relais des écrivains. Elle naît, au cours des années 30, sous la plume d'un auteur fécond, épique autant qu'on peut l'être et à peu près totalement illisible de nos jours, Edward Elmer Smith qui, au fil d'une douzaine de volumes, développe le conflit de deux pouvoirs d'envergure au moins galactique et l'intervention triomphante aux côtés de l'un d'eux de l'homme invulnérable. Elle se rationalise au cours des années 40 avec la remarquable encore qu'un peu mécanique série des *Fondations* d'Isaac Asimov qui affecte de s'inspirer des idées d'Alfred Toynbee sur les cycles historiques et la succession des civilisations. Elle mûrit, s'enrichit, se complexifie et en même temps se referme, vers les années 60, avec l'extraordinaire roman de Frank Herbert, *Dune*, qui à propos d'une seule planète, en elle-même aussi mineure que peut l'être la Palestine par rapport à notre globe, entreprend d'évoquer la toile de fond d'un *imperium* galactique retors, fouillé, peut-être insaisissable. Les empires ennemis d'E.E. Smith, c'est le triomphe de la technique, du machin, de l'arme ultime jusqu'au prochain chapitre ; l'empire galactique d'Asimov, sa décadence, sa renaissance, c'est la revanche de la raison sur les circonstances de sa dissolution ; la croisade qui balaie *l'imperium* selon Frank Herbert le prophète, c'est la victoire, ambiguë, de la vie sur l'ordre écrasant autant qu'arbitraire imposé par un pouvoir transitoire au regard de l'éternité. Entre-temps et sur un mode mineur, Hamilton, Williamson, Van Vogt, Simak, Vance, Ursula Le Guin, Harness et quelques autres dont les auteurs ici représentés, ont brodé sur le thème. Tous sont Américains. Au point que dans la science-fiction américaine des années 40 à 60, la société galactique devient, sans en être toujours le thème, la toile de fond quasi obligée d'une majorité des histoires publiées. C'est le décor, notamment, d'innombrables « space operas », ces épopées plus ou moins stéréotypées qui procèdent du western et du roman d'aventures maritimes transposés dans l'espace.

Sur la fin des années 60 et plus encore aujourd'hui, la tendance s'inverse : le souci de décrire des avènements plus proches et moins flamboyants, le doute aussi peut-être sur la valeur et la pérennité de l'empire américain, conduisent les meilleurs des auteurs à se détourner des gestes galactiques. En un sens, l'histoire galactique retourne à ses origines, l'aventure spatiale.

Il est assez paradoxal que cette évolution ait pris cette tournure

récemment. Car alors que l'idée de civilisation galactique, humaine ou non humaine, ne pouvait apparaître entre 1930 et 1960 environ que comme hautement spéculative, voire contradictoire avec toutes les connaissances scientifiques de l'époque, elle commence depuis une dizaine d'années à acquérir un soupçon de crédibilité aux yeux de savants éminents, peut-être eux-mêmes contaminés par la science-fiction. Il faut bien voir l'échelle spatiale et temporelle d'une galaxie moyenne comme la nôtre et la confronter à l'aune modeste de nos existences. Notre galaxie compte environ 250 milliards d'étoiles réparties à l'intérieur d'une sorte de lentille dont le diamètre est de 100 000 années de lumière et l'épaisseur de l'ordre de 10 000 années de lumière.

Les distances moyennes entre les étoiles sont considérables, de l'ordre de plus d'une dizaine d'années de lumière dans la région de notre soleil. Il n'est pas si facile de se rendre compte de ce que représentent de telles distances – surtout après avoir été abreuvé d'histoires où des astronefs relient en quelques semaines ou en quelques mois des étoiles éloignées, ou encore où des « portes dans l'espace » permettent de sauter sans délai d'un monde à l'autre. Pourtant, on peut rappeler que le premier engin fabriqué de main d'homme à quitter le système solaire, *Pioneer 10*, mettra quatre-vingt mille ans pour couvrir la distance qui nous sépare de la plus proche étoile, soit un peu plus de quatre années de lumière. Il s'est agi, pourtant, à son lancement, de l'objet le plus rapide qui ait jamais quitté la surface de la Terre. Mais il n'a aucune chance de traverser le système planétaire d'une autre étoile avant dix milliards d'années au moins, à supposer que toutes les étoiles de la Galaxie soient entourées d'un ensemble de planètes. Par suite, la « carte de visite » adressée à un extra-terrestre hypothétique, dessinée par les professeurs Drake et Sagan et par la femme de ce dernier, et abondamment reproduite par la presse, a peu de chances de trouver un destinataire.

Certes, *Pioneer 10* est un engin « traditionnel ». On peut imaginer des techniques révolutionnaires qui permettraient de couvrir les distances interstellaires en des laps de temps plus raisonnables. Les auteurs de science-fiction ne s'en sont pas privés. Mais pendant les années 30 et jusqu'à ces dernières années, une barrière infranchissable paraissait avoir été posée au début du siècle par Einstein : celle de la vitesse de la lumière. La relativité prévoit en effet, et l'expérience établit qu'aucun objet ni aucun message ne peut dépasser *dans notre univers* la vitesse de propagation de la lumière dans le vide. Lorsqu'un corps approche de très près la vitesse de la lumière, sa masse croît très rapidement et, à la limite, deviendrait infinie si elle atteignait exactement la vitesse de la lumière. Or, cette vitesse elle-même est encore relativement petite par rapport aux distances à couvrir et à la

durée de la vie humaine, sinon même des civilisations. En admettant que des astronefs parviennent à se déplacer à des vitesses voisines de celle de la lumière, de l'ordre de 90 pour 100 de celle-ci par exemple, les relations entre un centre impérial et ses colonies stellaires s'établiraient au rythme des siècles dans le meilleur des cas. Les messages transmis par radio ou toute autre méthode physiquement concevable dans le contexte relativiste iraient à peine plus vite. La barrière de la vitesse de la lumière n'est pas un obstacle absolu à la migration interstellaire : on peut concevoir des navires univers, relativement lents, qui abritent, telles des arches, des générations successives, ou bien des vaisseaux rapides dont les passagers profitent de la contraction relative du temps aux approches de la vitesse de la lumière et couvrent les distances interstellaires en quelques semaines, quelques jours, voire quelques secondes de leur temps propre, mais pour retrouver leur monde d'origine plus vieux de siècles, de millénaires ou de millions d'années. Mais on imagine difficilement une société galactique structurée, centralisée, impériale, s'édifiant sur ces bases.

Depuis quelques années, pourtant, de nouveaux concepts encore largement conjecturaux sont venus refourbir l'idée de civilisation galactique. Du point de vue des communications, c'est le concept des tachyons, des particules hypothétiques dont la vitesse serait infinie et qu'il serait possible de ralentir jusqu'aux alentours de la vitesse de la lumière en leur fournissant de l'énergie. Si de telles particules – dont les propriétés théoriques ne contreviennent pas à la relativité – existent et s'il est possible de les faire réagir avec des particules que nous connaissons déjà, alors un mode de communication quasi instantané sera réalisable. L'empire galactique aura au moins le téléphone. Certains astrophysiciens, d'autre part, estiment que les « trous noirs », cette conclusion de l'histoire des étoiles dont la masse est supérieure à 2,5 fois celle de notre soleil, pourraient être des « passages » vers des régions extérieures à notre univers au sens relativiste du terme. Il pourrait exister des « trous blancs » par lesquels la matière absorbée ailleurs par les « trous noirs » réintégrerait notre espace et notre temps. Ce continuum ne constituerait alors qu'une partie d'un super-univers bien plus vaste et bien plus complexe. Il serait, au moins théoriquement, concevable de voyager non seulement entre deux endroits mais encore entre deux époques (en fait, c'est la même chose) à condition de commencer par sortir de notre continuum pour y rentrer autre part et autre quand. Et voilà l'empire galactique doté d'un métro. Assez paradoxalement, la mégalisation de la mécanique quantique indique qu'il serait plus facile de relier des endroits et des époques relativement éloignés que des points du continuum plus proches les uns des autres. Sur les « courtes »

distances, les méthodes traditionnelles conserveraient leur monopole.

Il se peut donc qu'il existe déjà des civilisations galactiques, même s'il n'y a aucune chance pour qu'elles épousent naïvement les traits de l'Empire romain. C'est en vain qu'on se mit à leur écoute en 1960, dans le cadre du projet « Ozma » qui tendait à recueillir à l'aide d'un radiotélescope les messages éventuels de mondes lointains. Mais Rome ne s'est pas construite en un jour et il faudra peut-être quelques dizaines de millénaires – ou plus – pour que l'humanité entre en contact avec de telles civilisations ou en échafaude une elle-même. Alors, il lui restera à se demander si les autres galaxies, plus nombreuses dans notre univers que les étoiles dans notre Voie lactée, sont le siège de pareils phénomènes, et à rêver à une société peut-être vraiment – ou seulement provincialement – cosmique.

GÉRARD KLEIN.

UNE MAIN SECOURABLE

Par : Lester del Rey

S'il existe, autour d'autres étoiles, des planètes porteuses de formes de vie assez voisines de la nôtre, nous accroissons nos chances d'entrer en contact avec elles en nous lançant dans l'espace.

Mais notre propre histoire nous incite à nous méfier de telles rencontres : elles ont toujours été mortelles à la moins avancée des deux cultures. S'agit-il d'une fatalité universelle ou bien d'un vice propre à notre belliqueuse espèce ?

LE premier contact de l'homme avec une race étrangère et intelligente n'eut pas lieu sur quelque inquiétante planète autour d'un soleil lointain, longtemps après que les hommes eurent bâti leur empire galactique.

Il ne survint pas non plus dans l'arrière-cour d'un maître ès soucoupes volantes. Aucune flotte guerrière venue d'outre-espace ne plongea dans le ciel de la Terre pour la piller et la réduire en esclavage. On ne découvrit pas de Martiens ou de Vénusiens primitifs prêts à se prosterner devant nous. Nul monstre télépathe ne s'empara de nos esprits. Il n'y eut même pas d'émoi lorsque les Extra-terrestres tentèrent de s'infiltrer par les coulisses et dans les secrets de nos gouvernements. Parce qu'ils ne se livrèrent à aucune tentative de la sorte.

L'événement survint dans l'endroit le moins propice de toute la Galaxie à la rencontre des races. Sur la surface morte de la Lune.

Pour Sam Osheola, il ne faisait aucun doute que la Lune était morte et il ne s'attendait à aucune surprise.

La première expédition sur la Lune avait prouvé que le satellite était mort et l'avait toujours été. Les seuls doutes qu'il éprouvait concernaient sa présence ici, au milieu de la centaine d'hommes de science que l'on avait jugé important d'emmener cette fois. Mais il avait trop à faire pour y penser. Après certains des endroits où il avait travaillé, la Lune elle-même n'avait pas grand-chose pour le

surprendre.

Il se trouvait à l'intérieur du dôme du garage, jurant dans les dix-neuf langues qu'il parlait couramment et improvisant dans une douzaine d'autres. Selon le plan de travail, les tracteurs auraient dû être débarqués dans les dix-huit heures suivant l'atterrissage. Mais, sans qu'on sache comment, l'équipe d'ouvriers avait trouvé le moyen d'embarquer une cargaison de gnôle et ils étaient tous enfermés maintenant dans une des fusées avec ses deux meilleurs mécaniciens si bien frigorifiés ces deux-là que même l'oxygène pur ne leur rendrait pas la vie. Cela signifiait qu'il allait devoir reprendre leur travail inachevé et le terminer avec ce que le petit commandant Larsen allait pouvoir lui dégoter d'aide en puisant parmi les équipages et les savants.

Larsen arriva à ce moment, enlevant sèchement son casque rond à la sortie du sas. Il s'arrêta pour écouter avec admiration son chef de travaux qui en était maintenant au stade du grommellement moitié séminole, moitié anglais.

« J'ai une poignée de volontaires qui attendent dans le dôme principal. Instruisez-les autour d'une tasse de café », annonça Larsen. Puis il sourit. « J'avais toujours cru que vous, les Indiens, étiez une race peu émotive, Sam. Où est le roc qui vous sert de visage ? »

— Planté dans un cratère ! » riposta Sam. Puis il aperçut son visage qui se reflétait dans la cloche d'un des tracteurs et il étouffa un petit rire. Le roc, s'il y avait jamais eu roc, s'était émietté à l'embarquement. Son nez était cassé, suite du football qu'il avait joué pour décrocher son M.E., son front était traversé d'une cicatrice due à une balle arabe du temps où il posait des pipe-lines en Israël et ses veines étaient en un endroit éclatées en souvenir du jour où son casque n'avait pas résisté lorsqu'il travaillait sur la première station spatiale.

« Ouais, reconnut-il. Nous autres Séminoles ne connaissons aucune émotion, Bill. Nous sommes si peu impressionnables que nous avons refusé de signer un traité. Et jusqu'à ce jour, nous nous baladons partout en racontant à qui veut l'entendre que nous sommes toujours techniquement en guerre avec les États-Unis. Allons prendre ce café ! »

C'est à l'instant où ils sortaient du garage qu'ils découvrirent le navire.

Sam le contempla sans en croire ses yeux à travers le plastique polarisé de son casque. Son esprit fit un bond de dix ans en arrière, retrouvant une peur qui aurait dû avoir à tout jamais disparu. *Les Russes. – Ils viennent nous chasser de la Lune !* Avant qu'il ne contrôle son mouvement, sa main chercha à s'emparer d'une arme qu'il ne portait plus depuis des années. Il y avait beau temps que ce boursier politique avait été assaini ; en l'occurrence, d'ailleurs, une douzaine de

savants soviétiques participaient à l'expédition.

Mais il n'y avait pas de doute. C'était un navire comme il n'en avait jamais vu. Ce n'était ni une fusée transatmosphérique à voilure, ni un transporteur cylindrique, ni de ces plates-formes à containers qu'on utilisait pour atteindre la Lune. Non, ça ressemblait simplement à une immense sphère de trente mètres de diamètre environ d'où rayonnait une violente lumière bleue. Cela descendait en traçant une large courbe, décélérant régulièrement, mais il n'y avait aucun signe de combustion atomique ou même chimique.

La sphère passa au-dessus de sa tête et vint s'immobiliser au-dessus des bâtiments de l'expédition – en planant à une trentaine de mètres du sol ! Puis, comme si elle avait pris sa décision, elle commença à se poser doucement entre les plus grands des cinq vaisseaux.

Il y eut un bourdonnement de voix dans les écouteurs de Sam ; d'autres avaient vu. Mais les mots n'avaient aucun sens. Cela n'était certainement aucun des bâtiments de ravitaillement prévus et on en avait enfin fini avec l'absurdité des soucoupes volantes avant que la station soit construite.

Sam entendit Larsen rappeler quelqu'un. Il jeta un coup d'œil vers le dôme principal où un petit nombre d'hommes en tenue spatiale faisaient marche arrière avec hésitation. Le bon sens voulait qu'on attende de voir comment les choses allaient tourner. Le commandant seul continua d'avancer. Sam le heurta. Les cheveux à la base de son cou s'étaient légèrement hérissés. « Des Martiens ? » demanda-t-il. C'était une question idiote et il attendait bien qu'on le lui dise. Mais Larsen hocha la tête. « Me le demande pas, Sam ! Mars ne peut produire aucune technologie avancée avec son atmosphère – je crois. Mais cette chose n'est jamais venue de la Terre. Mauvaise orbite, pour commencer. Tu vois quelque chose qui ressemble à des armes ?

— Je ne vois rien, répondit Sam. Qu'est-ce qu'on fait s'ils se montrent pistolet à rayon au poing ? »

Larsen ricana. « S'ils se montrent avec des arcs et des flèches, je me rends. Cette expédition a pour tout armement un automatic 38 et sept balles – au cas où quelqu'un tomberait dans un cratère d'où il ne serait pas possible de le sortir. Attends voir ! » Larsen s'immobilisa, le doigt tendu.

Une ouverture était apparue sur le côté de la sphère bleue. Maintenant elle s'élargissait et un tronçon se déroulait formant vers la surface une rampe courbe. Dessous, il y avait comme une sorte de substance grise d'où jaillit quelque chose qui ressemblait à un escalier aux marches rétractables. La dernière marche était à peine sortie que la substance grise parut se dérober.

Une forme émergea.

Quelle qu'elle fût, elle avait l'air humaine.

Sam grogna de surprise. Il était prêt à tout sauf à ça. Une pieuvre ailée ne l'aurait pas gêné. Mais un HOMME ? Si un pays sur Terre possédait un navire de ce genre et laissait les expéditions s'embarquer pour la Lune à bord de fusées atomiques d'un style complètement périmé, il y avait vraiment quelque chose de pourri ! Mieux valait un monstre que des créatures apparemment humaines !

Puis il réfléchit. La forme portait une combinaison spatiale d'un blanc étincelant, mais d'une fabrication trop fine – on aurait plutôt dit un collant de sport qu'un lourd scaphandre tel qu'il les connaissait. Et il y avait aussi quelque chose d'anormal dans la manière dont la forme marchait. Quelque chose de caoutchouteux, comme si les jambes pouvaient se plier dans tous les sens sans articulations fixes.

Larsen et Sam recommencèrent à avancer. Une autre silhouette sortit de l'étrange navire, portant quelque chose. Celle-là fit un geste en direction des deux hommes, puis elle se tourna vers le bâtiment de l'expédition suivant la première forme. Elle s'approcha du navire en courant, tenant l'appareil qu'elle paraissait faire fonctionner.

Les deux créatures tinrent conférence pendant une dizaine de secondes. Puis elles se retournèrent et s'avancèrent vers Sam et Larsen.

« Wallah ! » La voix rauque de Sam parut résonner dans son casque et il sentit Larsen tendu à côté de lui. Mais il n'avait d'yeux que pour le visage dans l'autre casque le plus près de lui.

La tête de la créature tenait de l'homme et du crapaud, si tel croisement était possible ; un crâne souple et chauve, le nez inexistant, une bouche large, légèrement ouverte maintenant en une ligne droite, des yeux qui semblaient doués d'une autonomie de mouvement et une peau lisse, imberbe, d'un violet si foncé qu'elle en paraissait presque noire.

Mais le plus incroyable était qu'elle était belle. Grotesque par ce mélange d'humain et de non humain, elle possédait une certaine qualité innée qui traduit la bonne conception comme chez un cheval de course ou un chat.

Brusquement, à cinq mètres, la créature étendit les bras, les mains semblant pendre. Ces mains, il le distinguait maintenant, n'avaient que trois doigts disposés à divers intervalles autour des paumes, tous en position plus ou moins antagonique.

« Paix », devina Sam. Il avait vu diverses races humaines utiliser des signes tous différents pour la même idée. « Mieux vaut faire comme eux, Bill – et prions que ça veuille bien dire ce que je pense. »

Les deux hommes s'avancèrent vers les deux créatures. Sam s'arrêta à cinquante centimètres de son vis-à-vis, mais celui-ci continua de s'approcher jusqu'à ce que leurs casques se touchent.

« Ssarah ! dit-il.

— Salut à vous ! » répondit Sam. La voix n'avait pas été

désagréable, d'après ce qu'il pouvait juger d'un son qui avait voyagé à travers deux casques étanches. Elle paraissait s'accorder au velouté de la peau qu'il voyait. Il se frappa la poitrine puis la tête. « Sam ! »

La fente rectiligne de la bouche se rétrécit et s'écarta. « Sam. » La créature se déplaça vers le commandant. À l'intention de Sam, elle répéta le même mouvement de la bouche. « Birr. Va. Sam t Birr. » Elle se frappa la poitrine du doigt. « Ato t'Mu an. » D'un geste, elle fit comprendre que le premier nom s'appliquait à l'autre créature.

Puis Ato se retourna et se dirigea vers le navire. De sa jambe souple, au-dessus du sol, il dessina des cercles dans la poussière autour d'un point central. L'image qui apparut ensuite ne pouvait se rapporter qu'à une fusée grossièrement ébauchée. Ato attendait comme s'il guettait une réaction. Puis il eut un geste qui ressemblait à un haussement d'épaules. Il joignit ses mains, commença à les lever et enfin à les tendre, traçant une fine verticale avec un grand cercle au sommet.

« Vvvv PWOMB ! »

Sam sursauta, sentant des sueurs froides lui couler dans le dos. Le jeu des mains l'avait tellement absorbé qu'il n'avait pas vu l'autre créature se pencher vers lui jusqu'à toucher son casque. Alors la signification de tout cela lui apparut soudain et son pouls reprit son rythme normal.

Mais Larsen était au-devant de lui. Peut-être n'avait-il entendu le bruit que faiblement, mais il avait décodé les symboles. « Il a compris que les fusées sont mues par des réacteurs atomiques ! » La voix de Larsen arriva aux écouteurs de Sam. « Cet appareil qu'il transporte doit être une sorte de détecteur de radiations. »

Brusquement sa voix tomba. « Sam, peut-être aurais-je dû les empêcher. Bon sang, *c'est l'explosion d'une bombe atomique qu'il nous signalait*. Ils ont dû utiliser l'atome à des fins de guerre.

— Autant admettre ce que l'autre côté sait déjà », lui dit Sam. Dans le fond de son esprit, la stupéfaction commençait seulement à se graver. « *Des extraterrestres ! Des Martiens, des Vénusiens – des créatures des étoiles, ici ! Amis pour nous conduire à travers l'espace – ou ennemis, venus de Dieu sait où pour nous attaquer. Des extra-terrestres – et lui, Sam Osheola, à quatre cent mille kilomètres des marais où il avait vu le jour – un milliard de cultures peut-être, plus étranger qu'il ne l'avait jamais été pour toutes les races humaines qu'il avait rencontrées !*

Puis le vieux mécanisme de défense commença de tomber. Cela n'avait pas d'importance, pas plus que n'en avait eu le football. C'était toujours un jeu – un jeu dans lequel il jouait – il fallait qu'il exécute les mouvements, qu'il donne les bonnes répliques, mais ça ne pouvait pas le toucher vraiment, parce que des choses pareilles n'arrivaient pas

vraiment à Sam Osheola.

D'autres hommes en tenue spatiale sortaient maintenant, formant cercle autour d'eux, d'autres créatures du navire bleu, toutes vêtues de la même combinaison blanche et légère. Larsen se tourna vers ses hommes pour leur donner des ordres, comme semblait le faire Ato à l'intention des siens.

Rien n'échappait aux étrangers. Un œil loucha légèrement vers le commandant et Sam eut la certitude de voir de la surprise passer sur le visage violet. Ato s'en voulait d'avoir choisi le mauvais cheval et il venait à l'instant de s'en rendre compte en entendant Larsen donner des ordres à la place de Sam.

Cela signifiait au moins que les choses n'étaient pas télépathes.

Cette fois, Ato ne commit pas d'erreur. Il mit le cap sur Larsen en indiquant la direction de son propre navire. D'une main à côté de sa bouche, il fit des signes d'ouverture et de fermeture, puis de l'autre il répéta le même geste à côté du visage du commandant. Les deux mains face à face, il mima une conversation, puis montra à nouveau son navire. Le geste de Larsen vers le dôme principal provoqua une nouvelle suite de signes compliqués, de refus probablement ou d'explication de quelque sorte, et il fit un autre pas vers le navire bleu.

Finalement, Ato tourna les « talons » et partit seul. Ses camarades le suivirent des yeux sans faire un mouvement pour l'accompagner. Lorsque l'étranger atteignit ce qui devait être le sas du navire, il s'arrêta et attendit patiemment.

« Peut-être a-t-il un genre de machine éducative, là-dedans, Bill, avança Sam. Il insiste drôlement. On pourrait s'en servir. J'ai mis trois mois à apprendre l'arabe, et c'est une langue *humaine* ! »

Du fond de son esprit lui vint l'avertissement qu'il débordait de son texte. Laisse les devinettes et les suggestions aux galons, lui disait-il, tout comme il lui avait ordonné de rester au sol lors de la construction de la station spatiale, ou de se garder de la fille qui voulait lui apprendre à lire l'arabe – ou du petit escroc en Birmanie... Un de ces jours, sa curiosité finirait par le perdre.

Larsen mordit à l'hameçon, probablement volontairement. « D'accord, Sam, je ne suis pas linguiste. Si tu te portes volontaire, vois ce qu'il veut. »

Ato attendait toujours. Sam se dirigea vers le navire bleu à travers la ponce et la poussière. Si l'étranger était surpris de cette volte-face, il n'en laissa rien voir. Mais c'était seulement de bonne guerre. « Il ne faut pas qu'ils puissent lire en toi », se murmura Sam à lui-même.

Puis il se demanda s'il pouvait exister un équivalent à cela dans la langue d'Ato. Une langue est faite d'autre chose que de sons sémantiques – c'est toute une histoire culturelle et on ne peut rien savoir de quelqu'un tant qu'on ignore comment il pense dans sa propre

langue.

À sa déception, les marches et ce qu'il pouvait voir de cette partie de la coque n'étaient guère différents de ce qu'on utilisait généralement sur Terre. La substance grise était une sorte de plastique souple. On avait expérimenté sur Terre des sas flexibles qui devaient permettre le passage d'un cosmonaute dans le minimum d'espace et avec une perte réduite, mais, jusque-là, aucun n'avait fonctionné. Le principe était toutefois bien connu.

Sam acquiesça d'un signe de tête lorsqu'Ato lui toucha l'épaule et s'enfonça. Sam suivit. La substance grise épousait son corps sans trop de résistance et enfin il se trouva dans un couloir sans forme précise, aux murs métalliques. L'étranger retirait sa combinaison.

La première impression de Sam s'avérait juste. La structure osseuse du corps violet n'était pas parfaitement rigide ; les articulations ressemblaient à des joints à l'intérieur desquels un cartilage flexible permettait la torsion. C'était naturellement parfait pour une élégante combinaison spatiale.

Le corps nu et violet avait la sveltesse gracieuse d'un ondin, mais il en émanait un air de force et d'endurance.

Ato sortit divers équipements d'un placard. Il examina la combinaison de Sam un moment, puis localisa la valve permettant l'évacuation de l'air vicié et prit un échantillon.

Des choses bougèrent, changèrent de couleur et précipitèrent. Une série de chiffres apparut. L'étranger les examina silencieusement puis tortilla sa bouche.

« Va ! »

À ce geste, Sam porta les mains aux fermoirs de son casque. Il était courageux avec conscience. À la manière dont ses ancêtres avaient bravé le danger et la torture sans un murmure. Eh, non, bon sang ! Ça c'était les Sioux et les Apaches ! Il n'était pas un de ces fichus sauvages...

Il prit soudain conscience qu'il retenait sa respiration.

Il expira avec un « *Whoosh* ». Lorsqu'il aspira, il y eut une odeur étrange, vaguement piquante, vaguement douce qui semblait venir de l'étranger. Mais ses poumons acceptèrent l'atmosphère avec gratitude. C'était un peu plus lourd que celle utilisée dans les dômes et les scaphandres et ça lui parut bon.

Ils descendirent des corridors, puis, par une sorte d'ascenseur, atteignirent une pièce qui devait être le poste de commande du navire. Il y avait des indicateurs sur des panneaux le long des murs, des écrans de télévision montrant l'extérieur en couleurs avec une dominante bleue difficilement supportable pour l'œil humain et des instruments dont l'utilité n'apparaissait pas clairement à Sam. Deux

hommes violets travaillaient avec une hâte évidente sur un lacs compliqué de fils, de minuscules protubérances qui pouvaient être des transistors, des bobines et autres éléments. C'était manifestement électronique et ils étaient en train de changer les circuits.

L'un d'eux s'arrêta et débita un chapelet de paroles aiguës à l'intention d'Ato, indiquant un appareil sur la table.

Ato hocha la tête. Il s'avança vers une chaise à trois pieds qui semblait étonnamment confortable puis s'assit d'un côté de la table. Il actionna un bouton relié à un fil entre eux deux puis tira à lui un clavier de commutation qu'il avait à portée de main. De son autre main, il s'empara d'une mince tige dont il se servit pour former des signes sur une sorte d'écritoire. Apparemment, sa paume était assez flexible pour permettre à n'importe lequel de ses deux doigts d'être toujours en opposition avec le troisième. Il tendit la tige.

« Ssomp », énonça-t-il avec soin. Il traça de nouveaux signes. « Pir », dit-il. Puis il indiqua tout le groupe de signes, répétant : « Edomi. »

Ce n'était même pas un enseignement linguistique bien organisé et moins encore un génial instructeur électronique.

Sam sentit la déception grandir en lui alors qu'il sortait son propre stylo et commençait à écrire un groupe de mots. « Va-oui. Va-oui. Ssomp pir edomi. Le stylo écrit le mot. Va. – Et vous feriez mieux de céder la place à quelqu'un qui sache prendre le relais, Ato, ou l'enfer aura eu le temps de geler que nous serons encore là à nous apprendre des phrases inutiles. Maintenant, *un !* »

Ato haussa les épaules et laissa l'initiative à Sam. Ils passèrent en revue les nombres et les termes d'opérations arithmétiques les plus courants, des noms, des verbes parmi les plus simples, et un négatif qu'Ato, apparemment, choisit entre plusieurs.

Sam avait décidé déjà qu'on pouvait laisser la grammaire au placard. Il avait choisi l'anglais petit nègre, parce que c'était la langue la plus simple et la plus efficace qu'il connaissait. Le vocabulaire était limité, les règles simples, elle suffirait à exprimer tout ce qu'ils pourraient avoir à se dire. En plus, ça lui laissait un atout dans sa manche. – Ato mettrait un fameux moment à en tirer des conclusions sur la culture de Sam, aussi malin qu'il fût.

Mais il se mit alors à soupçonner Ato d'en faire autant de son côté.

Lorsqu'il eut fini sa liste de mots de base et commencé les exercices d'applications pratiques afin de les fixer d'une manière indélébile dans leurs mémoires respectives, Ato ne voulut rien savoir. « Non, dit-il d'une voix ferme. Formez une phrase. » Il n'en démordit point.

Sam fronça les sourcils, mais poursuivit. Si les étrangers possédaient une mémoire qui leur permette de maîtriser un vocabulaire à la première audition, chapeau ! Il se pencha en avant,

transpirant légèrement tout en essayant de forcer son esprit à se souvenir de chaque mot et phrase. Mais il n'y arrivait pas ! Plus il cherchait, plus il oubliait.

À un moment donné au cours de ces longues heures, un des techniciens qui peinaient sur le mécanisme électronique, sortit et revint avec un colis pour Sam et un bol pour Ato. Larsen avait dû envoyer la nourriture. Sam l'ingurgita à grosses bouchées, essayant de gagner autant de temps qu'il pouvait pour se remémorer ce qui pouvait l'être. Puis l'échange de mots reprit. Au moins ils avaient à présent à leur disposition un petit nombre d'expressions de base dont ils pouvaient se servir pour éclaircir des points douteux et les choses s'accéléchèrent.

À un moment donné de la séance, il alluma une cigarette. Ato en eut des frémissements jusqu'à ce que la fumée ait été analysée à l'aide d'une petite machine brillante. Le résultat promptement rendu, il n'y fit plus attention.

Il parut comprendre par contre l'intérêt du café qu'on avait envoyé à Sam et se mit de son côté à siroter un liquide rougeâtre. Mais, même avec le café, Sam était aux trois quarts mort de fatigue lorsque Ato, avec la précaution apportée aux premières expériences, écarta ses larges lèvres dans ce qui voulait être un sourire humain et se rejeta contre le dossier de son fauteuil. « Bien », dit-il. Il tapota la machine en face de lui, toucha un bouton et écouta la voix de Sam qui en sortit. « Va-oui. Ssompä pir edomi. Le stylo écrit le mot. Un, deux, trois, quatre... »

Sam observa le technicien qui retirait une des deux bobines de la machine et enroulait le mince plastique dans une autre semblable, indiquant en quelques gestes simples comment cela marchait.

Quel fou il avait fait ! Bien sûr qu'ils avaient de parfaites mémoires, ces étrangers – les hommes aussi, depuis l'invention du magnétophone !

Il se maudissait encore quand, enfermé dans sa petite cabine et après avoir envoyé valser sur un banc la machine qu'on lui avait donnée, il entreprit de se déshabiller. Larsen arriva alors qu'il se battait avec ses chaussures ; il apportait des verres et une petite bouteille. Le commandant avait l'air inquiet, mais il souriait.

« Je sais qu'il est illégal de donner du whisky à un Indien, Sam, dit-il, mais la loi n'arrivera peut-être pas jusqu'ici.

— Il est illégal de donner quoi que ce soit à un Indien, Bill. Vous êtes sensé leur prendre tout. Bon sang ! » C'était comme si l'alcool tranchait dans son estomac et dans ses nerfs en même temps, lui rappelant qu'il n'avait rien avalé pour dîner. Il avait cependant plus besoin de ça. Il prit un deuxième verre puis rapporta brièvement ce

qui s'était passé, répétant un petit bout de la « bande ».

« Qu'est-ce que ça peut donner ? »

Larsen secoua la tête. « J'aimerais bien le savoir, Sam. Même avec ça, il faudra bien une semaine pour que vous arriviez à communiquer réellement, pas vrai ? Hummm. Qu'est-ce qui les pousse à nous consacrer tout ce temps et ces efforts ? Qu'attendent-ils de nous ?

— Pourquoi faudrait-il qu'ils attendent quelque chose ?

— Il le faut, dit Larsen avec patience. Écoute, imagine qu'en arrivant sur la Lune, nous découvrions un navire étranger. Est-ce qu'on se poserait à côté de lui ou est-ce qu'on commencerait par étudier la question ? Une arrivée pareille, ça n'a aucun sens, à moins qu'ils aient tellement besoin de nous qu'ils soient prêts à courir le risque de nous trouver armés – ou à moins qu'ils soient totalement invulnérables. » Il marqua une pause, le temps d'apprécier cette hypothèse. « Mais, dans ce cas, pourquoi cette hâte et cet acharnement à communiquer avec nous ? As-tu vu quelque chose sur le navire ? Le compartiment des machines, hein ?

— Je n'ai pas essayé. »

Larsen soupira. « Non, bien sûr. Mais eux ils ont vu à peu près tout ce que nous avons. Leurs hommes se sont collés aux nôtres et je n'ai pas pu courir le risque de dire non ; ils sont donc allés partout. Et ils savent, Sam. Ils savent beaucoup trop bien. Ils ont mis le doigt sur la panne des tracteurs et ils s'y sont mis séance tenante. Tu sais à quel point ces engins sont compliqués à monter et ce qu'il faut de temps pour s'assurer qu'ils le sont correctement ? Eh bien ces créatures – les Perui ou je ne sais pas comment tu les appelles s'en sont débrouillées en dix minutes et ils en ont fait deux fois plus que nos dépanneurs. Et qui plus est, ils n'ont commis aucune erreur. Ils connaissent la mécanique. Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— J'attends que tu me le dises, suggéra Sam.

— Je voudrais bien pouvoir. Mais, une idée comme ça, peut-être veulent-ils savoir quelles armes nous avons sur Terre ? »

Sam grogna. « Tu as pris contact avec la station, Bill », devina-t-il. L'autre hocha la tête. « Naturellement, c'est mon devoir. Et aussitôt que le radar de la station a localisé leur navire, ils n'ont pas eu plus pressé que d'avertir la Terre. Comment savoir si ce n'est pas seulement une avant-garde précédant une invasion ? Ils ne viennent d'aucune de nos planètes. Nous avons capté tout un tas de signaux radio à haute fréquence dont ils se servent ici pour communiquer entre le navire et les hommes de l'extérieur ; s'il y avait une planète dans le système qui soit assez développée pour utiliser ça, nous l'aurions repérée. De plus, d'après ce que tu, dis de leur atmosphère, ils doivent venir d'une planète comme la Terre, or, nous savons que ce n'est vrai d'aucune planète dans notre système. Comment se fait-il qu'on nous fasse signe

de Dieu sait exactement quelle étoile à la minute où notre expédition se pose sur la Lune ?

La Terre recommence à voir des croquemitaines, dit Sam dégoûté. Si ce n'est pas nous qui prenons le dessus, il faut que ce soit l'autre. Pour quoi deux égaux ne pourraient-ils pas s'entendre ?

— Deux égaux, peut-être. Mais nous ne sommes pas leurs égaux. »

Larsen s'apprêta à partir, ruminant ses pensées. « Qu'est-ce qui s'est toujours passé lorsqu'une culture supérieure a rencontré une culture inférieure ? Tu connais la réponse. Vois ce que tu peux apprendre demain. »

— Oui, qu'est-ce qui s'est passé lorsque les Blancs se trouvèrent en face de mon peuple ? se murmura Sam pour lui-même. La guerre, bien sûr. Mais ce ne fut pas tout pour le pire. Puis il corrigea : Ce ne fut pas tout pour le pire, mais ça l'aurait été si les deux côtés avaient eu des armes atomiques. Il tendit la main vers le magnétophone et le mit en marche, s'efforçant de se concentrer sur le vocabulaire. Mais il ne se passa pas une demi-heure qu'il tomba dans un profond sommeil, rêvant qu'il jouait Hermès dans une quelconque tragédie.

Et quelle que fut la manière dont il lisait son texte ou le débordait, il n'y avait pas moyen d'y changer quoi que ce fût, et il savait que l'auteur avait fait de la fin un gâchis irréparable.

Le lendemain, Ato l'attendait à l'extérieur du dôme, un sourire sur son visage violet qui lui semblait maintenant presque naturel.

Sam vit que d'autres hommes violets s'étaient répandus sur le terrain, mêlés aux humains. Une méthode rudimentaire de langage par signes s'appliquait, semble-t-il, déjà, mais elle ne résoudrait pas les problèmes intellectuels. L'équipe d'ouvriers s'était remise de sa beuverie et, dehors maintenant, les hommes paraissaient quelque peu assagis. C'étaient pour la plupart des Indiens des Andes – reliquat de la construction de la station du temps où l'on pensait qu'ils auraient une certaine marge de sécurité en cas d'accident. La majorité d'entre eux évitait les Perui et il les vit faire des signes pour conjurer le démon chaque fois qu'une créature violette les approchait. Ils pilotaient des tracteurs sur la Lune, mais avaient emmené leurs superstitions primitives avec eux. Sans doute en allait-il de même sur toute la Terre à l'égard des extraterrestres.

À l'intérieur de la salle de contrôle du navire bleu, l'imposant système électronique semblait avoir été réparé et les techniciens étaient partis. Ato se laissa tomber sur sa chaise, indiquant une sorte de verre rempli de liquide. « Buvez, Sam. Nous avons analysé quelques-unes de vos boissons, celle-ci ne vous fera pas de mal. »

Sam en resta bouche bée. Cela avait été dit en petit nègre, bien sûr, mais les mots étaient venus sans accroc. Et pourtant il aurait pu jurer

qu'Ato disait en même temps quelque chose en peruta. L'espace d'une seconde, l'éventualité d'une télépathie qui fonctionnerait à partir de mots symboles de base lui traversa l'esprit. Il tendit la main vers son verre. Son nez lui disait que c'était légèrement alcoolisé ; c'était tout ce qui lui importait pour le moment, et ce n'était pas désagréable au goût, encore que trop doux.

Puis la réalité fit place au plaisir et il se tourna vers le tableau électronique.

La voix d'Ato lui parvint, mais avec un petit retard, cette fois. Puis la machine se mit à parler – et Sam put reconnaître sa propre voix derrière les mots.

« C'est une transposition de la langue par la machine à langue, annonça-t-elle. Le mot correct, s'il vous plaît ?

— Traduction », dit Sam automatiquement. Ce retard était survenu lorsque la machine n'avait trouvé aucun mot pour exprimer l'expression d'Ato et était privée de toute indication lui permettant de l'exprimer d'une autre manière jusqu'à ce qu'elle trouve ! Sans doute un technicien humain aurait-il pu prendre un des énormes ordinateurs qui servaient à calculer la trajectoire des navires spatiaux et le transformer en traducteur automatique en l'espace de quelques mois ; on se servait depuis assez longtemps de machines de ce genre pour accélérer l'échange de connaissances scientifiques. Mais de là à en créer une qui puisse triompher de sa propre ignorance, c'était une autre affaire !

Bill Larsen avait raison ; ces gars-là *savaient* !

Puis il haussa les épaules. Il avait encore à faire le travail qu'on lui avait demandé. « Très bien, dit-il, tandis que la machine babillait en peruta. Dans ce cas, Ato, que voulez-vous ? »

Le sourire ne se fit pas attendre cette fois. « Une occasion de parler, Sam – de parler jusqu'à ce que la machine ne fasse plus de fautes et trouve tous ses mots. On pourrait parler d'histoire, peut-être. Je commence ou bien vous ?

— Allez-y. »

La tête violette s'inclina – première expression gestuelle que voyait Sam.

La voix douce entama l'histoire des débuts de la vie près des mers mille fois millénaires – presque la même histoire que celle qu'avait étudiée Sam. La machine mit du temps au début à courir après les mots propres à exprimer ce qui était dit, mais à mesure qu'elle développa son vocabulaire, elle acquit plus de fluidité. Parfois elle se trompa dans l'utilisation d'un mot, mais elle ne fit jamais deux fois la même erreur.

Sam écoutait, fasciné malgré lui. Ce n'était pas une histoire de monstres ; ce n'était pas une vie terriblement différente. C'était

l'histoire de la Terre reprise du début, les noms et événements, la chronologie des découvertes et les intervalles historiques seuls changeaient. Mais c'était une histoire qu'il pouvait comprendre aussi aisément que la sienne propre. Le feu, les armes, les animaux domestiques, l'agriculture. Les villes et après elles, les empires sanglants. L'écriture et le métal. Race et culture contre race et culture, guerre, esclavage...

Il intervint brusquement, oubliant sa résolution d'en dire le moins possible de la Terre. « Chez nous aussi, notre culture a probablement vu le jour dans un petit coin de notre planète. Nous l'appelons Grèce. Il y a de cela environ deux mille cinq cents ans. »

Ato l'écouta puis établit une sorte de parallèle, sans Alexandre toutefois, mais avec une curieuse religion qui semblait faite d'un croisement entre le bouddhisme et le christianisme.

Ils avaient même eu quelque chose comme les croisades, suivies de la découverte, bien plus tard, de quatre petits continents occupés par des sauvages.

Sam reprit la parole. Ils firent ainsi chacun leur tour, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à l'histoire contemporaine de la Terre.

« Nous étions en avance, dit Ato. Tout cela nous est arrivé il y a environ deux cents de vos années. Nous avons atteint nos planètes – qui n'eurent que l'intérêt de nous pousser à aller plus loin. Nous avons eu une grande guerre atomique, mais, heureusement, l'écran de paix fut découvert juste à temps. »

L'écran de paix, pensa Sam, enregistrant les mots un à un.

« Alors les deux grandes puissances ont dû s'entendre et nous avons trouvé le secret du navire stellaire. Comment voyager des millions de fois plus vite que la lumière – en théorie ; car même maintenant, nous ne dépassons pas quelques centaines de fois cette allure. Après ça, nous nous sommes étendus, nous avons commercé et prospéré. Nous avons découvert trois formes très primitives d'intelligence, d'un niveau trop bas pour qu'il soit possible de communiquer. Et maintenant, pour la première fois, une autre race et une autre culture. »

Sam retomba soudain dans la réalité, le charme était rompu. Eh oui, la Terre pouvait passer par tout ça, mais il lui manquait deux cents ans. En Amérique, avec le temps, les Indiens seraient passés par là où était passée l'Europe ; ils avaient trouvé le moyen de travailler le métal, ils avaient inventé l'écriture, l'agriculture et des tas d'autres choses. Ils allaient de l'avant – et pas seulement les Mayas, mais les cinq nations du Nord. Les Séminoles, tout bien considéré, ne s'en étaient pas tirés trop mal. Mais il leur avait manqué quelque chose comme deux mille ans et les Blancs d'Europe bien plus en avance qu'eux les avaient découverts. Maintenant ces mêmes Blancs sur leur planète en plein essor étaient découverts par une race qui avait deux

cents ans d'avance sur eux.

Et dans une civilisation de la technique, deux cents ans c'était comme mille pour des sauvages. La Terre avait manqué le coche de deux cents ans, mais elle l'avait manqué. Les Perui possédaient la technique, les navires stellaires et l'empire. Ils avaient traversé l'Atlantique galactique en quête de nouvelles routes – et ils étaient tombés sur l'humanité primitive.

Et le plus triste, songea-t-il, en écoutant Ato d'un air sombre, était que ce voyage n'avait même pas été délibérément organisé pour être un voyage de découverte.

Ato commandait un navire de commerce. Il quittait un système solaire récent pour un plus vieux lorsque les détecteurs de son bâtiment avaient capté certaines radiations qui semblaient émaner d'un vol spatial. Il avait pivoté et fait demi-tour – jusqu'à ce qu'il trouve la trace des navires de l'expédition lunaire et il les avait suivis jusqu'à leur base.

« Vous avez pris un sacré risque en atterrissant comme ça », s'empressa de dire Sam, espérant que cela aurait au moins pour effet d'inquiéter son interlocuteur.

Mais Ato resta impassible. « Nullement. Nous avons vu qu'il n'y avait pas d'atmosphère sur la Lune, nous savions donc qu'il n'y avait pas de vie. Pourquoi une race capable de traverser l'espace s'encombrerait-elle d'armes – lorsque le poids a une telle importance dans des bâtiments aussi petits ?

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? » L'homme violet hésita, puis haussa les épaules. « Ne seriez-vous pas curieux de rencontrer une autre race ? Nous nous y attendions un jour ou l'autre. Bien sûr, nous aurions souhaité qu'elle soit à notre niveau... Quoique je me demande. Nos savants sociologues ont déterminé les mesures à prendre dans toutes éventualités, bien sûr. »

Sam se pencha en avant. « J'imagine donc que vous connaissez ces mesures ? »

Il s'était attendu à une réponse négative, mais Ato paraissait tout disposé à en parler. Et, tout bien considéré, le plan paraissait assez raisonnable. C'était assurément mieux que ce que les Aztèques avaient obtenu des Espagnols. Peut-être égal à ce que les Indiens et les Égyptiens avaient tiré de l'Angleterre. D'autres navires viendraient, naturellement, sur Terre – et les Perui mettraient même à la disposition des Terriens les moteurs pour équiper les navires à destination des planètes et des étoiles les plus proches – les Perui n'avaient pas encore mis la main sur toutes les planètes de la Galaxie. Un certain nombre d'étudiants terriens seraient probablement envoyés dans des écoles perui pour y apprendre plus sur les techniques telles

que le vol hyperluminique qu'il n'était possible d'enseigner ici directement aux techniciens. Il n'y aurait qu'un minimum d'ingérence dans les affaires terriennes, et la planète aurait sa chance de se hisser jusqu'à la plus complète indépendance à l'intérieur de l'Empire perui. Cela prendrait du temps, bien sûr, mais...

« Tout cela pour rien ? » demanda Sam d'un air de doute.

Ato secoua la tête. « Naturellement non, Sam. Nous sommes des gens pratiques, comme vous. Nous voilà revenus au stade commercial – sur une plus grande échelle. Nous obtiendrons des choses de vous. Il n'en manque pas que vous pouvez produire à meilleur marché que nous, le niveau de vie de votre monde ouvrier étant à tel point inférieur à ce qu'il est chez nous. Vous pouvez fabriquer tout un tas de petites mécaniques, produire certaines plantes spéciales dont nous avons besoin... Après tout, cela coûte moins cher, maintenant, de naviguer à travers l'espace qu'à travers un océan, encore que cela prenne toujours un peu plus de temps. Oh ! vous ferez votre chemin. »

Un Perui entra à ce moment et jeta brièvement quelques mots à l'adresse d'Ato.

À sa grande surprise, Sam les comprit presque tous – l'audition ininterrompue et simultanée des deux langues avait ouvert des circuits dans son cerveau. Larsen voulait voir Sam.

Sam se leva alors que la machine commençait à traduire et, pour la première fois, il vit clairement la surprise s'inscrire sur le visage d'Ato.

« Bon, il vaut mieux que j'y aille, dit-il brièvement. Serai de retour dès que possible. »

Un des hommes à l'extérieur indiqua le grand navire terrien.

Sam se hâta dans sa direction et grimpa à la salle de contrôle. Elle était pratiquement dépouillée de tout maintenant, il n'y restait que la radio devant laquelle Larsen était assis.

Il écouta Sam faire son rapport en fronçant les sourcils.

« Aucune arme sur ce navire ? demanda-t-il enfin.

— Comment puis-je le savoir, Bill ? Je suppose que non, pas sur un bâtiment de commerce qui navigue pacifiquement d'un soleil à l'autre. Mais peut-être en ont-ils. Il doit leur rester quelque chose de leur dernière guerre. Quoi de neuf ? »

Larsen fit la grimace. « L'enfer. La Terre a essayé d'entrer en contact avec les Perui. Apparemment ils ont trouvé la bonne fréquence, mais ils n'ont pas reçu de réponse. Ensuite ils ont reçu des informations émanant d'observateurs astronomiques amateurs – à les en croire, des étoiles seraient soudain en train de changer de place suivant une certaine trajectoire – et ils se figurent que les Perui foncent vers la Terre à une vitesse cent fois supérieure à celle de la

lumière et qu'ils bousculent littéralement l'espace. Maintenant ils ont une frousse bleue là-bas que ce navire soit un avant-poste préparant l'invasion. Ils n'ont qu'une hâte, c'est de savoir ce que le navire émet. J'en suis là aussi, d'ailleurs. Mais ils veulent que nous le retenions jusqu'à ce que Donohue ait le temps d'arriver avec le navire de ravitaillement...

— Donohue ? » répéta Sam. C'était le dépanneur flingueur personnel du président – un titre bien mérité vu la manière dont il réglait les problèmes. Avec ses méthodes, il avait presque soulevé la révolution en Birmanie et les relations diplomatiques avec la Pologne étaient toujours dans les choux depuis sa dernière visite là-bas. Il avait eu d'excellentes raisons pour agir ainsi, bien sûr, mais...

« Donohue ! répéta Larsen. Il sera là dans trois jours. Et je veux bien parier qu'il sera chargé...

— Chargé ? »

Larsen inclina la tête. « D'un missile à tête nucléaire – question de s'assurer que le navire ne mettra pas les voiles lorsqu'il arrivera. Mais c'est juste une supposition.

« Il faudrait bien qu'il en soit ainsi. Ce ne serait pas la peine d'essayer de retenir le navire étranger sans avoir recours à la force.

Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Sam.

Occupe Ato jusqu'à l'arrivée de Donohue. Puis prie tous les manitous que tu connais, lui dit Larsen. Et, bien sûr, ne laisse échapper aucun de nos secrets. »

Il pivota vers la radio, puis se retourna à nouveau. « Oh ! oui. Tâche d'apprendre si leur monde connaît dès à présent notre existence. À quelle distance il se trouve, tous les autres petits secrets militaires qui te viendront à l'esprit. C'est tout, Sam ! »

Sam sortit dégoûté. Le gouverneur aztèque avait donné le même ordre aux hommes qui avaient aperçu le grand navire de Cortez. Il leur avait dit de le retenir et de percer ses secrets militaires. Et le roi, à son tour, avait envoyé le gouverneur armé d'une très particulière et très redoutable épée en obsidienne et vêtu d'un habit fait des meilleures plumes. Tout ce qu'il avait à faire était de menacer suffisamment Cortez et l'occuper jusqu'à ce que le roi trouve le moyen de s'emparer du vaisseau. C'était tout simple.

Mais ça ne changerait probablement pas grand-chose, songea Sam. Ça n'avait pas changé grand-chose au Mexique.

À la longue, au Nord, là où les pionniers s'étaient installés pacifiquement pour faire commerce et piller un peu à l'occasion, les résultats avaient été les mêmes. L'homme blanc s'était chargé du fardeau de l'homme blanc comme il l'avait fait aux Indes et en Afrique – sauf pour quelques tribus comme les Zoulous qui avaient dit non avec un certain succès.

Maintenant les Perui allaient se charger du fardeau de l'homme de l'espace, que ça plaise à la Terre ou non. Elle recueillerait le rebut de la culture perui, on lui tendrait une main secourable pour accéder à « l'indépendance » et à une place de troisième ordre. Les Terriens auraient une chance de tout oublier d'eux-mêmes et de s'efforcer d'être quelque chose qu'ils n'avaient jamais été. Ils seraient riches, dans un sens – tout comme les Indiens des plaines l'étaient devenus avec le pétrole et les ordures.

Grâce à Dieu, les ancêtres de Sam avaient refusé de lécher les bottes des Blancs ! Ils s'étaient retirés dans leurs marais après quelques durs accrochages. Et le plus drôle était qu'aujourd'hui, ils avaient quand même trouvé le moyen de s'insérer dans la civilisation actuelle sans rien perdre de leur respect pour eux-mêmes ou du respect des Blancs.

Leur guerre était devenue matière à une bonne plaisanterie dont il pouvait blaguer avec Larsen.

Ils avaient réussi sans devenir le fardeau de l'homme blanc.

Il regarda quelques-uns des ouvriers qui continuaient à croiser les doigts pour conjurer le mauvais esprit. Probable qu'ils avaient la télévision chez eux, sur Terre, et des voitures – et ils étaient là, maintenant, sur la Lune, avec lui, à faire un travail que les scientifiques n'avaient pas le temps de faire. Et ils n'avaient couvert que la moitié du chemin vers l'état d'homme.

Un grand avenir les attendait tous, pour un retard de deux cents ans en technologie.

Et Donohue allait arriver avec sa petite bombe pour le rendre encore plus beau. Il insulterait la race supérieure et la provoquerait à la violence ; peut-être même exterminerait-il ce groupe. Les représailles ne se feraient alors pas attendre ; quelques leçons pour en terminer avec le dernier sursaut de fierté de la Terre et une version un peu plus brutale du programme prévu pour le fardeau de l'homme de l'espace.

Un bruit de pas de course ébranla le sol derrière lui, résonnant à travers ses chaussures. Il se retourna et vit Larsen qui lui tendait un petit objet. « Prends ça et cache-le ! dit sèchement le commandant. C'est un ordre ! »

Il disparut et Sam fourra dans sa poche le seul revolver qu'il y ait sur la Lune, puis il se dirigea vers le navire étranger.

Ato leva les yeux vers lui en souriant. « Votre gouvernement désire me parler, ai-je entendu dire, lança-t-il en guise d'accueil. Ignore-t-il que je ne suis qu'un marchand ? Je ne peux prendre aucun arrangement avec lui et je n'ai pas de temps à perdre avec des politiciens. Je dois partir d'ici demain, selon votre temps, pour

respecter mon programme. De plus, je désire faire un rapport aussitôt que possible.

— Vous n'avez encore informé personne ? » demanda Sam, s'efforçant de contrôler sa voix.

L'autre secoua la tête. « Sur vitra-ondes, bien entendu, mais le signal radio mettra quarante ans pour atteindre la base – les ondes ne dépassent pas la vitesse de la lumière, ce n'est qu'une formalité. »

Il abandonna le sujet.

Sam méditait cette réponse ; quelque chose s'éveillait lentement dans son cerveau. « Imaginez qu'il vous arrive quelque chose qui vous force à rester au sol ici, Ato, que se passerait-il alors ? Vous seriez contraint de demeurer ici jusqu'à ce que le signal radio les atteigne, non ?

— C'est arrivé, reconnut l'étranger. C'est la véritable raison de ce signal – me localiser. Dans ce cas, bien sûr, une fois que le signal a atteint une base, il ne faudrait que quelques jours pour organiser les secours, et un mois de plus pour que le navire arrive jusqu'ici. Naturellement, si je n'ai pas de chance, si la base est inoccupée depuis quelques années, l'attente serait plus longue. Maintenant, si vous désirez d'autres détails sur les plans conçus par mon peuple... »

Sam hocha la tête négativement. Il avait tourné autour de son texte autant que le script l'avait permis, mais arrivait le moment d'en finir et une fin de son cru valait mieux que pas de fin du tout. Quand les signaux ne parvenaient plus et qu'il ne restait que quelques minutes à jouer, que le score était déjà de 7 à 0 contre vous, il n'y avait plus qu'à attraper le ballon si on pouvait et à faire donner les jambes et les tripes.

Il sortit le revolver. « Vous savez ce que c'est, Ato ? » L'autre l'examina lentement. « Je le devine.

— Nous avons eu les mêmes. Mortel, bien entendu ?

— Tout ce qu'il y a de mortel. Vous feriez mieux d'appeler vos hommes, mais ne les laissez pas entrer ici. Et préparez-vous à décoller, Ato. Je ne plaisante pas. Je tirerai. Pour tout vous dire, mon gouvernement préférerait me voir tirer plutôt que de vous laisser partir demain.

— Vous ne pouvez pas tenir cette arme jusqu'à la fin des temps – et si on décolle, vous serez perdu, fit remarquer Ato. Pourquoi ? »

Il fallut quelque quinze secondes à Sam pour lui expliquer ce qu'il pensait de la question du fardeau de l'homme de l'espace pour la Terre. Il s'était déjà imaginé ce qui lui arriverait.

Si tel était son rôle et tel son jeu, il allait devoir faire la preuve qu'un Séminole valait bien un Apache dans n'importe quelle circonstance.

Mais cela il ne pouvait pas le dire à l'étranger. Ils n'avaient pas

échangé assez d'éléments de leurs histoires culturelles respectives pour cela.

« Dix secondes, Ato, dit-il. Si vous n'avez pas obéi d'ici là, je tire. »

La tête violette s'abaissa lentement et un doigt se tendit vers un bouton. Ato commença à donner des ordres. Les écrans de télévision montrèrent les Perui refluant vers le navire. Les hommes étaient tous à bord avant qu'ils n'aient compris.

« Décollez ! ordonna Sam. Volez en dessous de la lumière et mettez le cap sur notre station spatiale, si vous savez où ça se trouve. »

Sam s'était attendu à des difficultés à ce stade, mais l'étranger se contenta de hausser les épaules et se dirigea lentement vers le grand tableau de commande, traînant avec lui le microphone du traducteur automatique. Sam suivit, se déplaçant le long du mur d'où il pouvait surveiller la porte. Un moment plus tard, sans qu'on puisse avoir le moindre sentiment de mouvement, le navire décolla. Les écrans montrèrent la Lune qui reculait. Le visage de Larsen, les yeux au ciel, apparut sur l'agrandisseur, mais il était trop loin pour qu'il puisse déchiffrer son expression.

Peut-être comprendrait-il. Sinon lui, peut-être ses enfants, un jour – si ça marchait.

« Il y a un navire qui fait route vers la Lune, quelque part entre là où nous sommes et la station, dit Sam. Je veux que vous le repérez, Ato. Ensuite je veux que vous placiez le navire sur une orbite circulaire stable autour de la Terre qui coupera la route de ce navire. Compris ?

— Comme vous voudrez », dit Ato d'une voix calme.

Il y avait quelque chose d'étrange dans son expression que Sam n'arrivait pas à déchiffrer. Ses doigts se resserrèrent sur la crosse de l'arme et ses yeux scrutèrent le visage d'Ato.

Il tablait sur la chance et sur le fait qu'Ato ignorait que le navire de ravitaillement transportait une bombe à hydrogène. Et sur le fait que les choses ne pouvaient pas être pires qu'elles étaient déjà, donc que ça n'aurait pas beaucoup d'importance s'il échouait.

Si la Terre pensait que les étrangers étaient des ennemis et prévoyait une attaque, elle ne resterait pas à l'attendre sans rien faire. C'est au moins cela que l'histoire lui avait appris de sa planète. Elle avait commis souvent des erreurs, mais elle ne s'était jamais montrée lâche. Elle s'efforcerait de repousser toute attaque – et ses efforts pouvaient être proprement phénoménaux. Par le passé, les hommes avaient assez souvent quadruplé leurs efforts technologiques et réalisé en cinq ans les progrès qui en auraient demandé vingt pour faire face à la guerre. Si besoin était, ils recommenceraient encore.

Ils avaient quarante ans avant que le message radio n'atteigne sa destination. À ce moment, avec un peu de chance, ils n'auraient affaire

qu'au navire de secours. Il se passerait encore un peu plus de temps avant que le peuple perui tout entier ne prenne conscience que c'était la guerre. Si la Terre parvenait à retirer ne serait-ce que quelques bribes d'information technique du navire perui et à les appliquer à sa propre technologie, elle serait en mesure de leur tenir tête. Elle aurait pour elle la force d'opérer de sa base planétaire, tandis qu'il leur faudrait apporter la guerre jusqu'ici. Ce serait une période infernale, mais les guerres sans profit ne s'éternisent pas et il y aurait une fin.

La chance et sa propre détermination aidant, la Terre arriverait au moins à tenir.

L'histoire avait montré ce qui arrivait aux races qui s'étaient inclinées devant leurs vainqueurs et avaient accepté l'aide qu'on leur avait offert, de bonne foi, si souvent. Sur ce point, l'histoire d'Ato et la sienne propre concordaient. Elles concordaient aussi sur un autre point : parfois le meilleur moyen de s'assurer le respect d'une autre race est de la combattre.

On ne pouvait pas mener un rude combat contre un ennemi pendant de longues années sans gagner d'une certaine façon son estime. Et quand les guerres étaient terminées, le temps des alliances pouvait venir. Il y avait eu l'Angleterre et l'Amérique – et le Japon. L'Allemagne et la France. Et même, dans une certaine mesure, la Jordanie et Israël. Il y avait eu son propre peuple et les Blancs des marais et le respect qu'il s'était attiré.

Les ennemis pouvaient devenir des amis. Mais la distance entre inférieurs et supérieurs ne faisait que s'accroître, jusqu'à ce que le gros avale le petit.

C'était mieux ainsi.

Et pourtant...

Ato tourna la tête. « Nous allons bientôt croiser l'orbite du petit navire, Sam. J'imagine que vous voulez que je le menace – et ensuite que j'attende la bombe qu'il transporte ? »

Sam dévisagea l'homme violet, sans pouvoir dire un mot.

C'était exactement son plan. Et si l'autre pouvait deviner aussi facilement...

« J'ai près de cinquante hommes à bord, Sam, ajouta l'autre d'une voix calme. Certains sont mes amis et j'ai la responsabilité de tous. Nous avons une petite embarcation, assez grande pour les emmener tous jusqu'à la planète que vous appelez Mars. Pas plus loin, Sam. Ils peuvent se débrouiller pour vivre là. Laissez-les partir et je contacte votre navire. »

Ce pouvait être une ruse, Sam le savait. Et avec le nombre de vies déjà en jeu, quelques-unes de plus ne comptaient pas. Mais il acquiesça d'un signe de tête.

« Expédiez-les. »

Une minute plus tard, presque aussitôt après qu'Ato eut fini de parler, il y eut une embardée et l'un des écrans montra un élément du navire qui paraissait s'en détacher puis prendre de la vitesse dans une direction opposée au soleil.

Ato s'approcha des commutateurs de son tableau qu'il se mit à tripoter jusqu'à ce qu'un barrage de mots éclate dans les haut-parleurs. Il émanait apparemment du navire ravitailleur.

« J'ai assez d'énergie pour atteindre la Terre avec ça », dit Ato. Il brancha le traducteur et commença à parler d'une voix dure dans le micro. « Navire terrien, vous êtes mon prisonnier ! Navire terrien, vous êtes mon prisonnier ! Rendez-vous sur-le-champ et préparez-vous à laisser mes hommes monter à votre bord, sinon je vous abats ! »

Puis il coupa et se tourna vers Sam.

Sam le dévisagea sans y croire. Si les Perui étaient aussi faciles à intimider, ou aussi disposés à brader leur race – non, ça ne pouvait être : pas s'il y avait quelque chose de vrai dans leur histoire.

« Pourquoi ? » demanda-t-il brutalement.

Ato haussa les épaules. « Tirez et vous comprendrez, Sam. Allez-y. Ou plutôt, non, je vais vous le dire. Cela ne vous avancerait à rien de tirer parce qu'il y a entre vous et moi l'écran de paix dont nous avons découvert le secret. Il est en place depuis que vous êtes entré ici avec ce que mes appareils de contrôle ont décelé être une arme. Il y en a un également autour de ce navire. Aucune des armes que vous possédez actuellement ne pourrait le briser. »

Sam tira – froidement, délibérément. Un moment plus tard, le pistolet inutile pendait, vide, dans sa main et sept boules de métal fondu jonchaient le sol. Ato n'avait rien.

« Bien, dit enfin Sam. J'imagine que j'aurais dû garder la dernière pour moi. Et maintenant ? »

— Qui sait ce qui se passe après la mort ? demanda Ato d'une voix douce. Sam, croyez-vous que nous *voulions* ce que vous appelez le fardeau de l'homme de l'espace ? Vous ne vous rendez donc pas compte que notre histoire, elle aussi, a montré ce que cela donnait ? Ce n'est pas plus avantageux pour le supérieur que pour l'inférieur – ça le pourrit de l'intérieur. Votre histoire ne vous a-t-elle pas montré – comme la nôtre en a fait la preuve – qu'il n'y a de véritable paix et de progrès qu'entre égaux ? »

Il fit un bruit qui ressemblait curieusement à un soupir. « Je n'aime pas votre solution non plus, Sam. Je ne l'aime pas du tout. Mais j'aime encore moins la nôtre. Si vous pouvez mourir pour elle, un Perui pourrait-il faire moins ? »

Il abaissa un petit levier rouge.

« Vous pouvez venir maintenant, Sam. Ceci a brisé l'écran entre nous. Mais maintenant, si vous voulez que nous sauvions quelque chose de ce navire et de ses archives pour votre peuple, j'ai besoin de votre aide. Il faut être deux pour maintenir une partie de l'écran et annuler l'autre. Là – ce bouton – et ce levier – maintenant... »

Je te l'avais dit ; un murmure venu du fond du cerveau parvint aux oreilles de Sam ; *tu irais sur la Lune. Et tu mourrais.*

Mais une autre partie de son cerveau jouait le jeu, courait maladroitement avec le ballon, cherchait à défoncer les buts.

Il se tenait impassible aux côtés d'Ato, regardant les écrans en maintenant le levier en bas, tandis qu'un missile jailli du ravitailleur terrien fonçait sur eux. C'était moche de mourir, pensait-il. Mais s'il fallait mourir, il était bon que ce soit... avec un ami.

Traduit par ÉRIC DELORME.

Helping Hand.

© Star S.F. 1957.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

ARRÊT DE MORT

Par : Isaac Asimov

Pour effectuer des expériences scientifiques de toute nature, une puissante civilisation galactique disposerait de gigantesques et presque parfaites éprouvettes : les planètes inhabitées. Il suffirait à l'expérimentateur – ou à ses successeurs – de venir observer à intervalles réguliers (quelques milliers de nos années par exemple) le déroulement d'un processus biologique ou même social soigneusement contrôlé. Le vide de l'espace assurerait à l'éprouvette un parfait isolement.

À moins que les sujets de l'expérience n'échappent à l'attention de l'expérimentateur et ne développent à leur tour une certaine curiosité...

BRAND GORLA sourit d'un air gêné. « Ces choses exagèrent, vous savez.

— Non, non, non ! » Les yeux roses du petit albinos cillèrent brusquement. « Dorlis était glorieuse avant qu'aucun être humain ait jamais pénétré dans le système de Véga. Elle était la capitale d'une confédération galactique supérieure en importance à la nôtre.

— Bon, eh bien disons alors qu'il s'agit d'une ancienne capitale. Cela, je veux bien l'admettre et je laisse le reste aux archéologues.

— Les archéologues ne serviront à rien. Mes découvertes nécessitent un spécialiste dans ce domaine particulier. Et vous faites partie du Conseil. »

Brand Gorla hésitait. Il se souvenait de Theor Realo qu'il avait connu dans le passé. Il en conservait vaguement l'image d'une espèce de déchet d'humanité. L'albinos était un être étrange à l'époque, cela, il ne l'avait pas oublié. Et, visiblement, il n'avait pas changé.

« J'essaierai de vous aider, dit Brand, si vous me dites ce que vous voulez. »

Theor lui jeta un regard soutenu. « Je désire que vous présentiez certains faits devant le Conseil. Me promettez-vous cela ? »

Brand ne se compromit pas. « Mais si je décide de vous aider, Theor, je dois vous rappeler que je suis un membre subalterne du Conseil psychologique. Je n'ai pas grande influence.

— Vous devez faire de votre mieux. Les faits parleront d'eux-mêmes. » Les mains de l'albinos tremblaient.

« Entendu. » Brand céda. L'homme était un ancien camarade de classe, il n'allait pas le persécuter.

Brand Gorla se renversa dans son fauteuil et se détendit. La lumière d'Arcturus brillait à travers les fenêtres des hauts plafonds, diffusée et adoucie par le verre polarisant. Mais cette version même diluée de la lumière solaire était encore trop violente pour les yeux roses de l'albinos qui mit ses mains en visière avant de reprendre :

« Savez-vous, Brand, j'ai passé vingt-cinq ans sur Dorlis, dit-il. Je me suis promené dans des coins que personne ne connaît encore aujourd'hui, et j'ai trouvé des choses. Dorlis était la capitale scientifique et culturelle d'une civilisation plus avancée que la nôtre. Plus avancée, en effet, et notamment dans le domaine de la psychologie.

— Ce qui appartient au passé semble toujours meilleur. » Brand condescendit à sourire. « Il y a un théorème là-dessus que vous trouverez dans n'importe quel texte de première année. Les étudiants le baptisent BVT(1). Pour Bon Vieux Temps, saviez-vous ça ? Mais continuez. »

La digression arracha une grimace à Theor. Il retint un ricanement de mépris. « Vous pouvez toujours tourner en dérision un fait inconfortable en lui collant une grossière étiquette sur le dos. Mais dites-moi un peu, que savez-vous du génie psychologique ? »

Brand haussa les épaules. « Rien qui touche à cela. Du moins dans une perspective strictement mathématique. Toute propagande comme toute publicité participe d'une forme grossière de la technique du coup de poing au petit bonheur. Et, parfois, cela rend fort bien. C'est peut-être ce que vous voulez dire.

— Pas du tout. Je parle d'expérimentation authentique, sur des masses d'individus, sous des conditions contrôlées et pendant un laps de temps couvrant plusieurs années.

— Cela a déjà fait l'objet d'une discussion. Ce n'est pas réalisable en pratique. Notre structure sociale ne s'y prêterait pas ou si peu. D'ailleurs nous ne pourrions installer un dispositif efficace de contrôle dans l'état actuel de nos connaissances. »

Theor contint son agitation. « Mais les anciens possédaient, *eux*, ces connaissances. Et ils installèrent, *eux*, un tel dispositif de contrôle. »

Brand acquiesça avec placidité. « Surprenant et intéressant, mais comment avez-vous fait pour savoir ?

— J'ai trouvé des documents qui en parlent. » Il s'interrompit pour reprendre son souffle. « Une planète tout entière, Brand. Un monde acclimaté dans sa totalité, peuplé de créatures sous strict contrôle dans tous les domaines. Étudié, mis en carte, sous observation

expérimentale. Vous voyez le tableau ? »

Brand ne décelait aucun symptôme commun de démente. Peut-être qu'un examen plus approfondi...

Il répondit d'un ton égal : « Vous devez avoir été induit en erreur. C'est tout à fait impossible. On ne peut pas contrôler des humains de cette manière. Trop de variables.

— Nous y arrivons, Brand. Ce n'était pas des humains.

— Comment ?

— C'était des robots, des robots positroniques. Un monde entier de robots, Brand, n'ayant rien d'autre à faire qu'à vivre et à réagir et à se laisser étudier par une équipe de psychologues, humains, eux, par contre.

— C'est de la folie !

— J'ai des preuves... Parce que ce monde de robots existe toujours. La Première Confédération fut réduite à néant, mais le monde de robots subsista. Il existe toujours.

— Et comment le savez-vous ? »

Theor Realo se leva. « Parce que j'ai passé ces cinq dernières années là-bas ! »

*

* *

Le président du Conseil académique écarta les pans bordés de rouge de son habit de cérémonie et tira sans façon de sa poche un long cigare tordu qui n'avait quant à lui rien d'officiel.

« Absurde ! éructa-t-il, et parfaitement dément.

— Exactement, dit Brand. Je ne peux pas présenter ça de but en blanc devant le Conseil. Ils ne m'écouteront pas. Il fallait que je vous mette au courant d'abord. Si ensuite vous pouvez y mettre le poids de votre autorité...

— Oh ! sottises. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi... Qui est ce personnage ? »

Brand soupira. « Un détraqué, je le reconnais. Il était dans ma classe sur Arcturus U et déjà aussi fêlé qu'aujourd'hui. Complètement inadapté, enragé d'histoire ancienne et tout à fait du genre à tomber à bras raccourcis sur une idée et à la creuser sans en démordre. Il a fureté un peu partout sur Dorlis pendant cinq ans, m'a-t-il dit. Il détient les archives complètes de toute une civilisation. »

Le président du Conseil souffla avec fureur. « Ouais, je sais, il y a toujours de brillants amateurs pour découvrir des mystères dans les feuillets du Telestat. Des indépendants, des loups solitaires. Sottises ! Avez-vous consulté le département d'archéologie ?

— Certainement et le résultat est intéressant. Personne ne se soucie de Dorlis. C'est plus que de l'histoire ancienne, vous savez. Cela

remonte à quinze bons milliers d'années. C'est quasiment du mythe. Les archéologues de réputation n'y accordent pas beaucoup de leur temps. C'est le genre de chose qu'un profane obsédé et la tête farcie de lectures *pourrait* découvrir. Après ça, bien sûr, si l'affaire s'avère sérieuse, Dorlis deviendra le paradis des archéologues. »

Le visage bonasse du président du Conseil se tordit en une affreuse grimace. « Ce n'est pas très flatteur pour notre vanité. S'il y a une parcelle de vérité dans tout cela, si cette prétendue Première Confédération possédait une science de la psychologie tellement supérieure à la nôtre, nous passons pour de fieffés imbéciles. Si je comprends bien, ils auraient construit des robots positroniques d'une capacité dépassant de soixante-quinze unités les projets les plus avancés que nous ayons sur papier. Par la Galaxie ! Réfléchissez aux mathématiques en jeu.

— Croyez-moi, monsieur. J'ai consulté à peu près tout le monde. Je ne porterais pas la question devant vous si je n'étais pas certain qu'elle ait été examinée sous toutes ses coutures. J'ai vu Blak en premier lieu, c'est un mathématicien conseil chez United Robots. Il m'a confié qu'il n'y avait pas de limites dans ce domaine. Avec du temps, de l'argent et les *connaissances en psychologie* – il a insisté là-dessus – on pourrait construire de tels robots dès aujourd'hui.

— Quelle preuve a-t-il ?

— Qui, Blak ?

— Non, non ! Votre ami. L'albinos. Vous me dites qu'il a des papiers.

— En effet, il en a. Il détient des documents – et on ne peut mettre leur ancienneté en doute. J'ai fait vérifier tout cela depuis dimanche. Je ne peux pas les déchiffrer, bien sûr. Je ne sais qui le peut, excepté Theor Realo.

— Alors, ça, c'est un peu violent ! Il faut donc le croire sur parole.

— Dans un sens, oui. Mais il ne prétend pas être capable de déchiffrer autre chose que des fragments. Il dit que c'est apparenté au centauren ancien. J'ai mis des linguistes dessus. S'ils trouvent la clef et si la traduction est inexacte, nous le saurons.

— Bon, voyons cela. »

Brand Gorla apporta la reliure en plastique renfermant les documents. Le président du Conseil éparpilla les feuillets à la recherche de la traduction. La fumée de son cigare décrivit de larges volutes.

« Hummm, fit-il, je suppose qu'on trouve de plus amples informations sur Dorlis même.

Theor prétend qu'il y a entre cent et deux cents tonnes d'archives sur la seule composition du cerveau des robots positroniques. Tout est encore là-bas, dans l'ancienne chambre forte. Mais ce n'est pas tout. Il

a pénétré dans le monde des robots. Il possède des photo-impressions, des enregistrements au télétype, toute sorte de détails. Rien d'intégré. On sent que c'est l'œuvre d'un profane qui ne connaît pratiquement rien à la psychologie. Mais malgré tout, il a quand même réussi à réunir suffisamment de données pour apporter une preuve diablement troublante que le monde sur lequel il était n'était pas... heu... normal.

— Vous détenez cela également.

— En majeure partie. Presque tout est sur micro films, mais j'ai apporté un projecteur. Tenez, prenez un viseur. »

Une heure plus tard, le président du Conseil déclara : « Je réunis le Conseil demain, nous y débattons le problème. »

Brand Gorla eut un sourire tendu : « Enverrons-nous une commission sur Dorlis ?

— Quand, riposta le président sèchement, et si nous avons une assignation de l'Université pour cette affaire. Laissez-moi ces documents un moment, voulez-vous. Je tiens à les étudier encore un peu. »

*

* *

En théorie, le ministère de la Science et de la Technologie exerce un contrôle administratif sur l'ensemble des investigations scientifiques. En pratique, cependant, les corps de recherche pure à l'intérieur des grandes universités sont des organes parfaitement autonomes. C'est un point qu'en règle générale le gouvernement ne leur dispute pas. Mais une règle générale n'est pas nécessairement une règle absolue.

C'est la raison pour laquelle, tout furieux et fumant qu'il fût, le président du Conseil ne vit pas le moyen de refuser une entrevue à Wynne Murry. Murry, pour lui donner son titre complet, était sous-secrétaire au département de psychologie, psychopathie et technologie mentale. Et lui-même un assez brillant psychologue.

Le président pouvait bien tempêter.

Le secrétaire Murry ignore l'orage avec bonne humeur. Il frotta son long menton à la reliure en plastique et déclara : « Il s'agit d'une carence de l'information. La formule vous paraît-elle convenir ? »

Le président répondit d'une voix glacée : « J'ignore quelle information vous désirez obtenir. L'intervention du gouvernement dans les assignations universitaires se situe à un niveau purement consultatif, or, dans le cas qui nous occupe, je dirai qu'elle est inopportune. »

Murry haussa les épaules : « Je ne veux pas discuter des assignations. Mais vous ne quitterez pas cette planète sans autorisation du Gouvernement. C'est là où la faiblesse du dossier entre en jeu.

— Il n'y a pas d'autre information que celle que nous vous avons donnée.

— Mais des choses ont transpiré. Tout ceci est puéril et inutilement gardé secret. »

Le rouge monta au front du vieux psychologue. « Secret ! Si vous ne connaissez pas l'éthique académique, je ne peux vous être d'aucun secours. Les enquêtes, notamment lorsqu'il s'agit d'affaires graves, ne sont pas et ne peuvent être rendues publiques avant un certain stade de leur développement. Quand nous reviendrons, nous vous enverrons un exemplaire de tous les textes publiés, quels qu'ils soient. » Murry secoua la tête. « Uh-hum. Ce n'est pas suffisant. Vous allez sur Dorlis, n'est-ce pas ?

— Nous en avons informé le département des sciences.

— Pourquoi ?

— Pourquoi tenez-vous à le savoir ?

— Parce que c'est une grosse affaire, sinon le président ne se déplacerait pas en personne. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de civilisation ancienne et de robots ?

— Donc, vous êtes au courant.

— Pas particulièrement. De vagues notions. Nous avons fouiné, mais je veux les détails.

— Nous n'en avons pas actuellement. Et nous n'en aurons pas avant d'être sur Dorlis.

— Alors je pars avec vous.

— Comment ?

— Je veux ces détails, moi aussi, figurez-vous.

— Pourquoi ?

— Ah ! » Murry décroisa ses jambes et se leva. « Maintenant c'est vous qui posez des questions. Ce n'est plus la peine désormais. Je sais que les universités répugnent à être soumises à un contrôle gouvernemental, et je sais que je ne dois attendre aucune aide volontaire de la part de l'Académie. Mais, par Arcturus, cette fois je la trouverai bien cette aide, et je me moque de la façon dont vous chercherez à vous y opposer. Votre expédition ne fera pas un pas sans que je l'accompagne – à titre de représentant du gouvernement. »

En tant que monde, Dorlis n'a rien de bien impressionnant. Son importance dans l'économie galactique est nulle, sa position à l'écart des grandes routes marchandes, ses habitants arriérés et incultes, son histoire obscure. Et pourtant, quelque part sous les masses de décombres qui recouvrent un monde mort, repose la preuve de la destruction par le feu et les flammes d'une autre Dorlis – celle qui fut la grande capitale d'une grande fédération.

Et quelque part sous ces décombres, des hommes appartenant à un monde nouveau cherchaient et creusaient et s'efforçaient de

comprendre.

Le président du Conseil académique hocha la tête et rejeta en arrière ses cheveux grisonnants. Il ne s'était pas rasé depuis une semaine.

« Le problème, dit-il, est que nous n'avons aucun point de référence. On peut déchiffrer l'écriture, j'imagine, mais la traduction ne nous servira à rien.

— Je trouve qu'on en a déjà fait beaucoup.

— On a frappé dans le noir ! On a joué aux devinettes à partir de la traduction de votre ami l'albinos. Je ne fonderais pas de grands espoirs là-dessus.

— Ridicule ! dit Brand. Vous avez consacré deux ans à l'Anomalie de Nimian, et seulement deux mois jusqu'à aujourd'hui à ce problème qui s'avère des milliers de fois plus sérieux. Non, votre attitude tient à autre chose. » Il eut un sourire sévère. « Ce n'est pas du goût d'un psychologue d'avoir un représentant du gouvernement dans ses jambes. »

Le président trancha le bout de son cigare avec ses dents et le cracha à un mètre. « Dans le cas de cette tête de mule, il y a trois choses que je ne digère pas. Premièrement, je n'aime pas l'intervention du gouvernement. Deuxièmement, je n'aime pas qu'un étranger mette son nez partout quand on est sur le plus gros coup de toute l'histoire de la psychologie. Troisièmement, par la Galaxie, qu'est-ce qu'il veut ? *Après quoi en a-t-il ?*

— Je l'ignore.

— Après quoi *pourrait-il* en avoir ? Vous êtes-vous jamais posé la question ?

— Non, franchement, je m'en moque. Si j'étais vous, je ne ferais pas attention à lui.

— Vous ne feriez pas attention ! s'écria le président avec véhémence, vous ne feriez pas attention ! Vous croyez qu'on peut tout bonnement ignorer l'intervention du gouvernement dans cette affaire. Vous savez, j'imagine, que ce Murry se prétend psychologue ?

— Je le sais, en effet.

— Et j'imagine que vous n'ignorez pas l'intérêt débordant qu'il porte à toutes nos activités.

— Je vous avouerai que je trouve cela naturel.

— Ah ! Et vous savez quoi encore... » Sa voix tomba avec une surprenante soudaineté. « Bon, Murry est à la porte, calmons-nous. »

Wynne Murry salua d'un sourire épanoui. Le président répondit sèchement d'un signe de tête.

« Eh bien, monsieur, annonça Murry, figurez-vous que cela fait quarante-huit heures que je suis debout. Là, vous avez mis le doigt sur quelque chose. Quelque chose de gros.

— Merci.

— Non, non. Je parle sérieusement. Le monde de robots existe.

— Croyiez-vous le contraire ? »

Le secrétaire eut un geste apaisant. « Nous avons tous notre part de scepticisme. Quels sont vos plans pour l'avenir ?

— Pourquoi posez-vous cette question ? » Le président du Conseil académique éruçtait ses mots comme s'il les comprimait auparavant l'un après l'autre dans sa gorge.

« Pour voir s'ils s'accordent aux miens.

— Et quels sont les vôtres ? »

Le secrétaire sourit. « Non, non. À vous le premier. Combien de temps comptez-vous rester ici ?

— Aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour engager sérieusement les travaux sur les documents en question.

— Ce n'est pas une réponse. Qu'entendez-vous par engager sérieusement ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Cela peut prendre des années.

— Oh ! diable. »

Le président du Conseil académique haussa les sourcils et ne répondit pas.

Le secrétaire regardait ses ongles. « Je parie que vous savez où se trouve ce monde de robots.

— Naturellement. Theor Realo y était. Ses informations se sont révélées jusqu'ici très exactes.

— C'est vrai. L'albinos. Bon, pourquoi n'y allons-nous pas ?

— Là-bas ! C'est impossible.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— Écoutez, dit le président avec une impatience contenue, vous n'êtes pas ici sur notre invitation, et nous ne vous demandons pas de nous dicter notre conduite. Mais pour vous donner la preuve que je ne cherche pas une querelle, je vais me permettre une petite métaphore pour présenter le problème. Supposez que nous ayons en face de nous une énorme machine, une machine compliquée dont nous n'aurions des principes qui la régissent et des matériaux qui la constituent quasiment aucune connaissance. Une machine si gigantesque que nous ne serions même pas capables d'imaginer le rapport entre ses différentes parties, a fortiori l'utilité du tout. Bon, me conseilleriez-vous dans ces conditions de commencer par attaquer les parties délicates, mystérieuses, mouvantes de la machine au rayon détonant avant de savoir de quoi il retourne ?

— Je comprends votre point de vue, bien entendu, mais vous penchez vers le mysticisme. Votre métaphore est tirée par les cheveux.

— Nullement. Ces robots positroniques ont été construits selon des lois dont nous ignorons tout à l'heure actuelle et nous n'en savons pas

plus des lois qu'ils étaient destinés à servir. En fait, la seule chose que nous sachions est que ces robots ont été placés dans un état d'isolement total et qu'ils ont été livrés à eux-mêmes pour présider à leur propre destinée. Détruire cet isolement reviendrait à ruiner l'expérience. Envoyer une expédition là-bas, c'est introduire de nouveaux facteurs imprévisibles, c'est provoquer des réactions inattendues, c'est ruiner le tout. La moindre perturbation...

— Absurde ! Theor Realo est déjà allé là-bas. » Le président du Conseil académique perdit soudain son sang-froid. « Croyez-vous que je l'ignore ? Croyez-vous que tout cela serait arrivé si ce damné albinos n'avait pas été un ignorant fanatique sans la moindre parcelle de connaissance en psychologie ? Par la Galaxie, qui peut savoir les dégâts que cet idiot a occasionnés. »

Il y eut un silence. Le secrétaire fit crisser un ongle sur ses dents d'un air pensif. « Je ne sais pas... Je ne sais pas. Mais il faut que je trouve. Et je n'attendrai pas des années. »

Il quitta la pièce. Le président se tourna vers Brand, bouillonnant de colère. « Où veut-il en venir ? Et comment pouvons-nous l'empêcher d'aller sur le monde de robots si telle est son intention ?

— Je ne vois pas comment il pourrait y aller si nous ne le laissons pas faire. Ce n'est pas lui qui conduit l'expédition.

— Tiens, pas lui ? C'est de cela que je voulais vous parler lorsqu'il est entré. Dix bâtiments de la flotte ont atterri sur Dorlis depuis que nous sommes arrivés.

— *Quoi ?*

— Tout juste.

— Mais pour quoi faire ?

— Ça, mon garçon, c'est encore une chose que j'ignore. »

*

* *

« Permettez que j'entre », dit Wynne Murry d'un ton affable.

Theor Realo leva des yeux soudain inquiets s'arrachant à la pagaille de papiers qui régnait sur son bureau.

« Entrez. Je vous dégage une chaise. » L'albinos s'empressa de débarrasser un des deux sièges. Il avait l'air affolé.

Murry s'assit et croisa ses longues jambes.

« Vous a-t-on également chargé d'un travail ici ? » Il montra le bureau de la tête.

Theor fit signe que non et sourit faiblement. D'un geste presque automatique, il fit un tas des papiers sur son bureau et le retourna.

Depuis des mois qu'il était revenu sur Dorlis avec une centaine de psychologues plus ou moins renommés, il s'était senti progressivement écarté de l'affaire. Il n'y avait plus de place pour lui désormais. Aucun

rôle à jouer, sinon répondre aux questions qu'on lui posait sur la véritable situation dans le monde de robots que lui seul avait visité. Et, même là, il décelait ou semblait déceler chez ses interlocuteurs un sentiment de colère, parce que c'était lui qui pouvait parler et non un savant compétent.

Il y avait de quoi en concevoir de l'amertume. Mais les choses ne s'étaient-elles pas toujours passées ainsi ?

« Je vous demande pardon. » Il n'avait pas entendu la dernière remarque de Murry.

Le secrétaire répéta. « Je dis que je trouve surprenant qu'on ne vous fasse pas participer aux travaux.

— Après tout, la découverte, c'est vous qui l'avez faite, non ?

— Si. » Le visage de l'albinos s'épanouit. « Mais on me l'a enlevée des mains. J'ai été dépassé.

— Cependant vous êtes allé sur le monde de robots.

— C'était une erreur, m'ont-ils dit. J'aurais pu tout gâcher. »

Murry fit la grimace. « Ce qui les rend fous à la vérité, si vous voulez mon avis, c'est que vous possédez des tuyaux de première main qu'ils n'ont pas. Ne vous laissez pas impressionner par leurs titres ronflants au point de vous prendre pour un zéro. Un profane doué de bon sens vaut largement un spécialiste aveugle. Vous et moi – je suis un profane, moi aussi, vous savez – devons défendre nos droits. Tenez, prenez une cigarette.

— Je ne fu... Oui, merci. »

L'albinos se sentait réconforté par la présence de son robuste vis-à-vis. Il retourna à nouveau la pile de papiers, sur le recto, cette fois, et alluma sa cigarette avec un mélange de courage et d'appréhension.

« Or, vous étiez sur ce monde de robots, voilà ce qui compte.

— Pendant cinq ans. » Theor parlait avec précaution, au bord de la quinte de toux.

« Accepteriez-vous de répondre à quelques questions concernant ce monde ?

— Ma foi, oui. C'est la seule chose sur laquelle ils ne m'aient jamais questionné. Mais pourquoi ne pas leur demander à eux ? Depuis le temps, ils ont dû mettre tout ça au point. » Il rejetait la fumée aussi loin qu'il pouvait.

« À la vérité, dit Murry, ils n'ont même pas commencé à l'heure qu'il est et je ne tiens pas au bénéfice d'une confuse traduction psychologique des informations. Avant tout, quel genre d'individus – ou de choses – sont ces robots ? Vous avez des photo-impressions si je ne me trompe ?

— Eh bien non. Ça ne me plaisait pas de les prendre. Mais ce ne sont pas des choses. Ce sont des gens !

— Vraiment ? Ressemblent-ils aux... gens ?

— Oui, quasiment. Leur aspect extérieur en tout cas. J'ai pu rapporter un certain nombre d'études microscopiques de leur structure cellulaire. C'est le président qui les a maintenant. À l'intérieur ils sont différents, très simplifiés. Mais, on ne le croirait pas. Ils sont intéressants et... gentils.

— Plus simples que les autres êtres vivants de la planète ?

— Oh ! non. Cette planète est très primitive. Et... Et... » Il fut interrompu par une quinte de toux. Aussi discrètement que possible, il écrasa la cigarette. « Ils possèdent une base protoplasmique, vous savez. Je ne crois pas qu'ils s'imaginent un instant être des robots.

— Je ne l'imagine pas non plus. Et sur le plan scientifique ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais eu l'occasion de m'en rendre compte. Tout est si différent. Il faudrait un expert sans doute.

— Ont-ils des machines ? »

— L'albinos eut l'air surpris. « Mais naturellement. Un tas, de toutes sortes.

— Des grandes villes ?

— Oui ! »

Le regard du secrétaire Murry prit une expression pensive.

« Et vous les aimez. Pourquoi ? »

Theor Realo parut brusquement pris de court. « Je ne sais pas. Je les ai trouvés plaisants. Nous nous sommes entendus. Ils ne m'ont pas embêté. Je ne pourrais pas dire exactement pourquoi. C'est peut-être parce que la vie chez moi a toujours été si dure. En tant qu'individus, ils ne sont pas aussi difficiles.

— Plus amicaux en général ?

— Heu, non. On ne peut pas dire. Ils ne m'ont jamais accepté tout à fait. J'étais un étranger ; d'abord je ne parlais pas leur langue... Tout ça. Mais (son regard s'alluma soudain) je les comprenais mieux. J'aurais pu dire plus facilement à quoi ils pensaient. Je... Mais je ne sais pas pourquoi.

— Hm-m-m. Bien... Une autre cigarette ? Non ? Bon, je vais aller retrouver mon oreiller maintenant. Il est tard. Que diriez-vous d'une partie de golf pour demain. J'ai préparé un petit parcours. Ça devrait faire notre affaire. Venez donc. L'exercice donnera de la couleur à vos cheveux. »

Il lui adressa un sourire narquois et se retira.

Ça ressemble à un arrêt de mort, se murmura-t-il à lui-même, et, continuant à marcher, il se mit à siffler d'un air rêveur.

Il se répétait ces mêmes mots le lendemain matin lorsqu'il retrouva le président du Conseil académique. Il portait l'insigne de sa charge à la ceinture. Il ne s'assit pas.

« Encore ? dit le président d'un ton las.

— Encore ! répliqua le secrétaire. Mais pour des choses sérieuses

cette fois. Je vais probablement devoir prendre le commandement de votre expédition.

— Comment ! Impossible, monsieur ! Je ne peux considérer une telle proposition.

— J'en ai l'ordre. » Wynne Murry présenta le cylindre en métalloïde qui s'ouvrit à la pression de son pouce.

« J'ai tous les pouvoirs et toute latitude pour en user. C'est signé, comme vous pouvez le remarquer, du président du Congrès de la Fédération.

— Mais... Mais pourquoi ? » Le président s'efforçait de retrouver son souffle. « Y a-t-il une raison autre que la manifestation de la plus arbitraire tyrannie ?

— Une excellente raison, monsieur. Depuis le début, nous avons considéré cette expédition sous des angles différents. Le département des sciences et de la technologie ne voit pas ce monde de robots sous l'angle de la curiosité scientifique, mais sous celui de son influence sur la paix de la Fédération. Je ne veux pas croire que vous ayez jamais cessé de peser le risque que contient ce monde de robots.

— Je ne vois aucun danger. Il est complètement isolé et inoffensif.

— Comment le savez-vous ?

— La nature même de l'expérience le prouve, tonna le président du Conseil académique. Ceux qui l'ont lancée au départ souhaitaient un système aussi parfaitement hermétique que possible. Il suffit d'ouvrir les yeux. Cette planète ne pourrait se trouver plus à l'écart des grandes voies commerciales et elle est située dans une zone extrêmement peu peuplée de l'espace. L'idée des planificateurs était justement d'éviter toute interférence avec l'extérieur. »

Murry sourit. « Je ne suis pas d'accord avec vous sur ce point, voyez-vous. Tout le problème avec vous est que vous êtes un théoricien. Vous voyez les choses telles qu'elles doivent être, tandis que moi qui suis un homme pratique, je les vois telles qu'elles sont. Aucune expérience, quelle qu'elle soit, ne s'engage toute seule et ne peut se poursuivre indéfiniment livrée à elle-même. Il est toujours pratiquement assuré qu'il y a quelque part, ne serait-ce qu'un observateur qui la surveille et la *modifie* en fonction des circonstances.

— Alors ? dit le président, impassible.

Alors, les observateurs, les psychologues de l'ancienne Dorlis ont disparu avec la Première Confédération et l'expérience s'est poursuivie d'elle-même quinze mille ans durant. Les petites erreurs se sont ajoutées pour en faire de grosses, introduisant des facteurs imprévus qui ont, à leur tour, entraîné d'autres erreurs encore. C'est une progression géométrique. Et personne n'a pu y mettre de frein.

— Pure hypothèse.

— Peut-être. Il n'y a que le monde de robots qui vous intéresse. Je

dois, quant à moi, penser à la Fédération tout entière.

— Et dites-moi donc quel éventuel danger le monde de robots peut faire courir à la Fédération ? Par Arcturus, j'ignore à quoi vous voulez en venir, mon gars. »

Murry soupira. « Je vais m'efforcer d'être simple, mais ne m'en veuillez pas si je parais dramatiser. La Fédération n'a pas connu le moindre conflit interne depuis des siècles. Qu'arrivera-t-il si elle entre en contact avec ces robots ?

— Auriez-vous peur d'un monde isolé ?

— Peut-être bien. Que savons-nous de leur science ? Les robots peuvent agir de façon curieuse parfois.

— Quelle science peuvent-ils avoir ? Ce ne sont pas des surhommes dotés de cerveaux électroniques. Ce sont de faibles créatures protoplasmiques, de pâles imitations de la créature humaine telle que nous la connaissons, dotées d'un cerveau positronique adapté à un faisceau de lois psychologiques humaines extrêmement simplifiées. Si le terme « robot » vous fait peur...

— Non, ce n'est pas cela, mais j'ai parlé à Theor Pvealo. Il est le seul à les avoir vues, vous le savez. »

Le président du Conseil académique pesta silencieusement contre cette misérable espèce de dément ignorant à qui on avait laissé mettre les pieds là où il ne pouvait faire que du dégât.

« Nous connaissons son histoire de A jusqu'à Z, dit-il, et nous l'avons étudiée de A jusqu'à Z avec sérieux. Je vous assure qu'il n'y a aucun risque. Cette expérience est si purement académique que je n'y consacrerai pas deux jours d'examen si l'ampleur de l'affaire ne retenait mon attention. D'après ce que nous pouvons constater, l'idée générale était de développer un cerveau positronique en le modifiant sur un ou deux points d'axiologie fondamentale. Nous ne connaissons pas les détails, mais ils doivent être mineurs. C'était la première expérience de cette nature jamais tentée et ces grands psychologues de légende devaient eux-mêmes progresser étape par étape. Ces robots, je vous dis, ne sont ni des surhommes ni des bêtes sauvages. Je vous l'assure – en ma qualité de psychologue.

— Désolé, mais je suis un psychologue, moi aussi. Sans doute, je le crains, de tendance plus empirique. C'est ce qui fait la différence. Des petites modifications, dites-vous ? Prenez l'exemple de l'esprit de combativité, quelque chose d'universellement répandu. Ce n'est pas le terme scientifique exact, mais je ne vais pas perdre de temps là-dessus. Vous voyez ce que je veux dire. Nous autres humains avions jadis cet esprit-là. Mais il a été extirpé ; un système politique et économique stable n'encourage pas le gaspillage d'énergie quand ce n'est pas un facteur de survie. Mais imaginez que ces robots soient combattifs. Imaginez qu'un développement pernicieux se soit produit

durant ce millénaire pendant lequel ils ont été livrés à eux-mêmes et qu'ils soient devenus à la suite de cela infiniment plus combatifs que ne l'avaient prévu leurs concepteurs. Voilà qui devient inquiétant si nous devons avoir affaire à eux.

— Et imaginez que toutes les étoiles de la Galaxie se transforment en novæ au même instant. Voilà qui vaudrait qu'on s'inquiète *vraiment*.

— Mais il y a autre chose. » Murry ignore le lourd sarcasme de son interlocuteur. « Theor Realo a aimé ces robots. Il les a préférés aux individus réels. Il a eu le sentiment de se trouver plus à sa place parmi eux, or, nous savons tous qu'il n'est qu'un pauvre inadapté dans son propre monde.

— Et quelle signification, demanda le président du Conseil académique, attribuez-vous à cela ?

— Vous ne voyez pas ? » Murry haussa les sourcils.

« Theor Realo aime ces robots parce qu'il est *comme* eux, de toute évidence. Je peux dès à présent vous garantir qu'un examen psychique complet de Realo mettrait en lumière un certain nombre d'altérations, les mêmes que chez les robots. Et, enchaîna le secrétaire, Theor Realo a travaillé pendant un quart de siècle pour prouver quelque chose qui aurait fait crouler de rire la science tout entière si elle en avait eu vent. Il y a du fanatisme là-dedans ; une franche et honnête et *inhumaine* persévérance. *Ces robots sont probablement comme ça !*

— Vous vous montrez illogique. Vous raisonnez comme un maniaque. Comme un halluciné.

— Je n'ai pas besoin de preuve mathématique rigoureuse. Il me suffit que plane un doute. Je dois protéger la Fédération. Et le doute plane, figurez-vous. Les psychologues de Dorlis n'étaient pas si géniaux que cela. Il leur fallait avancer étape par étape, comme vous l'avez dit vous-même. Leurs humanoïdes – ne les appelons plus des robots – n'étaient que des imitations des êtres humains et ils ne pouvaient être de bonnes imitations. Les humains possèdent certains systèmes réactionnels très complexes – des choses comme la conscience sociale et la tendance à l'élaboration de systèmes éthiques ou d'autres, plus ordinaires, comme la courtoisie, la générosité, la loyauté ou d'autres encore qu'il n'est tout simplement pas possible de reproduire. Je ne crois pas qu'ils existent chez ces robots. Mais ils *doivent* avoir de la persévérance ce qui implique naturellement l'entêtement et la combativité, si je ne me suis pas trompé sur le compte de Theor Realo. Bref, si leur science existe, je ne veux pas les voir s'égailler dans la Galaxie. Nous sommes des milliers, des millions de fois plus nombreux qu'eux. Je ne les laisserai pas faire !

— Quelles sont vos intentions pour l'immédiat ? » La voix du président s'était tendue.

« Rien de décidé encore. Mais je songe à organiser un

débarquement partiel sur cette planète.

— Non, attendez. » Le vieux psychologue s'était levé et avait fait le tour du bureau. Il saisit le secrétaire par le bras. « Êtes-vous absolument certain de savoir ce que vous faites ? Dans cette formidable expérience, les éventualités échappent à tous les calculs a priori que nous pouvons faire, vous comme moi. Vous ne pouvez pas savoir ce que vous allez détruire.

— Je sais. Croyez-vous que j'agisse de gaieté de cœur ? Ce n'est pas une tâche héroïque. En tant que psychologue, j'ai plutôt le désir de savoir ce qui se passe. Mais j'ai été envoyé ici pour protéger la Fédération et cela au mieux de mes moyens. J'ai l'intention de m'y attacher. Pour un sale boulot c'est un sale boulot, mais je n'y peux rien.

— Vous n'avez sûrement pas pensé à tout. Avez-vous songé aux horizons que cela peut nous ouvrir sur les fondements de la psychologie ? Cela pourrait amener la fusion de deux systèmes galactiques. Cela pourrait nous faire atteindre des sommets où le gain en savoir compenserait un million de fois le risque que ces robots pourront jamais nous faire courir, quand bien même seraient-ils des surhommes dotés de cerveaux électroniques.

Le secrétaire haussa les épaules. « Maintenant c'est vous qui jonglez avec les hypothèses fragiles.

— Écoutez, faisons un marché. Installez un blocus. Isolez-les avec vos navires. Établissez une surveillance. Mais ne les touchez pas. Donnez-nous un peu de temps encore. Donnez-nous une chance. Vous le devez !

— J'ai déjà pensé à cela. Mais il faudrait que j'amène le Congrès à donner son accord. Ce serait une solution coûteuse, vous devez vous en douter. »

Le président du Conseil académique sauta sur sa chaise dans un mouvement d'impatience fébrile. « De quelle sorte de coût voulez-vous parler ? Vous rendez-vous compte de la qualité du gain si nous réussissons ? »

Murry réfléchit, puis, avec un demi-sourire : « Et s'ils découvrent la navigation interplanétaire ? »

Le président répliqua brièvement : « Alors je retirerai mes objections. »

Le secrétaire se leva. « J'en discuterai avec le Congrès. »

*
* *

Le visage de Brand Gorla demeura prudemment impassible lorsqu'il constata la position de repli adoptée par le président. Les échanges fiévreux avec les membres disponibles de l'expédition manquaient de

sel et il les suivait avec une impatience contenue.

« Qu'allons-nous faire maintenant ? » dit-il.

Le président balançait les épaules sans se retourner. « J'ai envoyé chercher Theor Realo. Ce fou est parti la semaine dernière pour le Continent oriental...

— Pourquoi ? »

L'interruption fit bondir le vieil homme. « Comment voulez-vous que je comprenne quoi que ce soit aux agissements de ce cinglé ? Ne voyez-vous pas que Murry a raison ? Ce type est un cas pathologique. Il ne faut pas le laisser sans surveillance. Si j'avais seulement pensé à le regarder attentivement, je m'en serais bien gardé. Enfin il va bientôt revenir et, cette fois, il restera ici. » Sa voix se réduisit à un murmure. « Il devrait être là depuis deux heures.

— Nous sommes dans une situation impossible, monsieur, dit Brand avec fermeté.

— Vous pensez ?

— Oui. Vous imaginez-vous que le Congrès va prendre indéfiniment parti pour une surveillance à distance du monde des robots ? Cela coûte de l'argent et la majorité des citoyens ne verra pas l'intérêt qu'elle a de payer. Les équations psychologiques dégénèrent en axiomes de pur bon sens. En fait, je ne vois pas pourquoi Murry a accepté de consulter le Congrès.

— Vous ne voyez pas ? » Le président du Conseil académique s'était enfin tourné vers son cadet. « Ce fou se prend pour un psychologue, que la Galaxie nous aide, et c'est là son point faible. Il se flatte de ne pas souhaiter sentimentalement la destruction du monde de robots, mais prétend que c'est pour le bien de la Fédération. Alors il s'accroche à tous les compromis qui lui paraissent acceptables. Le Congrès ne suivra pas indéfiniment, vous ne m'apprenez rien. » Il parlait avec calme et patience. « Mais je vais demander un délai de dix ans, ou de deux, ou de six mois – le plus que je pourrai obtenir. Et j'obtiendrai quelque chose. Entre-temps, nous apprendrons de nouvelles choses sur ce monde. Nous trouverons bien le moyen d'étayer notre affaire et de faire reconduire l'accord le délai expiré. Nous sauverons le projet. »

Il y eut un bref silence puis le président ajouta lentement, avec de l'âpreté dans la voix : « Et c'est là où Theor Realo joue un rôle crucial. »

Brand Gorla observait en silence et attendait. Le président poursuivit : « Il y a un point sur lequel Murry a vu clair et pas nous. Realo est un infirme psychologique. Or, il est la clef de toute l'affaire. Étudions-le et nous saurons dans les grandes lignes ce que sont les robots. Bien sûr, l'image sera déformée car il a toujours vécu dans un environnement hostile, inamical. Mais nous en tiendrons compte.

Nous pouvons évaluer sa nature d'après. Oh ! toute cette histoire me fatigue. »

L'avertisseur retentit à la porte et le président du Conseil poussa un soupir. « Bon, le voilà. Asseyez-vous Gorla, vous me rendez nerveux. Voyons-le un peu. »

Theor Realo franchit la porte comme une fusée et s'immobilisa, pantelant, au milieu de la pièce. Il dévisagea les deux hommes de ses yeux faibles.

« Comment tout cela est-il arrivé ?

— Tout quoi ? demanda le président froidement. Asseyez-vous, je veux vous poser quelques questions.

— Non. Vous allez d'abord *me* répondre.

— *Asseyez-vous !* »

Realo s'assit, les yeux noyés. « Ils vont détruire le monde de robots.

— Ne vous inquiétez pas pour ça.

— Mais vous avez dit qu'ils le feraient si les robots découvraient la navigation interplanétaire. Vous l'avez dit. Fou que vous êtes. Ne voyez-vous pas... » Sa voix s'étranglait.

Le président du Conseil académique haussa les sourcils, mal à l'aise. « Allez-vous vous calmer et parler d'une manière compréhensible ? »

L'albinos grinça des dents, les mots jaillirent.

« Mais ils *connaissent* la navigation interplanétaire depuis longtemps. »

Les deux psychologues fusillèrent le petit homme du regard. « Comment ?

— Oui... Oui, qu'est-ce que vous croyez ? » Realo se redressa avec toute la fureur du désespoir. « Croyiez-vous que j'avais atterri dans un désert ou au milieu d'un océan et exploré un monde moi tout seul ? La vie n'est pas un livre d'images. J'ai été capturé dès mon arrivée et conduit dans une grande ville. Du moins je pense que c'était une grande ville. Elle était très différente de celles de chez nous. Elle avait... Non, je ne vous le dirai pas.

— Peu importe la ville ! s'exclama le président d'une voix aiguë. Vous avez été capturé. Et puis après ?

— Ils m'ont étudié. Ils ont examiné mon navire. Puis une nuit, je suis parti, pour informer la Fédération. Ils ne savaient pas que je partais. Ils ne voulaient pas que je parte. » Sa voix se brisa. « Et je serais resté bien volontiers, mais il fallait que la Fédération soit informée.

— Leur avez-vous donné des renseignements concernant le navire ?

— Comment l'aurais-je pu ? Je ne suis pas mécanicien. Je ne connais rien au système de fabrication. Mais je leur ai montré comment se servir des commandes et je leur ai laissé voir les moteurs.

C'est tout. »

Brand Gorla objecta, presque à part lui : « Alors ils n'y arriveront jamais. Ça ne suffit pas.

— Oh ! si, ils y arriveront ! Je les connais. » La voix de l'albinos avait viré à l'aigu, soudain triomphante. « Ce sont des machines, comme vous dites. Ils étudieront le problème. Ils l'étudieront et l'étudieront encore. Ils n'abandonneront jamais. Et ils y arriveront. Ils en ont assez appris avec moi. Je suis sûr qu'ils ont compris. »

Le président du Conseil académique le dévisagea longuement puis détourna la tête. Il avait l'air las.

« Pourquoi ne nous avez-vous rien dit ?

— Parce que vous m'avez enlevé mon monde. Je l'ai découvert moi-même. Moi tout seul. Et après que j'ai eu fait tout le gros du travail et que je vous ai invités, vous m'avez balancé. Je n'ai eu droit de votre part qu'à des reproches parce que j'avais atterri sur ce monde où j'aurais pu tout gâcher à cause des interférences. Pourquoi devrais-je vous dire tout ? Trouvez vous-mêmes si vous êtes si malins – puisque vous pouvez vous permettre de m'envoyer balader. »

Le président du Conseil pensa amèrement : Démence ! Complexe d'infériorité ! Manie de la persécution ! C'est charmant ! Tout concorde maintenant que nous daignons lever les yeux de l'horizon et regarder ce qui était sous notre nez. Et tout est fichu.

« C'est d'accord, Realo, dit-il, nous avons tous perdu. Partez. »

Brand Gorla demanda d'une voix tendue : « Tout est fini, vraiment fini ?

— Vraiment fini, répondit le président du Conseil. L'expérience telle qu'elle a été conçue initialement est condamnée. Les distorsions créées par la venue de Realo seront d'une ampleur suffisante pour fausser tous les plans que nous avons pu concevoir ici. En outre, Murry a raison. S'ils connaissent la navigation interplanétaire, ils sont dangereux. »

Realo hurlait : « Mais vous n'allez pas les détruire. Vous ne pouvez pas les détruire. Ils n'ont fait de mal à personne. »

Il n'y eut pas de réponse. Il hurla encore : « J'y retourne. Je vais les prévenir. Ils seront prêts. Je vais les prévenir. »

Il reculait vers la porte, ses maigres cheveux blancs hérissés, les yeux rouges et exorbités.

Le président du Conseil académique ne fit pas un mouvement pour l'arrêter lorsqu'il s'élança dehors.

« Laissons-le partir. C'était toute sa vie. Je ne m'en soucie plus désormais. »

*

* *

Theor Realo bondit vers le monde de robots, suffoquant à moitié sous l'effet de l'accélération.

Quelque part au-devant de lui, comme un atome de poussière, il y avait un monde isolé, peuplé d'imitations artificielles d'humains, luttant pour survivre à une expérience morte maintenant, luttant aveuglément pour atteindre un but nouveau qui allait signer leur arrêt de mort, la navigation interplanétaire.

Theor Realo faisait route vers ce monde, il faisait route vers cette même cité où il avait été « étudié » la première fois. Il s'en souvenait bien. Son nom avait été parmi les premiers mots qu'il avait appris de leur langue.

New York !

Traduit par ÉRIC DELORME.

Death sentence.

© Street and Smith Publications, Inc., 1943.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

ARÈNE

Par : Fredric Brown

L'homme a atteint les limites du système solaire, colonisé la plupart des planètes et se prépare au grand bond vers les autres étoiles. C'est sans doute le pire moment pour rencontrer un rival sérieux, une espèce qui a déjà pris possession de l'espace interstellaire. Sauf s'il existe des êtres plus anciens et plus puissants que lui-même et son rival, des quasi-dieux, des Grands Galactiques qui, dans l'intérêt de valeurs supérieures, préviennent l'holocauste. Mais comment, et au nom de quelles valeurs ?

CARSON ouvrit les yeux. Devant lui il y avait un crépuscule bleuté et clignotant.

Il faisait chaud, et Carson était couché sur du sable ; une pierre pointue sortant du sable lui endolorissait le dos. Il se mit sur le côté, pour ne plus sentir cette pierre ; puis il se força à s'asseoir.

« Je suis devenu fou, se dit-il. Ou alors je suis mort. »

Le sable était bleu, d'un bleu vif. Or, il n'existe pas de sable bleu vif sur Terre – ni sur aucune des planètes.

Du sable bleu.

Du sable bleu, sous une voûte bleue qui n'était pas le ciel, mais qui n'était pas non plus le plafond d'une pièce ; c'était une région close – sans savoir comment il le savait, il ne pouvait en douter, l'univers autour de lui était clos et fini, bien que les limites en fussent invisibles.

Il prit un peu de sable dans sa main, et le laissa couler entre ses doigts. Le sable coula sur sa jambe nue. *Nue ?*

Nu. Il était nu comme un ver, et déjà son corps était baigné de sueur, sous la chaleur intolérable, et son corps était tacheté de bleu partout où le sable était collé par la sueur.

Mais partout où il n'y avait pas de sable collé, la peau était blanche.

Il en conclut que le sable était vraiment bleu. S'il n'avait semblé bleu qu'à cause de la lumière bleue, la peau aurait été bleue aussi.

Mais la peau apparaissait blanche, donc le sable était bien bleu. *Du sable bleu*. Ça n'existe pas, le sable bleu. L'endroit où je suis n'existe pas.

La sueur lui coulait maintenant dans les yeux.

Il faisait chaud, plus chaud qu'en enfer. Sauf que l'enfer – l'enfer de l'Antiquité – avait la réputation d'être rouge et non bleu.

Mais si l'endroit où il se trouvait n'était pas l'enfer, qu'était cet endroit ? De toutes les planètes, Mercure était la seule où la température pouvait monter si haut – et il n'était pas sur Mercure. Et Mercure était à six milliards de kilomètres de...

Le souvenir lui revint, du dernier endroit où il avait eu conscience d'être. C'était dans un petit scooter de l'espace, un monoplace, au-delà de l'orbite de Pluton. Et il avait eu pour mission de patrouiller dans une zone d'un million de kilomètres sur un des flancs de l'armada terrestre rangée en bataille pour intercepter les Externes.

Cette sonnerie stridente et soudaine, cette sonnerie à déchirer les nerfs, le signal d'alerte se déclenchant au moment où le scooter ennemi – le scooter des Externes – était arrivé à portée de ses détecteurs...

Personne ne savait qui étaient les Externes, ni comment ils étaient faits, ni de quelle galaxie ils venaient. Tout ce que l'on savait c'était qu'ils venaient de la direction des Pléiades.

Cela avait commencé par des raids sur les colonies et les avant-postes des Terriens. Quelques engagements isolés entre patrouilles terriennes et petits groupes d'astronefs appartenant aux Externes. Il y avait eu des batailles perdues et des batailles gagnées, mais jamais un astronef ennemi n'avait pu être saisi. Et jamais non plus il n'y avait eu, dans une colonie ainsi assaillie, un seul survivant pour décrire les Externes qui auraient pu se montrer hors de leurs astronefs – si tant est qu'il arrivât aux Externes d'en sortir.

Le danger n'avait pas paru bien grand, au début, les raids étaient peu nombreux et les destructions minimales. Sur le plan technique, les astronefs ennemis s'étaient montrés légèrement inférieurs en armement aux derniers modèles d'astronefs de chasse terriens, encore qu'un peu plus rapides et plus maniables. Leur supériorité en vitesse était pourtant suffisante pour laisser aux Externes le choix entre combattre ou fuir, si on ne parvenait pas à les encercler.

Mais sur Terre, on avait pourtant fait le nécessaire pour faire face à une éventuelle aggravation de la situation, par un combat décisif. L'armada la plus puissante de tous les temps avait été constituée. Cela faisait longtemps, maintenant, que l'armada était en alerte. Et puis le moment décisif était venu.

Des éclaireurs patrouillant à trente milliards de kilomètres des avant-postes avaient détecté l'approche d'une flotte puissante des

Externes – eux aussi parés pour le combat décisif. Ces éclaireurs n'étaient jamais revenus, mais on avait capté leurs messages radiotroniques. Et maintenant l'armada terrestre, dix mille astronefs et un demi-million de combattants de l'espace, était là, au-delà de l'orbite de Pluton, prête à livrer bataille et à se battre jusqu'à la mort.

La bataille s'annonçait comme devant être à armes égales, à en juger par les rapports des éclaireurs qui s'étaient sacrifiés pour renseigner l'état-major terrien sur le nombre et la force des astronefs de la flotte ennemie.

À chances égales, c'était la domination de tout le système solaire qui était en jeu. Et le résultat de la bataille serait sans appel, car la Terre et ses colonies seraient à la merci des Externes, si ceux-ci enfonçaient la ligne de défense.

Oh ! oui, Bob Carson se souvenait très bien, maintenant.

Cela n'expliquait en rien le sable bleu ni la lumière bleue clignotante. Mais il revoyait tout le reste, la sonnerie du signal d'alerte, qui l'avait fait bondir vers le tableau de bord. Il se revoyait attachant sa ceinture. Il revoyait la tache qui grandissait rapidement sur l'écran.

La bouche soudain sèche. La certitude que la minute de vérité était là. Elle était là pour lui, tout au moins, le gros des deux flottes était encore hors de portée pour le combat.

C'était son baptême du feu. Une question de trois secondes, au bout desquelles il serait vainqueur ou réduit en cendres.

Trois secondes, c'était la durée d'un combat dans l'espace. Le temps de compter jusqu'à trois, lentement, et l'on était vainqueur ou mort. Il suffisait d'un coup au but pour liquider le petit astronef léger qu'était un scooter monoplace.

Frénétiquement – cependant que ses lèvres sèches articulaient inconsciemment « un » –, il guidait son appareil pour maintenir l'image au croisement des fils du réticule de son écran. Il le guidait avec ses deux mains, son pied droit posé sur la pédale commandant le lancement du projectile. Son unique projectile qui devait faire mouche, ou sinon... De toute façon, il n'aurait pas eu le temps de tirer un deuxième coup.

« Deux. » Il avait articulé ce « deux » tout aussi inconsciemment. L'image sur l'écran n'était plus au point. À quelques milliers de kilomètres seulement de distance, l'ennemi apparaissait sur l'écran agrandisseur comme s'il avait été à quelques centaines de mètres. C'était un petit scooter rapide, effilé, de la taille de celui de Carson.

Et c'était bien un scooter ennemi.

« Tr... » le pied de Carson toucha la pédale de tir.

L'Externe venait de virer de bord et était sorti du réticule. Carson accéléra, pour le rattraper.

Pendant un dixième de seconde, l'ennemi sortit complètement de l'écran ; puis il y revint, plongeant droit vers le sol.

Le sol ?

C'était une illusion d'optique, bien sûr. Ce ne pouvait être qu'une illusion d'optique, le sol de cette planète qui occupait maintenant tout l'écran. Quoi que ce fût, ça ne pouvait pas être là. C'était une impossibilité. Il n'y avait pas de planète avant Neptune, à quatre milliards et demi de kilomètres devant lui, puisque Pluton était de l'autre côté du Soleil – qui n'était plus qu'un point lumineux.

Et ses détecteurs ? Les détecteurs n'avaient à aucun moment indiqué la présence d'aucun corps de la dimension d'une planète, ni même de la taille d'un astéroïde. Et rien, aucun astéroïde n'y apparaissait encore.

Cela ne pouvait donc pas être là, ce vers quoi il fonçait, et qui n'était qu'à quelques centaines de kilomètres en dessous.

Dans sa peur panique d'un écrasement au sol, il en oublia l'astronef des Externes. Il déclencha les fusées frontales, celles qui servaient de frein, et la brutale décélération le précipita en avant, maintenu par ses ceintures de sécurité ; il parvint malgré la douleur à amorcer un virage en catastrophe, sur la droite. Il savait qu'il imposait ainsi à son astronef un effort maximum et que lui-même allait s'évanouir, sous l'effet d'un virage aussi brusque.

Il s'évanouit, effectivement.

Et là s'arrêtaient ses souvenirs. Il était là, maintenant, assis sur le sable bleu et chaud, nu comme un ver mais sans une blessure. Il ne voyait nulle part la moindre trace de son astronef. *L'espace* même avait disparu... Le dôme au-dessus de lui n'était pas le « ciel ». Impossible de savoir ce que c'était.

Carson se leva.

La pesanteur semblait un peu supérieure à celle de la Terre, mais de très peu supérieure.

Le sable s'étendait au loin, plat, avec quelques maigres buissons de-ci de-là. Les buissons étaient bleus, eux aussi, mais de plusieurs tons de bleu, les uns plus clairs que le bleu du sable, les autres plus sombres.

De sous le plus proche buisson sortit une sorte de petit lézard, qui n'était pas un lézard puisqu'il avait plus de quatre pattes. L'animal était bleu lui aussi. Bleu vif. L'animal aperçut Carson et se précipita à l'abri du buisson.

Carson leva à nouveau les yeux, essayant de déterminer ce que c'était, au-dessus de lui. Ce n'était pas un toit, mais c'était en voûte. Cela clignotait et garder les yeux dessus était pénible. Une chose était certaine, cela s'incurvait et rejoignait le sol, fait de sable bleu, tout autour de Carson.

Carson n'était pas loin du centre de la voûte Il avait l'impression de se trouver à une centaine de mètres du mur le plus proche – en admettant que ce fût un mur. Le tout évoquait un hémisphère bleu fait de *quelque chose*, de deux cent cinquante mètres de circonférence, posé sur le plan de sable bleu.

Tout était bleu, sauf un objet. Au loin, le long d'un mur voûté lointain, il y avait un objet rouge à peu près sphérique, l'objet paraissait avoir un mètre de diamètre. L'objet était trop loin pour que les détails en apparaissent, dans la lumière bleue clignotante. Sans savoir pourquoi, Carson frissonna.

Il essuya la sueur de son front, ou du moins tenta de l'essuyer, avec le dos de sa main.

Était-ce un rêve, un cauchemar ? Cette chaleur, ce sable, cette sensation imprécisable d'horreur qu'il éprouvait dès qu'il regardait cet objet rouge...

Un rêve ? Non, personne ne s'endormait pour rêver, au beau milieu d'une bataille dans l'espace.

La mort ? Non, pas question. Si l'immortalité existait, elle ne se réduirait pas à quelque chose d'aussi incohérent, à de la chaleur bleue sur du sable bleu, avec une horreur rouge.

C'est alors qu'il entendit la voix...

Il l'entendait à l'intérieur de sa tête, pas avec ses oreilles. Cette voix venait de nulle part et de partout.

« Errant à travers espaces et dimensions, disait la voix qui résonnait dans sa tête, et dans cet espace et en ce moment, je trouve deux peuples sur le point de se lancer dans une guerre qui en exterminerait un en laissant l'autre tellement affaibli qu'il rétrograderait et ne pourrait jamais accomplir son destin, qu'il serait condamné à retourner à la poussière sans esprit dont il est issu. Et je le dis, cela ne doit pas être.

— Qui... qui êtes-vous..., qu'êtes-vous ? »

Carson ne posa pas sa question à haute voix, il la laissa se former dans son cerveau.

« Tu ne pourrais pas comprendre. Je suis... (et il y eut un silence, comme si la voix avait cherché – dans le cerveau de Carson – un mot qui n'y existait pas, un mot que Carson ne connaissait pas)... je suis la fin de l'évolution d'une race si vieille que sa durée ne saurait s'exprimer en mots ayant un sens pour ton esprit. Une race fondue en une seule entité, devenue éternelle...

« Ton espèce, primitive, peut espérer un jour devenir une entité analogue, dit la voix cherchant toujours ses mots, mais dans très longtemps. L'espèce de ceux que tu appelles les Externes a la même possibilité. J'interviens donc dans la bataille imminente, dans la bataille entre deux flottes tellement égales en force que la destruction des deux espèces doit s'ensuivre. Une des espèces doit poursuivre ses progrès et

évoluer.

L'une des deux ? songea Carson... La mienne, ou...

Ma puissance me permettrait d'arrêter cette guerre, de renvoyer les Externes dans leur galaxie. Mais ils reviendraient, ou ton espèce irait tôt ou tard attaquer les Externes chez eux. Ce n'est qu'en restant dans cet espace et dans ce temps que je pourrais intervenir de façon permanente, pour empêcher les deux espèces de se détruire l'une l'autre. Or, je ne peux pas rester là tout le temps.

« Je vais donc intervenir maintenant. Je détruirai l'une des deux flottes, totalement et sans que l'autre subisse la moindre perte. L'une des deux civilisations survivra. »

Un cauchemar. Ce ne pouvait être qu'un cauchemar, se disait Carson. Mais il savait qu'il n'en était rien.

C'était trop impossible, trop délirant pour ne pas être réel.

Il n'osait pas poser la question qui l'obsédait, mais ses pensées la formulèrent malgré lui.

« La plus forte des deux survivra, dit la voix. Cela, je ne peux pas – et ne voudrais pas – le changer. Je n'interviendrai que pour faire de sa victoire une victoire totale et non une victoire à la Pyrrhus pour une espèce épuisée par sa victoire.

« Aux confins de la bataille non encore engagée, j'ai choisi deux individus, toi et un Externe. Je vois dans ton esprit que dans l'histoire des débuts de ton espèce, les combats singuliers entre deux champions représentant chacun son camp n'étaient pas inconnus.

« Toi et ton adversaire allez vous affronter ainsi, l'un contre l'autre, nus et sans armes, dans un milieu aussi étranger pour l'un que pour l'autre, aussi déroutant pour tous les deux. Il n'y a pas de limite de temps, puisque le temps n'existe pas. Le survivant sera le champion de son espèce. Et c'est son espèce qui survivra.

— Mais... » Carson voulut protester, et ne parvint pas à formuler sa pensée. La réponse vint quand même :

« Le combat est loyal ; les conditions sont telles que la force physique ne suffira pas à assurer la décision. Il y a une barrière. Tu comprendras. La force de l'intelligence et le courage joueront plus que la force. Le courage surtout, qui est la volonté de survivre.

Mais pendant notre combat, les deux flottes...

Non, tu es dans un autre espace, dans un autre temps. Tant que tu es ici, le temps s'immobilise dans l'univers que tu connais. Je sais que tu te demandes si l'endroit où tu es est réel. Il l'est, et il ne l'est pas. Tout comme, pour les facultés limitées de compréhension, je suis et ne suis pas réel. Mon existence est mentale et non physique. Quand tu m'as vu, je te suis apparu comme une planète ; j'aurais aussi bien pu apparaître comme un grain de poussière ou comme un soleil.

« Mais pour toi, le lieu où tu es est maintenant réel ; les souffrances que

tu y éprouveras seront réelles. Et si tu meurs ici, ta mort sera réelle. Si tu meurs, en échouant tu condamneras toute ton espèce. Tu n'as pas à en savoir davantage. »

Et la voix disparut.

Il était à nouveau seul, mais il n'était pas seul. En levant les yeux, Carson put voir la chose rouge, l'horrible sphère rouge dont il savait que c'était un Externe, rouler vers lui.

Cela roulait.

Cela semblait n'avoir ni jambes ni bras, ni visage. Cela roulait sur le sable bleu avec la rapidité d'une goutte de mercure. Et précédant cette boule venait, d'une façon que Carson ne pouvait comprendre, une vague paralysante de haine horrible, puante, qui donnait envie de vomir.

Éperdu, Carson regarda tout autour de lui. Une pierre, à moitié prise dans le sable à quelques pas de lui, était la seule chose qui pouvait servir d'arme. Elle n'était pas grande, mais elle avait des bords coupants, comme un silex. Cela ressemblait assez à un silex bleu.

Il prit la pierre, s'accroupit pour résister au choc de l'assaut. L'ennemi arrivait vite, plus vite que Carson n'aurait pu fuir.

Il n'était plus question de réfléchir à la façon dont le combat pouvait être livré, et à quoi bon, de toute façon, chercher à établir un plan de bataille contre une créature dont la force, les caractéristiques et la méthode de combattre sont inconnues ? À la vitesse à laquelle il roulait, l'Externe ressemblait de plus en plus à une sphère parfaite.

Plus que dix mètres. Plus que cinq. Et puis la sphère s'arrêta.

Ou, plus exactement, elle *fut arrêtée*. Elle s'aplatit, comme si elle avait heurté un mur invisible. Et elle rebondit en arrière.

Elle recommença alors à rouler en avant, mais plus lentement, plus prudemment. Et elle s'arrêta à nouveau, au même endroit. Puis elle essaya de passer encore, quelques mètres plus loin.

Il y avait donc une barrière, de nature inconnue. Et Carson se souvint soudain de la pensée projetée dans son cerveau par l'Entité qui l'avait conduit là : *« ...la force physique ne suffira pas à assurer la décision. Il y a une barrière. »*

Un champ de forces, bien entendu. Pas un champ de Netz, connu des savants terriens, puisque celui-ci était lumineux et émettait des craquements. Ce champ-ci était silencieux et invisible.

C'était un mur qui allait d'un bord à l'autre de la demi-sphère creuse ; Carson n'eut pas à se donner la peine de vérifier, la sphère s'en chargeait ; elle roulait le long de la barrière, cherchant un passage qui n'existait pas.

Carson fit quelques pas en avant, la main gauche tâtonnant jusqu'à ce qu'elle touche la barrière. Celle-ci était lisse, souple, ressemblant plus à une feuille de caoutchouc qu'à un bloc de verre. Chaude au

toucher, mais pas plus que le sable sous ses pieds nus. Et parfaitement transparente et invisible, même de tout près.

Il laissa tomber la pierre et mit les deux mains contre la barrière, en appuyant. La barrière céda, mais très peu. Il avait beau mettre tout son poids, elle ne céda pas davantage. On aurait dit une feuille de caoutchouc soutenue par de l'acier ; une élasticité limitée, puis une résistance absolue.

Se mettant sur la pointe des pieds, il tâta aussi haut que ses doigts pouvaient aller. La barrière était toujours là.

La sphère revenait, après avoir atteint une extrémité. Une fois de plus son approche donna la nausée à Carson, qui se recula quand la sphère passa à sa hauteur, de l'autre côté de la barrière. La sphère ne s'arrêta pas.

Au fait, la barrière s'arrêtait-elle au niveau du sol ? Carson se mit à genoux, pour creuser le sable. Le sable était doux, léger, facile à creuser. À soixante centimètres de profondeur, la barrière était toujours là.

La sphère revenait aussi. Visiblement elle n'avait pas trouvé, elle non plus, le moyen de franchir la barrière.

Il faut pourtant qu'il y ait un passage, se disait Carson. Il y a un moyen quelconque d'atteindre l'ennemi, ou alors ce duel n'a aucun sens.

Mais trouver ce moyen n'était pas le plus urgent, maintenant. Il y avait des choses à essayer d'abord. La sphère était revenue maintenant, elle s'était immobilisée à moins de deux mètres, de l'autre côté de la barrière. Elle paraissait étudier l'adversaire bien qu'il n'y eût aucun organe externe apparent sur sa surface ; rien qui évoquât des yeux ou des oreilles, ou même une bouche. Carson voyait cependant maintenant comme des cannelures – une douzaine en tout. Deux tentacules jaillirent soudain de deux de ces cannelures, et s'enfoncèrent dans le sable, comme pour en éprouver la consistance. Des tentacules de deux à trois centimètres de diamètre, longs de cinquante centimètres environ.

Ces tentacules s'escamotaient dans les cannelures, et y restaient à l'abri quand ils ne servaient pas. Ils restaient escamotés notamment quand la sphère roulait et ne paraissaient jouer aucun rôle dans les déplacements. La sphère se déplaçait, pour autant que pouvait en juger Carson, en agissant (mais comment ?) sur son centre de gravité.

Il frissonna en examinant cette créature. Elle lui était totalement étrangère, horrible à force d'être différente de toutes les formes de vie sur Terre ou sur les autres planètes solaires. Sans s'expliquer comment il le savait, par pur instinct, il était sûr que l'Externe lui était aussi étranger par l'esprit que par le corps.

Il fallait pourtant essayer. Si l'Externe n'avait pas de pouvoirs

télépathiques, la tentative ne donnerait rien ; mais sans doute avait-il de tels pouvoirs. Carson avait en tout cas senti la projection de quelque chose qui n'était pas matériel, quelques minutes auparavant, quand l'Externe avait foncé sur lui, il avait senti une vague presque tangible de haine.

Si cet être pouvait projeter une telle vague, peut-être pouvait-il lire suffisamment les pensées de Carson.

Avec des gestes délibérés, Carson prit la pierre qui avait été sa seule arme, puis la rejeta sur le sol, levant ses deux mains nues, paumes en avant. Et il parla à haute voix, sachant que les mots ne pouvaient être compris de l'être en face de lui, mais conscient de la meilleure concentration de pensée qu'il obtenait en l'articulant :

« Ne pourrions-nous faire la paix ? dit-il, et sa voix résonna étrangement dans le silence total. L'Entité qui nous a réunis ici nous a fait comprendre ce qui arrivera inéluctablement si nos deux espèces se battent : l'une sera exterminée et l'autre ramenée en arrière. Le combat entre nos deux espèces, a dit l'Entité, dépend de ce que nous ferons ici. Pourquoi ne pas nous entendre pour une paix éternelle, votre entité dans sa galaxie, nous dans la nôtre ? »

Ayant parlé, Carson fit le vide dans son cerveau, pour mieux percevoir la réponse.

La réponse vint et fit littéralement vaciller Carson. Il dut reculer de plusieurs pas, tellement était atroce la profondeur et l'intensité de la haine et du besoin de tuer qui ressortaient des images rouges qui venaient d'être projetées vers lui. Ces images n'avaient pas été projetées en mots articulés – comme avait été projetée la pensée de l'Entité – mais comme un déferlement de haine.

Pendant un instant qui sembla durer une éternité, Carson dut lutter contre l'impact mental de cette haine, lutter pour en libérer son esprit, et pour chasser les pensées étrangères auxquelles il avait ouvert le passage en mettant ses propres pensées en veilleuse. Il avait envie de vomir.

Lentement, son esprit s'éclaircissait tout comme, lentement, l'esprit d'un homme s'éveillant d'un cauchemar dissipe les filaments de peur dont son rêve était tissé. Carson avait la respiration lourde, il se sentait affaibli, mais il pouvait à nouveau réfléchir.

Il resta un moment à étudier la sphère. Celle-ci était restée immobile pendant la durée du duel mental dont elle avait été si près de sortir victorieuse. Maintenant elle se laissa rouler vers le plus proche des buissons bleus, à quelques pas de là. Trois tentacules jaillirent de leurs cannelures et se mirent à explorer le buisson.

« Bien, dit Carson, ce sera donc la guerre. Si j'ai bien compris votre réponse, la paix ne vous séduit pas. »

Il parvint même à grimacer un sourire et, comme il était très jeune

et incapable par conséquent de se passer d'attitudes théâtrales, il ajouta :

« Nous lutterons à mort ! »

Mais sa voix, dans ce silence total, résonnait de façon bête, et lui-même s'en rendit compte. Et, du même coup il se rendit compte que c'était vraiment une lutte à mort. Et non seulement jusqu'à sa propre mort ou à celle de cet être sphérique rouge qu'il avait baptisé « la sphère », mais jusqu'à la mort de toute l'espèce du vaincu. La mort de l'espèce humaine, s'il était vaincu.

Il se sentit soudain très humble, et l'idée lui fit peur, d'autant plus que c'était une certitude. Par une connaissance des choses surpassant la foi même, Carson sut que l'Entité qui avait organisé ce duel avait dit la vérité sur ses intentions et sur ses pouvoirs. L'Entité ne plaisantait pas.

L'avenir de l'humanité dépendait de Carson. C'était une chose affreuse, quand il y pensait, et il se contraignit à chasser l'idée de son esprit. Il fallait qu'il se concentre sur le combat imminent.

Il y avait certainement quelque moyen de passer à travers la barrière, ou de tuer à travers la barrière.

Par des procédés psychiques ? Carson espérait qu'il y en avait d'autres, la sphère disposant visiblement de pouvoirs télépathiques plus grands que les pouvoirs télépathiques primitifs et mal développés de l'espèce humaine. Mais était-ce bien sûr ?

Carson était parvenu à chasser les pensées de la sphère de son propre esprit ; la sphère pouvait-elle chasser de même les pensées de Carson ? Si la sphère avait de plus grandes possibilités de projection, son mécanisme de réception ne serait-il pas plus vulnérable ?

Il fixa les yeux sur la sphère et essaya de concentrer sa pensée :

« *Meurs ! Tu vas mourir ! Tu es en train de mourir...* »

Il essaya toutes les variations, toutes les images qu'il pouvait se faire de l'idée. La sueur perlait sur son front et l'intensité de l'effort l'épuisait. Mais la sphère continuait à fouiller dans le buisson, aussi peu gênée que si Carson avait récité la table de multiplication.

La preuve était faite, *cela* ne servait à rien.

Carson se sentit un peu affaibli par la chaleur et par cet effort de concentration. Pour récupérer, il s'assit sur le sable bleu et se mit à observer la sphère. En l'étudiant bien, peut-être pourrait-il se faire une idée de sa force et détecter ses faiblesses, apprendre des choses qui seraient précieuses à connaître si le combat en venait au corps à corps.

La sphère brisait des branches. Carson regardait bien, s'efforçant de juger de l'effort qu'elle devait faire pour cela. Il essaierait, tout à l'heure, de briser des branches de même grosseur, ce qui lui permettrait de comparer la force de ses bras et de ses mains à la force de ces tentacules.

Les branches étaient difficiles à briser ; la sphère avait un effort à faire chaque fois. Chaque tentacule se partageait, à son extrémité, en deux doigts, avec un ongle ou une griffe au bout de chacun. Ces griffes ne paraissaient pas particulièrement longues ou dangereuses. Pas plus que des ongles humains que l'on laisserait pousser suffisamment.

Non, dans l'ensemble, la sphère n'avait pas l'air impossible à affronter sur le plan physique. À moins, bien sûr, que ce buisson fût d'un bois vraiment dur. Carson regarda de son côté et, oui, à portée de main il y avait un buisson absolument semblable.

Carson étendit le bras, cassa une branche. C'était friable, facile à casser. Il était certes possible que la sphère ait fait exprès, pour donner une illusion de faiblesse, mais Carson n'y croyait pas trop.

Quels étaient les points vulnérables de la sphère ? Comment faudrait-il tenter de la tuer, si l'occasion se présentait ? Carson se remit à examiner l'adversaire. Le cuir de la sphère avait l'air solide. Il faudrait disposer d'une arme. Carson reprit la pierre qu'il avait jetée sur le sable. La pierre avait une trentaine de centimètres de long, elle était de forme allongée, assez coupante à un bout. Si elle se comportait en tout comme un silex, elle pourrait servir de poignard.

La sphère poursuivait ses recherches dans les buissons. Elle se déplaça en roulant vers un buisson d'un autre type. Un petit lézard bleu, à pattes nombreuses comme celui que Carson avait vu de son côté de la barrière, bondit hors du buisson.

Un tentacule de la sphère jaillit, attrapa le lézard, le souleva. Un autre tentacule jaillit et se mit à arracher les pattes du lézard, aussi froidement que quand il cassait les branches du buisson. Le petit lézard se débattait et lançait de petits cris perçants – c'était le premier son que Carson ait entendu là, en dehors de l'écho de sa propre voix.

Il aurait voulu détourner les yeux, mais il s'astreignit à regarder : tout ce qu'il pouvait apprendre sur son adversaire pouvait être précieux. Il était utile même de connaître sa cruauté inutile. C'était très utile, de connaître cette cruauté gratuite : ce serait une joie de tuer la sphère, si l'occasion se présentait.

Il se força donc à regarder jusqu'au bout, le supplice du lézard. Mais il fut soulagé quand, la moitié des pattes arrachées, le lézard cessa de crier et de se débattre.

La sphère cessa d'arracher les pattes du lézard mort. Elle jeta avec mépris le corps inanimé, vers Carson. Le lézard décrivit une courbe et retomba aux pieds de Carson.

Il avait traversé la barrière ! La barrière n'était plus là !

D'un bond Carson se releva, son poignard de silex serré dans son poing. Il se précipita en avant. Le moment de régler les comptes était venu...

Mais la barrière était toujours là. Carson s'assomma en s'y

précipitant tête baissée. Il tomba par terre.

À peine tombé, il se secoua, et vit quelque chose qui tombait vers lui. Il fit un bond de côté mais sentit une douleur dans son mollet gauche.

Serrant les dents, il se releva. Il vit que c'était une pierre qui l'avait atteint. Et la sphère ramassait une autre pierre, avec ses tentacules, prête à lancer un deuxième projectile.

La pierre s'éleva en l'air, mais Carson l'évita facilement en se déplaçant. La sphère paraissait capable de viser juste, mais sans grande force. La première pierre n'avait atteint Carson que parce qu'il ne l'avait vue venir que trop tard pour l'éviter.

Mais tout en faisant un pas de côté pour éviter le deuxième projectile, Carson lança la pierre qu'il tenait à la main. Si les projectiles pouvaient traverser la barrière, un bras musclé de Terrien allait pouvoir être utile...

Il était impossible de manquer une sphère d'un mètre à quatre mètres de distance ; la pierre de Carson atteignit son but, à une vitesse plusieurs fois supérieure à celle des projectiles lancés par la sphère. Elle frappa fort, malheureusement à plat au lieu de venir la pointe en avant.

Mais le coup fit du bruit et la sphère eut très mal. Elle renonça à chercher une autre pierre et fila au loin. Le temps pour Carson de ramasser une autre pierre, et la sphère était à quarante mètres et elle continuait à s'éloigner très vite.

Carson lança sa pierre, et passa à plus d'un mètre de l'ennemi. La troisième pierre tomba trop court. La sphère s'était mise hors de portée – hors de portée pour un projectile suffisamment lourd pour compter, en tout cas.

Carson grimaça un sourire. Un round pour lui. Sauf que...

Il cessa de sourire, quand il eut vu son mollet. Une aspérité de la pierre avait fait une entaille assez profonde, et assez longue. Le sang coulait, mais Carson ne pensait pas que la blessure fût suffisamment profonde pour avoir atteint une artère. Si le sang cessait de couler, tout allait bien. Si l'hémorragie continuait, les choses se présentaient mal.

Il y avait plus urgent, pourtant, que la blessure : savoir la nature exacte de la barrière.

Carson s'en approcha, les mains en avant. Quand il l'eut trouvée, tout en prenant appui dessus d'une main, de l'autre il lança une poignée de sable. Le sable traversa la barrière, la main s'y heurta.

La barrière était-elle impénétrable à toute matière organique ? Non, le lézard l'avait traversée, et mort ou vif un lézard est de la matière organique. Et les plantes ? Il cassa une branche de buisson, dont il piqua la barrière. Le bout de branche traversa sans difficulté,

mais les doigts furent arrêtés.

Carson ne pouvait donc pas passer, et la sphère non plus. Mais les pierres, le sable, le lézard mort...

Et un lézard vivant ? Carson partit en chercher un, sous les buissons. Il l'attrapa et le lança, doucement, contre la barrière ; le lézard rebondit et courut se réfugier dans le sable bleu.

Il avait sa réponse, valable jusqu'à nouvel ordre : la barrière interdisait le passage de tout ce qui vivait, mais faisait passer les corps morts ou inorganiques.

Ce problème résolu, Carson revint à sa jambe blessée. Le sang coulait moins fort, c'était un souci de moins. Mais il serait bon de trouver de l'eau, s'il y en avait, pour laver la plaie.

D'avoir pensé à de l'eau lui fit soudain sentir sa soif, une soif terrible. Il *fallait* qu'il trouve de l'eau, si le combat singulier était appelé à se prolonger.

Boitillant légèrement, il partit explorer plus à fond sa moitié de l'arène. Se guidant d'une main à la barrière invisible, il marcha vers la droite, jusqu'au mur incurvé. C'était un mur visible, d'un gris bleuté terne lorsqu'on le regardait de près, mais au toucher sa surface était identique à celle de la barrière centrale.

Carson fit l'expérience de jeter une poignée de sable ; le sable traversa le mur opaque et disparut. L'hémisphère était un champ de forces, elle aussi, mais opaque au lieu d'être transparente comme la barrière.

Il suivit le mur extérieur jusqu'à la barrière, puis suivit la barrière jusqu'à son point de départ.

Pas trace d'eau.

Très inquiet maintenant, il fit plusieurs zigzags entre la barrière et le mur, explorant à fond toute l'étendue de sable.

Pas d'eau. Du sable bleu, des buissons bleus, et une chaleur intolérable. Rien d'autre.

C'était son imagination, sûrement, se dit-il avec fureur, qui le faisait à ce point souffrir de la soif. Depuis combien de temps était-il là ? Le temps était évidemment immobile, par rapport à son propre continuum temps-espace. L'Entité lui avait dit que le temps était arrêté, là-bas, pendant qu'il était ici. Mais son corps continuait à vivre normalement. Et à en juger par les réactions de son corps, depuis combien de temps était-il là ? Trois ou quatre heures, peut-être. Ce n'était pas suffisant pour souffrir sérieusement de la soif.

Mais la soif le faisait quand même souffrir : il avait la gorge comme parcheminée. C'était peut-être à cause de la chaleur. Car il faisait chaud ! Plus de 50° en tout cas. Une chaleur sèche, sans un souffle d'air.

Il boitait assez bas et il était complètement épuisé, après cette

vaine exploration de son domaine.

Il regarda la sphère immobile, en espérant qu'elle souffrait autant que lui. Et il était bien possible qu'elle fût aussi mal à l'aise : l'Entité avait bien dit que les conditions réunies étaient aussi peu habituelles et aussi inconfortables pour les deux adversaires. La sphère venait peut-être d'une planète où la température normale était de 100°. Elle gelait peut-être, pendant que Carson avait l'impression d'être dans un four.

La densité de l'air, insuffisante pour Carson, était peut-être trop grande pour la sphère. Carson venait en effet de se rendre compte que sa fatigue venait en partie de sa difficulté à respirer : la pression atmosphérique était à peine supérieure à celle de Mars.

Pas d'eau.

Il y avait donc une limite dans le temps, pour Carson : s'il ne parvenait pas à trouver un moyen de franchir la barrière, ou de tuer l'ennemi à travers la barrière, c'est lui qui serait tué, par la soif.

Cela lui donna une sensation d'urgence tragique. Il *fallait* se dépêcher.

Mais il se contraignit à s'asseoir pour reprendre des forces, pour réfléchir.

Que pouvait-il faire ? Rien, et en même temps beaucoup de choses. Les différentes variétés de buissons, par exemple. À première vue, il n'y avait rien à en attendre, mais il fallait en étudier de plus près les possibilités. Et sa jambe... il fallait s'en occuper, même sans eau pour la laver. Il fallait faire provision de munitions, sous forme de pierres. Il fallait trouver une pierre pouvant servir de couteau.

Sa jambe était maintenant très douloureuse, il fallait donc commencer par là. Une des variétés de buissons avait des feuilles – ou quelque chose qui ressemblait à des feuilles. Il en arracha une poignée et, les ayant examinées, décida de prendre le risque. Il s'en servit pour dégager la plaie du sable et du sang séché, puis il fit un tampon de feuilles propres, qu'il attacha sur la blessure avec de petites branches souples.

Ces petites branches apparurent d'une résistance surprenante. Fines, très souples, elles étaient pourtant impossibles à casser. Il fallait les scier avec le bord coupant d'un silex bleu pour les détacher du buisson. Certaines branches un peu plus grosses avaient plus de trente centimètres de long ; Carson se dit qu'en les liant ensemble il obtiendrait une corde très utilisable. Il trouverait peut-être à utiliser une corde.

Ensuite il se fabriqua un couteau. Le silex bleu se comportait bien en silex, on pouvait le façonner en faisant voler des éclats. Il se fabriqua un poignard grossier mais redoutable, long de trente bons centimètres. Avec les branchages, il confectionna une ceinture dans

laquelle il passa le couteau, qu'il pourrait ainsi garder constamment sur lui tout en ayant les deux mains libres.

Il se mit à étudier les autres buissons. Il y en avait de trois variétés. Une des variétés n'avait pas de feuilles, ses branches étaient sèches et cassantes. L'autre était d'une consistance molle, presque comme de l'amadou, et aurait fait presque comme du bois, avec des feuilles fragiles qu'il suffirait presque de toucher pour les faire faner, mais dont les tiges, malheureusement courtes, étaient droites et solides.

Il faisait une chaleur intolérable.

En boitillant, Carson alla vers la barrière, pour s'assurer qu'elle était toujours là. Elle y était toujours.

Il resta un moment à observer la sphère, qui se tenait à distance prudente de la barrière, hors de portée des pierres qu'aurait pu lancer Carson. La sphère remuait, faisant quelque chose, mais il était impossible de deviner quoi.

Un instant elle cessa son travail, approcha un peu et parut se concentrer sur Carson, qui à nouveau dut combattre une envie de vomir. Il lança une pierre et la sphère revint à ses occupations mystérieuses.

Au moins avait-il un moyen de faire rester l'ennemi au loin.

Pour ce que ça lui donnait comme avantage... il passa néanmoins une heure ou deux à faire plusieurs tas de pierres de dimensions convenables pour les lancer tout contre la barrière.

Il avait la gorge brûlante, maintenant, et il lui était difficile de penser à autre chose qu'à de l'eau.

Mais il fallait qu'il s'oblige à penser à autre chose, aux moyens éventuels de traverser cette barrière, par-dessus ou par-dessous, pour attaquer cette boule rouge et la tuer avant d'être lui-même tué par la chaleur et la soif.

La barrière allait d'un mur à l'autre, mais jusqu'à quelle hauteur ? Et de combien s'enfonçait-elle dans le sable ?

Carson avait du mal à mettre de l'ordre dans ses idées. Assis paresseusement dans le sable chaud – et il ne se souvenait pas de s'y être assis – il regardait un lézard bleu sorti de l'abri d'un buisson pour aller vers l'abri du suivant.

Arrivé sous le deuxième buisson, le lézard le regarda.

Carson sourit au lézard. Il avait peut-être le coup de bambou, déjà. Il se souvint de la vieille histoire des colonisateurs des déserts de Mars, qui reprenaient une vieille histoire des coureurs de déserts terrestres : « On finit par se sentir tellement seul qu'on en vient à parler aux lézards ; et on ne tarde pas à entendre les lézards répondre... »

Il aurait mieux valu se concentrer sur les moyens de tuer la sphère ; mais Carson sourit quand même au lézard et lui lança un

aimable « Bonjour, toi ! »

Le lézard s'avança de quelques pas et répondit : « Bonjour ! »

Stupéfait, Carson éclata soudain de rire. Il pouvait rire sans se faire saigner la gorge ; il n'avait pas soif à ce point.

Et pourquoi pas ? Pourquoi l'Entité qui avait imaginé ce cauchemar n'aurait-elle pas le sens de l'humour, en prime ? Des lézards capables de me répondre dans ma propre langue, si je leur parle gentiment... ce serait assez drôle.

Il sourit encore au lézard et lui dit : « Viens donc ici. »

Mais le lézard lui tourna le dos et s'enfuit, de buisson en buisson, jusqu'à disparaître.

Et de nouveau Carson se mit à souffrir de la soif. Il fallait qu'il fasse quelque chose. Il ne sortirait pas victorieux de ce duel en restant assis à geindre et à suer. Il fallait faire quelque chose. Mais quoi ? Traverser la barrière. Mais il n'était pas possible de la traverser, ni de passer par-dessus. Mais était-il bien sûr qu'on ne pouvait pas passer par-dessous ? Et, à bien y réfléchir, ne trouvait-on pas parfois de l'eau, en creusant ? Un coup double, peut-être...

Traînant une jambe devenue vraiment douloureuse, Carson s'assit à côté de la barrière et se mit à creuser, rejetant une double poignée de sable à la fois. C'était une tâche lente et dure, le sable coulait sur les bords de l'entonnoir et il fallait élargir de trou à mesure qu'il devenait plus profond. Il n'aurait pu dire combien d'heures il lui fallut pour arriver, au fond d'un trou d'un mètre vingt, pour trouver le roc. Un roc sec. Pas trace d'eau.

Quant au champ de forces de la barrière, il descendait jusqu'au roc. Échec sur toute la ligne. Et toujours pas d'eau.

Carson se traîna hors du trou et s'étendit sur le sable, à bout de souffle. Puis il leva la tête pour regarder ce que la sphère pouvait bien fabriquer.

La sphère suivait sans doute une idée à elle.

Le fait est qu'elle construisait quelque chose, avec le bois des buissons assemblé par des liens de branches légères. Une construction bizarre, d'un mètre vingt de haut, presque cubique. Pour mieux voir, Carson grimpa sur le petit talus de sable qu'il avait formé en creusant.

Deux grands leviers sortaient à l'arrière de la machine construite par l'adversaire, dont l'un se terminait pas une sorte de coupelle. Un genre de catapulte, se dit Carson, ou de baliste.

Et le fait est que la sphère soulevait une très grosse pierre, la plaçait dans la coupelle. Un des tentacules faisait manœuvrer l'autre levier, et tournait la machine, comme pour viser. Le levier portant la pierre se détendit.

La pierre passa plusieurs mètres au-dessus de la tête de Carson, si haut qu'il n'eut même pas besoin de se baisser. Mais il sifflota en

voyant à quelle distance était parvenu le projectile. Il aurait été incapable de lancer une pierre aussi grosse sur la moitié de cette distance. Et même en reculant jusqu'aux limites extrêmes de son domaine il ne serait pas à l'abri de la machine, si la sphère amenait celle-ci jusqu'à la barrière.

Une deuxième pierre passa. Plus tellement loin de lui.

La situation pouvait devenir dangereuse. Il fallait trouver une parade.

Tout en se déplaçant pour rendre la visée difficile à l'ennemi, il lança une douzaine de grosses pierres vers la catapulte. Mais le résultat était nul. Il ne pouvait lancer que des pierres légères, à une telle distance. Les pierres qui frappaient l'armature rebondissaient sans faire de dégâts. Et à une telle distance, la sphère n'avait aucune difficulté à se déplacer pour ne pas être atteinte.

Carson sentit la fatigue dans son bras. Si seulement il avait pu reprendre son souffle sans avoir à éviter les projectiles catapultés à intervalles réguliers de trente secondes environ...

Clopin-clopant, Carson se recula jusqu'au fond de l'arène. Et ce fut pour constater que cela ne servait à rien. Les projectiles parvenaient jusqu'à lui, bien qu'à intervalles plus lents, comme s'il avait fallu plus longtemps à l'adversaire pour bander le mécanisme de la catapulte.

Il se traîna à nouveau vers la barrière. Il tomba à plusieurs reprises et chaque fois il lui fallait un effort terrible pour se relever. Il était presque à la limite de ses forces. Mais il n'était pas question de se laisser aller avant d'avoir mis la catapulte hors d'état. S'il s'endormait maintenant, il ne se réveillerait jamais.

Une des pierres lancées par la catapulte lui donna l'ébauche d'une idée. Elle était tombée sur un des tas de pierres qu'il avait assemblés près de la barrière, et avait fait jaillir des étincelles.

Des étincelles. Le feu. L'homme primitif obtenait du feu en battant le silex. Et avec l'équivalent d'amadou d'une des variétés de buissons...

Fort heureusement, il était à côté d'un de ces buissons. Il l'arracha du sol, le transporta sur la pile de pierres et se mit, patiemment, à battre le briquet jusqu'au moment où une étincelle tomba sur le bois tendre. Le buisson s'enflamma, si vite que Carson en eut les sourcils brûlés, et se volatilisa en quelques secondes.

Mais il tenait son idée. Il ne lui fallut que quelques minutes pour avoir un feu de bois, à l'abri du monticule de sable, près du trou qu'il avait creusé. Le bois plus dur d'un autre buisson, enflammé grâce à l'amadou, brûlait plus lentement mais régulièrement.

Les petites branches du buisson dont il avait fait sa ceinture brûlaient mal : c'était parfait pour fabriquer et lancer des projectiles enflammés. Quelques brindilles enflammées, liées à une petite pierre pour lui donner du poids, étaient faciles à lancer avec une fronde de

branches dures.

Il fabriqua une demi-douzaine de ces projectiles avant d'enflammer et lancer le premier, qui tomba loin du but. La sphère amorça une retraite rapide, tirant la catapulte derrière elle. Mais Carson avait ses munitions sous la main et ne perdit pas de temps. Le quatrième projectile fit mouche, se coinça dans l'armature de la catapulte et y mit le feu. La sphère fit des efforts désespérés pour sauver sa machine en étouffant le feu sous des poignées de sable, mais ses tentacules n'en soulevaient qu'une cuillerée à la fois. La catapulte disparut dans les flammes.

La sphère s'écarta du feu et une fois encore concentra son attention sur Carson, qui une fois de plus sentit la nausée le gagner. Mais c'était moins pénible : ou la sphère perdait des forces, ou Carson s'était habitué à se protéger contre l'attaque psychique.

Il fit un pied de nez à l'ennemi et l'obligea à fuir en lui lançant une pierre. La sphère se recula jusqu'au fond de sa moitié d'arène, et recommença à arracher des buissons. Elle allait sans doute construire une autre catapulte.

Carson s'assura – pour la centième fois – que la barrière était toujours là, puis se retrouva assis dans le sable. Il n'avait plus la force de se relever.

La douleur de sa jambe venait maintenant par saccades, et la soif était terrible. Mais cela n'était rien à côté de son épuisement total : son corps entier ne répondait plus à sa volonté.

Et puis il y avait cette chaleur.

L'enfer, ce devait être quelque chose comme ça, se disait Carson. L'enfer auquel croyait l'Antiquité. Il faisait d'énormes efforts pour ne pas s'endormir, mais rester éveillé était vain, car il ne pouvait rien faire. Rien, tant que la barrière resterait infranchissable et que la sphère resterait hors de portée.

Mais il y avait sûrement une solution. Carson essaya de se rappeler les données des livres d'archéologie qu'il avait lus, où étaient décrits les moyens de combat des époques où les métaux et les plastiques étaient inconnus. Les projectiles en pierre étaient apparus les premiers, dans l'histoire. Des projectiles de pierre, il en avait.

Le premier progrès par rapport au projectile lancé à la main, c'était évidemment la catapulte, comme l'avait compris la sphère. Mais Carson ne pouvait pas en fabriquer une, avec les bouts de bois court dont il disposait – il n'avait pas un morceau de bois de plus de trente centimètres dans ses buissons. Un mécanisme de catapulte, cela pouvait se concevoir, mais Carson savait qu'il n'aurait pas la force de mener à bout une tâche qui demanderait plusieurs jours.

Plusieurs jours ? Mais la sphère avait construit une catapulte. Étaient-ils là depuis plusieurs jours déjà ? Mais Carson se souvint que

la sphère avait beaucoup de tentacules et pouvait certainement assembler des pièces plus vite que lui.

Et de toute façon une catapulte ne donnait pas la victoire ; il fallait trouver mieux.

Un arc et des flèches ? Non, il avait essayé de tirer à l'arc, chez lui, et il se savait très maladroit. Même avec un arc de compétition, en acier spécial, conçu pour un tir de précision. Avec l'arc qu'il pouvait à la rigueur bricoler, il aurait une portée de tir inférieure à celle des pierres lancées à la main.

Une lance ? Oui, il pouvait fabriquer une lance. Une lance n'aurait guère d'utilité comme arme de jet, mais pourrait être précieuse en combat rapproché, si jamais il parvenait à se rapprocher de l'ennemi.

De toute façon, fabriquer une lance l'occuperait, lui éviterait de divaguer – et il commençait à divaguer un peu. Par moments il devait faire un effort pour se rappeler comment il était venu là, et pourquoi il fallait qu'il tue la sphère.

Il était à côté d'un de ses tas de pierres. Il y fouilla, cherchant une pierre ayant déjà une forme de fer de lance. Avec un silex plus petit il se mit à lui donner une forme plus nette, avec des épaulements acérés qui la feraient rester dans les chairs, après avoir blessé l'ennemi.

Comme un harpon ? C'était une idée. Un harpon, c'était plus utile qu'une lance, peut-être, pour un duel aussi incongru. S'il parvenait à harponner la sphère, et à la tenir au bout d'une corde, il pourrait l'attirer contre la barrière à travers laquelle le couteau de silex achèverait l'ennemi.

Le manche fut plus difficile à fabriquer que le fer de lance. Mais en refendant et en assemblant le tronc de quatre buissons, et en faisant des ligatures avec des vrilles minces mais résistantes, il eut en main un manche d'environ un mètre vingt de long, au bout duquel il ligatura son fer de lance, dans une entaille.

C'était une arme grossière, mais solide.

Restait la corde. Avec les branches fines comme des lianes, Carson tressa une corde de six mètres, légère et qui n'avait pas l'air solide, mais dont il savait qu'elle tiendrait plus que son poids. Il en attacha une extrémité au bois du harpon, et l'autre à son poignet droit. Comme cela, s'il ratait l'objectif en lançant son harpon à travers la barrière, il pourrait au moins récupérer l'arme.

Le dernier lien noué, quand il n'eut plus rien à faire, la chaleur, la fatigue, la douleur et la soif revinrent, mille fois plus terribles depuis qu'il n'avait plus rien à faire.

Il essaya de se lever, pour voir ce que faisait la sphère, et constata qu'il était incapable de se lever. À la troisième tentative, il parvint à se mettre à genoux, mais retomba sur le sable.

« Il faut que je dorme, se dit-il. Si je devais me battre dans cet état,

je serais perdu. Si l'ennemi le savait, il n'aurait qu'à s'approcher, et il me tuerait. Il faut que je récupère des forces. »

Lentement, péniblement, il s'éloigna de la barrière en rampant. Dix mètres... vingt mètres...

L'impact de quelque chose qui tombait dans le sable à côté de lui le fit sortir d'un épouvantable cauchemar où tout s'emmêlait, pour le ramener à une réalité plus confuse et affreuse encore. Il rouvrit les yeux sur la lumière bleue et le sable bleu.

Combien de temps avait-il dormi ? Une minute ? Un jour ?

Une autre pierre tomba, plus près encore, et fit voler du sable. Carson s'appuya sur ses deux bras et parvint à s'asseoir. Il se retourna et vit la sphère, à vingt mètres de là, collée contre la barrière.

La sphère s'éloigna en roulant rapidement dès que Carson se fut assis, et continua à rouler jusqu'au mur.

Carson se rendit compte qu'il s'était endormi trop tôt, alors qu'il était encore à portée des pierres lancées par la sphère, qui, le voyant couché et immobile, s'était enhardie jusqu'à approcher de la barrière. Fort heureusement l'ennemi ne s'était pas rendu compte de la faiblesse de Carson, sans quoi il serait resté et aurait continué à bombarder.

Avait-il dormi longtemps ? Non sans doute, puisqu'il se sentait exactement comme tout à l'heure : absolument pas reposé, n'ayant pas davantage soif. Quelques minutes seulement, sans doute.

Il se remit en route, se forçant cette fois à ne pas cesser un instant de ramper, et il parvint, à bout de forces, à un mètre du mur externe, opaque et gris, de l'arène.

Et tout disparut, à nouveau.

Quand il se réveilla, rien n'avait changé, autour de lui, mais cette fois il savait qu'il avait dormi longtemps.

La première chose dont il prit conscience, ce fut la sécheresse de sa bouche. Il avait la langue enflée.

Quelque chose n'allait pas du tout, il s'en rendait compte à mesure qu'il reprenait connaissance. Il était moins fatigué, il avait récupéré des forces. Le sommeil avait au moins apporté cela.

Mais il y avait la douleur, une douleur intolérable. C'est quand il essaya de remuer qu'il sut que la douleur montait de sa jambe.

Il leva la tête, regarda. Du pied au genou, l'enflure était énorme, et gagnait la cuisse. Les lianes dont il s'était servi pour attacher le pansement protecteur coupaient les chairs enflées.

Il n'était pas question de glisser son couteau sous ces lianes. Heureusement le dernier nœud était sur le tibia, où l'enflure était moindre. Il parvint, au prix de souffrances terribles, à défaire ce nœud.

Un coup d'œil sous le pansement fut suffisant : la plaie s'était infectée et l'infection gagnait.

Sans médicaments, sans un linge, sans même une goutte d'eau, il n'y avait rien à faire.

Il ne lui restait qu'à mourir, de gangrène.

Il sut qu'il n'y avait plus d'espoir, qu'il avait perdu.

Et en même temps que lui, l'humanité était condamnée. Dès qu'il mourrait ici, dans l'univers qu'il connaissait tous ses amis et tous les hommes qu'il ne connaissait pas mourraient aussi. Et la Terre ainsi que les planètes colonisées par les Terriens deviendraient la proie des Externes, rouges et sphériques, créatures de cauchemar, sans rien d'humain, qui arrachaient les pattes des lézards pour se distraire.

Cette vision lui donna le courage de repartir en rampant ; presque aveuglé par la douleur, il rampa vers la barrière. Il n'était plus question de se traîner à quatre pattes : ses bras devaient tirer le corps inerte.

Il avait une chance sur un million de trouver la force, une fois arrivé à la barrière, de lancer son harpon et d'atteindre la sphère en un point vital ; une autre chance sur un million serait que la sphère s'approche de la lumière. Et peut-être la barrière avait-elle disparu ?

Il n'en finissait pas, d'avancer centimètre par centimètre.

La barrière était toujours là, aussi infranchissable que jamais.

Et la sphère n'était pas à côté de la barrière. En se soulevant sur les coudes, Carson la vit, tout au bout de son arène, occupée à reconstruire une catapulte analogue à celle que le feu avait détruite. L'engin semblait déjà à moitié achevé.

L'ennemi avait des mouvements lents, maintenant. De toute évidence, lui aussi était affaibli.

Mais l'ennemi n'aurait guère l'usage de cette deuxième catapulte, se dit Carson : Carson serait sûrement mort avant que la construction en soit terminée.

Il aurait fallu pouvoir attirer la sphère vers la barrière, tant qu'il restait une étincelle de vie à Carson... celui-ci agita un bras, essaya de crier... mais sa gorge parcheminée refusait de laisser passer le moindre son.

Si seulement il avait pu franchir la barrière...

Comme dans un coup de folie, Carson se mit à marteler la barrière de ses poings. C'était absurde et vain, et il se força à fermer les yeux, pour remettre ses idées en place.

« Bonjour ! » dit alors la voix.

C'était une toute petite voix, qui rappelait celle de...

Carson ouvrit les yeux et tourna la tête. Il ne s'était pas trompé, c'était bien un lézard.

« Va-t'en, voulut dire Carson. Va-t'en, et de toute façon tu n'es pas là ; et si tu es là tu ne parles pas ; je suis reparti à fabriquer des cauchemars. »

Mais il ne put rien dire, sa gorge et sa langue étaient trop desséchées. Il referma les yeux.

« Mal, dit la petite voix. Tuer. Mal, tuer. Venez. » Carson rouvrit les yeux. Le petit lézard bleu à dix pattes était toujours là. Il faisait quelques pas, revenait, repartait, revenait.

« Mal, disait sa petite voix. Tuer. Venez. »

Et le lézard recommença à s'éloigner un peu, puis à revenir. Il était évident qu'il voulait que Carson le suive, le long de la barrière.

Carson referma les yeux, mais la voix ne se taisait pas. Et toujours ces trois mots revenaient. Et dès que Carson rouvrait les yeux, il voyait le lézard qui s'éloignait et revenait.

« Mal. Tuer. Venez. »

Carson gémit. Il n'aurait pas la paix s'il ne suivait ce sacré lézard. Autant y aller.

Il suivit le lézard, avançant à la force du poignet. C'est alors qu'il entendit un autre bruit, un cri aigu de douleur.

Il y avait quelque chose qui se tordait en hurlant, dans le sable. Quelque chose de petit, tout bleu, qui ressemblait à un lézard, mais n'en était pas un...

C'est alors que Carson reconnut le lézard dont la sphère avait arraché, il y avait si longtemps, les pattes. Mais le lézard n'était pas mort ; il était revenu à la vie et il se tordait de douleur.

« Mal ! dit l'autre lézard. Mal. Tuez ! Tuez ! »

Carson comprit. Il prit le couteau de silex dans sa ceinture et acheva le lézard qui souffrait. Le lézard vivant disparut, très vite.

Carson revint vers la barrière, s'assit, se coucha sur la barrière invisible, et regarda la sphère, tout au loin, qui construisait sa deuxième catapulte.

« Je pourrais me traîner jusque là-bas, se disait-il. Je le pourrais, si seulement je pouvais passer la barrière. Je pourrais encore gagner. La sphère aussi a l'air très affaiblie. »

Et puis un nouveau coup de désespoir l'assomma quand la douleur de sa jambe se fit soudain plus aiguë. Il aurait voulu mourir. Il envia le lézard qu'il venait d'achever. Le lézard, au moins, ne souffrait plus. Lui, il souffrait. Il en avait pour des heures encore, ou des jours, avant de mourir de gangrène.

Si seulement il avait pu en finir lui aussi, d'un coup de couteau...

Mais Carson savait très bien qu'il n'essaierait même pas. Pas tant qu'il restait une étincelle de vie, une chance sur un million...

Il regarda ses bras, appuyés à la barrière, et fut surpris de leur maigreur. Il fallait que plusieurs jours se soient passés, dans cette « arène », pour qu'il en fût arrivé là.

Combien de temps encore pourrait-il rester en vie ? Quelle était la limite de la résistance d'un corps humain à la chaleur, à la soif et à la

douleur ?

Le désespoir le reprit, qui s'apaisa et se transforma en un calme profond. Une idée surgit, surprenante.

Ce lézard, qu'il venait de tuer... *il avait franchi la barrière alors qu'il était vivant*. Ce lézard venait du territoire de la sphère ; la sphère lui avait arraché les pattes, puis l'avait jeté avec mépris vers Carson, et le lézard avait franchi la barrière. Sur le moment, Carson avait expliqué cela par le fait que le lézard était mort.

Mais le lézard n'était pas mort, alors, mais seulement évanoui.

Un lézard vivant ne pouvait franchir la barrière, normalement ; mais s'il était évanoui, il la franchissait. La barrière n'en était donc pas une pour les êtres vivants mais uniquement pour l'esprit conscient animant cet être. C'était une projection *psychique*, un obstacle purement *psychique*.

Ce raisonnement amena Carson à tenter une dernière manœuvre, celle du désespoir. Il repartit en rampant, animé par un espoir tellement ténu que seul un mourant pouvait s'y raccrocher.

Évaluer les chances de réussite ne servait plus à rien, puisque ne rien tenter revenait à accepter la mort à coup sûr.

Carson rampa jusqu'au monticule formé du sable qu'il avait rejeté du trou creusé pour chercher un passage sous la barrière ou de l'eau. Le sommet du monticule, haut d'un mètre vingt environ, était tout contre la barrière, qu'une des pentes traversait jusqu'en territoire ennemi.

Ayant pris une grosse pierre, Carson grimpa sur le monticule, et s'y coucha en faisant porter son poids sur la barrière invisible : si celle-ci disparaissait, il roulerait ainsi en territoire ennemi.

Il vérifia que son couteau était bien pris dans sa ceinture, que le harpon était bien maintenu dans la saignée de son bras gauche et que la corde du harpon était bien attachée à son poignet droit.

Il leva alors la main droite dans laquelle il tenait la pierre avec laquelle il allait s'assommer. Il aurait à compter sur la chance : le coup devrait être suffisamment fort pour lui faire perdre connaissance, et suffisamment léger pour qu'après avoir perdu connaissance il puisse revenir rapidement à lui.

Carson avait l'impression que la sphère l'observait, qu'elle le verrait rouler à travers la barrière, et qu'elle viendrait voir ce qui se passait. Il espérait que la sphère le tiendrait pour mort ; sans doute était-elle arrivée aux mêmes conclusions que lui, sur la nature de la barrière. Mais la sphère approcherait avec précaution. Carson aurait un peu de temps devant lui...

Il laissa tomber la pierre.

C'est une douleur aiguë qui lui fit reprendre connaissance. Une douleur dans la hanche, très différente de la douleur lancinante de la

jambe gangrenée, très différente aussi du mal de tête lancinant.

Mais cette douleur aiguë faisait partie des choses prévues par lui, au moment où il s'était assommé lui-même. Il avait espéré la ressentir, et s'était répété qu'il lui faudrait revenir à lui sans laisser voir qu'il revenait à lui.

Il ne bougea donc pas, entrouvrant à peine les yeux. Il vit qu'il avait raisonné juste. La sphère approchait de lui. Elle était à quelques mètres encore, et la douleur aiguë avait été provoquée par une pierre que la sphère avait lancée pour voir si Carson était mort ou vivant.

Carson ne bougea pas. La sphère se rapprocha encore ; à cinq mètres elle s'immobilisa. Carson retenait son souffle.

Il s'efforçait même de faire le vide dans ses pensées, de crainte que leur projection télépathique ne fût perçue par l'ennemi. Et, dans son esprit ainsi vidé, l'impact des pensées de la sphère devenait presque insoutenable.

Carson ressentait une horreur sans bornes, devant ce que ces pensées avaient d'incommensurable avec les siennes propres. C'étaient des choses qu'il sentait mais ne pouvait comprendre et moins encore décrire, car aucune langue terrestre n'a de mots, aucun esprit terrestre n'a d'images pour les représenter. L'esprit d'une araignée, se disait-il, celui d'une mante religieuse ou d'un serpent des sables martien, si l'on y instillait une intelligence et un moyen de communiquer par télépathie avec un esprit humain, ce seraient des choses familières et agréables, à côté de ce qu'il percevait maintenant.

Il comprit maintenant que l'Entité avait eu raison : homme ou sphère, il n'était pas possible que l'un et l'autre survivent dans l'univers. Plus éloignés l'un de l'autre que dieu et démon ; il ne pouvait rien y avoir de commensurable entre les deux.

La sphère approchait. Carson attendit qu'elle ne soit qu'à un peu plus d'un mètre, que ses tentacules sortent de leurs cannelures.

Oubliant son corps endolori, il s'assit, leva et lança son harpon avec toutes les forces qui lui restaient. Il croyait qu'il ne lui en restait guère, mais une force soudaine, celle du dernier sursaut, apparut dans son corps qui oublia la douleur comme si son système nerveux s'était bloqué.

La sphère, dans laquelle le harpon avait pénétré profondément, roula au loin. Carson voulut se lever pour la poursuivre, mais c'était trop en demander. Il retomba. Mais il continua à avancer en rampant.

La sphère roulait encore assez vite. Quand elle fut à l'extrémité de la corde, Carson sentit la secousse à son poignet. Il fut traîné de quelques mètres, puis la traction cessa. Carson continua à avancer en tirant sur la corde, une main après l'autre.

La sphère s'était arrêtée, ses tentacules essayaient en vain d'arracher le harpon. L'ennemi frissonnait et tremblait. Soudain il dut

comprendre qu'il ne parviendrait pas à arracher l'arme et roula vers Carson, tentacules en avant.

Son poignard de silex à la main, Carson soutint le choc. Il frappait à coups redoublés, pendant que les griffes affreuses lui déchiraient la peau et les chairs.

Il continuait à frapper, à déchirer, et enfin la sphère ne bougea plus.

Une sonnerie retentit. Il fallut un bon moment à Carson, après qu'il eut ouvert les yeux, pour comprendre où il était et ce qu'était cette sonnerie. Il était attaché au siège de son petit astronef monoplace, et sur l'écran devant lui il n'y avait que du vide. Aucun astronef d'Externes, aucune planète impossible.

La sonnerie était celle du système d'intercommunications, elle indiquait que quelqu'un voulait lui parler et qu'il fallait brancher l'écoute. Par un mouvement purement réflexe, Carson tendit une main et mit le contact.

Le visage de Brander, commandant du Magellan, le grand astronef porte-scooters, apparut sur l'écran. Brander était tout pâle et ses yeux noirs brillaient :

« Magellan à Carson ! dit la voix sèche de Brander. Rentrez à bord. La bataille est terminée. Nous avons gagné. »

L'écran redevint vide. Brander devait être en train de répéter son message aux autres monoplaces sous ses ordres.

Lentement, Carson brancha le pilote automatique et mit le cap sur le Magellan. Lentement, n'y croyant pas lui-même, il défit ses ceintures de sécurité et emplit un verre d'eau au réservoir d'eau fraîche. Il avait une soif aussi inextinguible qu'inexplicable. Il but six verres d'eau.

Et, appuyé à la paroi de son petit astronef, il essaya de réfléchir.

Était-ce vraiment arrivé ? Il était en parfaite santé, sans une blessure. Sa soif avait été plus psychique que réelle ; il n'avait pas la gorge desséchée, au moment où il avait bu son premier verre. Sa jambe...

Il releva son pantalon, regarda le mollet. Il y avait une longue cicatrice blanche, mais une cicatrice bien nette, parfaitement refermée. Il n'avait jamais eu de cicatrice au mollet. Il ouvrit sa chemise et vit des centaines de petites cicatrices entrecroisées sur sa poitrine et sur son ventre, de petites cicatrices à peine visibles, parfaitement cicatrisées.

C'était donc bien arrivé.

Le scooter, pris en charge par les systèmes automatiques, entraît déjà dans les soutes de l'astronef-gigogne. Un grappin le plaçait déjà dans son box individuel. Quelques instants plus tard une sonnerie indiqua que la pression d'air était établie dans le box et Carson ouvrit

l'écoutille et sortit de l'appareil, puis passa la double porte du sas.

Il alla droit au bureau de Brander, entra, salua réglementairement.

Brander avait encore un air hagard :

« Salut, Carson ! dit-il. Vous ne pouvez pas savoir ce que vous avez raté. Quel coup d'œil !

Que s'est-il passé, commandant ?

Je ne sais pas exactement. Nous avons tiré une seule salve, et d'un coup toute leur flotte est partie en poussière ! Je ne sais pas ce qui a provoqué cette réaction en chaîne, mais ça sautait comme l'éclair d'un astronef à l'autre, et même ceux qu'on n'avait pas visés et qui étaient hors de portée ont sauté ! Toute la flotte ennemie s'est désintégrée sous nos yeux, et nous n'avons pas eu une égratignure à la peinture d'un seul de nos astronefs !

« On ne peut même pas tirer gloire d'une victoire pareille. Il devait y avoir un composant instable dans leur métal, et notre première salve a dû déclencher la réaction. Mon vieux, je suis navré que vous n'ayez pas vu ça. »

Carson parvint à grimacer un sourire. C'était un sourire très amer, très jaune. Il faudrait de longs jours encore à Carson pour surmonter le choc de ce qu'il venait de vivre. Mais le commandant Brander ne le regardait que distraitemment, et il ne s'aperçut de rien.

« Oh ! oui, commandant », dit Carson.

Il écoutait plus son bon sens que sa modestie. Car il savait qu'il ne se débarrasserait jamais de la réputation d'être le plus gros galéjeur de l'espace s'il disait plus que :

« Oh ! oui, commandant, c'est vraiment dommage que je n'aie rien vu. »

Traduit par JEAN SENDY.
Arena.

© Fredric Brown, 1967. Extrait de : « Lune de miel en enfer » (*Honeymoon in Hell*).
© Éditions Denoël, 1958, pour la traduction.

LA SOIE ET LA CHANSON

Par : Charles L. Fontenay

Dans certains avenir possibles, l'homme a perdu. Il est devenu, au moins sur quelques mondes, l'esclave d'extraterrestres. Ce sont là les hasards de l'exploration et de la colonisation. Mais le folklore peut porter au travers des générations et au-delà des mémoires individuelles, le souvenir d'un passé meilleur et la promesse d'une libération.

I

C'EST à l'âge de douze ans qu'Alan vit pour la première fois la Tour des Étoiles, le jour où il vint à Falklyn monté par son jeune maître, Blik.

Blik dut longuement parlementer avant d'être autorisé à monter Alan, son garçon favori. Wiln, le père de Blik, tenait à ce que celui-ci montât un homme, car il pensait que le long trajet jusqu'à la ville pourrait être trop fatigant pour un jeune garçon comme Alan.

Mais Blik finit par avoir gain de cause. C'était un enfant assez gâté et, quand il se mit à siffler, son père céda.

« C'est bon, cet humain est plutôt fort pour son âge, dit Wiln. Tu peux le monter si tu me promets de ne pas le forcer. Je ne veux pas que tu m'éreintes un des meilleurs sujets de mon élevage. »

Blik boucla donc sur la tête d'Alan le casque à bride muni de poignées et lui jeta la selle sur les épaules. Wiln sella Robb, un homme robuste qu'il montait souvent pour de longs voyages et ils partirent pour la ville au petit trot.

Ils aperçurent la Tour des Étoiles bien avant d'arriver à Falklyn. Alan en remarqua la structure élancée au-dessus des bosquets de ttornots dès qu'ils furent sortis de la Forêt Bleue. Blik la vit en même temps. Se tenant au casque à bride d'une seule de ses mains à quatre

doigts, Blik donna, de l'autre, une petite tape à Alan et désigna l'édifice.

« Regarde, Alan, la Tour des Étoiles ! s'écria-t-il. On dit que des humains y vivaient jadis.

— Blik, quand deviendras-tu raisonnable et cesseras-tu de parler aux humains ? fit son père d'un ton irrité. Je te punirai sévèrement un de ces jours. »

Alan ne répondit pas à Blik, car il était interdit aux humains de parler dans la langue des Hussirs autrement que pour répondre à des questions directes. Mais il ne quittait pas des yeux la Tour des Étoiles et la voyait se dresser de plus en plus haut devant eux, s'enfonçant dans le ciel loin au-dessus des bâtiments de la ville. Il accéléra l'allure, si bien qu'il se mit à prendre de l'avance sur Robb et que celui-ci dut lui crier de ralentir.

Entre la Forêt Bleue et Falklyn, ils étaient encore dans une contrée sauvage, au terrain érodé, sans fermes ni champs cultivés. De petits massifs de ttornots poussaient çà et là dans les crevasses et sur les collines basses, plus touffus vers la Forêt Bleue, derrière eux, plus clairsemés vers la plaine du nord-ouest que limitaient les montagnes au loin.

Ils abordèrent un tournant sur la route poussiéreuse et, sur les épaules d'Alan, Blik émit un sifflement de surprise. Une silhouette était debout sur un petit tertre surplombant la route devant eux.

Alan crut d'abord distinguer un Hussir grand et mince, car une courte tunique dissimulait partiellement sa nudité. Mais il vit bientôt qu'il s'agissait d'une jeune humaine. Aucune Hussir ne possédait cette crinière d'un blond doux, cette courbe postérieure dépourvue de queue.

« Une humaine sauvage ! » grogna Wiln avec étonnement. Alan frissonna. On racontait que les humains sauvages tuaient les Hussirs et mangeaient les autres humains.

La jeune fille regardait en direction de Falklyn. Wiln défit l'arc qu'il avait en bandoulière et lui décocha une flèche.

La flèche se ficha dans la poussière aux pieds de la jeune fille. Elle tourna brusquement la tête, faisant voler sa longue chevelure blonde, les aperçut et s'enfuit avec l'agilité d'une biche.

Quand ils arrivèrent à l'endroit où elle s'était tenue, ils virent une chose brillante dans les fourrés bordant la route. C'était un pantalon de couleur vive tel qu'en portaient les Hussirs, mais mieux taillé, chiffonné d'une façon inextricable dans un buisson épineux. Visiblement, la jeune fille s'était accrochée aux épines en escaladant le talus et avait dû l'abandonner précipitamment.

« Ils deviennent d'une audace ! s'exclama Wiln avec colère. Si près de la civilisation et en plein jour ! »

Quand ils entrèrent dans Falklyn, Alan ouvrit des yeux étonnés. Les rues et les maisons étaient en pierre. La pierre était rare de l'autre côté de la Forêt Bleue et le château de Wiln était en blocs de bois polis. La pierre lisse des rues de Falklyn était brûlante sous le soleil double. Elle cuisait les pieds d'Alan qui se mit à courir d'une allure sautillante. Mécontent d'être secoué, Blik lui donna une calotte sur le côté de la tête.

Il y avait tant de nouveautés étranges dans cette ville qu'Alan en était tout étourdi. Certaines maisons avaient jusqu'à trois étages et les fenêtres de quelques-unes des plus hautes étaient garnies non pas de volets de bois, mais d'une matière brillante et transparente que Wiln désigna à Blik comme du « verre ». Robb dit à Alan, dans leur langage humain que les Hussirs ne comprenaient pas, que c'étaient les humains eux-mêmes qui, racontait-on, avaient inventé ce verre pour leurs maîtres. Alan se demanda comment des humains pouvaient inventer quoi que ce fût, parqués qu'ils étaient dans des champs en plein air.

Mais il était évident que les humains des villes vivaient plus près de leurs maîtres. Plusieurs fois, Alan en vit sortir des maisons et certains d'entre eux n'étaient pas complètement nus, mais portaient des morceaux d'étoffe voyante en divers endroits de leur corps. Wiln exprima à Blik sa désapprobation formelle d'une telle pratique.

« Qu'on se mette à faire porter des vêtements à ces humains et ils sont capables de se croire les égaux des Hussirs, dit-il. Si tu veux mon avis, c'est pour cela que les gens des villes ont plus de mal que nous à commander à leurs humains. Soyez faible avec eux et vous les rendez féroces, voilà ce que je dis. »

Ils avaient plusieurs courses à faire dans Falklyn et, un instant, Alan craignit qu'ils n'aient pas l'occasion de voir de près la Tour des Étoiles. Mais Blik, qui ne l'avait pas encore vue, implora son père et siffla tellement que Wiln accepta de faire un détour de quelques rues pour aller la contempler.

Alan oublia toutes les autres merveilles de Falklyn en voyant le grand monument s'élever de plus en plus haut à mesure qu'ils approchaient, faisant paraître ridiculement nains les bâtiments qui l'entouraient et toute la ville de Falklyn. La légende voulait que les humains eussent non seulement habité la Tour des Étoiles jadis, mais qu'elle fût également leur œuvre et que Falklyn se fût bâtie tout autour après son abandon par les humains. Alan avait entendu chuchoter cela, mais on l'avait engagé à ne pas le répéter, car certains Hussirs comprenaient le langage humain et répéter de tels propos était le meilleur moyen de recevoir le fouet.

La Tour des Étoiles était au centre d'un grand parc circulaire et les

bâtiments voisins paraissaient des maisons de poupée en comparaison. Elle pointait vers le ciel comme un index tendu, ses étranges murs sombres renvoyant en rayons ternes la lumière des deux soleils. Les arcs-boutants de sa base eux-mêmes s'élevaient en courbes élancées au-dessus des grands arbres du parc.

Il y avait une grille autour du parc et un nombre assez important d'humains y étaient enchaînés ou restaient à côté tandis que leurs cavaliers allaient voir de plus près la Tour des Étoiles, car les humains n'avaient pas le droit de pénétrer dans le parc. Blik tenait absolument à mettre pied à terre pour aller visiter l'intérieur de la tour, mais Wiln ne voulut rien entendre.

« Tu auras bien le temps quand tu seras plus grand et que tu pourras comprendre certaines choses que tu verras », dit Wiln.

Ils prirent à une allure modérée la rue qui contournait le parc, à l'extérieur de la grille. Dans le parc, les Hussirs marchaient par petits groupes, certains montant ou descendant la longue rampe donnant accès à la Tour des Étoiles. Les Hussirs n'avaient que la moitié environ de la taille des humains ; ils avaient de grosses têtes avec de longues oreilles pointues fichées toutes droites de chaque côté, des jambes maigres et des queues épaisses qui leur servaient de balancier. Ils portaient d'amples tuniques et des pantalons de forme bouffante aux couleurs vives.

Comme ils passaient devant un groupe d'humains debout à l'extérieur de la grille, Alan entendit une chanson fredonnée à voix basse :

*Scintille et brille, astre doré,
Si loin sois-tu, je t'atteindrai.
Ferme la bouche,
Trouve la tête,
Cherche un serpent...*

Wiln fit vivement pivoter Robb sur place et abattit son fouet d'un geste rageur sur les épaules de celui qui chantait. Le fouet claqua encore plusieurs fois et des marques rouges zébrèrent le dos de l'homme. Avec un cri étouffé, l'homme baissa la tête et leva les bras pour se protéger le visage.

« Où est ton maître, humain ? demanda Wiln d'un ton féroce, le fouet tremblant dans sa main aux quatre doigts.

— Mon maître habite Northwesttown, Votre Grandeur, répondit l'humain d'un ton plaintif. J'appartiens à Senk, le marchand.

— Où est Northwesttown ?

— C'est un quartier de Falklyn, monsieur.

— Et tu es ici, à la Tour des Étoiles, sans ton maître ?

— Oui, monsieur. C'est mon heure de repos. » Wiln le cingla d'un autre coup de fouet.

« Tu devrais savoir que les humains n'ont pas le droit de flâner près de la Tour des Étoiles, dit Wiln avec rudesse. Maintenant, retourne trouver ton maître et dis-lui de te fouetter. »

L'humain partit en courant. Wiln et Blik firent prendre à leur monture le chemin du retour. Quand ils eurent quitté les rues et les maisons de la ville et que la poussière des routes eut apporté un soulagement bienvenu aux pieds brûlants, Blik demanda :

« Que penses-tu de la Tour des Étoiles, Alan ?

— Pourquoi n'a-t-elle pas de fenêtres ? » questionna Alan, exprimant la pensée qui occupait la première place dans son esprit.

Ce n'était pas, strictement parlant, une réponse à la question de Blik et Alan risquait d'être puni pour s'être exprimé ainsi en hussir. Mais Wiln avait retrouvé sa bonne humeur à l'idée d'arriver à la maison à temps pour le dîner.

« Les fenêtres sont tout en haut, petit humain, dit Wiln avec indulgence. Tu n'as pas pu les voir parce qu'elles sont à l'intérieur. »

Alan rumina ces paroles tout au long de la route jusqu'au château de Wiln. Comment pouvait-il y avoir des fenêtres à l'intérieur sans qu'il y en ait aucune à l'extérieur ? Pour mériter ce nom, des fenêtres ne doivent-elles pas être obligatoirement à la fois des deux côtés ?

*

* *

Quand les deux soleils eurent disparu derrière l'horizon et qu'Alan se fut couché sur sa litière avec les autres enfants dans un coin de la prairie, les événements passionnants de la journée lui revinrent à l'esprit comme une série d'images colorées. Il aurait aimé questionner Robb, mais les hommes et les adolescents étaient parqués dans un champ bien séparé des femmes et des enfants.

À quelque distance, les femmes endormaient leurs bébés en leur chantant les traditionnelles berceuses des humains. Leurs voix parvenaient à Alan portées par la brise, avec l'odeur embaumée des herbes sauvages.

*Dors, mon petit,
Dans les bras de maman.
Au loin ont fui
Les causes de tourment.
Dans ton sommeil,
Tu fais de jolis rêves,
Les deux soleils
À l'horizon se lèvent.*

C'était une vraie mélodie pour endormir les enfants, la première dont il se souvenait. Les femmes en chantaient d'autres, dont celle que Wiln avait interrompue à la Tour des Étoiles.

*Scintille et brille, astre doré,
Si loin sois-tu, je t'atteindrai.
Ferme la bouche,
Trouve la tête,
Cherche un serpent
Rayé de rouge,
Pour en nourrir
La tortue ronde.
Alors la nuit sera soleil
Et ce sera le temps du long sommeil.*

À demi endormi, Alan écoutait. Cette chanson était l'une de celles que les enfants préféraient. Ils l'appelaient *La Chanson de la Tour des Étoiles*, bien qu'il n'eût jamais pu comprendre pourquoi.

Ce doit être une devinette, pensa-t-il en somnolant. « *Ferme la bouche, trouve la tête...* » Est-ce que ce ne devrait pas être l'inverse : « *Trouve la tête (d'abord) et puis ferme la bouche... ?* » Pourquoi ne l'était-ce pas ? Et la suite de la chanson. Alan savait ce qu'étaient des serpents, car il avait vu un grand nombre de ces créatures rampantes, grouillantes, de ces longues choses aux couleurs variées et brillantes. Mais qu'était-ce qu'une tortue ?

Le refrain d'une autre chanson frappa ses oreilles et il sembla à l'enfant sommeillant qu'on la fredonnait pour lui.

*Alan vit venir un oiseau
Aux ailes enflammées.
Il le suivit toute une nuit,
Le cœur inconsolé.*

Mais ce n'était pas ainsi que les enfants en chantaient la fin. Avec optimisme, ils terminaient toujours cette chanson par : « ... *Où il lui plut d'aller.* »

Peut-être dormait-il et le rêva-t-il, ou peut-être se réveilla-t-il soudain avec la lointaine musique dans les oreilles. Quoi qu'il en soit, alors qu'il était couché là, un zizo vola par-dessus la haute clôture et se posa dans l'herbe près de lui. Ses écailles lumineuses palpaient dans l'obscurité, éclairant faiblement les visages des enfants endormis pêle-mêle autour de lui. Il ouvrit son bec et s'adressa à lui d'une voix rauque.

« Viens avec moi vers la liberté, humain, dit le zizo. Viens avec moi vers la liberté, humain. »

C'était tout ce qu'il pouvait dire et il répéta l'invitation une douzaine de fois au moins, jusqu'à ce que les mots grincent aux oreilles d'Alan. Mais Alan savait que, de quelque façon que les enfants aient pu chanter la chanson, un humain ne pouvait que s'attirer des malheurs en écoutant l'appel d'un zizo.

« Va-t'en, zizo », dit-il d'un ton bourru, et le zizo s'envola par-dessus la clôture et disparut dans les ténèbres.

Avec un soupir, Alan se rendormit pour rêver à la Tour des Étoiles.

II

Blik mourut trois ans plus tard. La mort du jeune Hussir emplit le cœur d'Alan de tristesse, car Blik avait été bon pour lui et leurs relations étaient celles qui unissent étroitement le maître à son animal favori. Cette perte allait être pour toujours associée dans son esprit avec un autre changement affectant sa vie sentimentale, car la mort de Blik survint le lendemain du jour où Wiln surprit Alan avec la jeune fille blonde près du ruisseau et le transféra dans l'enclos des adolescents et des hommes.

« Mille tonnerres ! J'espère qu'elle ne sera pas enceinte de ce garçon, grommela Wiln à son fils aîné, Snuk, tandis qu'ils conduisaient Alan à sa nouvelle prairie. Je n'avais pas prévu d'ajouter cette fille au troupeau de reproductrices avant un an.

— Ça devait arriver, à laisser Blik dorloter l'humain, dit Snuk qui était presque adulte maintenant et qui s'initiait à la direction des affaires du château pour succéder à son père. On aurait dû le mettre au travail pendant la maladie de Blik, au lieu de le laisser traîner autour des femmes et des enfants. »

Dans le tumulte des nouvelles émotions qui lui brouillaient l'esprit, Alan reconnut la justesse de cette remarque. C'était parce qu'il s'ennuyait à mourir avec les jeunes enfants que son intérêt s'était tourné vers les expériences d'un âge plus avancé. De plus, il comprenait que seul le fait d'avoir été le favori de Blik l'avait empêché d'être mis dans l'autre enclos deux ans au moins auparavant.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. La jeune fille restait là immobile, en larmes, le regardant partir. Elle agita la main en signe d'adieu et lui cria :

« On se reverra peut-être à la saison des amours. »

Il lui fit un signe en retour qui lui valut, de la part de Snuk, un violent coup de fouet sur les épaules. On ne le mettrait pas avec les femmes à la saison des amours avant encore au moins trois ans, mais la jeune fille était d'âge nubile. Avant qu'elle ait l'occasion de le revoir, elle l'aurait probablement oublié.

Son transfert dans le camp des adultes fut pour lui une épreuve immédiate. Wiln et Snuk se tinrent à la clôture et sifflèrent de plaisir en observant les brimades que lui infligeaient les hommes et les autres garçons. L'initiation eût été plus pénible pour lui si elle n'avait été si longtemps différée, mais il trouva dans la hiérarchie une place assez élevée pour un nouveau venu parce qu'il était plus âgé et plus fort que la plupart de ses compagnons non adultes. Couvert de bleus et d'égratignures, il gagna le respect initial nécessaire en rossant plusieurs garçons de sa taille.

Cette nuit-là, solitaire et malheureux, Alan entendit les lamentations des Hussirs s'élever du château de Wiln. Les chants nocturnes des humains, ceux des hommes plus profonds et plus puissants que ceux des femmes et des enfants, décrivirent et cessèrent quand les mélopées funèbres leur parvinrent, portées par le vent. Alan comprit que cela signifiait que la longue maladie de Blik avait pris fin, que son jeune maître était mort.

Il trouva un coin à l'écart dans le champ et alla s'y endormir en pleurant sous les étoiles. Il avait aimé Blik.

*
* *

Après la mort de Blik, Alan s'attendait à être mis à travailler avec les hommes pour tirer la charrue et cultiver les champs. Il savait qu'il n'avait pas reçu la préparation nécessaire pour être employé au château et il ne pensait pas qu'on le garderait pour servir de monture.

Mais Snuk avait d'autres plans.

« J'ai pu apprécier tes qualités comme homme de selle avant que Blik ait pris la fantaisie de s'intéresser à toi », lui dit Snuk d'un ton haineux, rejetant en arrière ses oreilles pointues. (Snuk employait le langage humain, car il prétendait qu'on pouvait exercer une autorité accrue sur les humains quand on était à même d'écouter les conversations qu'ils échangeaient entre eux.) Blik t'a fait perdre toute ta fougue, mais je vais changer cela. Je peux encore te récupérer. »

Il ne s'était écoulé qu'une semaine depuis la mort de Blik et Alan était encore triste. Découragé, il se laissa adapter le casque à bride et la selle et se mit docilement à genoux pour permettre à Snuk de monter sur son dos.

Quand Alan se releva, Snuk lui enfonça sauvagement ses éperons dans les côtes.

Alan fit un bond d'un mètre en l'air en poussant un hurlement de douleur.

« Silence, humain ! cria Snuk, lui assenant sur la tête un coup du manche de son fouet. Je vais t'apprendre à obéir. Les éperons, ça veut dire « marche », comme ça ! »

Et il lui lacéra de nouveau les côtes à coups de talon.

Alan se tordit de douleur et tourna sur place un moment, mais son bon sens le sauva. S'il s'était laissé tomber et s'était roulé à terre, ou s'il avait tenté de désarçonner Snuk en se frottant contre un ttornot, c'eût été à coup sûr signer son propre arrêt de mort. La cruauté de son nouveau maître était sans appel.

Une troisième fois, Snuk donna de l'éperon et Alan descendit à toute allure l'allée bordée d'arbres qui partait du château. Snuk lui avait lâché la bride et lui labourait impitoyablement les côtes. Ce ne fut que lorsqu'il se mit au pas, essoufflé et en sueur, que Snuk tira sur les rênes et lui fit faire demi-tour pour rentrer au château. Et alors le Hussir le força à se remettre au trot.

Wiln les attendait au corral.

« Est-ce que tu ne le traites pas un peu durement, Snuk ? » demanda le vieux Hussir en examinant d'un œil critique la monture épuisée de son fils. Du sang coulait sur les flancs du pauvre Alan.

« Je lui montre simplement dès maintenant qui est le maître », répondit Snuk d'un air détaché. D'un coup brutal et inutile sur la tête, il fit agenouiller Alan et mit pied à terre. « Je crois que celui-là fera une précieuse recrue pour mon écurie, mais je n'ai pas l'intention de le dorloter comme faisait Blik. »

Wiln agita ses oreilles.

« Enfin, tu as montré que tu sais manier les humains maintenant et c'est toi qui en seras le maître d'ici à quelques années, dit-il avec douceur. Seulement ne néglige pas les conseils de ton père et ne maltraite pas celui-ci. »

Les quelques mois qui suivirent furent des mois de souffrances pour Alan. Il avait les qualités physiques que Snuk appréciait dans une monture et Snuk le montait plus souvent que n'importe lequel de ses autres hommes de selle.

Snuk aimait la vitesse et il faisait courir Alan sans la moindre pitié. Il leur arrivait de rentrer au terme d'un après-midi torride, Alan trempé de sueur et si fatigué qu'il ne pouvait maîtriser le tremblement de ses membres.

Snuk se révélait un maître inflexible et dont la cruauté s'exprimait en toutes occasions. Il fouettait sauvagement Alan à la moindre inattention. Il le fouettait s'il ne réagissait pas immédiatement à la traction des rênes, ou s'il ouvrait seulement la bouche pour dire un mot en sa présence. Le dos d'Alan ne tarda pas à être couvert de

cicatrices laissées par les coups d'éperon et il n'était pas rare qu'il eût un œil à demi fermé à la suite d'un coup de fouet en plein visage.

En désespoir de cause, Alan prit conseil de son vieil ami Robb, qu'il voyait souvent maintenant qu'il était dans l'enclos des hommes.

« Tu ne peux rien y faire, dit Robb. Je rends grâce à l'Étoile d'Or d'avoir Wiln pour cavalier et d'être trop vieux pour servir de monture à Snuk quand Wiln mourra. Mais Snuk sera alors notre maître à tous et j'appréhende ce jour-là.

— L'un de nous ne pourrait-il écraser Snuk contre un arbre ? demanda Alan. Il avait déjà envisagé de le faire lui-même.

— N'entretiens jamais une telle pensée, s'empressa de dire Robb. Si une telle chose arrivait, tous les hommes de selle seraient tués pour la boucherie. La famille de Wiln a assez d'argent pour renouveler son écurie à Falklyn si elle le désire et aucun Hussir ne tolérera qu'un humain se rebelle. »

Cette nuit-là, Alan soigna ses blessures récentes à l'endroit de la clôture le plus rapproché de l'enclos des femmes et des enfants et se laissa gagner par la nostalgie. Il se remémorait les heureux jours de son enfance et l'autorité bienveillante de BHk.

À travers les autres enclos qui le séparaient des femmes, il entendait vaguement celles-ci chanter d'une voix douce. Il ne pouvait distinguer les paroles, mais il se les rappelait d'après l'air :

*Étoile qui flamboie, étoile de la nuit,
J'ai de te posséder le désir infini.*

De derrière lui parvenaient les voix des hommes, plus proches et plus fortes :

*Humain, vois venir le zizo,
Aux ailes enflammées.
Ne le suis pas quand vient la nuit,
Tu t'en repentirais.*

Les enfants avaient chanté cela différemment. Et il avait eu un rêve... C'est alors que se produisit la plus étrange des coïncidences. Elle lui rappela cette lointaine nuit, après qu'il eût fait le voyage de Falklyn avec Blik et qu'il eût vu pour la première fois la Tour des Étoiles. Au moment même où les paroles de la chanson s'évanouissaient dans l'air nocturne, il aperçut la lueur du zizo qui approchait. La bête se percha sur la clôture et lui parla de sa voix rauque :

« Viens avec moi vers la liberté, humain », dit le zizo.

Alan avait vu de nombreux zizos la nuit – ils ne se montraient que

la nuit – et il avait entendu leur appel. C'était la seule invitation qu'ils lançaient, toujours dans le langage des humains : « Viens avec moi vers la liberté, humain. »

Comme il lui était déjà arrivé, il s'interrogea. Un zizo n'était qu'une petite créature nocturne aux ailes couvertes d'écailles. Comment pouvait-il parler un langage humain ? D'où venaient les zizos et où allaient-ils pendant le jour ? Pour la première fois de sa vie, il questionna le zizo.

« Qu'est-ce que la liberté et où la trouve-t-on, zizo ?

— Viens avec moi vers la liberté, humain », répéta le zizo.

Il battit des ailes, s'éleva à quelques centimètres au-dessus de la clôture et retomba sur son perchoir.

« Est-ce tout ce que tu sais dire, zizo ? s'enquit Alan d'un ton irrité. Comment irais-je avec toi puisque je ne peux pas voler ?

— Viens avec moi vers la liberté, humain », dit le zizo.

Une hardiesse subite gonfla le cœur d'Alan que stimulait la triste perspective d'avoir à endurer de nouveau la cruauté de Snuk le lendemain matin. Il examina la clôture.

Alan n'avait jamais prêté grande attention à une clôture jusqu'à ce jour. Les humains ne cherchaient pas à sortir des enclos, parce que, à en croire les histoires que contaient les parents à leurs enfants, les humains évadés étaient toujours repris et tués pour la boucherie.

La clôture était faite de mailles assez serrées, mais il parvint à y introduire ses doigts et ses orteils. Il fit un timide essai. Une exaltation croissante s'empara de lui et il se mit à grimper.

C'était ridiculement facile. Il était dans le champ voisin. Il y avait d'autres clôtures, naturellement, mais elles pouvaient être franchies de la même manière. Il pouvait entrer dans l'enclos des femmes – son cœur se mit à battre plus fort quand il pensa à la jeune blonde – ou même gagner la route qui conduisait à Falklyn.

Ce fut la route qu'il choisit, tout compte fait. Le zizo volait devant lui à travers les champs et se posait pour attendre qu'il eût grimpé par-dessus chaque clôture. Étouffant un soupir, il en longea une derrière laquelle les femmes fredonnaient leurs chansons, traversa un champ d'akkos aux épis mûrissants, puis un autre semé de sentos qui lui montaient jusqu'à la poitrine. Finalement, il franchit la dernière clôture.

Il était sorti du domaine de Wiln. Il foulait la poussière de la route de Falklyn.

Que faire maintenant ? S'il allait à Falklyn, il serait capturé et ramené au château de Wiln. S'il allait dans l'autre direction, le même sort l'attendait. Les humains isolés étaient facilement repérés. Fallait-il rebrousser chemin maintenant ? Il lui eût été facile de regagner le champ des hommes en faisant à rebours le même trajet, et il aurait eu

la perspective d'innombrables nuits à passer dans le camp des femmes, lequel lui eût été facilement accessible après cet essai concluant.

Mais il y avait Snuk à considérer.

Pour la première fois depuis qu'il s'était échappé du champ des hommes, le zizo parla :

« Viens avec moi vers la liberté, humain », dit-il.

Il s'envola en suivant la route, dans la direction opposée à Falklyn, et se posa dans la poussière pour attendre Alan. Après un court instant d'hésitation, Alan le suivit.

Les lumières du château de Wiln brillaient faiblement sur sa gauche, au bout de l'allée bordée de ttornots. Elles s'éloignèrent et disparurent derrière une colline. Le zizo voletait devant lui, réglant son allure sur son trot léger.

La résolution d'Alan commençait à faiblir lors qu'une silhouette se matérialisa à côté de lui dans l'obscurité. Une main humaine se posa sur son bras et une voix féminine dit :

« Je commençais à désespérer d'en voir venir d'autres du château de Wiln. Active un peu, petit. Nous avons un long chemin à faire avant l'aube. »

III

Ils soutinrent toute la nuit un trot rapide, le zizo montrant le chemin comme une luciole géante. Lorsque, vers l'est, l'aube teinta le ciel de gris, ils avaient atteint les montagnes à l'ouest de Falklyn et commençaient leur ascension.

Quand Alan put voir plus distinctement celle qui l'avait guidé dans la nuit, il pensa un instant avoir affaire à une Hussir d'une taille exceptionnelle. Elle portait, à la manière des Hussirs, la tunique vague ouverte sur le devant et le pantalon bouffant. Mais il ne lui voyait pas d'oreilles pointues ni de queue. C'était une fille de son âge.

C'était la première humaine qu'il voyait entièrement habillée. Alan la trouva plutôt ridicule et éprouva en même temps un léger dégoût, comme devant un sacrilège.

Ils passèrent un col étroit et débouchèrent dans une profonde vallée. Ils ralentirent l'allure et se mirent au pas. Pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté les environs du château de Wiln, ils pouvaient parler autrement que par phrases courtes et décousues.

« Qui êtes-vous et pourquoi m'emmenez-vous ? » demanda Alan. Dans la froide lumière de l'aube, il commençait à se demander s'il

avait été bien inspiré de fuir précipitamment le château.

« Je m'appelle Mara, dit la jeune fille. Tu as entendu parler des humains sauvages ? J'en fais partie et nous vivons dans ces montagnes. »

Alan sentit un frisson lui courir dans la nuque. Il s'arrêta net et se tourna à demi dans l'intention de fuir. Mara lui saisit le bras.

« Pourquoi croyez-vous tous, vous autres esclaves, à ces grotesques histoires de cannibalisme ? » demanda-t-elle avec dédain. Le mot *cannibalisme* était inconnu d'Alan. « Nous n'allons pas te manger, mon garçon, nous voulons te libérer. Comment t'appelles-tu ?

— Alan, murmura-t-il d'une voix tremblante, se laissant entraîner. Quelle est cette liberté dont le zizo parlait ?

— Tu vas le savoir, promit-elle. Mais le zizo n'en sait rien. Les zizos ne sont que des animaux qui volent. Nous les dressons pour qu'ils répètent sans arrêt cette seule phrase et amènent des esclaves jusqu'à nous.

— Pourquoi ne venez-vous pas simplement vous-mêmes dans les champs ? demanda-t-il avec curiosité, sa peur se dissipant. Vous pourriez franchir facilement les clôtures.

— On a essayé. Les stupides esclaves poussent des clameurs quand ils voient arriver un étranger. Les Hussirs ont pris plusieurs d'entre nous de cette façon. »

Les deux soleils se levèrent, d'abord le bleu, puis le blanc quelques minutes plus tard. Autour d'eux, les montagnes émergeaient de l'ombre.

Dans le demi-jour, il avait cru que Mara était brune, mais dans la lumière limpide du matin il s'aperçut que ses cheveux étaient d'un blond fauve. Ses yeux marron foncé avaient la couleur des fruits du ttornot.

Ils s'arrêtèrent près d'une source qui jaillissait d'entre deux énormes rochers et Mara profita de l'occasion pour jeter un coup d'œil d'expert sur le corps mince et bien charpenté du jeune garçon.

« Ça va, dit-elle. Je souhaiterais que tous ceux que nous recevons soient en aussi bonne condition physique. »

*

* *

Au bout de trois semaines, il n'aurait plus été possible de distinguer Alan des autres humains sauvages, extérieurement du moins. Il s'accoutumait aux vêtements et, bien qu'avec une certaine maladresse, portait l'arc et les flèches qui constituaient son armement. Ce jour-là, Mara et lui s'étaient éloignés dans la nature à plusieurs kilomètres des grottes où vivaient les humains sauvages.

Ils étaient à la chasse et Alan se poulérait les lèvres d'avance,

tant il aimait la viande cuite. Les Hussirs ne nourrissaient leurs troupeaux humains qu'avec de la farine de légumineuses et des déchets de cuisine. La seule viande qu'il eût jamais mangée, crue au surplus, était celle des jeunes animaux qu'il avait été assez agile pour attraper dans les champs.

Ils parvinrent sur une crête et Mara, qui le précédait, s'arrêta. Il la rejoignit.

À peu de distance en dessous d'eux, un Hussir se promenait à pied, portant un gros arc court et un carquois rempli de flèches. Le Hussir regardait de côté et d'autre, comme s'il avait été à la chasse, mais il ne les aperçut pas.

Alan fut saisi d'un tremblement de frayeur. À ce moment, il était un rebelle échappé du troupeau et la mort l'attendait en cas de capture.

Il entendit une vibration aiguë à côté de lui et vit le Hussir trébucher et tomber, la poitrine transpercée d'une flèche. Mara abaissa calmement son arc et sourit en voyant la peur dans les yeux d'Alan.

« En voilà un qui ne trouvera pas Haafin », dit-elle. Haafin était le nom donné par les humains sauvages à leur communauté.

« Il y a... des Hussirs dans les montagnes ? demanda-t-il d'une voix hésitante.

— Quelques-uns. Des chasseurs. Le tout est de les tuer avant qu'ils traversent la vallée. Certains, cependant, nous ont vus et nous ont échappé. Haafin a dû être transférée une douzaine de fois au cours du siècle dernier et nous avons perdu du monde dans les combats que nous avons dû mener pour rompre l'encerclement. Ces sales petits démons attaquent en force.

— Mais à quoi bon toute cette peine, dans ces conditions ? demanda Alan d'un ton désespéré. Il n'y a pas plus de quatre à cinq cent humains à Haafin. À quoi sert de se cacher et de s'enfuir pour aller se fixer ailleurs quand il ne fait aucun doute que les Hussirs vous trouveront et que le moment viendra, tôt ou tard, où ils vous extermineront ? »

Mara s'assit sur une pierre.

« Tu raisones bien, dit-elle. Tu seras probablement surpris d'apprendre que cette communauté est parvenue à s'accrocher dans ces montagnes depuis plus de mille ans, mais tu as évidemment mis le doigt sur le problème qui nous tourmente depuis des générations. »

Elle hésita et traça pensivement des traits dans la poussière du bout de son mocassin.

« Il est un peu tôt pour que tu sois mis au courant, mais tu auras avantage à ouvrir dès maintenant les oreilles, dit-elle. Après un an de présence ici, tu seras accepté comme membre de notre communauté. Pour cela il faudra que tu aies une entrevue avec le Réfugié, le chef de

notre peuple, et il demande toujours aux nouveaux venus de lui exposer leurs idées sur ce problème vital.

Mais pourquoi dois-je ouvrir mes oreilles ? demanda Alan avec anxiété.

Il y a deux théories principales opposées sur la façon de résoudre le problème et je te les ferai expliquer par leurs adeptes, dit-elle. Rappelle-toi seulement que le problème consiste en ceci : pour nous sauver de la mort et pour sauver de l'esclavage les centaines de milliers d'autres humains qui habitent ce monde, il faut trouver un moyen de forcer les Hussirs à accepter les humains comme des égaux et non comme des animaux. »

Par bien des côtés, la nouvelle vie qu'Alan menait à Haafin ne différait guère de celle qu'il avait connue. Il devait faire sa part de travail dans les petites parcelles de terre bordant la rivière qui serpentait au fond de la vallée. Il devait aider à chasser les animaux qui leur procuraient de la viande ; il devait aider à fabriquer les outils que les Hussirs employaient. Et il eut à se battre avec ses poings à l'occasion pour défendre ses droits. Mais la chose que les humains sauvages appelaient la « liberté » était un phénomène étrange affectant chacun de leurs actes aussi bien que leur propre personne. Le mot signifiant avant tout, à ce qu'Alan découvrit, que les humains sauvages n'appartenaient pas aux Hussirs, mais qu'ils étaient leurs propres maîtres. Lorsque des ordres étaient donnés, ils devaient être exécutés, mais ils venaient d'humains et non de Hussirs.

Il y avait d'autres différences. Il n'existait pas de liens familiaux conventionnels, car un peuple qui, pendant des générations, avait été ravalé au rang de bétail ne possédait pas de code social. Mais il ne leur était plus imposé de contraintes en matière de procréation et certains des couples les plus âgés vivaient ensemble en permanence.

La « liberté », découvrit Alan, signifiait une dignité qui faisait d'un humain l'égal d'un Hussir.

*
* *

L'anniversaire de la nuit où Alan avait suivi le zizo arriva et Mara l'emmena dès le matin tout au bout de la vallée. Elle le laissa à l'orifice d'une petite grotte d'où sortit bientôt l'homme dont Alan avait entendu souvent parler mais qu'il voyait pour la première fois.

Les cheveux et la barbe du Réfugié étaient gris et son visage était ridé par les ans.

« Tu es Alan, qui es venu à nous du château de Wiln, dit le vieillard.

— Oui, Votre Grandeur, répondit Alan avec respect.

— Ne m'appelle pas « Votre Grandeur ». Ce sont des paroles

d'esclave. Je suis Roand, le Réfugié.

— Oui, monsieur.

— Quand tu me quitteras aujourd'hui, tu seras membre de la communauté de Haafin, la seule communauté d'hommes libres qui soit au monde, dit Roand. Tu auras les droits de tout membre. Aucun homme ne pourra prendre la femme qui est avec toi sans son consentement. Personne ne pourra prendre contre ton gré la nourriture que tu auras chassée et cultivée. Si tu es le premier dans une grotte vide, personne ne pourra s'y installer sans ta permission. C'est cela la liberté.

« Mais comme on te l'a certainement dit il y a longtemps, tu dois me faire part de ta meilleure idée sur la façon de rendre tous les humains libres.

— Monsieur..., commença Alan.

— Avant que tu me répondes, interrompit Roand, je vais t'aider. Viens dans la grotte. »

Alan le suivit à l'intérieur. À la lueur d'une torche, Roand lui montra une série de schémas tracés sur une paroi avec une pierre tendre, comme on dessine dans la poussière avec un bâton.

« Ce sont des cartes, Alan », dit Roand, et il expliqua au garçon ce qu'était une carte. Finalement, Alan fit signe qu'il comprenait.

« Tu sais maintenant que deux méthodes sont proposées pour libérer tous les humains, mais tu ne comprends encore tout à fait ni l'une ni l'autre, dit Roand. Ces cartes te montrent la première qui a été conçue il y a cent cinquante ans, mais sur laquelle notre peuple n'a pas réussi à se mettre d'accord.

« Cette carte montre comment, en attaquant par surprise, nous pourrions nous emparer de Falklyn, la ville principale de toute cette région Hussir bien que les Hussirs y soient près de dix mille. Si nous tenions Falklyn, nous pourrions libérer les quarante mille humains ou presque qui se trouvent dans la ville et nous serions alors assez forts pour nous rendre maîtres de la région environnante et attaquer les villes situées sur le pourtour, l'une après l'autre, comme le montrent ces autres cartes. »

Alan hocha la tête et dit :

« Pourtant, c'est l'autre méthode que je préfère. Il doit y avoir une raison pour qu'ils ne laissent pas les humains pénétrer dans la Tour des Étoiles. »

Le sourire édenté de Roand ne gâta en rien la dignité naturelle de sa physionomie.

« Tu es un mystique comme moi, jeune Alan, dit-il. Mais la tradition dit que, pour un humain, le fait de pénétrer dans la Tour des Étoiles n'est pas suffisant. Laisse-moi t'informer de la tradition.

« La tradition dit que la Tour des Étoiles fut jadis le domicile de

tous les humains. Ils n'étaient alors qu'une douzaine, mais leurs pouvoirs étaient énormes et étranges. Cependant, lorsqu'ils sortirent de la Tour des Étoiles, les Hussirs purent les asservir par la seule force numérique.

« Trois de ces premiers humains s'enfuirent et gagnèrent nos montagnes où ils devinrent les premiers humains sauvages. C'est d'eux qu'est venue la tradition qui fut transmise à leurs descendants et aux humains qui ont été sauvés depuis de l'esclavage où les tenaient les Hussirs.

« La tradition veut que l'humain qui entrera dans la Tour des Étoiles pourra libérer tous les humains du monde, à condition qu'il emporte avec lui la Soie et la Chanson. »

*
* *

Roand plongea la main dans une crevasse de la paroi.

« Voici la Soie », dit-il, tirant de la cachette une écharpe couleur de pêche sur laquelle quelque chose était peint. Alan vit qu'il s'agissait d'une écriture telle qu'en utilisaient les Hussirs, écriture que, disait-on, les humains leur avaient enseignée. Roand lui lut l'inscription avec révérence :

« REG. B-XII. CULTURE V. S.O.S.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Alan.

— Personne ne le sait, dit Roand. C'est un grand mystère. C'est peut-être une incantation magique. »

Il remit la Soie dans la crevasse.

« Voici le seul autre récit que nous ayons reçu de nos ancêtres », dit Roand, tirant un morceau d'une matière très mince, friable et jaunâtre. Alan pensa à une sorte d'étoffe mince qui se serait durcie avec le temps, mais qui avait cependant une texture différente. Roand la manipulait avec un soin extrême.

« Elle a été déchirée et le reste en a été perdu il y a des siècles, dit Roand, et il lut : *3 octobre 2... nous serons les derniers... trois expéditions perdues... trop loin pour continuer d'essayer... comment nous pouvons atteindre...* »

Alan ne pouvait pas plus comprendre ces mots que ceux écrits sur la Soie.

« Quelle est la Chanson ? demanda-t-il.

— Tous les humains la connaissent dès leur enfance, dit Roand. C'est la plus connue de toutes les chansons humaines.

— *Scintille et brille, astre doré*, récita aussitôt Alan. *Si loin sois-tu, je t'atteindrai...*

— C'est exact, mais il y a une seconde strophe que seuls les humains sauvages connaissent. Il faut que tu l'apprennes. Elle dit ceci :

*Scintille et brille, insecte d'or,
C'est toi dont la piquête endort.
Dans une chambre
À la croix noire,
Pique mon bras
De ton dard froid ;
Que j'aïlle au lit
Pour m'endormir.
Alors la nuit sera sans jour,
Mais le sommeil ne dure pas toujours.*

Ça ne veut rien dire, fit remarquer Alan. Pas plus que la première strophe, bien que Mara m'ait montré ce que c'était qu'une tortue.

Ces paroles ne doivent avoir de signification que si on les chante dans la Tour des Étoiles, dit Roand, et seulement si l'on est en possession de la Soie à ce moment-là. »

Alan réfléchit un instant. Roand attendait, silencieux.

« Certains veulent qu'un humain essaie d'atteindre la Tour des Étoiles et ils pensent que cela rendra miraculeusement la liberté à tous les humains, dit finalement Alan. D'autres pensent que ce n'est qu'un conte de fées et que nous devons conquérir les Hussirs avec des arcs et des flèches. Il me semble, monsieur, que l'une ou l'autre de ces solutions doit être tentée. Je regrette de ne pas en savoir assez pour suggérer une autre méthode. »

Le visage de Roand s'allongea.

« Ainsi tu vas rejoindre l'un ou l'autre clan et discuter là-dessus jusqu'à la fin de ta vie, dit-il tristement. Et rien ne sera jamais fait parce que le peuple ne peut pas se mettre d'accord.

— Je ne vois pas pourquoi ce serait nécessaire, monsieur. »

Roand le regarda avec un espoir soudain. « Qu'entends-tu par là ?

— Ne pouvez-vous ou quelqu'un d'autre ne peut-il leur commander de choisir l'une ou l'autre solution ? »

Roand secoua négativement la tête.

« Ici, nous avons des règlements, mais aucun homme ne dit à un autre ce qu'il doit faire, dit-il. Ici nous sommes libres.

— Monsieur quand j'étais tout jeune, nous jouions à un jeu que nous appelions les barres, dit lentement Alan. Chacune des deux équipes comptait le même nombre de joueurs et avait un arbre comme refuge. Quand deux garçons d'équipes différentes se rencontraient au milieu du terrain, celui qui était parti le dernier du refuge capturerait l'autre et l'emmenait dans son équipe.

— J'ai joué à ce jeu il y a bien longtemps, dit Roand. Je ne vois pas où tu veux en venir, mon garçon.

— Eh bien, monsieur, pour gagner, une équipe devait capturer tous ses adversaires. Mais avec de nombreux prisonniers dans chacun des deux camps, la nuit tombait souvent avant que la partie soit finie. Alors il était convenu que, dans ce cas, l'équipe gagnante était celle qui avait le plus de garçons de son côté.

« Pourquoi ne pourrait-on faire de même ? » Roand eut une mimique de compréhension et son visage refléta aussitôt la crainte mêlée de respect qu'il éprouvait à assister à la naissance d'un progrès important dans la science du gouvernement des hommes.

« Tu proposes qu'on fasse le compte de ceux qui sont en faveur de chaque solution, n'est-ce pas, et qu'on s'engage à exécuter celle qui remportera la majorité.

— Oui, monsieur. »

Roand fit un sourire qui découvrit ses gencives dépourvues de dents.

« Tu nous a vraiment apporté là une idée nouvelle, mon garçon, mais en l'appliquant nous devons toi et moi abandonner notre propre point de vue, j'en ai peur. Je sais compter et il y a plus de monde à Haafin pour penser que nous devrions attaquer les Hussirs les armes à la main plutôt que de nous en remettre aux anciennes traditions. »

IV

La foule armée des humains sauvages approchait de Falklyn dans le crépuscule et Alan était parmi eux, portant la Soie autour du cou. Roand, resté à Haafin avec les autres vieillards la lui avait donnée.

« Quand Falklyn sera prise, mon garçon, entre avec la Soie dans la Tour des Étoiles et chante la Chanson, lui avait-il dit au moment du départ. Il se peut qu'il y ait quelque chose de vrai dans les anciennes traditions après tout. »

Après bien des palabres entre les humains sauvages qui avaient réfléchi à la question pendant des années, un plan militaire avait vu le jour, conçu avec toute la candeur dont pouvait faire preuve une race non militaire. Ils allaient simplement faire leur entrée dans la ville, tuant tous les Hussirs qu'ils verraient au passage, et ils y resteraient, continuant à tuer tous les Hussirs qui se présenteraient. Leur propre force croîtrait à mesure qu'ils libéreraient leurs frères esclaves dans la ville. Personne n'avait rien trouvé à redire à ce plan.

Falklyn était bâtie à la manière d'une roue.

Autour du parc où se dressait la Tour des Étoiles, les rues

dessinaient des cercles concentriques. Comme les rayons d'une roue, d'autres rues partaient du parc vers le pourtour de la ville.

Sans avoir adopté aucune formation de combat, les humains entrèrent dans une de ces rues rectilignes et s'avancèrent vers l'intérieur, quelques esprits aventureux quittant le gros de la troupe à chaque rue transversale. C'était l'heure du dîner à Falklyn et il y avait très peu de Hussirs dehors. Les humains se réjouissaient de voir ceux qui échappaient à leurs flèches s'enfuir en sifflant d'épouvante.

Ils avaient parcouru environ le tiers de la distance entre les faubourgs et le centre de Falklyn quand les cloches se mirent en branle, d'abord à proximité, puis par toute la ville. Des Hussirs sortirent par les portes et sur les balcons et leurs flèches commencèrent à répondre à celles des humains. L'armée hétérogène commença à se fragmenter, ses soldats cherchant à se mettre à l'abri. Son avance se ralentit et il y eut quelques combats corps à corps.

Alan se trouva blotti avec Mara sous un porche. Devant eux et derrière eux, des humains sauvages continuaient d'avancer en courant de maison en maison. De temps à autre, un Hussir traversait la rue en sautillant, parfois réussissant à passer, parfois tombant, touché par une flèche lancée par un humain.

« Ça ne se présente pas très bien, dit Alan. Il semble que personne n'ait pensé que les Hussirs pourraient être prêts à répondre à une attaque, mais ces cloches devaient être un système d'alerte.

— Nous avançons toujours », répondit Mara avec confiance.

Alan secoua la tête.

« Nous n'en aurons peut-être que plus de mal à sortir de la ville, dit-il. Les Hussirs sont vingt fois plus nombreux que nous et ils nous tuent plus de monde que nous ne leur en tuons. »

À côté d'eux, la porte s'ouvrit et un Hussir sortit d'un bond avant de les avoir vus. Alan le transperça de sa lance et courut se mettre à l'abri sous le porche voisin, suivi par Mara. Les cris des humains, les sifflets et les exclamations des Hussirs résonnaient de part et d'autre de la rue.

La troupe des humains était peut-être à la moitié du chemin menant à la Tour des Étoiles quand, devant elle, s'élevèrent des cris et des chants. Dans le jour incertain, une masse compacte blanche semblait s'avancer comme un fleuve à sa rencontre, emplissant la rue sur toute sa largeur, d'un mur à l'autre.

Du côté de la rue opposé à celui où se tenaient Alan et Mara, un humain sauvage lança un cri de triomphe.

« Des humains ! Les esclaves viennent à notre secours ! »

Une clameur d'enthousiasme monta de la troupe des humains sauvages. Mais comme elle se calmait, ils purent distinguer les paroles scandées par cette masse nue d'humanité.

« Tuez les humains sauvages ! Tuez les humains sauvages ! Tuez les

humains sauvages ! »

Se rappelant la peur qu'il avait des humains sauvages dans son enfance, Alan comprit soudain. Avec une confiance qui se révélait parfaitement fondée, les Hussirs avaient lancé contre eux ceux de leur propre race.

Les envahisseurs s'entre-regardèrent avec effroi et se regroupèrent sous la protection des balcons en surplomb. Les flèches des Hussirs sifflaient près d'eux sans qu'ils y prissent garde.

Ils ne pouvaient pas tuer leurs frères esclaves et ils n'avaient aucune chance de rompre ce flot impétueux d'humanité. Isolément, puis par groupes de plus en plus nombreux, ils amorcèrent une retraite.

Mais le passage était bloqué. Des colonnes de Hussirs armés s'avançaient maintenant en bon ordre, venant de la périphérie.

Un certain nombre d'humains sauvages, dont Alan et Mara, cherchèrent à gagner en courant les rues transversales les plus proches. Par celles-ci aussi arrivaient des compagnies de Hussirs.

Les humains sauvages étaient pris au piège au centre de Falklyn.

*

* *

Terrifiés, les hommes et les femmes de Haafin convergèrent et tournoyèrent en un noyau impuissant au milieu de la rue. Les flèches des Hussirs lancées des fenêtres les fauchaient l'un après l'autre. Les Hussirs qui avançaient dans la rue étaient presque à portée d'arc et les esclaves humains sans armes et vociférant étaient encore plus près.

« Vos vêtements ! cria Alan sur une soudaine inspiration. Jetez vos vêtements et vos armes ! Essayez de regagner les montagnes ! »

D'un seul geste rapide des épaules, il se débarrassa de sa tunique ouverte, puis il fit tomber son pantalon bouffant et jeta son arc, ses flèches et sa lance. Seule, la Soie flottait encore à son cou.

Comme Mara restait à côté de lui, bouche bée, il lui désigna d'un index impatient la tunique qu'elle portait encore. Elle comprit soudain et se hâta de se dévêtir. Les autres humains sauvages suivirent aussitôt son exemple.

Les flèches des escouades de Hussirs commençaient à tomber parmi eux. S'emparant de la main de Mara, Alan se lança tête baissée en direction de l'avalanche d'esclaves humains.

Ralenti dans son élan par Mara, il fut dépassé par une douzaine d'autres humains sauvages qui allèrent s'engloutir dans le mur vivant. Des mains avides les empoignèrent comme ils tentaient de se perdre parmi le troupeau d'esclaves et Alan et Mara, cramponnés l'un à l'autre, furent engouffrés dans un tourbillon frénétique et hurlant.

Nus, couverts de sueur, des corps grouillaient de tous côtés et les

projetaient dans un mouvement de va-et-vient comme des éclats de bois pris dans le ressac. Ils se tenaient par les mains avec l'énergie du désespoir et ne se laissaient pas séparer.

Ils furent poussés d'un côté de la rue, contre le mur. La marée humaine les frotta contre la pierre rugueuse et les lança brutalement sous un porche. La porte céda sous la pression énorme et s'abattit à l'intérieur, mais par un heureux hasard ils furent seuls à perdre l'équilibre et à tomber sur le sol tapissé de l'entrée de l'immeuble.

Un Hussir apparut à une porte intérieure, brandissant une lance barbelée, prêt à frapper.

« Pitié, Votre Grandeur ! » s'écria Alan dans la langue des Hussirs tout en rampant. Le Hussir abaissa sa lance.

« Qui est ton maître, humain ? » demanda-t-il d'un ton impérieux.

Un lointain souvenir se présenta à l'esprit d'Alan.

« Mon maître habite Northwesttown, Votre Grandeur. »

La lance bougea dans la main du Hussir.

« Nous y sommes, à Northwesttown, humain » dit-il d'un ton sinistre.

— Oui, Votre Grandeur, dit Alan d'une voix plaintive, tout en faisant des vœux pour qu'il ne se produise pas d'autre coïncidence. J'appartiens à Senk, le marchand. »

La pointe de la lance tomba de nouveau sur le sol.

« J'étais sûr que tu étais un de nos humains, dit le Hussir, ses yeux sur l'écharpe nouée autour du cou d'Alan. Je connais bien Senk. Et toi, femme, qui est ton maître ? »

Alan n'attendit pas de savoir si Mara parlait le hussir.

« Elle appartient aussi à mon seigneur Senk, Votre Grandeur. » Un autre souvenir vint à son aide et il ajouta : « C'est la saison des amours, Votre Grandeur. »

Le Hussir émit le sifflement particulier qui tenait lieu de rire chez ceux de sa race et leur fit signe de se lever.

« Sortez par la porte de derrière et retournez à votre enclos, dit-il avec bienveillance. Vous avez eu de la chance de ne pas être séparés dans ce troupeau. »

Soulagés, Alan et Mara se glissèrent par la porte de derrière et enfilèrent une allée sombre conduisant à une rue. Là, ils obliquèrent sur la gauche.

« Il faut que nous trouvions une rue droite pour sortir de Falklyn, dit-il. Celle-ci est une des rues circulaires.

— J'espère que la plupart des autres s'échapperont, dit-elle avec ferveur. Il ne reste à Haafin que les vieillards et les jeunes enfants.

— Il va falloir faire attention, dit-il. Ils ont pu poster des gardes à la sortie de la ville. Nous nous sommes payés la tête de ce Hussir, mais tu ferais mieux de marcher devant moi jusqu'aux limites de la ville.

Nous serons moins suspects si nous ne sommes pas ensemble. »

Au carrefour, ils tournèrent à droite. Mara prit une dizaine de mètres d'avance et il la suivit. Il voyait son corps blanc et mince avancer en se balançant sous les lumières papillotantes des becs de gaz de Falklyn et soudain il se mit à rire. Il venait de se remémorer la blonde du château de Wiln et de penser qu'elle ne lui avait jamais manqué.

Les rues étaient presque vides. Une ou deux fois, un humain traversa la chaussée au trot devant eux et à plusieurs reprises des Hussirs les dépassèrent. Un moment, Alan entendit crier et siffler non loin de lui, puis ces bruits s'évanouirent.

Ils marchaient depuis peu de temps quand Mara s'arrêta. Alan la rejoignit.

« Nous devons être à la limite de la ville », dit-elle, faisant un signe de la main en direction de l'espace à découvert qui s'étendait devant eux.

Ils pressèrent le pas.

Mais il y avait quelque chose d'anormal. La rue transversale qui se présentait juste devant eux tournait trop brusquement et des lumières brillaient faiblement à quelque distance au-delà.

« Nous avons tourné du mauvais côté en quittant l'allée, dit Alan d'un air dépité. Regarde... droit devant nous ! »

La masse sombre de la Tour des Étoiles se découpait confusément dans le ciel.

V

La grande tour de métal s'élançait dans le ciel nocturne et se perdait dans l'obscurité. Le parc qui l'entourait n'était pas éclairé, mais ils pouvaient voir la lueur des lampes à l'entrée de la tour, où des sentinelles hussirs étaient postées en permanence.

« Il va falloir rebrousser chemin », dit Alan d'un air triste.

Elle s'approcha de lui et le regarda avec de grands yeux.

« Retraverser toute la ville ? demanda-t-elle d'une voix chevrotante.

— Malheureusement, oui. » Il mit son bras autour des épaules de la jeune fille et ils s'éloignèrent de la Tour des Étoiles. Il porta la main à son écharpe tandis qu'ils marchaient lentement dans la rue.

L'écharpe ! Il s'arrêta et retint brusquement sa compagne. La Soie !

Il la prit par les épaules et baissa les yeux sur son visage.

« Mara, dit-il calmement, nous ne retournons pas dans les

montagnes. Nous ne quittons pas la ville. Nous allons entrer dans la Tour des Étoiles ! »

Ils revinrent sur leurs pas jusqu'au bout de la rue rectiligne, puis enfilèrent en courant la dernière et la plus courte des rues circulaires, sautèrent par-dessus la balustrade et se glissèrent comme des fantômes dans les ombres du parc.

Ils avançaient de buisson en buisson, d'arbre en arbre, avec la facilité tranquille de créatures habituées aux nuits à la belle étoile. De petits groupes de gardes étaient disséminés sur toute la surface du parc. La surveillance avait dû être renforcée à cause de l'invasion de Falklyn par les humains sauvages. Mais les gardes avaient tous de petites lanternes munies d'abat-jour et les Hussirs ne voyaient pas bien dans la nuit. Les deux humains purent les éviter aisément.

Ils arrivèrent derrière la Tour des Étoiles et en firent le tour avec précaution. À la base de la tour, la rampe d'accès avait deux fois la hauteur d'Alan. Deux sentinelles étaient là, parlant à voix basse sous les lampes accrochées de chaque côté du portail ouvert sur l'obscurité de l'édifice.

« Si seulement nous avions pu apporter un arc ! murmura Alan. Sans arme, je peux venir à bout d'un, mais pas des deux.

— Et à nous deux ? fit-elle dans un souffle.

— Non ! Ils sont petits, mais ils sont forts. Beaucoup plus forts qu'une femme. »

Visible dans le cône de clarté d'une lanterne, un objet dépassait de quelques centimètres le bord de la rampe au-dessus d'eux.

« C'est peut-être une lance, murmura Alan. Je vais te soulever. »

Un instant après, elle retouchait le sol, un objet à la main.

« Ce n'est qu'une flèche, marmonna-t-elle avec dégoût. Qu'est-ce qu'on peut en faire sans arc ?

— Elle peut suffire, dit-il. Reste ici et quand j'arriverai au pied de la rampe, fais du bruit pour les distraire. Puis sauve-toi... »

Il se traîna sur le ventre jusqu'au point où la rampe partait du sol horizontal. Il regarda derrière lui. Contre le mur, Mara faisait une tache blanche dans l'obscurité.

Mara se mit à cogner avec ses poings contre le côté de la rampe d'accès et à chantonner à voix basse. Saisissant leurs arcs, les deux Hussirs s'approchèrent rapidement du bord. Alan se dressa et monta la rampe en courant à toute vitesse, la flèche en main.

Leurs arcs étaient prêts à tirer dans la direction où se tenait Mara quand ils sentirent les vibrations de pas sur la rampe d'accès. Ils se retournèrent brusquement.

Leurs flèches, lancées trop vite, le manquèrent. Il plongea la sienne dans la gorge d'un des gardes et empoigna l'autre. D'une détente sauvage, il projeta le Hussir dans le parc en contrebas.

Mara poussa un cri. Ils avaient compté sans une patrouille de trois Hussirs, toute proche. Mara atteignait presque le début de la rampe quand l'un d'eux lui bondit dessus par-dérrière dans l'obscurité et lui passa ses deux bras autour des hanches. Les deux autres montaient la rampe en courant en direction d'Alan, la lance brandie.

Alan ramassa l'arc et le carquois du Hussir qu'il avait tué. Sa première flèche atteignit un des deux Hussirs au moment où il arrivait à la moitié de la rampe. Celui qui avait saisi Mara la jeta brutalement à terre et leva sa lance pour la tuer.

La flèche d'Alan ne fit que l'effleurer, mais il laissa tomber son arme et Mara se précipita pour monter la rampe.

Le troisième Hussir se précipita sur Alan la lance en avant. Alan esquiva le coup. La lame le manqua, mais le manche lui brûla le côté et le fit presque tomber de la rampe. Prompt comme l'éclair, le Hussir se prépara à frapper de nouveau. Il était trop près pour qu'Alan pût se servir de son arc et le temps lui manquait pour ramasser une lance.

Mara sauta sur le dos du Hussir, lui entourant le corps de ses jambes et lui saisissant à deux mains le bras qui tenait la lance. Avant qu'il eût pu se débarrasser d'elle, Alan lui arracha son arme et la lui planta dans le corps.

Les autres gardes accouraient de toutes les directions. Des flèches claquaient contre les murs de la Tour des Étoiles tandis que les deux humains se précipitaient à l'intérieur.

*
* *

Il y avait une source de lumière dans la Tour des Étoiles, plus douce que les lampes à gaz, mais qui éclairait davantage. Ils étaient dans une petite salle, d'où une autre porte donnait accès à l'intérieur de la tour.

La porte extérieure, ronde, ouverte en grand avait plus d'un demi-mètre d'épaisseur et son diamètre était plus grand qu'un homme de haute taille. Même en unissant leurs forces, ils ne parvinrent pas à la déplacer.

Des flèches entraient par la porte. Alan avait laissé les armes des gardes à l'extérieur. Dans un moment, les Hussirs auraient rassemblé assez de courage pour se lancer sur la rampe.

Alan regarda autour de lui, cherchant désespérément une arme. Les parois métalliques étaient nues à l'exception de quelques poignées et d'un panneau d'où émergeaient trois tiges de métal. Alan tira sur l'une, essayant de l'arracher pour s'en faire une matraque. L'objet s'abaissa et un sifflement se fit entendre dans la pièce, mais rien ne céda. Il fit un second essai et la tige de métal s'abaissa de nouveau, mais resta fichée dans le mur.

Derrière lui, Mara poussa un cri aigu et il pivota sur les talons.

L'énorme porte se fermait toute seule, lentement, et au-dehors la rampe se soulevait du sol et se repliait à l'intérieur du mur de la Tour des Étoiles en dessous d'eux. Les quelques Hussirs qui s'étaient aventurés jusqu'à l'extrémité de la rampe tombaient maintenant sur le sol comme des fourmis.

La porte se ferma avec un bruit sec, définitif. Le sifflement continua un moment dans la pièce, puis cessa. Un silence de mort s'établit dans la Tour des Étoiles.

Ils franchirent la porte intérieure, timidement, en se tenant par la main. Ils étaient dans un corridor circulaire dont l'autre côté était une paroi lisse. Ils suivirent le corridor et se retrouvèrent à leur point de départ sans avoir trouvé d'entrée dans cette paroi intérieure.

Mais il y avait une échelle. Ils en gravirent les degrés. Alan le premier. Ils parvinrent dans un autre corridor et trouvèrent une autre échelle, semblable à la première.

Ils montèrent toujours plus haut, traversant palier après palier. Le mur nu fit place à de spacieuses pièces étrangement meublées. Certaines étaient compartimentées et sur les portes des compartiments de certains paliers des croix rouges ou noires étaient peintes.

Tous deux étaient trempés de sueur quand ils atteignirent la pièce pourvue de fenêtres. Et là ils ne trouvèrent plus d'échelle.

« Mara, on est au sommet de la Tour des Étoiles ! » s'exclama Alan.

La pièce était en forme de dôme et à partir de la hauteur d'un homme tout le dôme était en fenêtres. Mais si ces fenêtres étaient tournées vers le ciel, toutes celles qui s'ouvraient dans la partie inférieure du pourtour laissaient voir la ville de Falklyn et ses lumières, étendue en dessous d'eux. Par l'une d'elles on voyait même une partie du parc, tout en bas. Ils le reconnurent en voyant les Hussirs y courir en tous sens à la lueur des deux lampes à gaz qui brûlaient encore à la porte fermée de la Tour des Étoiles.

Toutes les fenêtres de la partie supérieure du dôme donnaient sur les étoiles.

La partie inférieure des parois comprenait d'étranges roues, des tiges de métal, des schémas, de petits cercles brillants et des lumières colorées.

« On est au sommet de la Tour des Étoiles ! cria Alan, fou de joie. J'ai la Soie et je vais chanter la Chanson ! »

Alan éleva la voix et les mots leur furent renvoyés par les parois de la pièce circulaire.

*Scintille et brille, astre doré,
Si loin sois-tu, je t'atteindrai.
Ferme la bouche,
Trouve la tête.
Cherche un serpent
Rayé de rouge
Pour en nourrir
La tortue ronde.
Alors la nuit sera soleil,
Et ce sera le temps du long sommeil.*

Rien ne se produisit.

Alan chanta la seconde strophe sans plus de résultat.

« Crois-tu que si nous retournions maintenant, les Hussirs rendraient la liberté à tous les humains ? demanda Mara d'un ton de doute.

— C'est ridicule, dit-il, regardant par la fenêtre d'où l'on pouvait voir les Hussirs s'assembler de plus en plus nombreux dans le parc. La Chanson est une énigme. Il faut en trouver le sens.

— Mais comment faire ? Que signifie-t-elle ?

— Elle a quelque chose à voir avec la Tour des Étoiles, dit-il pensivement. Peut-être que *l'astre doré* signifie la Tour des Étoiles, bien que j'aie toujours pensé qu'il s'agissait de l'Étoile d'Or qui brille dans le ciel du côté du sud. De toute façon nous avons atteint la Tour des Étoiles et il est stupide de croire qu'on peut atteindre une étoile réelle. »

« Prenons la suite : *Ferme la bouche, trouve la tête...* Comment peut-on fermer la bouche à quelqu'un avant d'avoir trouvé sa tête ?

— Il a fallu que nous fermions la porte de la Tour des Étoiles avant de pouvoir monter au sommet, hasarda-t-elle.

— C'est pourtant vrai ! s'exclama-t-il. Maintenant, *cherche un serpent rayé de rouge !* »

Ils cherchèrent tout autour de la grande pièce, dans les lits à la forme étrange qui se repliaient en avant pour se transformer en fauteuils ; ils regardèrent sous ces lits ; ils fouillèrent derrière les gros objets insolites qui encombraient le plancher. La partie inférieure des murs était pourvue de tiroirs qu'ils tirèrent l'un après l'autre.

Finalement, Mara fit tomber un petit disque métallique qui s'ouvrit en deux en touchant le sol. Une bobine plate s'en échappa et un ruban blanc se déroula et s'entortilla à leurs pieds.

« Un serpent ! s'écria Alan. Trouvons-en un qui soit rayé de rouge ! »

Ils ouvrirent les disques de métal les uns après les autres et, tout à coup, ils le trouvèrent ; un ruban marqué de stries rouges en diagonales. Il y avait des inscriptions sur les disques métalliques et Mara épela les lettres qui figuraient sur celui-là :

« DÉPART DE SECOURS CAS DANGER. DIRECTION TERRE. MISE À FEU AUTOMATIQUE. »

Ni l'un ni l'autre ne comprenait le sens de ces mots. Ils cherchèrent alors la *tortue ronde* et se dirent que ce ne pouvait être autre chose que l'objet transparent en forme de calotte installé sur un piédestal entre deux des lits-fauteuils.

Introduire le serpent rayé dans la carapace de la tortue ne fut pas une tâche facile, car la seule ouverture de la carapace était en dessous et sur le côté. Mais Alan se coucha sur un des lits-fauteuils et Mara sur l'autre et, à eux deux, ils parvinrent à faire entrer l'extrémité du ver dans la bouche de la tortue.

Aussitôt, la tortue commença à avaler le serpent rayé avec un cliquetis mécanique qui ne dura qu'un moment avant d'être noyé dans un mugissement infernal provenant d'en bas, loin dans les entrailles de la Tour des Étoiles.

Alors, dans les fenêtres donnant sur le parc s'épanouit comme un *soleil*, une flamme presque trop vive pour pouvoir être supportée par des yeux humains, et dans les autres fenêtres, sur le pourtour du dôme, les lumières de Falklyn commencèrent à s'éloigner. Une pression énorme poussait Alan et Mara dans les coussins sur lesquels ils étaient couchés et annihilait leur sens.

Plusieurs mois plus tard, ils se rappelleraient la seconde strophe de la Chanson. Ils entreraient dans une des pièces marquées d'une croix noire, se piqueraient avec les insectes qui étaient des seringues hypodermiques et s'enfonceraient dans le sommeil de l'hibernation.

Mais pour l'instant ils étaient couchés, nus et inconscients, dans la cabine de contrôle de l'astronef en pleine accélération. Dans le vent léger des appareils de climatisation, le message en soie adressé à la Terre flottait, rosé, sur la gorge d'Alan.

Traduit par ROGER DURAND.

The Silk and the Song.

© Charles L. Fontenay, 1969.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

DIPLOMATIE ÉCLAIR

Par : Daniel-F. Galouye

Une véritable confédération galactique qui regroupe des centaines, des milliers de mondes habités par presque autant d'espèces diverses, cela signifie une profusion de prouesses technologiques. Quel idéal que d'être admis dans le sein de la confédération galactique et que de pouvoir jouir de ses connaissances ! Surtout pour un État humain passablement sous-développé, provincial, qui ne réunit encore qu'une douzaine de planètes autour de trois soleils.

« MAIS nous ne sommes pas des Malarkiens ! » Les mains du Secrétaire au Commerce Munsford exécutèrent un mouvement d'impatience qui se perdit dans l'immense bureau.

Le fonctionnaire derrière la table sonda Munsford et le Secrétaire aux Affaires Interplanétaires. « Les Malarkiens font toujours ce genre de blague. ».

Le Secrétaire au Commerce se redressa avec raideur, donnant dans une dignité outrée qui s'accordait bien avec ses rares cheveux gris. « Ce n'est pas une blague, monsieur.

— Nous sommes des Solariens, expliqua Bradley Edgerton, avec une légitime irritation. Pour être plus exact, nous sommes...

— Pour moi, vous avez l'air de Malarkiens. » Le fonctionnaire grommela sans bouger d'un pouce tandis qu'un poids sur son bureau se mettait à léviter puis retombait lourdement de lui-même sur la table comme pour souligner son scepticisme.

Les humains s'efforcèrent de ne pas regarder. Le personnage était plein de bizarreries dans ce genre. « Ça leur ressemblerait bien de chercher à donner le coup d'envoi à une chasse au *vataar* sauvage sur quelque monde imaginaire.

— Pour être plus exact, poursuivit le Secrétaire aux Affaires Interplanétaires avec obstination, nous sommes Solcensiriens, c'est le nom composé par lequel nous désignons les trois systèmes, Sol, Centaure et Sirius que nous habitons. Jusqu'à ces derniers temps, nous

étions dans l'ignorance complète de l'existence de la Grande Communauté galactique. »

Le fonctionnaire s'adossa à son fauteuil, ses yeux protubérants à facettes fixèrent le mur éloigné. Une des excroissances en forme de vrille sur son front vacilla. C'était un ordre. Aussitôt un assistant se matérialisa à côté du bureau.

« Regardez ce que vous avez sur trois systèmes appelés Sol, Centaure et Sirius, commanda le fonctionnaire. Je veux des renseignements complets sur leur position et la date du premier contact. »

L'assistant eut un signe affirmatif et disparut.

Edgerton agrippa le rebord du bureau. « Mais vous ne les trouverez pas dans vos fiches ! C'est pourquoi nous sommes ici. Nous voulons nous inscrire pour bénéficier des privilèges commerciaux.

— Toveen affirme que nous détenons une fortune en matières premières extrêmement recherchées, s'empressa d'ajouter Edgerton. Et nous avons tant à gagner à ce rapprochement. »

Ses yeux se posèrent sur le mur qui devint transparent sous l'imperceptible pression du regard. Visiblement intimidé, il contempla les spirales élancées des tours, les rampes tournantes et l'énorme étendue de Mégapolis – une ville à côté de laquelle les plus modernes métropoles solcensiriennes avaient l'air de bourgades de province.

Le fonctionnaire eut un regard interrogateur. « Qui est Toveen ? »

Munsford se détendit, satisfait de ce qu'enfin la conversation prenait un sens. « Toveen est un négociant indépendant. Une nouvelle route l'a amené à traverser l'un de nos systèmes où il a rencontré un navire centauren.

— Il nous a parlé de la Communauté, enchaîna Edgerton, et il a mis son assimilateur linguistique pour la Grande Galaxie à notre disposition. C'est lui qui nous a menés ici dans son navire. »

Munsford posa les mains sur la table dans un geste d'impatience.

« Maintenant allez-vous nous inscrire ?

— Oh ! je ne peux le faire, déclara le fonctionnaire d'une voix cassante. Ici, ce n'est que la Division des traits raciaux du département de la Coordination galactique. Je suppose qu'il vous faut aller au bureau des Conventions commerciales. »

*

* *

Mégapolis était immense et prodigieuse et elle couvrait entièrement la surface de Centralia – un puissant édifice aux dimensions colossales qui symbolisait le triomphe de l'Homme galactique sur son environnement stellaire. C'était un endroit qui

accueillait les représentants d'un millier de races différentes. Une merveille de couleurs fantastiques et de solides fonctionnels, tout en jardins et en magnifiques fontaines, en buildings élancés et en grandioses statues – autant de produits d'une technologie que la maigre science solcensirienne ne pouvait même pas concevoir.

Pour Munsford, c'était un mélange de puissance et de lustre propre à inspirer la terreur. Il en avait les sens glacés. Edgerton, le menton dans sa main, regardait avec morosité à travers les fenêtres du glisseur de surface qui avançait sans effort le long de la rampe ultrarapide.

« Il semble que nous n'aboutissions nulle part, Andrew, soupira-t-il. À frapper à un bureau puis à un autre, sans jamais tomber sur la bonne... »

Le Secrétaire au Commerce étreignit l'épaule de son compagnon. « Nous réussissons, dit-il avec détermination. Il le faut. Il y a dix milliards d'hommes chez nous qui attendent tous de voir s'ouvrir une nouvelle et glorieuse ère. »

Edgerton eut un rire sans joie. Il passa sa main sur son crâne chauve qui brillait sous la lumière chaude et réconfortante du soleil orange vif de Centralia. « C'est drôle. J'ai la même impression. On est comme une tribu de sauvages d'avant l'ère spatiale qui viennent tout juste de découvrir la civilisation et qui attendent patiemment que toutes les merveilles de la science et de la culture se répandent sur eux. »

Puis il tourna vers Munsford un regard tendu « Suppose qu'on ne nous accepte pas ? »

Le pilote, un homme en costume défait, sans couleurs, avec une tête rouge cerise et les stigmates d'un bourlingueur, se retourna à demi.

« Vous serez acceptés – si c'est ce que vous voulez », prophétisa-t-il.

Munsford se pencha en avant. « Mais imaginez que nous n'ayons pas les qualifications, Toveen ? »

— Qu'est-ce ce qui se passera s'ils ne nous acceptent pas ? »

Toveen se mit à rire. « Ils vous accepteront quand ils seront au courant pour tout ce carbone et ce silicone.

— J'imagine, acquiesça Munsford, le seul problème est de frapper à la bonne porte pour que la mécanique se mette en marche. »

Le pilote lança le véhicule sur une étroite rampe ascensionnelle qui grimpait en une spirale interminable autour d'un bâtiment en aiguille. Puis il freina et s'arrêta devant une imposante porte en surplomb.

« Je pense que c'est ici le bureau des Conventions commerciales. » Il descendit avec eux et enclencha le pilotage automatique qui s'occupa de garer la voiture. « Attendez ici, je vais vérifier. » Toveen disparut sous la voûte d'entrée. Munsford et Edgerton se rapprochèrent de l'étincelant mur de métal afin de ne pas

gêner la circulation des piétons qui s'engageaient sur le couloir mobile.

Ce couloir qui faisait l'émerveillement du Secrétaire au Commerce était un prodigieux triomphe de la science mécanique. Bien qu'il fût ininterrompu et infini, il paraissait malgré tout marquer une sorte de halte devant l'entrée, gardant cependant la même vitesse dans les deux sens de part et d'autre de la porte.

Se détachant du couloir, le regard de Munsford erra, fasciné, le long des rampes et des spires et des envolées de tours qui obscurcissaient le ciel et plongeaient les rues au sol dans une ombre dense.

Le Secrétaire aux Affaires Interplanétaires lui donna un coup de coude. Il regarda autour de lui, conscient soudain de son air ahuri de péquenot débarquant d'une planète de troisième zone. Il voulut se dérober aux regards amusés des nombreux métropolitains. Edgerton eut un geste embarrassé vers le public qu'ils avaient attiré. « Nous nous conduisons sans doute comme les résidents des satellites quand ils viennent sur Terre Nouvelle pour la première fois.

— Pour des diplomates solcensiriens, approuva Munsford, je suppose que nous aurions intérêt à secouer la paille de nos cheveux. »

Ils se demandaient si leurs jaquettes, leurs pantalons à rayures et leurs gants de daim ne contribuaient pas, par contraste avec les vêtements pleins de couleurs et d'originalité de ceux qui les entouraient, à accentuer leur aspect d'étranger.

Edgerton jeta un coup d'œil à sa canne et à ses guêtres. « Regardons les choses en face, Andrew, dit-il d'une voix abattue. Il va nous être difficile de soutenir honorablement notre dignité sur Centralia.

— Un jour, Bradley, nous en ferons partie, promet Munsford. Un jour, les ressortissants solcensiriens déambuleront dans Mégapolis avec la même indifférence blasée que n'importe quel citoyen galactique. »

Il y eut un violent bruit de choc.

Munsford regarda par-dessus la barrière de la plate-forme d'atterrissage. Deux voitures chargées de passagers étaient entrées en collision sur une rampe beaucoup plus basse et il n'en restait qu'un amas de ferrailles tordues mêlées de corps à demi mutilés. La circulation s'interrompit dans des grincements tandis qu'un véhicule officiel tombait du ciel débarquant hommes et équipement. Les corps en bouillie furent retirés de la carcasse en miettes et étendus sur des civières. On appliqua dessus des couvercles métalliques en forme de coupole puis on tourna quelques boutons. Après un court moment, les couvercles furent retirés.

Les victimes tout étourdiées se levèrent des civières et se dirigèrent

d'un pas incertain vers la voiture de convalescence qui les attendait.

« Mon Dieu ! s'exclama Munsford d'émerveillement. Il nous faudra dix millions d'années pour atteindre ce degré de technologie médicale ! »

Quelqu'un lui tapa sur l'épaule. « Contrôle fiduciaire, s'il vous plaît. »

Il se retourna. En face de lui se tenait un homme en uniforme à la peau chitineuse et pourvu de bras curieusement mal placés qui ressemblaient plutôt à des pinces.

« Je vous demande pardon, fit stupidement Munsford.

Contrôle fiduciaire. Chargé de contrôler la circulation des faux, expliqua l'homme en uniforme, lui passant rapidement une plaque sous le nez. Je suis un enquêteur ambulant au service du département des Vraies Monnaies.

— Oh ! » Munsford fit mine d'avoir compris. « Que désirez-vous ?

— Je dois contrôler votre argent. Montrez-moi votre numéraire. »

Il recula d'un pas. Un appareil ressemblant à un oblitérateur monté sur pieds fusiformes se matérialisa devant les deux hommes sur le palier de débarquement.

Munsford et Edgerton vidèrent leur portefeuille et tendirent les billets que leur avait avancés Toveen.

L'inspecteur les introduisit à un bout de l'appareil qui cliqueta, mâchonna, les rejeta de l'autre côté en piles enveloppées. Il tendit les piles aux délégués solcensiriens. La machine ronronna doucement, émit un éclat vert et disparut.

« Tout est en ordre, admit l'homme en uniforme qui mit le pied sur le trottoir roulant. Profitez bien de votre séjour. »

Le trottoir mobile l'emporta à toute allure loin de leur vue.

« Dites donc ! s'exclama Munsford. Vous ne pensez pas que ?... »

Il eut un regard méfiant vers sa pile de billets.

Mais Edgerton avait déjà défait sa liasse. Abandonnant toute dignité pour l'occasion, il jura en exhibant des feuilles de papier blanc d'une virginité accablante.

Toveen sortait à grands pas de l'immeuble. Il vit leurs expressions et jeta un coup d'œil connaisseur aux bordereaux sans valeur.

« Les gars, vous vous êtes bien fait avoir.

— Voleur ! cria Edgerton. Police !

— Ça ne vous servira à rien, dit Toveen. Ils se contenteront de vous expliquer poliment que la protection civile ne s'étend pas aux non-inscrits. Venez, c'est l'immeuble des Conventions commerciales. »

*

* *

L'employé derrière le comptoir aurait à peine pu être qualifié

d'humanoïde. Ses traits prédominants avaient quelque chose du saurien, avec en plus des yeux de reptile et une peau à grosses écailles.

« C'est exact, confirma-t-il. Le bureau des Conventions commerciales supervise les rapports entre les divers systèmes et agglomérations stellaires. »

Edgerton était visiblement soulagé. « Alors c'est bien l'endroit qu'il nous faut. »

Il posa sa canne et ses gants sur le comptoir. « Mr. Munsford et moi-même représentons un système tristellaire composé de cinq mondes pourvus d'immenses réserves de silicone, de carbone et de composés ferreux. Nous pourrions exporter entre autres produits... »

Il se lança sur le sujet avec animation.

Munsford, entre-temps, méditait avec quelque inquiétude sa décevante expérience avec le crime sur Mégalogopolis. Il se reprocha sa jobardise. Bien sûr, il n'aurait pas dû se laisser prendre au séduisant vernis de la Communauté galactique, du moins aussi complètement. Ainsi le crime *n'avait pas* été totalement éradiqué de la culture finale. Ainsi en subsistait-il *encore* des vestiges. Et alors ? D'un point de vue universel, le crime n'était rien de plus que la prérogative d'activités individuelles perverses – du non-conformisme. Et, en tant que tel, il était inévitablement concomitant de l'intelligence.

Ayant ainsi rationalisé l'anachronisme que constituait la présence du vice sur Utopie, Munsford trouva plus facile d'abreuver ses conceptions philosophiques aux aspects plus brillants de la civilisation galactique – ses inimaginables réalisations scientifiques, ses techniques, ses prodiges de transport et de communication, son incroyable avance médicale et...

« Oui, nous sommes très fiers de notre niveau culturel. » L'employé avait soudain interrompu le cours des pensées de Munsford.

Celui-ci eut un hoquet de saisissement. L'employé détourna les yeux, embarrassé. « Je m'excuse, mais vous rayonniez et j'ai été emporté par l'intensité de votre processus mental... Bon, Mr. Edgerton, de quoi étiez-vous en train de parler ? »

Munsford considéra le saurien avec respect tout en se demandant combien de races galactiques étaient télépathes. Puis, alors qu'il examinait le personnage plus en détail, il eut soudain la révélation, sous cette enveloppe étrange, d'une incroyable sagesse, d'une sagesse d'un genre qui ne pouvait appartenir qu'à une espèce extraordinairement vivace.

« Toutes les espèces galactiques sont vivaces, expliqua le saurien. Mais notre longévité n'est pas innée. Le temps de vie de la culture candidate moyenne, au moment où nous la contactons, peut être artificiellement accru, estimons-nous, d'au moins dix fois. »

Cette révélation inspira humilité et stupéfaction à Munsford. Pour

lui-même qui avait déjà vécu la plus grande partie de sa vie, cela ne signifiait sans doute pas grand-chose. Mais pour ses petits-enfants – pour les milliards de jeunes, pour les nouveau-nés...

« Pour commencer, déclarait alors l'employé à Edgerton, je dois vous préciser que tout chargement est frappé d'une taxe d'un montant égal à cinquante-six pour cent de la valeur payable en monnaie galactique ou à soixante et onze pour cent en denrées livrables. »

Munsford eut un haut-le-corps. « Cinquante-six pour cent ! Soixante et onze pour cent ! C'est plutôt raide, non ?

— Comprenez-nous bien, monsieur, quand il faut coordonner les courants vitaux du commerce galactique et pourvoir aux besoins de dix mille cultures, il faut de l'argent. »

Le Secrétaire au Commerce s'apaisa docilement. Bien sûr qu'il fallait de l'argent pour gérer la Galaxie. À vrai dire, c'est lui qui avait été ridicule de ne pas envisager l'existence de taxes sur le commerce, de tarifs et de commissions pour les services gouvernementaux. Dieu sait ce que coûtait déjà l'administration des affaires sur Solcensir !

L'employé frotta ses pinces l'une contre l'autre. « Maintenant, si vous voulez bien me montrer vos certificats d'inscription et d'incorporation, nous mettrons la machine en route. »

Munsford eut un mouvement de recul. « Mais c'est pour ça que nous sommes ici, pour nous inscrire et être incorporés dans la Communauté ! »

Le saurien se raidit avec humeur. « Désolé, dit-il sèchement. Il y a eu malentendu. Nous ne pouvons donner suite à aucun contrat tant que vous n'êtes pas officiellement inscrits. »

Edgerton commença à montrer de l'énervement.

« Écoutez – nous avons déjà fait cinq bureaux ! » Mais le Secrétaire au Commerce prit la chose avec philosophie. Il était naturel que la routine officielle et les délais exaspérants soient accrus en proportion par rapport à ce qu'ils étaient au sein d'une société sommaire et primitive comme Solcensir. Quand même, on aurait pu imaginer qu'avec une administration aussi évoluée que celle de la Communauté galactique sur Mégapolis, le moyen aurait été trouvé d'accélérer le train-train.

« Si j'ai un conseil à vous donner, suggéra l'employé, c'est de vous lever de bon matin demain. Et d'essayer le département des Liaisons, du Plan et de l'Enregistrement. C'est la voie normale d'accès. »

*

* *

Les petits plats importés des lointaines régions de la Galaxie pesaient toujours lourdement sur l'estomac de Munsford qui s'était installé, somnolent, dans un des fauteuils galbés de la salle de

relaxation des transits.

Edgerton et Toveen, sortant de la salle à manger, traversèrent à grands pas le salon, et se coulèrent paresseusement dans un fauteuil de part et d'autre de lui.

« Vous, mes bonshommes, vous y tenez drôlement à cette histoire d'inscription, lança le vieux routier de l'espace avec flegme. Si c'était moi, il y a longtemps que je serais reparti. »

Le Secrétaire au Commerce lui jeta un regard. « La culture galactique n'a pas l'air de vous passionner. Pourquoi ? »

Toveen haussa les épaules. « Chacun ses goûts, je dis toujours. Pour moi, c'est trop compliqué. Quand vous m'aurez payé tous les deux pour vous avoir mis en contact avec Mégapolis, j'aurai ce que je veux.

— Êtes-vous sûr, demanda Edgerton, qu'une propriété domaniale sur Nouvelle-Terre vous suffira ?

— Que pourrais-je souhaiter d'autre ? »

Même sur les cinq mondes solcensiriens, se rappelait Munsford, il y avait toujours eu, ça et là, des inadaptés – des mécontents pour qui l'existence civilisée représentait une succession ininterrompue de complications et de contraintes. Sur Terre, certains se retiraient même pour aller mener des existences Spartiates dans l'arrière-pays. Nouvelle-Terre serait tout simplement pour Toveen son arrière-pays.

Plusieurs des murs de la salle de relaxation avaient paru se liquéfier et, maintenant, ils étaient comme des fenêtres ouvertes sur d'immenses et superbes vues des mondes de l'espace. Les dioramas reproduisaient des images d'une stupéfiante diversité. C'était en même temps étrange et remarquable.

C'est alors seulement que Munsford commença à apprécier l'ampleur de la Communauté galactique et les miracles d'un système qui parvenait à y maintenir le calme et l'ordre.

Il se pencha vers Edgerton. « J'aimerais vraiment assister à une de leurs sessions législatives, pas toi ? » demanda-t-il, revenant à la langue solcensirienne.

Le Secrétaire aux Affaires Interplanétaires se tassa dans son fauteuil, plissant le front. « Je me demande si nous arriverions à comprendre leur procédure parlementaire. Ce doit être totalement différent de notre concept de gouvernement. »

Munsford acquiesça gravement. « Les principes de notre Constitution auraient à côté des airs de code pour la chasse au scalp. »

Edgerton hocha la tête d'un air songeur. « Imagine l'élimination totale de tous les stratagèmes politiques. Plus de querelles autour des actes législatifs. Plus de mesures en douce. Plus de clause additionnelle. Plus de manœuvres protectionnistes, de décrets répressifs, de manifestations hostiles. » Le Secrétaire aux

Affaires Interplanétaires se leva en soupirant. « Nous ferions mieux d'aller nous coucher. Avec un peu de chance, nous en terminerons demain. »

Munsford lui empoigna le bras. « Tu sais quoi, Bradley ? Je viens juste de comprendre que si nous n'arrivons nulle part, c'est parce que notre attitude est mauvaise. Nous avons l'air de quémander, nous avons l'air empruntés, dépassés par les merveilles qui nous entourent. »

Il se leva et rectifia soigneusement le pli de son habit, aplatit les ourlets de ses gants. « Nous devons conserver notre dignité et nous souvenir de nos droits. Que cela leur plaise ou non, la culture solcensirienne fait *d'ores et déjà* partie intégrante de la Galaxie. Ils *doivent* nous accepter. »

Edgerton se redressa et brandit sa canne avec vigueur. « Par l'espace ! Tu as raison, Andrew ! Nous sommes les représentants dûment accrédités de dix milliards d'individus. Nous... »

Un homme de haute taille, maigre, avec une peau orange pâle, leur faisait face. « Je vous prie de m'excuser. Vous ignorez qui je suis, naturellement ? »

Munsford lui jeta un regard sévère. Là-bas, chez eux, c'était une des méthodes d'approche classiques des mendiants.

« Nous l'ignorons, en effet, dit Edgerton, distant lui aussi.

— Pourquoi devrions-nous, cher Monsieur ? »

On pouvait lire la détresse sur le visage de l'homme à la toge. « Il faut que je trouve quelqu'un pour m'identifier. J'ai égaré mes lettres de créances ; ils ne m'admettront jamais devant le Grand Conseil. Et c'est la seule chance que j'ai de les empêcher de passer notre loi à la moulinette.

« À moins, peut-être, poursuivit-il avec volubilité, que nous puissions conclure un marché avec le système popaldanien en appuyant leur proposition de construction de six mille nouveaux ports spatiaux.

— Il faut que vous les empêchiez de passer quelle *loi* à la moulinette ? demanda Munsford qui n'avait pas oublié qu'il s'était déjà fait avoir.

— La loi visant à les empêcher d'imposer aux Clarkiens une ségrégation spatiale de vingt-deux pieds. »

Munsford eut un regard en biais. « Qui sont les Clarkiens et pourquoi le Conseil veut-il imposer cette démarcation ?

— Les cent trois milliards de citoyens du système de Clark. Nous sommes réceptifs par voie télépathique sur une distance de vingt-deux pieds. Et je trouve que ce n'est pas juste. Pourquoi devrais-je, moi, le Premier Ministre de tout un système, me tenir impérativement à vingt-deux pieds de vous, simplement parce que je peux voir, par exemple,

que vous avez passé deux week-ends sur un yacht orbital avec une jeune dame, un mois avant d'être élu à votre première fonction publique ? »

Le secrétaire au Commerce s'étouffa dans une quinte de toux et son visage devint presque aussi rouge que celui de Toveen. Il lança un regard à Edgerton puis s'écarta du Clarkien.

*
* *

D'Loon, le directeur du département des Liaisons, du Plan et de l'Enregistrement était fort agité. Deux fois grand comme Munsford, il avait l'air terrible et imposant en arpentant son bureau.

« Impossible ! déclara-t-il. Absolument impossible ! »

Munsford se crispa.

« Qu'on ait laissé passer un monde, à la rigueur, poursuivit D'Loon sur un ton vindicatif, mais un véritable empire de cinq mondes en plein essor... »

Il laissa sa pensée en suspens sur une note de profonde amertume et s'écroula dans son fauteuil.

« Je crois pouvoir vous éclairer, intervint Toveen. Sol, Centaure et Sirius sont dans le secteur Quatorze-Jaune. »

Les traits du directeur se contractèrent dans un éclair soudain de compréhension. « La zone des perturbations ! Mais il a été établi il y a des milliers d'années que tous les corps stellaires dans le Quatorze-Jaune sont du type larmanien Triple-Z – c'est-à-dire incapables de développer une vie intelligente même du plus bas niveau.

— De toute évidence, votre étude était incomplète, dit Edgerton avec agacement. Maintenant voudriez-vous prendre notre demande d'inscription en considération ? »

Le visage morose, le directeur tripotait d'un air absent divers objets sur son bureau. « Il le faudra, naturellement. Mais quelle sera exactement la procédure, je l'ignore. J'imagine qu'il devra y avoir une sorte d'audience interdépartementale. »

Un peu plus de routine administrative. Munsford lutta contre un sentiment croissant de désespoir.

Les mains de D'Loon firent entendre un son explosif lorsqu'il les abattit sur ses cuisses. « Nous verrons. Dans tous les cas, je ne veux pas perdre votre trace à vous deux. Ça ne me plairait pas de savoir qu'il y a une culture en plein essor, quelque part dans la zone des perturbations, et qu'il me faudra trois ou quatre mille ans pour la trouver.

— Cette audience, demanda le secrétaire au Commerce, quand sera-t-elle fixée ?

— Aussitôt que possible. »

Munsford songea un instant aux mois qui passaient.

D'Loon sourit. « En attendant vous pouvez préparer votre offre officielle. »

Munsford dévisagea le directeur. « Notre offre ?

— Une politesse d'usage que la Communauté attend de toutes les cultures néophytes. Vous pouvez la considérer comme un droit d'inscription. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit importante – disons vingt-cinq ans de production de vos dix principales denrées. »

Munsford coula un regard douloureux en direction d'Edgerton et de Toveen. L'expression satisfaite sur le visage du marchand lui rappela ce qu'il leur avait dit de la marche souvent compliquée et décevante des affaires dans la Grande Communauté.

« Qui aurait jamais cru que Quatorze-Jaune puisse produire quelque chose ? lança D'Loon rêveur. Tenez, je vais vous montrer quelque chose », dit-il en se levant.

Il les conduisit à travers la pièce jusqu'à une immense porte métallique. Une lumière scintillante en jaillit lorsqu'il manœuvra la poignée.

Hésitants, les deux diplomates et Toveen le suivirent à travers une pièce sommairement meublée puis dans une galerie noyée dans la sombre et moite humidité de la nuit.

Il était tout à fait évident qu'ils n'étaient plus sur Centralia. Au-dessus de leur tête, une gerbe incroyablement dense d'étoiles étrangères brillait avec éclat – comme une galaxie en miniature.

« Apparemment, c'est la première fois que vous faites connaissance avec le télémetteur », observa le géant. Du geste, il leur indiqua la magnifique étendue stellaire. « La zone des perturbations, vue de Taddolp VI, à la limite du secteur Quatorze-Jaune. Soixante-quatorze millions de soleils et pas un qui vaille un clou excepté les vôtres. »

Ébloui, Munsford reporta son regard sur le voile de lumière pulsante qui tombait de la porte intérieure. De Centralia à Dieu sait où *dans l'espace en un seul pas !* Quand dans la sphère solcensirienne, le voyage de Terre à Nouvelle-Terre était encore une affaire de deux ans ou à peu près !

Il était certain maintenant qu'il ne serait pas difficile de convaincre le gouvernement solcensirien que cinquante ans même de leurs dix denrées principales ne serait pas payer trop cher un seul article de la technologie galactique – le secret du télémetteur.

*

* *

Munsford et Edgerton furent pris sous le charme de Mégalopolis. La découverte de ses prodiges architecturaux, de ses incroyables réalisations scientifiques, de sa culture si dynamique et

extraordinairement développée finit par les absorber tellement qu'ils en devinrent comme des enfants explorant quelque extravagant et fabuleux pays des merveilles.

Et bientôt, le secrétaire au Commerce ne se préoccupa plus que d'établir l'ordre de priorité dans lequel les caractéristiques déterminantes de cet univers prodigieux devraient être reproduites dans les mondes solcensiriens. D'abord, bien sûr, il faudrait qu'ils aient le télémetteur. Ensuite, le secret de longue vie. Ensuite, un catalogue entièrement nouveau de techniques médicales. Enfin, peut-être aussi, la faculté de télékinèse.

La liste des merveilles s'allongea rapidement et atteignit si tôt de telles proportions que Munsford ne tarda pas à croire qu'il faudrait des années à une commission spéciale d'hommes de science solcensiriens pour assimiler la phénoménale technologie de la Communauté galactique.

Les deux diplomates en étaient encore à établir leur liste, trois jours plus tard, lorsque le courrier du Grand Conseil arriva au quartier des transits avec les convocations.

Il les délivra sur un plateau de métal étincelant, tandis qu'une suite de musiciens sanglés dans leurs uniformes entonnait une fanfare et que des suivants déroulaient devant eux un luxueux tapis jusqu'au couloir roulant. Dehors, une somptueuse voiture aérienne les attendait.

Elle les emporta, rasant les plus hautes flèches de Mégapolis alors qu'une escorte de véhicules plus petits les encadraient, toutes sirènes hurlantes.

Munsford s'enfonça avec satisfaction dans la banquette rembourrée. On les traitait selon les règles. Enfin on déployait pour eux les marques de considération officielle dues à leur qualité de diplomates représentant dix milliards de citoyens.

Le vol jusqu'à la chambre d'audience fut bref dans la mesure où, ironie du sort, le building où ils auraient dû se rendre en premier lieu n'était à guère plus d'un kilomètre du port spatial.

Un autre tapis fut déroulé au bas du navire jusqu'à l'entrée où des trompettes sonnèrent à leurs oreilles une fanfare triomphale. Puis, Munsford et Edgerton, la tête haute, se frayèrent un passage à travers un cordon de dignitaires. Des bannières flottaient aux corniches du bâtiment ; un orchestre joua un air de réjouissance et la foule, par milliers, agglutinée autour de l'entrée, les salua d'une ovation.

Toveen arriva en retard dans un taxi aérien ; il leur adressa un sourire de félicitation, leur faisant comprendre qu'il les attendrait dehors.

La chambre d'audience était caverneuse, avec un immense plafond en dôme. Munsford et Edgerton furent conduits sans tarder à l'estrade d'honneur tandis que les personnalités du gouvernement prenaient place autour de grandes tables rondes.

Un homme d'un âge avancé, très digne dans sa toge flottante, avec une noble crinière d'épais cheveux blancs se leva et un silence respectueux tomba dans l'assemblée.

« Je vous salue, psalmodia-t-il gravement. Par la voix de son président, le Grand Conseil vous souhaite une cordiale bienvenue en tant que représentants de votre peuple. Et nous avons le plaisir d'annoncer la réception officielle de Solcensir comme le tout dernier membre de la Grande Communauté coopérative. »

Munsford demeura immobile, la tête penchée et les yeux clos. Solcensir avait gagné. Ils y étaient.

Quelle importance qu'ils aient à payer au bureau des Conventions commerciales une taxe de cinquante-six pour cent sur la valeur de la cargaison ? Ou que les cinq mondes aient à régler au département des Liaisons, du Plan et de l'Enregistrement un droit d'inscription égal à vingt-cinq ans de production de leurs dix denrées principales ? Solcensir *en* faisait partie et c'était tout ce qui importait.

Un individu dont le visage hâve paraissait presque humain se leva à la table réservée au « département du Travail et des Statistiques de production ».

« Quelle est votre population ? demanda-t-il.

— Dix milliards, répondit Edgerton avec fierté.

— Population active ? »

Munsford porta le doigt à sa tempe d'un air réfléchi. « Eh bien, environ la moitié, je suppose.

— Vingt-cinq pour cent, cela fait un milliard. Nous attendons de vous que vous opériez la sélection et les fassiez inscrire. »

Munsford fronça les sourcils. « Les inscrire, pourquoi ?

— Placement dans les départements et les bureaux auxiliaires de la Grande Communauté. D'ordinaire nous demandons trente-cinq pour cent. Mais seulement après un siècle de sociétariat. La Communauté doit être convenablement représentée sur les mondes constituants, figurez-vous. »

Edgerton se pencha d'un air méfiant. « Qui supporte les charges ? Qui paie les salaires ?

— Les mondes membres, naturellement. Vous ne voulez pas que la Communauté règle les factures pour les services que vous recevez, non ? »

Les épaules de Munsford s'affaissèrent. Cinquante-six pour cent de la cargaison livrable, il pouvait le comprendre. Il pouvait même justifier les vingt-cinq ans de production des dix denrées principales.

Mais ça...

« À partir de quand pouvons-nous envoyer une équipe d'inspecteurs fiscaux ? » C'était un minuscule petit bonhomme aux airs de lutin qui avait posé la question à la table du département des Impôts fonciers.

Munsford épongea nerveusement son front avec un mouchoir.

« Inspecteurs fiscaux ? Vous ne voulez pas dire... ? »

— Mon cher Monsieur, vous avez à charge de participer à la subvention de l'administration galactique par une taxe annuelle de cinq pour cent sur tous les biens fonciers publics ou privés. »

Munsford se cabra en signe de protestation. « Dites donc, attendez un peu. Je... »

Quelqu'un se leva à la table du bureau de l'Amélioration des semences. « Serait-ce trop tôt le mois prochain pour envoyer une équipe de généticiens ? »

La bouche du Secrétaire au Commerce semblait condamnée à bâiller maintenant et le mouchoir ruisselait.

« Nous attendons une coopération totale, enchaîna le directeur du département, si nous devons conformer Solcensir aux standards galactiques. »

Il s'approcha de l'estrade et examina attentivement les deux diplomates. Son regard s'attarda plus particulièrement sur Munsford. « À vue de nez, si vous représentez un type répandu, il faudra envisager un sérieux déchet.

— Dites donc ! Je... »

Edgerton lui saisit le bras. « Du calme, Andrew. » Le président les toisa. « Il semble, Messieurs, que vous n'avez pas été pleinement informés des obligations auxquelles s'engagent les cultures néophytes dès lors que la Grande Communauté établit des rapports avec elles.

— En effet, non, avoua prestement Edgerton, le mouchoir pressé sur son front. Mais nous avons hâte de les connaître. Nous brûlons de satisfaire à toutes. »

Munsford le regarda avec une stupéfaction choquée. « Mais, Bradley, tu ne veux pas... »

— Pour l'amour du Ciel, Andrew, murmura l'autre. Chuuttt ! »

Quelqu'un bondit à la table du département des Configurations. « Nous comptons sur vous pour nous fournir des documents cartographiques précis de toutes les terres émergées de vos planètes de façon à pouvoir coordonner l'aménagement des ouvrages de défense.

— Il y a aussi le problème de la conscription galactique, enchaîna un porte-parole à la table de la Mobilisation des Effectifs. Les conditions de votre participation pour ce département sont de dix pour cent de tous les mâles éligibles, cinq pour cent des femelles et deux et demi pour cent des neutres, s'il y en a.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de conscription et

d'ouvrages de défense, bredouilla Munsford. Il y a la guerre quelque part ? »

Le président rit. « Nulle part, bien entendu. Et nous veillerons à ce que cela demeure ainsi. Mais une préparation sans faille est seule à même de décourager les Andromédiens. Vous comprenez cela, n'est-ce pas ? »

— Naturellement, répondit le secrétaire aux Affaires interplanétaires avec enthousiasme, en même temps qu'il faisait signe de l'œil à Munsford. Et nous serons très honorés d'apporter notre contribution. »

Le secrétaire au Commerce, perçant enfin la stratégie d'Edgerton, renchérit à son tour. « Tout à fait honorés. »

Le porte-parole du département de la Défense était à nouveau sur pieds. « Splendide. Vous comprendrez alors pourquoi il importe que nous soit cédé le quart de la superficie de toutes les terres émergées à des fins de fortifications.

— Mais, demanda Edgerton avec sollicitude, vous laisserez l'entretien des troupes à notre charge, n'est-ce pas ? »

Le responsable de la Défense sourit. « Pour les quatre cinquièmes seulement. La Grande Communauté paie le reste. »

Une silhouette familière se dressa à la table du département des Liaisons, du Plan et de l'Enregistrement. « Voyons, commença-t-il avec entrain, où disiez-vous qu'était situé l'empire de Solcensir ?

— Dans la zone des perturbations, répondit Munsford avec entrain.

— Cela, nous le savons. Mais il y a soixante-quatorze millions de soleils dans cette région. Quelles sont les coordonnées exactes de Sol, Centaure et Sirius ?

Oh ! fit Munsford innocemment, Toveen possède cette information. C'est lui qui nous a trouvés, vous savez. Il faut que nous la lui demandions. Il est dehors pour le moment. »

Bras dessus bras dessous, Munsford et le Secrétaire aux Affaires interplanétaires entreprirent de remonter le couloir.

Le bourdonnement des conversations emplit aussitôt l'immense salle d'audience. Le président se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, croisant les bras avec patience.

« Nous revenons tout de suite », lança Edgerton par-dessus son épaule.

À quoi Munsford ajouta dans un souffle : « Plutôt crever ! »

*
* *

Centralia se réduisit à un disque de la taille d'un petit pois masqué par la traînée de feu de la fusée qui s'élançait vers les régions introuvables de l'hyper-espace.

Pris soudain d'inquiétude, le vieux routier demanda : « Mes chances d'avoir ce domaine sur Nouvelle-Terre ne sont pas menacées au moins ? »

— Au contraire, le rassura Munsford, rien ne nous fera plus plaisir que de vous avoir pour hôte permanent. Ainsi vous n'aurez pas l'occasion de dire à qui que ce soit où se trouve Solcensir.

— Mais, s'empressa d'ajouter Edgerton, il faudra inclure ce navire dans le marché.

— Dites donc, les gars, gronda Toveen. Si je voulais rester à la botte du bureau des Liaisons, je n'irais pas me lancer dans une balade cosmique du côté de la zone des perturbations. »

Munsford corrigea dédaigneusement. « Quand nous serons arrivés chez nous, c'est dans une balade solitaire qu'il se lancera ce navire et dans une direction bien précise – droit vers le Soleil. »

Toveen hocha la tête. « Je vois, dit-il. Dans ce cas, si vous voulez bien m'excuser. »

*
* *

Il brancha le pilotage automatique, se leva, s'étira, jeta un regard désinvolte aux deux diplomates puis recula de quelques pas pour entrer dans sa cabine.

Il ferma la porte à clef.

Pendant une seconde il écouta et, enfin satisfait, il tira une valise de dessous sa couchette. Il en rabattit le couvercle, découvrant un châssis métallique pourvu d'une profusion d'organes électroniques et de boutons moletés.

« Ici Toveen », dit-il d'une voix douce.

Silence.

« Ici Toveen », répéta-t-il, haussant légèrement le ton.

Il y eut un déclic et un murmure s'éleva de la valise. Enfin, une voix aussi douce que la sienne répondit : « Nous vous écoutons, Toveen.

— Nous quittons Andromède à l'instant, chuchota Toveen, un œil sur la porte. Nous faisons route vers leur galaxie. Ils veulent détruire ce navire. »

Hésitation dans la valise. « Ah ! fit prudemment la voix, c'est un problème. Nous ne serons pas en mesure de venir vous secourir.

— Me secourir ? Hey, je veux rester là ! Ça doit être une vie agréable. D'ailleurs, je vais vous dire, en regardant la civilisation galactique avec leurs yeux, je commence à avoir les réactions que nous voulions qu'ils aient. Je pense que j'aimerai cette existence rustique et calme sur Nouvelle-Terre. »

Il y eut un toussotement en manière d'avertissement.

« Oh ! ne vous inquiétez pas, fit Toveen avec placidité, je ne dirai aucun mal de notre civilisation andromédienne. Sauf à eux, bien sûr. Je continuerai à lâcher quelques petites allusions concernant la fière et imprévisible Andromède. »

La voix avertit : « N'en faites pas trop, Toveen. Nous ne voulons pas qu'ils aient d'arrière-pensées et finissent par décider de rejoindre la Fédération galactique imaginaire... Bien, j'imagine que c'est un adieu, Toveen. Vous nous manquerez. »

La voix entonna un chant rituel. « Au nom du peuple d'Andromède, je salue la pleine réalisation de votre mission. Les trois cent treize cultures galactiques, maintenant parfaitement endoctrinées, éviteront les tentatives de rapprochement avec d'autres cultures, laissant les Andromédiens vivre en paix. Votre sacrifice n'aura pas été vain. Le peuple des systèmes andromédiens ne l'oubliera pas. » Il y eut un autre déclic et la voix s'éteignit.

Toveen, le visage fendu d'un large sourire, reposa le couvercle, ferma la valise et la glissa de nouveau sous le lit. Elle était son seul contact avec sa civilisation maternelle dans la nébuleuse d'Andromède. Il eut une hésitation puis, pensant aux sauriens télépathes et aux fouille-cerveaux qui pullulaient sur le monde où il était né, il la retira, ouvrit le couvercle et s'empara d'un marteau.

En trente secondes, sans s'arrêter de glousser, il l'avait réduite en miettes.

Traduit par ÉRIC DELORME.
Diplomatie Coop.

© Galaxy Publishing Corporation, 1966.
© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

BLACKSWORD

Par : A.J. Offut

Il n'est déjà pas commode, dit-on dans certains milieux, de gouverner un État de notre vieille Terre. Que sera-ce alors que de faire régner un minimum d'ordre dans le cadre d'une ligue galactique entre des centaines de mondes que tout séparera, les institutions politiques, la langue, l'histoire et surtout les intérêts. Il y faudra sans doute au moins autant de ruse que de poigne.

PREMIER TEMPS

L'EMPLOYÉ de l'hôtel hochait obstinément la tête. « Je suis navré, Monsieur, Mr. Blacksword est un hôte privilégié, un ami de la direction. Vu les circonstances... (Il hésita) la conclusion de ses récentes activités et la malveillance qui le menace de sources diverses, je crains que nous ne devions refuser... »

Le petit homme griffonna quelque chose sur une feuille de papier à l'en-tête de l'hôtel. « Voudriez-vous avoir l'obligeance de faire parvenir ceci à Mr. Blacksword ? Il comprendra, je crois. »

L'employé considéra le papier d'un air dubitatif. « Boîte 91, c'est tout ? »

Le petit homme inclina la tête.

L'employé regarda par-dessus l'épaule du petit homme qui se retourna. Deux gardes se tenaient à moins d'un mètre derrière lui. Deux costauds et armés. Des gardes du corps de l'Union, sans aucun doute.

L'un d'entre eux se saisit du bout de papier. « Je porterai ceci moi-même à Mr. Blacksword. Veuillez rester ici. »

Le petit homme hocha la tête et le garde se dirigea vers l'ascenseur. Son compagnon ne bougea pas d'un pouce, les yeux rivés sur le petit

homme.

« Vous n'avez pas besoin de me regarder comme ça, dit ce dernier, je ne vais pas m'envoler. Je n'ai pas non plus de bombes, d'armes, de poison ou je ne sais quoi. Je suppose que vous avez un permis pour *votre* arme ? Puis-je le voir ? »

Le gars fouilla dans sa veste et tendit un porte-carte en cuir.

« Hummm... Union de protection, secteur 110. Affecté à Mr. G.P. Blacksword. Merci. » Le petit homme rendit les papiers et se détourna, ignorant le garde du corps.

Le voyant du téléphone intérieur clignota, l'employé appuya sur le bouton.

« Ici Blacksword. Fouillez-le et envoyez-le-moi.

— Entendu, Mr. Blacksword », répondit l'employé de l'hôtel.

Le petit homme eut un sourire angélique et leva les bras. Le garde le palpa soigneusement.

« Correct », dit-il. Le petit homme prit l'ascenseur. Le garde l'accompagna. Ils retrouvèrent le second protecteur dans le couloir et les deux hommes escortèrent le visiteur jusqu'à la porte de la chambre de Blacksword. Là, ils furent dûment identifiés par des voyants de contrôle lumineux puis la porte s'ouvrit.

G. Paul Blacksword était assis dans un fauteuil, fumant un cigare. « Entrez », dit-il de derrière un nuage de fumée et le petit homme pénétra dans la chambre.

Blacksword pressa un bouton sur le bras de son fauteuil et la porte se referma. Le petit homme se retourna et vit que les gardes n'avaient pas suivi.

« Seul ? demanda-t-il.

— Je ne suis pas paranoïaque, dit Blacksword. Seulement prudent. » Il sourit derrière son cigare. « Vous savez qui je suis, ajouta-t-il, alors je dois me couvrir.

— Keplar. A.J. Keplar. »

Blacksword salua d'un signe de tête sans se lever.

« Vous représentez ?

— Troie. »

Blacksword fronça les sourcils. « Troie ! » Il tourna la tête de côté avec une crispation de la bouche. « Eh bien, asseyez-vous donc, Mr. Keplar. Vous me pardonnerez de ne pas me lever... Vous n'ignorez sûrement pas que j'ai une mauvaise jambe. »

DEUXIÈME TEMPS

Le personnage connu sous le titre d'Épée Noire(2) tirait de son cigare des nuages de fumée blanche qu'il soufflait vers le plafond. « Comment se fait-il, Mr. Keplar, que Troie se trouve si soudainement dans le besoin d'un dictateur ?

— Mr. Blacksword...

— On ne m'appelle pas Monsieur, coupa Blacksword. Blacksword tout court. Un jour, je ne sais quel commentateur a été pris d'un coup de folie et mon nom s'est trouvé coupé en deux. Cela avait un son délicieusement romantique qui fit le bonheur des services de presse. Excusez-moi de vous avoir interrompu. Mais maintenant que c'est fait, prendrez-vous un verre avec moi ?

— Je crains que non, Mr... Pardon... Blacksword. Mais que cela ne vous en empêche pas. »

Blacksword eut un large sourire. De son doigt, il avait déjà sélectionné la touche commandant un scotch avec de la glace. Le servo commença à faire entendre des bruits puis le verre apparut sur le plateau où Blacksword le ramassa négligemment. « Troie est une dictature depuis trente et un ans, Blacksword, dit Keplar. Ces dix-sept dernières années, elle fut sous l'autorité du colonel Hines qui s'empara du pouvoir de la façon habituelle, par un coup d'État militaire. Comme vous avez dû l'apprendre par les nouvelles, il est mort très brusquement il y a quinze jours. Le pays estime qu'il ne se trouve personne sur Troie qui soit capable de prendre sa place. C'est pourquoi nous avons fait passer notre annonce.

— Mort brusquement, hein ? Comment ça ? » Keplar haussa les épaules. « Une fin pas très romantique pour un homme de la stature de Hines, je dois dire. Il a été victime d'une crise cardiaque.

— Je vois. Continuez.

— Cela résume à peu près tout, Monsieur. Les membres du Conseil ont délibéré pendant environ deux semaines sans trouver de successeur acceptable. Il va sans dire que ce ne furent pas les candidats qui manquèrent. Le général Farris, par exemple, tenta de s'emparer du pouvoir, mais le Conseil le prit de court et il finit assassiné par ses propres hommes.

— Vous dites que le Conseil s'est opposé à lui ? » Le petit homme inclina la tête. « Selon la loi de Tai, une dictature dotée d'un conseil de contrôle reste entre les mains de ce conseil s'il n'y a pas de dictateur et ce jusqu'à ce qu'un remplaçant ait été trouvé pour ce dictateur. »

Blacksword hocha la tête et aspira bruyamment une gorgée de son scotch.

« Nous avons décidé de faire passer une annonce, poursuivit Keplar. Lorsque la vôtre a paru, par coïncidence, au même moment, par curiosité, nous vous avons écrit. Quand nous avons reçu votre,

heu... réponse... disons laconique, nous nous sommes décidés à courir le risque d'entrer en contact avec vous. Bien sûr nous exigeons des références, mais nous connaissions vos antécédents.

— Merci, dit Blacksword, il est très flatteur d'être apprécié à sa juste valeur, surtout lorsqu'on cherche du travail. »

Blacksword sirotait son scotch et regardait Keplar tout en expirant des nuages de fumée de cigare. « Vous êtes un sacré menteur, Keplar. Il se trouve que je connais toute l'histoire. Primo : Troie est au bord de la guerre. Secondo : le Conseil a estimé que ce major général Farris ferait un meilleur commandant en temps de guerre que Hines. Donc vous avez assassiné Hines. Ou vous l'avez fait assassiner. Quand le major général Farris a voulu prendre le commandement, il a été tué par les membres de l'armée restés fidèles à Hines. Tertio : vous avez fichtrement besoin de moi et vous avez publié votre annonce *dès que* vous avez pris connaissance de la mienne.

« Naturellement, les circonstances ne sont pas claires, poursuivit Blacksword. Le peuple de Troie, par exemple, n'est pas au courant de l'intervention illégale du Conseil troyen. Mais vous avez été plutôt imprudent dans vos informations, et je suis sûr que Tai en sait aussi long que moi. Seulement, ils ne sont pas enclins à entrer en action, du moins tant que la situation ne s'éclaircit pas de façon satisfaisante. Il ne leur servirait à rien d'arrêter le Conseil en masse. D'accord, je ne suis pas *certain* de ce que j'avance. J'ai peu de contacts avec Terre Alta Imperata. Je me contente de supposer que leurs agents sont aussi efficaces que les miens. » Il sourit avec nonchalance. « Encore que moins bien payés. » Allons, Keplar, conclut Blacksword, vous n'espérez pas me faire avaler votre histoire, quand même ? Crénom ! avec les espions et les sources que j'ai, les machinations de votre Conseil sont aussi lumineuses que celles d'une troupe de boy-scouts. »

Blacksword se recolla le cigare dans la bouche et haussa le sourcil avec affectation comme s'il avait affaire aux millions de spectateurs du vidéo. Il lança un regard amusé au petit homme de Troie.

Keplar soupira et se frotta les mains. « C'était un test, bien entendu. Nous avons délibérément fabriqué cette histoire. Si vous étiez l'homme qu'il nous fallait, nous étions convaincus que vous ne couperiez pas dedans.

— Vous mentez *encore* ! dit Blacksword. Élégamment, je vous l'accorde. Mes compliments. J'admire les gens qui ont les pieds sur terre... C'est une qualité essentielle pour les vendeurs, les dictateurs et les diplomates. »

Blacksword leva les yeux vers le plafond, en veine de souvenirs. « Comme vous le savez sans doute, j'étais vendeur lorsque je me suis rendu pour la première fois sur Alsace. Un vendeur à vingt mille dollars l'an. Les pieds sur terre, c'était ma spécialité. J'avais deux

marottes : la lecture et l'étude. Je peux citer de mémoire des chapitres et des vers de Napoléon, de César, de Lee et d'Arthenburg. Étant bon vendeur, les pieds sur terre *et* grâce à l'appui de mes marottes, j'ai pu prendre Alsace lorsqu'ils décidèrent de tenter une dictature. J'ai régné en maître absolu pendant sept ans. Puis les Alsaciens optèrent pour une démocratie – les imbéciles ! – et, conformément à la loi de Tai, je donnai ma démission et quittai la planète. Malheureusement, il s'est trouvé un crétin fanatique pour me tirer dessus. Comme ça, non seulement j'en suis pour un job, mais aussi pour une jambe. »

Blacksword regarda à nouveau Kepler, tira sur son cigare et sourit. « Toutes mes excuses, il n'entrait pas dans mes intentions de vous raconter ma vie – mais je suppose que c'est naturel – on ne peut pas faire un bon dictateur – ou même un bon vendeur – sans une certaine dose d'égocentrisme. »

Il regarda Kepler dans les yeux. « De même qu'on ne peut pas faire un bon diplomate sans être un menteur patenté. Je pense que vous ne mettez pas en doute ce double axiome, Kepler. Votre histoire n'avait rien d'un test. Vous m'avez sous-estimé. Vous pensiez que je ne serais peut-être pas tenté de parler de Troie sachant ce qui était *véritablement* arrivé à votre dernier maître. Et, naturellement, vous ne voulez pas que l'histoire s'ébruite. Si quelqu'un – *quelqu'un* – Kepler, révèle publiquement que Hines a été assassiné par des agents du Conseil troyen, Tai ne pourra pas se désintéresser de la nouvelle et il lui faudra bien engager des poursuites. »

L'ex-dictateur de la planète Alsace se pencha et pointa son cigare vers Kepler. « Je pense maintenant que nous nous comprenons parfaitement. Voulez-vous discuter des conditions ? »

Kepler soupira. « Allons-y », dit-il.

TROISIÈME TEMPS

Le commandant prit le rapport. Il portait le tampon « Terra Alta Imperata : *Top secret* ». Et il était cacheté. Il poussa le paquet dans le décacheteur et attendit que le solide sceau de sécurité fût brisé. Puis il sortit un dossier marqué « *Troie-Blacksword*. » La première page résumait l'affaire de la mort du dictateur de Troie, la tentative infructueuse de prise de pouvoir par Farris, et le meurtre de ce même Farris par l'armée. Puis il y avait un récapitulatif concernant ce que Tai savait des données actuelles de la situation.

Le commandant tourna la page, lut un moment puis poussa d'une

chiquenaude le bouton de son interphone. « Venez ici un moment, Jack. »

Le jeune lieutenant entra et ferma la porte derrière lui. Il vit le cachet *Top secret* et poussa le verrou.

« Asseyez-vous. Je veux que vous entendiez ceci. Fumez, si vous voulez. »

C'était une habitude du commandant de lire à voix haute les rapports à son subordonné. Il disait qu'ils y gagnaient l'un et l'autre une connaissance plus approfondie qu'en épluchant et digérant lesdits rapports individuellement.

« Commençons par un petit topo pour nous rafraîchir la mémoire, dit le commandant. En voici un qui a été réduit jusqu'à la trame, il a été abrégé et épluché – heu – sept fois. »

Le lieutenant sourit et détourna vivement la tête. « Un bref résumé de la situation troyo-macédonienne, lut le commandant. Il y a cinq planètes dans le système hellène. Troie, Macédoine, Monos, Deuteros et Tritos. Troie et Macédoine, les plus importantes, sont pleinement habitées. Monos, Deuteros et Tritos n'ont jamais été colonisées bien que Monos soit habitable par les humains.

« Des tensions existent entre Troie et Macédoine pour les raisons fondamentales suivantes :

« 1. Ils ont des systèmes de gouvernement différents. Troie est une dictature, Macédoine une monarchie constitutionnelle ;

« 2. Ils n'ont jamais été capables de mettre sur pied un accord commercial satisfaisant pour les deux parties ;

« 3. Ils ont été incapables de mettre sur pied un accord d'exploitation des trois autres mondes de leur système ;

« 4 Ils ont, de façon répétée, décliné les offres d'aide et/ou de médiation de Tai ;

« 5 Tai est donc contrainte de suivre une politique stricte de non-intervention avec le système hellène. »

Le commandant reposa la page du dossier. « Maintenant, passons aux événements actuels », dit-il. Il parcourut la première page du rapport et leva les yeux. « Nous savons que le 13 mars, Troie a fait passer une annonce requérant un dictateur, sous le seul indicatif d'un numéro de boîte postale. Au même moment, Blacksword faisait passer une demande d'emploi – une coïncidence, à première vue. Mais nous savons également que Troie a placé son annonce *après* avoir vu celle de Blacksword.

— Autrement dit, c'est lui qu'il voulait », dit le lieutenant.

Avec un hochement de tête, le commandant revint au rapport.

« Le 22 mars, A.J. Kepler, vice-président de la Deuxième Chambre de contrôle troyenne, est arrivé sur la Lune. Il s'est aussitôt rendu à l'hôtel Starlight où il a été admis à pénétrer dans la chambre occupée

par G.P. Blacksword, dictateur fraîchement démissionnaire de la planète Alsace, désormais une démocratie.

« Blacksword et Keplar se sont entretenus pendant deux heures et trente-sept minutes. Au terme de cet entretien, Blacksword a annoncé son départ et lui et Keplar, accompagnés par deux gardes armés de l'Union de protection, ont pris un taxi pour le port. Les quatre hommes sont montés à bord du navire troyen Ilium, mais, quelques minutes plus tard, les gardes sont descendus et repartis, leurs armes à la ceinture.

— De toute évidence, on les avait congédiés. » Le commandant leva les yeux et fit une grimace. « De toute évidence, répéta-t-il avec une pointe d'ironie. Voilà un agent qui aime le détail. Ces histoires de mousquetaires vous montent à la tête quelquefois. Hummm... Le port fut aussitôt dégagé pour l'Ilium qui s'élança vers Troie. Fin du rapport. » Il prit une autre feuille.

« L'Ilium atterrit sur Troie le 24 mars. A.J. Keplar, vice-président, etc., etc., etc. Ah ! là : le 26 mars, G. Paul Blacksword entre dans ses fonctions de dictateur de Troie. Son premier acte est d'accuser le président du Conseil Wood de haute trahison. Wood et le tueur à gages tenus pour les assassins de l'ex-dictateur de Troie sont mis à la disposition de Tai.

« Dans son réquisitoire, Blacksword affirme que personne d'autre sur la planète n'est impliqué dans le meurtre de Hines. Wood et l'assassin sont envoyés sur Terre sous bonne garde. »

Le commandant leva les yeux. « Il se trouve que nous savons, Jack, que la décision d'assassiner Hines fut votée par le Conseil tout entier et adoptée à l'unanimité. L'arrestation de Wood et du tueur, ce fut la combine de Blacksword pour se concilier le peuple de Troie. D'autre part, il ne souhaitait pas le moins du monde avoir à remplacer tous les membres du Conseil.

— Adroit personnage », marmonna le lieutenant. Le commandant sourit. « C'est vraiment le moins qu'on puisse en dire, Jack. Tai a décidé d'accepter de recueillir Wood et de laisser tomber l'affaire. Nous non plus ne souhaitons pas particulièrement mettre tout le Conseil en accusation. D'ailleurs si nous agissions ainsi maintenant, nous aurions du même coup Blacksword sur le dos.

— Mais nous avons quelque chose contre lui, dit le lieutenant, pour l'avenir. »

Le commandant hocha la tête et reprit sa lecture. « En même temps, Blacksword a informé le Conseil de sa préférence personnelle pour Keplar au poste de président. Le Conseil a donc élu Keplar à ce poste.

— Cela a tout l'air d'un marché, remarqua le lieutenant.

— Naturellement. Une entente secrète entre Blacksword et Keplar,

par-dessus le contrat qui lie celui-ci au Conseil, dit le commandant. Sur ce, Blacksword s'est immédiatement enfermé avec les hommes de l'état-major troyen pour une session qui a duré toute une nuit. Le 28 mars, Blacksword, Keplar et le ministre des Affaires étrangères Cole, se sont envolés pour la planète Macédoine à bord de l'Ilium. Fin du rapport. »

Le commandant commença une nouvelle page. « Sur Macédoine, Blacksword, Keplar et Cole ont rencontré le roi Robert et les membres du corps diplomatique. Les entretiens se sont poursuivis durant trois jours. Après quoi la délégation troyenne est repartie pour Troie. Aussitôt, le roi Robert a convoqué le haut état-major de Macédoine. Opinion : La guerre entre Macédoine et Troie est imminente. Fin du rapport. »

Le commandant passa à une autre page. « Dans une allocution mondiovisée, le 6 avril, le dictateur Blacksword a fait savoir au peuple de Troie que Macédoine se montrait d'une inadmissible insolence dans ses exigences et qu'il fallait peut-être « devoir faire appel à vous, peuple de Troie, à la jeunesse loyale pour protéger la planète contre les agresseurs macédoniens ». Le discours fut suivi d'une explosion de démonstrations anti-macédoniennes à travers tout le pays. Opinion : entrée en guerre immédiate.

— Donc, c'est la guerre, commenta le lieutenant.

— Bon Dieu, on s'attend à ça depuis huit ans, Mais la présence de Blacksword change pas mal de choses. Le coefficient de probabilité s'établissait à 83 contre 20 en faveur de Macédoine, le 20 mars. Le 8 avril, il était tombé à 60. Aujourd'hui, il a chuté de dix points et le coefficient est de 60-40 en faveur de Blacksword. Selon notre ordinateur, bien sûr. Les services de presse persistent à donner un coefficient de victoire supérieur à Macédoine, mais ils n'ont pas nos informations. »

Le lieutenant siffla. « Un homme seul.

— Un homme seul. Il est fort à ce point-là. Il réalise des choses même si ses méthodes ne sont ni très humaines ni très populaires. Voyez Alsace. C'est à coups de fouet qu'il en a fait une puissance, mais ses méthodes ont tellement choqué qu'ils ont voté pour une démocratie. »

Le lieutenant hocha la tête. « Qu'est-ce qu'on fait ?

— Nous... Je préfère réserver ma réponse là-dessus, Jack, au moins tant que je n'ai pas votre opinion. Qu'en pensez-vous ? »

Le lieutenant considéra le problème, pesant soigneusement les facteurs dans sa tête. « Le différend est entre Troie et Macédoine, exclusivement. Aucun autre monde n'est impliqué... Pas de danger immédiat possible pour Tai... Ce sont deux planètes de la série C... Je suis d'avis de ne rien faire. Tai n'a aucun motif pour intervenir à moins

que Blacksword... Non, il est trop malin. On ne fait rien. » Il lança un regard interrogatif à son supérieur et lut la confirmation de sa décision dans les yeux du commandant.

« Exact. Ce ne sont pas nos affaires. Laissons-les entrer en guerre. Mais nous ferons un tout petit peu mieux que rien. Nous observerons. Comme toujours. Tai reste à l'écart et observe. » Le commandant parapha le rapport. « Cachez ceci et faites-le parvenir au quartier général, Jack. À propos, avez-vous quelque chose de prévu vendredi soir avec Alice ? Que diriez-vous d'un bridge chez nous ? »

QUATRIÈME TEMPS

D'au moins trois mètres de long sur la moitié de large, le bureau était vide de papiers, livres ou décacheteur. Il y avait un calendrier dessus, une boîte à cigares, deux cendriers et un vidéophone. Dans un coin se trouvait un panneau avec des commandes. Le bureau et, derrière lui, le fauteuil à pivot donnaient une impression de grandeur – de grandeur et de puissance.

L'homme derrière le bureau était grand, lui aussi, et il était clair qu'il exerçait un vaste pouvoir, qu'il en avait l'habitude et qu'il savait l'exercer.

D'après ce qu'on voyait dépasser du dessus du bureau, il ne devait pas faire moins d'un mètre quatre-vingt-dix. Il y avait une distance musclée d'au moins soixante centimètres entre ses épaules. Le cou était épais et la tête par-dessus, massive et ronde. Le visage était légèrement rouge, les cheveux bruns parsemés de gris ras. Le nez était trop gros, même pour l'homme qui le portait. Les sourcils étaient broussailleux et sombres sans les traces grises des cheveux. Et dessous, très ronds, très sombres, il y avait deux yeux noirs qui étincelaient, perçaient comme des forêts en diamant.

Les mains étaient les plus grandes que Gorham avait jamais vues, et les plus poilues. Le cigare, comme tous les cigares pour Gorham, empestait. L'homme-singe (le singe-homme) derrière le bureau le sortait rarement de sa bouche, et quand il le faisait, de deux doigts velus, le bout était une pulpe humide complètement écrasée.

Lorsque Gorham était entré, le cigare jaillissait du visage comme un deuxième nez.

« Capitaine Gorham, si je ne me trompe, dit le gros homme, le cigare allant et venant dans sa bouche. Entrez et asseyez-vous, Capitaine. Il y a des années que je ne mords plus. »

Le capitaine Gorham s'approcha du bureau, hésita et s'assit. La chaise de ce côté du bureau était infiniment plus petite et ses pieds avant plus courts que ceux de derrière.

« Vous me pardonnerez de ne pas me lever, Capitaine, mais, comme vous le savez sans doute, je suis infirme. Si vous êtes comme moi, vous ne devez pas daigner serrer la main d'un homme assis.

— Bien sûr », dit Gorham. Il croisa les jambes.

« À la vérité, ce n'est pas vrai, enchaîna le gros homme. Ma jambe est en parfait état. Je ne me lève pas parce que cela me donne un avantage – l'autre se trouve dans une situation inconfortable. Cette chaise est inconfortable, non ?

— Eh bien, je ne...

— Bien sûr qu'elle est inconfortable. Inconfortable à dessein et pour la même raison. Je vous offrirais bien un cigare, capitaine Gorham, mais il est tellement visible que le mien vous incommode horriblement que je ne ferai pas l'effort d'essayer.

— Je ne fume ja...

— Que puis-je faire pour vous, capitaine Gorham ? »

Gorham rassembla ses forces. « Mr. Blacksword...

— On aurait dû vous prévenir, capitaine Gorham. On ne m'appelle pas Monsieur. Blacksword suffit. Un nom que mon père m'a donné en un seul mot et qu'un speaker de la G.B.S. a pris la liberté de couper en deux. Mais désolé de vous avoir interrompu. Poursuivez, je vous prie. »

Les yeux noirs transperçaient Gorham qui s'éclaircit la gorge. Puis il accrocha le regard et attendit encore une dizaine de secondes.

« Quand vous aurez fini d'essayer de me mettre mal à l'aise, Blacksword, je voudrais vous parler un moment et m'en repartir. J'ai des affaires urgentes ailleurs. »

Blacksword le dévisagea puis il s'arracha le cigare des lèvres et se laissa retomber dans le fauteuil à pivot en riant. Suivant la coutume établie depuis des siècles chez les fauteuils à pivot, celui de Blacksword craqua.

« Eh bien, j'en suis pour mes frais ! Mes excuses les plus sincères, Capitaine. » Il éclata de rire. « Mes plus sincères excuses ! Un moment, voulez-vous ? »

Il se pencha sur l'immense bureau et brancha le vidéophone. « Apportez une chaise confortable ici, voulez-vous et... » Il leva la tête, un sourcil dressé. « J'ai conscience que vous êtes de service, Capitaine, mais vous n'allez pas forcer un homme à boire seul, n'est-ce pas ?

— Certainement pas. Grave entorse au protocole.

— Deux scotch avec de la glace, ajouta Blacksword dans le vidéophone, jetant un regard radieux à Gorham. Vite. »

Il coupa et se radossa, le cigare de nouveau à la bouche. « Autant

discuter du temps, Capitaine. Le S.O.B. nous interromprait sans nul doute au beau milieu d'une phrase cruciale.

— Agréable le temps que vous avez ici, remarqua Gorham.

— Très. Navré d'avoir dû en priver votre homme l'autre jour. Mais regardons les choses en face, Capitaine, il est une honte pour Tai. » Blacksword secoua la tête. « L'espion le plus minable que j'ai *jamais* vu.

— Je crains de n'avoir pas la plus petite idée de ce dont vous parlez, fit Gorham avec un sourire.

— Bien sûr que non. Oh ! je m'en moque – c'est pourquoi je l'ai viré de mon équipe soi-disant pour avoir séduit une des filles de cuisine. Mais comprenons-nous bien, elle était payée pour le séduire. »

Le capitaine Gorham haussa les épaules. « Faites comme bon vous semble.

— La règle de ma vie. C'est pour cela que je garde mon pilote. C'est un sacré bon pilote et j'ai l'intention de le laisser rendre ses rapports à ses supérieurs de la Tai. D'ailleurs, il sera surpris quand il verra le nouvel uniforme que je lui destine. Vert et bleu ! »

Gorham baissa les yeux vers son propre uniforme vert et bleu de la Tai, avec une grimace légèrement écoeurée.

« Ah ! Je pense que ce fauteuil vous paraîtra un peu plus confortable, capitaine Gorham. Merci, Swahili. » Blacksword prit les verres et en tendit un à Gorham après que celui-ci se fut installé dans le nouveau fauteuil.

« Une de mes manies, dit Blacksword, claquant des lèvres. J'appelle toujours mes serviteurs Swahili. » Il se renversa dans son fauteuil et se mit à remuer la glace dans son verre. « J'ai fait appel à un représentant de Tai, capitaine Gorham, parce qu'il me semble devoir connaître votre opinion sur la situation entre Troie et Macédoine. »

Gorham parut avaler de travers.

« Monsieur ?

— Pour autant que je puisse en juger, Tai n'a aucune raison d'intervenir ici, expliqua Blacksword.

— Autant que je puisse en juger, Blacksword, vous ne vous trompez pas, dit Gorham, vous connaissez notre politique.

— Celle du grand frère. De l'épaule pour pleurer. De la main secourable en cas de danger. Du refus d'intervenir tant que personne ne menace la sécurité galactique. La généreuse politique habituelle de Tai. Mes espions m'ont informé sur ce point, mais je veux l'entendre de bonne bouche. »

Gorham rédigea mentalement une note demandant un contrôle approfondi de ses hommes.

« Je tiens aussi à vous assurer que je n'ai absolument aucune intention de menacer quiconque hormis les Macédoniens. Que

d'ailleurs je ne menace pas. Ce sont eux, en l'occurrence, qui font des histoires.

— C'est très sage de votre part, dit Gorham. En ce cas, nous continuerons à garder l'œil sur vous tout en restant à l'écart de la dispute. Par ailleurs, il ne faudra pas s'attendre à ce que nous prêtions assistance à la planète vaincue.

— Oh ! certes non. Mais la Terre s'en chargera, naturellement. Elle débarque toujours au bon moment. C'est presque intéressant d'être vaincu, on n'a qu'à laisser cette bonne vieille Terre intervenir et vous remettre sur pieds. »

Gorham eut un sourire ironique. « Mais vous n'avez sûrement pas l'intention d'être vaincu, n'est-ce pas ? »

Blacksword souffla bruyamment. « Capitaine, il y a peut-être encore un point que nous devons rendre bien clair entre nous. Tai sera fort satisfaite de savoir ceci. Quelque chose que vos espions ignorent et ne peuvent pas savoir. Je n'ai absolument pas la moindre intention d'être battu, parce que je n'ai pas la moindre intention de me battre. »

CINQUIÈME TEMPS

Le gros homme au malodorant cigare fut propulsé dans le bureau de Vassily Kearney, le président de Terre Unie.

Remarquant le cigare, le président Kearney s'en alluma un des siens avec délice.

« Faut être très prudent avec ça, fit-il observer. Diplomatie, vous comprenez. Il y a des gens qui n'aiment pas la fumée de cigare.

— C'est bien pour ça que je ne suis pas réputé pour ma diplomatie, l'informa Blacksword. Est-ce un véritable havane ? »

Kearney inclina la tête, tournant le cigare avec amour entre ses doigts. « Une de nos principales exportations.

— Je ne le sais que trop bien, cracha Blacksword. Ils coûtent quarante dollars pièce sur Troie. »

Kearney tendit l'humidificateur. « À la Maison Blanche, ils sont offerts gracieusement à nos invités », dit-il avec un sourire radieux. Blacksword se servit une poignée de cigares dont il bourra ses poches. Il écrasa soigneusement le sien dans le cendrier, alluma le havane et tira un nuage de fumée à faire envie à n'importe quelle fusée de la préhistoire spatiale.

Kearney contempla le mégot écrabouillé.

« Je n'ignore pas que votre temps est précieux, président Kearney,

souffla Blacksword, aussi m'efforcerai-je d'en user le moins possible. Comme vous avez dû en être informé, je suis maintenant affilié à Troie.

— Ah ! oui. En qualité de dictateur. » Blacksword prit un air méditatif. « Je viens de penser à quelque chose. Je ne vais pas vider la fille de la blanchisserie. Celle qui a l'accent terrien et un émetteur de poche. Elle ne trouve pas grand-chose et elle est très agréable à regarder. »

Kearney toussa. « Je... heu... comprends que Troie et Macédoine sont au bord de la guerre. » Il avait l'air très malheureux.

Blacksword hocha la tête et se renfonça dans son fauteuil. « On dirait bien, dit-il, je suis heureux que vous évoquiez le sujet. C'est de cela surtout que je voulais vous parler.

— Oui, j'imagine que c'est au sujet du plan d'ai...

— D'une certaine façon. D'ailleurs comment ce plan d'aide serait-il mis en œuvre ?

— C'est une de nos plus vieilles... heu, traditions, dit Kearney, secouant la tête d'un air de regret. Nous sommes la planète mère, comprenez-vous, et, d'une manière ou d'une autre, nous avons toujours perpétué la tradition qui consiste à aider les peuples vaincus à se remettre sur pieds.

— Je vois, compatit Blacksword. Voilà qui doit coûter un paquet de petite monnaie à la Terre.

— Mon cher ami ! s'écria Kearney. Vous n'avez pas idée ! Il faudrait que vous voyiez le montant de la dette mondiale !

— Dans ce cas, vous devez être heureux d'éviter de telles dépenses chaque fois qu'il est possible. Ce qui explique la présence de vos espions sur toutes les planètes habitées de la Galaxie, j'imagine. »

Le président parut embarrassé. « Ah ! Mr. Blacksword... au sujet de votre... heu... fille de blanchisserie. Nous...

— Mille excuses d'avoir évoqué mes problèmes de ménage, coupa Blacksword. À combien estimeriez-vous le coût d'un plan d'aide à, disons, Troie ou Macédoine ? »

Kearney tendit les mains brusquement. « *N'importe quel prix !* En fonction, naturellement, du degré de destruction.

— Un véritable holocauste, dit Blacksword, balançant négligemment la main. Disons 40 pour 100 de destruction. »

Kearney poussa un gémissement.

« Ce *peut* être évité, Mr. le Président », dit Blacksword.

Kearney tourna vers lui un regard interrogateur. Et plein d'espoir.

« Je veux empêcher une guerre. Moi-même. Seul. Je déteste me montrer vaniteux, mais je doute sérieusement que qui que ce soit d'autre puisse en faire autant. »

Kearney entreprit de le remercier au nom de toute la Terre.

Blacksword leva une main. « C'est assez embarrassant, dit-il, affichant une mine chagrine, mais nous aurions besoin d'une petite somme pour réussir le coup. Sans qu'une balle soit tirée, ajouta-t-il doucereusement alors que Kearney ouvrait grand la bouche. Une très petite somme, comparée au coût du plan d'aide. Nous avons pensé à un demi-million.

— Dieu du Ciel ! Mon cher ami...

— Vous ne devez pas oublier, insista Blacksword, que Troie est une planète très pauvre, mais que ce sera une grande guerre.

— Est-ce tout ce que cela coûtera ? acheva Kearney.

— Et... » Les lèvres pincées, Blacksword eut un hochement de tête solennel. L'affaire était réglée. « Pas de guerre, c'est garanti ! »

Kearney était visiblement ravi. Mais il pensa à se montrer politique. « Nous aurions besoin d'une assurance...

— La Deuxième Chambre de contrôle troyenne m'a autorisé à rédiger un accord stipulant qu'en cas de guerre, Troie ne ferait pas appel à la Terre. Signé de moi, en ma qualité de dictateur de Troie. » Sa main sortit de sa poche tenant un stylo et un cigare. Il remit tendrement le cigare en place.

Au comble de la joie, Kearney tira des feuillets à en-tête d'un tiroir du bureau.

« Oh ! l'accord est déjà prêt. Il a fallu en discuter avec le Conseil avant mon départ, naturellement, expliqua Blacksword avec un sourire engageant. Il n'y manque que nos signatures.

— Naturellement », dit le président. « Naturellement ! »

Ils signèrent.

« Maintenant, il faut penser au problème pratique, dit Blacksword. Je crois savoir que dans une démocratie, le peuple doit être consulté sur les dépen...

— Nullement, nullement ! Pas pour la menue monnaie. Ça passe sur le budget de la Défense ou des Affaires étrangères ou sur autre chose. » Il appuya sur un bouton.

Dix minutes après, le chèque – établi personnellement au nom de Blacksword – était entre les mains de celui-ci et Kearney disait : « Ce fut un plaisir, Monsieur.

— Toujours heureux de traiter avec une démocratie », dit Blacksword, et il s'en alla.

Il mit une pièce dans le distributeur d'informations au coin de la rue et s'informa du dernier handicap dans la guerre prévue entre Troie et Macédoine.

« Selon l'ordinateur de la G.B.S., le coefficient est de 72,9 en faveur de Macédoine ; 27,1 pour Troie.

— Je vous conseille de vérifier auprès du haut commandement terrien, dit Blacksword qui poursuivit son chemin. Ah ! ce Kearney

mène bien sa barque ! »

S'arrêtant à une banque, un bloc plus loin, il ouvrit un compte. Le montant du dépôt l'amena dans le bureau du président qui appela la Maison Blanche pour confirmation du chèque d'un demi-million de dollars. La Maison Blanche se montra enchantée que Blacksword ouvre un compte sur Terre. Autant que le président de la Société planétaire de crédit.

« Très sage initiative, dit-il à Blacksword alors que celui-ci s'apprêtait à partir avec son chéquier. Nous sommes dans les affaires depuis cent soixante-seize ans et jamais nous n'avons... »

Blacksword n'écoutait pas et ne se souciait pas de ce que la banque n'avait pas fait en cent soixante-seize ans. Il s'empressa de sortir en tirant la jambe.

À la poste du coin, il remplit un chèque de 500 000 dollars sur son chéquier tout neuf, inscrivit « dépôt » et l'adressa à la Première Banque planétaire de la Lune, au compte personnel de G. Paul Blacksword.

Le propriétaire de la Première Banque planétaire de la Lune, G. Paul Blacksword s'envola alors pour Troie.

SIXIÈME TEMPS

Le lieutenant conduisit Blacksword chez le capitaine qui le conduisit chez le commandant qui l'escorta jusqu'au dernier étage chez le colonel.

« Blacksword ! s'exclama le colonel McClintock Entrez ! Asseyez-vous ! Que puis-je faire pour vous ? »

Blacksword s'assit promptement en se frottant la jambe. « Une visite d'affaire, Colonel », grogna-t-il.

Il décrocha le dernier havane gratis de ses lèvres et le pointa vers le colonel. « J'ai une plainte à déposer. »

Le colonel McClintock hocha la tête et joignit les deux mains. « Je vois. Je suis au courant naturellement du désaccord qui oppose Troie à Macédoine.., »

— Rien à voir. Je ne porte pas plainte contre Macédoine. Je porte plainte contre Tai en la personne du capitaine T.L. Gorham et cela engage vos galons, votre carrière et votre retraite. »

Le colonel McClintock souffla à en faire monter la densité de gaz carbonique dans la pièce.

« Monsieur ? »

Blacksword se pencha et tambourina sur le bureau de McClintock avec ses doigts trapus. « Est ce que je me trompe en estimant que le désaccord – comme vous dites – entre ma planète et Macédoine est notre affaire personnelle et que Tai n'a pas à intervenir ?

— Bien, je... Blacksword, je... oui. Et nous n'y avons pas fourré notre nez.

— Peut-être. Mais le capitaine Gorham si. J'ai confié au capitaine Gorham, dans mon bureau et de la manière la plus confidentielle, que je n'avais absolument pas la moindre intention de faire la guerre à Macédoine. »

Le colonel McClintock acquiesça d'un signe de tête. « Le capitaine Gorham m'a rapporté cette déclaration et je vous assure, Monsieur, que l'information n'a pas quitté ce bureau !

— L'information a quitté ce bureau, Colonel. Par la grande gueule de Gorham ! Et elle est allée loin ! Attendez ! Je suis loin d'avoir fini. Gorham s'est rendu directement chez le roi Robert de Macédoine et il a laissé entendre que je n'avais pas l'intention de me battre. J'imagine qu'il espérait les enchanter – eux non plus n'ont pas tellement envie de se battre – à l'idée qu'il n'y aurait pas de guerre et tout le mérite lui revenait. J'ai bien l'impression qu'il est en train de vous refaire par la bande. Il doit viser votre poste.

— La canaille !

— Bien sûr, enchaîna Blacksword, Macédoine fut enchantée. Si enchantée que les Macédoniens s'empressèrent aussitôt de multiplier leurs efforts offensifs sans plus s'occuper le moins du monde des dispositifs de défense. »

Le colonel ouvrit la bouche.

« Bon Dieu ! Je n'en ai pas encore terminé ! éructa Blacksword. Cela constitue un acte d'ingérence illégal de la part de Tai. Que Gorham ait été ou non autorisé, il représente Tai et il a lâché le morceau. Et c'est un homme à vous. Deux mots à votre supérieur, Colonel, et ce projet d'élevage de poulets que vous entretenez pour vos vieux jours tombera ici même, sans avoir jamais dépassé le stade de projet. Et votre carrière tombera avec lui. »

Le colonel McClintock eut un regard atterré. Il s'affaissa lentement sur sa chaise qui protesta en grinçant. Lorsqu'il retrouva finalement sa voix, elle était à peine moins grinçante que la chaise. « Et... et... ? »

Blacksword se renfonça dans son fauteuil avec un air de satisfaction. « Et pourquoi est-ce que je suis venu vous voir, vous et non votre supérieur ? Parce que, jusqu'à présent, il n'y a jamais eu de problème entre nous. Et que vous pouvez régler ça facilement. Pour commencer, vous virez Gorham de la Tai. »

Le colonel garda un long silence, puis, reprenant espoir, il dit d'un ton pressant : « Et ensuite ?

— Ensuite. » La voix de Blacksword émanait d'un nuage de fumée. « Étant donné que mes sentiments ont été blessés et que mon plan a été mis en danger, et étant donné que mes sentiments et mes plans ne sont pas de la petite bière, ma grande douleur demande un demi-million de dollars pour s'apaiser. »

Le colonel McClintock sursauta dans son fauteuil, ses mains agrippèrent le rebord du bureau. « Mais, c'est du pur chan...

— Pur Blacksword(3), coupa Blacksword. Surveillez votre langage, Colonel. Mes sentiments pourraient encore souffrir un peu plus. Quel est le nom de votre supérieur, pendant que nous y sommes ? »

McClintock retomba dans son fauteuil. « Eh bien que le diable m'emporte !

— Il fera pire si vous ne sortez pas un chéquier ! tonna Blacksword. Et si vous ne signez pas cet accord authentifiant le chèque et m'assurant contre toute tentative saugrenue de votre part, telle qu'un blocage de paiement. » Il fit glisser le papier à travers le bureau. « Et pas de protestation saugrenue concernant la somme. Je peux vous citer au moins six comptes de Tai correspondant à six éventualités différentes et leur montant. Aucun ne sentira jamais un malheureux trou d'un demi-million. Vous voulez un stylo ? »

Il y eut un bref échange de mots touchant l'endroit où serait conservé l'accord portant les deux signatures. Blacksword, comme de bien entendu, s'éclipsa du bureau du colonel McClintock en tirant la jambe, mais avec le chèque et l'accord. Le colonel McClintock sortit à son tour peu après avec une solide migraine.

Blacksword expédia le chèque en recommandé avec la mention « pour dépôt » à la Société planétaire de crédit, puis il tira un chèque d'un montant de 500 000 dollars à son nom sur cette banque. Il y inscrivit la mention « pour dépôt » et l'envoya par courrier régulier, à la Première Banque planétaire de la Lune. Alors il s'envola pour Troie.

SEPTIÈME TEMPS

Le capitaine Gorham bondit. « Vous avez *quoi* ? »

— Vous m'avez entendu, dit Blacksword. J'ai dit au colonel McClintock que vous aviez laissé entendre aux Macédoniens que je n'avais pas l'intention de me battre. Pour sauver sa peau, il m'a signé un chèque plutôt confortable – peu importe sur quel fonds d'urgence de Tai il l'a tiré – et aussitôt il a engagé une procédure pour vous faire passer en cour martiale. Vous êtes cuit sur Tai, capitaine Gorham.

— Espèce de salopard – je n'ai pas – vous lui avez délibérément raconté un mensonge, Blacksword ! Pourquoi ? Que diable ai-je...

— Réduisez l'adrénaline, capitaine Gorham. Asseyez-vous. Là, ça va beaucoup mieux. Je veux vous faire entendre quelque chose. C'est un enregistrement de la conversation que nous avons eue ici il y a quinze jours. » Blacksword appuya sur un bouton.

« ...vous avoir interrompu. Poursuivez, je vous en prie, dit la voix enregistrée de Blacksword.

— Quand vous aurez fini d'essayer de me mettre mal à l'aise, Blacksword, je voudrais vous parler un moment et m'en repartir. J'ai des affaires urgentes ailleurs. » C'était la voix caustique de Gorham.

Blacksword arrêta l'appareil et regarda Gorham par-dessus son cigare.

« Vous n'allez pas me faire croire que vous m'avez joué ce tour à cause de cette remarque, demanda Gorham avec incrédulité.

— Je l'ai fait. À cause de cette remarque et des résultats d'une enquête très approfondie. Il se trouve que je vous aime beaucoup, Gorham. J'ai donc étudié un plan pour vous faire venir chez moi plutôt que de vous laisser gâcher votre santé et vos talents chez Tai. Entre parenthèses, je me suis arrangé pour récolter une compensation auprès de Tai, en même temps que j'inscrirais le colonel McClintock sur la liste de mes nouvelles acquisitions(4) »

Gorham se pencha par-dessus le gigantesque bureau.

« Et qu'est-ce qui pourrait m'empêcher d'aller porter toute l'histoire au siège du haut-commandement terrien ?

— Rien, sinon un brin de réflexion sérieuse. Vous n'êtes pas à Tai, Gorham. Vous le savez et je le sais. Vous êtes bel et bien à Blacksword. Laissez-moi vous apprendre que les hommes de Blacksword profitent de multiples occasions de voyager et de s'amuser, de fréquentes augmentations et des bonus et le meilleur des salaires. D'ailleurs, à ce sujet et en ce qui vous concerne, la rémunération de départ à laquelle j'ai pensé est considérablement supérieure à une paie de capitaine chez Tai. Ou, en l'occurrence, à une paie de commandant.

« Et ce n'est pas le seul attrait. Mes hommes et moi-même acceptons comme de bien entendu les pots-de-vin, je dirai même que nous sollicitons énergiquement ces rétributions supplémentaires. Tout ce que je demande en retour c'est de la loyauté et une bouche cousue. »

Blacksword se rassit confortablement et ralluma son cigare éteint. Il observa Gorham avec un petit sourire.

Gorham rendit le sourire. « Un vrai numéro de vendeur. Seulement ce n'était pas nécessaire. Vous saviez avant de commencer, n'est-ce pas ? J'imagine que votre plan prévoit mon immédiate démission de Tai ? »

Blacksword acquiesça d'un signe de tête. Il ouvrit un tiroir de son bureau et fit glisser un bon de virement à travers le bureau. Il indiquait que la somme de 25 000 dollars avait été versée au compte du capitaine T.L. Gorham.

« Les six premiers mois d'avance », dit Blacksword.

Gorham examina le bon le sourcil levé, remarqua que le dépôt était antidaté de quinze jours et sourit largement. Il le glissa sous sa tunique boutonnée et se leva.

« Gorham au rapport pour affectation, Monsieur. »

Blacksword éclata de rire. « Pas de ça. Je m'appelle Blacksword. Et nous ne faisons pas nos rapports ainsi. Je n'ai rien à faire des méthodes militaires. Du moelleux. »

Gorham planta ses mains dans ses poches. « Admettons que vous étiez absolument sûr de vous – et de moi. Mais si j'avais refusé ?

— Oh ! c'est vrai que j'ai oublié de vous dire, Tom. Vous serez surveillé. Et l'homme qui vous surveillera sera surveillé. Et... heu, j'espère que vous ne m'en voudrez pas, mais il y a cette affaire d'enregistrement. Voici un condensé de tout ce que vous avez dit ici. » D'une chiquenaude, il pressa le bouton à nouveau et, à nouveau, on entendit la voix de Gorham. « Cela vous donnera une idée de nos méthodes. »

« Quand vous aurez fini d'essayer de me mettre mal à l'aise, Blacksword. Je voudrais vous parler un moment et m'en repartir. J'ai des affaires urgentes ailleurs. Certainement pas, grave entorse au protocole. Agréable le temps que vous avez ici. Je crains de n'avoir pas la plus petite idée de ce dont vous parlez. Faites comme bon vous semble, Monsieur. Autant que je puisse en juger, Blacksword, vous ne vous trompez pas. Vous connaissez notre politique. C'est très sage de votre part. En ce cas, nous continuerons à garder l'œil sur vous, mais nous resterons à l'écart de la dispute. Par ailleurs, il ne faudra pas s'attendre à ce que nous prêtions assistance à la planète vaincue. Mais vous n'avez sûrement pas l'intention d'être battu. »

Gorham lança un regard interrogatif vers son nouvel employeur et haussa les épaules.

Blacksword eut un sourire épanoui. « Voici ce que mes experts en ont fait. » Sa main effleura l'appareil qui tournait toujours.

GORHAM : Vous n'avez sûrement pas l'intention d'être battu ?

BLACKSWORD : Bien sûr que non. Mais je veux que mes agissements restent dans l'ombre. Voici un chèque, capitaine Gorham. Libellé pour une somme de vingt-cinq mille dollars. Voulez-vous envisager...

GORHAM : Certainement pas. Grave entorse au protocole. Vous connaissez notre politique.

BLACKSWORD : Oh ! naturellement. Mais si je me contentais d'adresser ce chèque à votre banque...

GORHAM : Comme bon vous semble. C'est très sage de votre part. Bien entendu, il ne faudra pas s'attendre à ce que nous gardions un œil sur vous.

BLACKSWORD : Parfait. Ce fut un plaisir. Évidemment, cette petite affaire reste strictement entre nous.

GORHAM : Évidemment. En ce cas, j'ai des affaires urgentes ailleurs. Agréable le temps que vous avez ici.

BLACKSWORD : Ah ! très.

GORHAM : Je dois repartir.

BLACKSWORD : Parfait. Merci infiniment, capitaine Gorham.

Gorham le regarda fixement, puis il éclata de rire.

« Au moins, dans ce travail, je n'aurai jamais à m'inquiéter de la sagesse des ordres ou de la compétence de mon supérieur ! »

HUITIÈME TEMPS

Les éclaireurs macédoniens maintinrent sur Troie une surveillance sans relâche, guettant tout indice d'initiative belliqueuse. Les éclaireurs troyens maintinrent sur Macédoine une surveillance sans relâche, guettant tout indice d'initiative belliqueuse. De part et d'autre, les éclaireurs ne relevèrent aucun signe d'activité. De part et d'autre, ils furent donc fort surpris d'être sèchement rappelés à leurs bases.

Les Troyens furent arrêtés à l'instant où ils débarquèrent. À leurs protestations on répondit par un geste sec. Leurs regards suivirent la direction des doigts tendus.

Il y avait un satellite dans le ciel.

Non, pas un satellite – il était stationnaire. Une grosse chose ronde en métal, perchée sur le vide, loin (cent cinquante kilomètres, cent ? quelles dimensions avait la chose ?) au-dessus de leur capitale.

Ils furent conséquemment tous traduits en cour martiale pour grave négligence dans l'exercice de leurs fonctions. Ils ne comprirent jamais comment la chose était arrivée là. Mais elle venait de Macédoine et elle mit fin à la guerre avant qu'elle ne commence.

Les membres réunis de la Deuxième Chambre de Contrôle troyenne levèrent la tête lorsque le dictateur G. Paul Blacksword fit une brusque entrée en tirant la jambe.

« Bonjour, Messieurs. Il semble que les négociations soient à l'ordre du jour. »

Un conseiller – Frey – se leva et pointa le doigt vers lui. « Blacksword, nous vous avons engagé comme dictateur pour une

raison – pour gagner la guerre contre Macédoine ! » s'écria-t-il.

Il y eut de bruyantes marques d'assentiment.

Blacksword continua de marcher vers le podium. Il eut un signe de tête pour Keplar qui était assis et s'appuya un instant au pupitre. Puis il s'empara du marteau et donna un coup violent.

La tête vola à travers la pièce et s'écrasa dans un coin. Il lâcha le manche.

« La séance est ouverte ! Huissier, vous expulserez le conseiller Frey s'il n'est pas assis dans les dix secondes qui viennent. »

Blacksword regarda sa montre.

Le conseiller s'assit et leva immédiatement la main.

Blacksword étouffa un sourire derrière son cigare. « Okay, okay, j'ai entendu. Pas la peine de répéter. De toute évidence votre mémoire a besoin d'être rafraîchie, Conseiller. Vous dites que ce Conseil m'a engagé pour une raison – gagner la guerre contre Macédoine. Mmmm ? D'accord.

« Primo : il n'y a pas de guerre contre Macédoine et il n'y en avait pas lorsque j'ai été engagé. Deusio : ce n'est *pas* ce que stipule mon contrat. J'ai été sollicité pour ouvrir le commerce avec Macédoine et instituer avec elle une politique de participation concernant les trois mondes inhabités de ce système. Est-ce exact, Mr. le Président ? »

Keplar acquiesça sans un mot.

« Parfait. Autre chose maintenant. Pour vous personnellement, conseiller Frey, et pour toutes les personnes qui se trouvent dans cette pièce, personnellement aussi. J'ai fait la preuve de ma loyauté lorsque j'ai joué votre jeu dans l'affaire du meurtre du colonel Hines. Je vous rappelle en passant, parce que vous m'y contraignez, que nous sommes tous complices de dissimulation devant les autorités dans cette petite affaire. »

Frey perdit de sa morgue. Il fit mine de ne pas voir les regards qui s'échangeaient de toutes parts

« Bon. Maintenant, il y a un « satellite » dans notre ciel. C'est un navire, un navire sphérique qui plane directement au-dessus de notre capitale. Il est chargé de bombes au cobalt. Elles sont pointées sur Troie. Et, ce qui est pire, sur la ville même de Troie – sur nous, Messieurs, exactement sur nous. C'est un navire macédonien et nous avons reçu un ultimatum : Capitulez ou prenez le chemin des atomes.

« Le navire a diffusé cet ultimatum avant de se refermer comme une huître. Nous n'avons pas la possibilité d'entrer en contact avec Macédoine, leur lune faisant actuellement écran et l'ultimatum expire avant qu'elle ne soit passée. Donc ils l'ont fait exprès pour interdire toute espèce de contact entre dirigeants. Je répète : Capitulez ou bien. Est-ce exact, Mr. le Président ? »

A.J. Keplar hocha la tête tristement.

« Très bien. Nous avons une heure et... heu... sept minutes. Y a-t-il quelqu'un ici qui ne veuille *pas* capituler ? »

Ce fut un charivari dans la salle du Conseil. Mais lorsque Blacksword, utilisant son poing à la place du marteau décapité, tapa sur le pupitre et répéta la question, il n'y eut pas de réponse.

« Huissier, nos hommes attendent à l'émetteur. Voulez-vous leur dire de commencer à lire la déclaration que j'ai préparée et que je leur ai remise. »

Blacksword balançait son imposante masse dans un épais nuage de fumée.

« Bon. Maintenant, leur seule exigence est que je me rende, *moi*, personnellement et non accompagné sur Macédoine pour débattre les conditions. Pas d'objection ?

— Tant que vous ne capitulez sur rien ! s'écria le conseiller Frey.

— Messieurs, vous m'avez engagé parce que vous me vouliez. Je suis un vendeur chevronné. Je vous parie le double de mes honoraires que j'ouvrirai le commerce avec Macédoine *et* que j'arriverai à un accord concernant les trois autres mondes de ce système. J'engage le montant total de mes honoraires. Seulement à l'instant où je signerai les papiers avec Macédoine, je devrai démissionner de mon poste de dictateur de Troie. Ce sont les termes du contrat. J'aurai fini mon travail. Donc je veux mon argent *maintenant*. »

Le tempétueux Frey s'écria à nouveau. « Et qu'est-ce qui nous assure que vous ferez votre devoir et que vous ne disparaîtrez pas avec l'argent ?

— Vous me choquez, Monsieur. Mais comme la pensée que cette pensée pourrait vous traverser l'esprit a déjà traversé le mien, j'ai rédigé une obligation que je signerai avec le président Keplar, de cette manière, vous me tiendrez. Tai me poursuivra si je m'enfuis avec vos fonds. Elle aura au moins une demi-douzaine de chefs d'inculpation : escroquerie, inexécution de contrat gouvernemental, et cætera. »

A.J. Keplar lut à voix haute l'obligation qui les engageait réciproquement. Lui et Blacksword la signèrent et Blacksword la tendit au conseiller. Le conseiller Frey exigea qu'elle soit photocopiée et classée immédiatement. Blacksword accepta en secouant la tête d'un air navré. Keplar lui régla ses honoraires avec un chèque de 500 000 dollars. Blacksword l'empocha et lui fit signe de l'œil tout en lui serrant la main.

« Messieurs, ce fut un plaisir. Vous serez de mon avis, lorsque les ambassadeurs macédoniens arriveront d'ici quelques jours. Merci. J'ai un navire qui m'attend pour m'emmener sur Macédoine. Et, monsieur le conseiller Frey, c'est un navire qui *m'appartient*. »

Blacksword resta sur Troie juste le temps nécessaire pour poster le chèque en recommandé et pour dépôt seulement à la Société

planétaire de Crédit sur Terre, puis pour tirer un chèque sur cette même banque d'un montant de 500 000 dollars qu'il expédia à la Première Banque planétaire de la Lune, pour dépôt toujours.

Alors il s'envola pour Macédoine.

Une heure plus tard, environ, le toujours soupçonneux conseiller Frey découvrit ce fait très intéressant que la déclaration qu'avait apportée Blacksword au meeting avait été préparée le jour qui avait précédé l'apparition du bombardier macédonien.

NEUVIÈME TEMPS

Les portes de l'Ebon Cutlass(5) s'ouvrirent et déversèrent deux hommes. L'un était le pilote. L'autre, une fois que la fumée du cigare se fut dissipée dans l'atmosphère macédonienne, s'avéra être G. Paul Blacksword qui s'appuyait légèrement sur une canne.

Une très longue et très noire limousine éclatante de chromes s'immobilisa en vrombissant près du navire au nom évocateur. Le chauffeur sauta à terre et ouvrit la porte arrière.

Après un bref échange de mots avec son pilote, Blacksword monta dans la voiture.

« Je veux que mon navire soit tenu prêt à décoller, dit-il au soldat-chauffeur.

— J'y veillerai, Dictateur.

— Parfait. Mon pilote restera à bord. Lorsque je serai prêt à partir, ne venez pas me chanter qu'il y a du retard, je ne le tolérerai pas.

— J'y veillerai personnellement, Dictateur.

— Merci beaucoup. »

Le jeune soldat engagea la grosse voiture à travers le port en direction d'un groupe d'hommes en train d'attendre. « Voulez-vous en commençant par la gauche me donner le nom, le grade et le numéro matricule de ces hommes, s'il vous plaît, dit Blacksword, alors que la voiture était presque arrivée. Je crois m'en souvenir, mais je ne veux pas commettre d'erreurs dans les noms.

— Oui, Monsieur. » Commençant par le général Dane et terminant avec Robert II, vingt-trois ans, roi de Macédoine, il identifia les membres de la délégation macédonienne.

La voiture stoppa devant le groupe et Blacksword fut dehors avant que le chauffeur ait pu ouvrir sa propre porte.

« Roi Robert ! s'exclama Blacksword d'un ton jovial. C'est une vraie joie de vous revoir ! »

D'un geste impersonnel, le jeune monarque serra la main tendue. « Dictateur Blacksword, répondit-il et, se tournant vers sa délégation, vous vous souvenez sûrement... »

Blacksword était déjà en train de serrer toutes les mains, appelant chacun par son nom, ce, visiblement à la grande surprise des membres de la délégation, impressionnés par sa mémoire.

Ayant atteint le dernier rang, Blacksword fit volte-face et scruta le ciel.

« Il est toujours là, Monsieur », lui dit doucement le général Dane.

Le navire sphérique aux armes de Troie semblait suspendu droit au-dessus d'eux.

« Je le vois, je le vois. Eh bien, Messieurs, nous pouvons certainement nous libérer de ce fardeau dès maintenant. Roi Robert, ai-je votre parole qu'il n'y aura pas de tentative désespérée une fois que le navire et ses bombes auront été éloignés ?

— Nous avons capitulé, Monsieur. Vous avez notre parole.

— Très bien. Amplement suffisant. Où est l'émetteur ?

— Vous ne pouvez entrer en communication avec votre monde, Dictateur. Notre lune fait écran. Aucune communication n'est possible avant presque une heure.

— Oui, je sais cela. Mais il ne sera pas nécessaire de communiquer avec Troie. Le navire est sous mon commandement, comme d'ailleurs tout ce qui est troyen. »

Ils l'accompagnèrent à la salle des transmissions, échangeant des regards interrogatifs devant cette soudaine affabilité.

Blacksword adressa un sourire bienveillant à l'opérateur et s'appropriä sa chaise.

« Blacksword à l'Ebon Cutlass. Blacksword à l'Ebon Cutlass. Hey, là-dedans ! »

Un visage apparut en flou sur l'écran. « Ebon Cutlass à Blacksword. Ebon Cutlass à Blacksword. Commandant Gorham. J'attends vos ordres, Monsieur. »

Les Macédoniens ne comprirent pas le rire étouffé de Blacksword. T.L. Gorham, anciennement de Terre Alta Imperata, n'avait visité Macédoine qu'une seule fois. Ils ne reconnurent ni le nom, ni la forme du visage déformée par les parasites sur l'écran. « Désarmez les bombes au cobalt et éloignez-vous de Macédoine sur-le-champ, Commandant. Procédez selon le plan.

— Désolé, Monsieur, il faut que vous me donniez le mot de passe.

— *Cri du loup.*

— Parfait, Dictateur. » Le visage flou disparut.

« Regardons cela, Messieurs », proposa Blacksword d'un ton badin.

Le roi Robert acquiesça d'un pincement de lèvres. Ils sortirent et contemplèrent dans le ciel la mise à feu du navire sphérique qui

trembla, commença à bouger puis disparut dans un éclair silencieux. Blacksword ne manqua pas d'enregistrer les soupirs macédoniens.

Ils se rendirent au palais dans deux voitures. Blacksword repoussa du geste toutes les suggestions qu'on lui faisait de se reposer, de prendre une douche, de manger avant que les conversations commencent, et ils s'engouffrèrent tous dans la salle de conférence.

« Si vous voulez bien me pardonner mon impertinence, Dictateur, où donc exactement était basé votre – le général Dane eut un geste vers le ciel – navire ? Nos éclaireurs n'ont rapporté aucun mouvement de bâtiments de guerre sur la surface de Troie.

— Cela doit rester un secret militaire, Général, au moins tant que le problème n'aura pas été réglé ici, lui répondit Blacksword. Il est arrivé soudain et s'est immobilisé directement au-dessus de votre capitale à 7 h 30 ce matin, n'est-ce pas ? Et il a exigé une reddition immédiate sous peine de bombardement au cobalt ?

— Effectivement, dit le roi Robert. Comme cela aurait conduit à une hécatombe inutile et inhumaine de civils, nous avons choisi de nous... – il hésita sur le mot – rendre.

— Ce mot m'est également désagréable, roi Robert. Disons plutôt « parlementer », Il n'y a pas eu de guerre, et nos deux mondes désirèrent précisément la même chose. Troie ne demande pas mieux que d'oublier cet incident. Nous pouvons tout simplement déclarer dans nos communiqués de presse que « les deux gouvernements ont préféré les pourparlers aux horreurs inutiles de la guerre ».

Les Macédoniens montrèrent de la surprise.

« Dans ces conditions, je suis heureux que nous n'ayons pu entrer en contact avec Troie ce matin, dit le général Dane. C'est un geste de votre part, Monsieur, que nous ne saurons manquer d'apprécier.

— Parfait. Eh bien, allons-y. Nous voulons seulement trois choses, Messieurs. Comme vous le savez, la Deuxième Chambre de Contrôle troyenne m'a donné pleins pouvoirs pour présenter nos conditions, les débattre, si besoin, et signer les documents nécessaires. Que diriez-vous de commencer ? »

Blacksword jeta un coup d'œil à sa montre.

« Comme il vous plaira », répondit le roi Robert II.

Tirant une bouffée de son cigare, Blacksword détourna poliment la tête du roi Robert et l'exhala à sa gauche. Le général Dane qui était assis aux côtés de Robert toussa furtivement.

« Bien. Premièrement nous *n'exigeons* rien. Rien de rien. C'est la vérité. Nos dépenses ont été limitées et nous n'avons rien perdu, si ce n'est un peu la face. Pour cela, pour les actes de diffamation, appelez-les comme vous voudrez, que vous avez commis à notre rencontre à travers vos accusations... (Blacksword s'interrompt et cita de mémoire, le sourcil légèrement froncé :) « Des agresseurs impitoyables

assoiffés de sang dominés par une Chambre belliciste et un dictateur mégalomane. » Pour des termes aussi cruels, nous demandons réparation. Et la seule manière par laquelle cela peut être fait est la publicité. Nous sommes en train de lancer une campagne de publicité galactique pour nous blanchir. »

Blacksword tira sur son cigare et souffla un nuage de fumée blanche. Regardant le plafond, il dit : « Ce n'était pas aimable de votre part, Messieurs. « Des agresseurs impitoyables, assoiffés de sang, dominés par une Chambre belliciste et un dictateur mégalomane ! » Apprenez que ce n'est pas vrai. C'est ma loi que j'ai dictée à Troie, la Chambre n'a fait que communiquer mes décisions au peuple. »

Le jeune ministre de la Défense macédonienne eut un sourire qu'il réprima aussitôt, s'assurant par un coup d'œil circulaire qu'il n'avait pas été vu. Blacksword lui jeta un regard méchant. « Comme je le disais au sujet de cette campagne de relations publiques. Nous estimons que ce ne serait que justice si Macédoine en couvrait les frais avec nous. Et je répète que c'est le seul *paiement* ou réparation de quelque sorte que nous... demandons.

— Combien ? » demanda Robert II soudain méfiant.

Le premier orateur du parlement macédonien tendit l'oreille avec inquiétude.

Blacksword haussa les épaules. « Nous pensons qu'un demi-million devrait faire l'affaire.

— Un *demi-million* ?

— Oui, million, pas milliard.

— Cela paraît extrêmement raisonnable, Majesté, fit observer le premier orateur.

— Fichtre ! s'exclama le ministre de la Défense.

— Convenable, dit le roi Robert. Je dois avouer, Dictateur, que nous nous attendions à des exigences beaucoup plus dures.

— Je vous ai dit que nous n'exigions rien. Hemmm. Il se trouve que j'ai des instructions pour régler chaque problème à la fois, aussi voudriez-vous avoir l'obligeance de préparer le chèque dès maintenant et de l'établir à mon nom. Un gage à rapporter sur ma planète, vous comprenez. »

Le jeune Robert qui avait paru se rebiffer devant l'aplomb de Blacksword apprécia cette dernière phrase. « Le Gouvernement paie ses dettes comptant », dit-il avec une royale fierté.

Le cigare de Blacksword manqua de lui tomber des lèvres. « J'imagine que cela sera bien considéré », dit-il, s'efforçant désespérément de rester impassible.

Le roi adressa un signe de tête au premier orateur qui envoya son secrétaire cavalier après l'argent.

Blacksword se laissa aller dans son fauteuil avec un soupir. « À

présent, en ce qui concerne Monos, Deuteros et Tritos, les trois planètes inhabitées de ce système... »

Les Macédoniens se penchèrent en avant. Robert II ferma à moitié les yeux.

« Nous avons préparé une convention concernant leur exploitation », dit Blacksword. Il marqua une pause et scruta ses interlocuteurs par-dessus les monceaux de papiers qu'il tenait à la main. « Pour Monos qui est largement pourvue d'oxygène et de tout ce qui est nécessaire à la vie humaine, nous souhaitons une colonisation conjointe et équilibrée qui aura pour effet d'unir de façon permanente nos deux mondes et de former avec le nouveau monde un triumvirat interplanétaire. »

Le général Dane ne put se retenir. « Excellent ! souffla-t-il.

— Quel sera le système gouvernemental de la planète ? demanda le roi Robert. Et quel drapeau y flottera-t-il ? »

Blacksword eut un hochement de tête. « D'abord nous proposons de la baptiser Athènes. Ensuite, nous avons dessiné de nouvelles armes et un drapeau, les voici. C'est une combinaison des symboles de Troie et de Macédoine. Enfin, nous proposons qu'elle soit gouvernée par un conseil troyomacédonien pendant deux ans, au terme de quoi elle sera autorisée à choisir son propre système. De cette manière, nous éviterons que les « Athéniens » ne se rebellent.

— À la bonne heure ! » intervint vivement Robert. Il était manifestement absorbé dans la contemplation des motifs des armes et du drapeau athéniens. Blacksword les avait secrètement commandés à un dessinateur professionnel sur la Lune. Cela, douze jours avant son arrivée sur Troie, c'est-à-dire cinq mois auparavant.

« Parfait. Maintenant, pour ce qui est de Deuteros et Tritos, nous proposons la formation d'une corporation – Entreprises hellènes et Cie, éventuellement – pour l'exploitation de l'ensemble des ressources de ces mondes. Macédoine et Troie se partageant les profits moitié moitié. Il se peut que nous souhaitions confier l'affaire en sous-traitance à une entreprise privée et sur la base d'un pourcentage, mais on a le temps d'en discuter. »

Ils le regardèrent bouches bées. Même l'impassible roi Robert faillit en perdre son sang-froid.

« Naturellement, le conseil d'administration, enchaîna Blacksword, jetant un coup d'œil à sa montre, sera composé d'un nombre égal de membres du Conseil troyen et du Parlement macédonien. Je suggère que vous engagiez un homme d'affaires comme président de la société. »

Robert II avait profité de l'occasion pour reconstituer sa façade d'impassibilité.

« Macédoine est d'accord, dictateur Blacksword, dit-il posément.

— Bien, bien. Voici maintenant un accord commercial que nous avons préparé pour le soumettre à votre approbation. » Blacksword lui tendit une feuille de papier.

Le monarque la lut, la retourna, regarda Blacksword. « C'est tout », répondit Blacksword au regard.

Robert tendit la page au ministre de la Défense qui, les sourcils froncés, la fit passer au général Dane.

« Le commerce se fera librement entre les mondes de Troie, de Macédoine et d'Athènes selon les lois édictées par le haut commandement terrien », lut-il.

Ils dévisagèrent Blacksword en silence.

« C'est tout. Je crois que les lois de libre-échange établies par Tai nous sont à tous familières. Voilà l'accord, Messieurs. »

Ils continuèrent à le regarder.

Le roi Robert dit enfin : « Mais...

— Souhaiteriez-vous éclaircir ou modifier un point, Majesté ? s'enquit innocemment Blacksword.

— C'est *tout* ?

— Non, loin de là. Il y a beaucoup de travail à faire. Mais c'est tout ce dont nous avons à discuter maintenant. La guerre n'a pas eu lieu et nos pourparlers sont terminés. Je suis heureux qu'ils aient abouti à notre satisfaction mutuelle. Ces accords et contrats, une fois enregistrés sur Tai auront valeur d'obligation pour les cent ans à venir. Nous allons les enregistrer de suite, bien entendu. De cette manière, aucun nouveau désaccord ne pourra survenir entre Troie et Macédoine – sans entraîner une intervention de Tai, ce qui est fort coûteux et ennuyeux. Et vous et moi, roi Robert, aurons la satisfaction d'avoir créé quelque chose qui nous survivra à tous les deux. Sommes-nous d'accord pour signer ? »

Ils signèrent.

Ils télétypèrent les documents au quartier général de Tai où ils furent photocopiés et enregistrés. L'alliance troyomacédonienne était irrémédiablement scellée, au moins pour les cent prochaines années.

Les Macédoniens furent déçus d'apprendre que Blacksword, ses cinq coupures de 100 000 dollars toutes neuves dans la poche, devait partir de suite. Blacksword eut la certitude de voir des larmes dans les yeux du roi Robert lorsqu'ils se serrèrent la main.

Ils se trouvaient en bordure du port spatial au moment où, levant les yeux, Blacksword aperçut le navire.

C'était un navire troyen qui portait l'insigne de la Deuxième Chambre de Contrôle et il approchait à grande vitesse. « Messieurs, il faut que je me dépêche. » Il claqua des doigts et engouffra son imposante personne, canne et cigare itou, dans la limousine.

« Au navire ! ordonna-t-il, brûlez le pavé ! »

La voiture fonça à travers la piste d'envol, laissant les officiels macédoniens perplexes.

Tandis que la voiture s'immobilisait à proximité de l'Ebon Cutlass, un homme sortit en courant de la salle des transmissions et tendit un message au général Dane. Celui-ci jeta un bref regard au navire qui se préparait à atterrir, puis à Blacksword qui se préparait à partir. Il disparut dans la salle des transmissions.

Blacksword avait les deux pieds et sa canne par terre lorsque la sirène s'arrêta. Alors la voix du général Dane beugla dans un haut-parleur : « ARRÊTEZ CET HOMME ! ARRÊTEZ BLACKSWORD ! »

La stupéfaction du chauffeur de Blacksword dura quatre secondes avant qu'il ne dégaine son pistolet. Quatre secondes, c'était approximativement trois de trop. Blacksword, avec un mouvement deux fois plus rapide qu'on aurait pu attendre d'un homme de sa corpulence l'étourdit d'un coup de pommeau de sa canne en acier plein. Puis il s'engouffra dans son navire, jeta un dernier regard en arrière vers l'image en kaléidoscope que formaient le navire troyen touchant terre avec fracas, les dignitaires macédoniens affluant de tous côtés, les hommes armés courant, les automitrailleuses bourrées d'uniformes fonçant sur l'Ebon Cutlass et hurla : « Larguez ! » avant de claquer la porte.

L'Ebon Cutlass décolla dans un rugissement, abandonnant derrière lui et fort en colère un certain nombre de ressortissants de deux mondes différents qui allaient avoir beaucoup de choses tout à fait intéressantes à se dire.

DIXIÈME TEMPS

Communiqué de Blacksword à Gorham : « Bien joué ! Ramenez notre « bombardier troyen » et notre « bombardier macédonien » et toutes ces « bombes au cobalt » à la base et effacez le faux insigne. Ils se sont rendu les uns aux autres sans s'en rendre compte jusqu'à ce qu'il soit trop tard ! Ils sont maintenant irrémédiablement alliés, sans possibilité d'entreprendre une guerre pendant au moins cent ans.

« Une prime a été déposée sur votre compte bancaire, « Commandant ».

BLACKSWORD,
Ex-Dictateur. Troie.

TOP SECRET

POUR : *G.L. Dienes*
Commandant en chef
Terra Alta Imperata
Lisbonne
Terre.

Lee :

L'affaire avec Macédoine et Troie s'est conclue en douceur et nous avons même recruté un nouvel homme. Un ancien capitaine de Tai.

J'apprends dans les récents communiqués de presse que Troie et Macédoine ont été toutes deux tellement écœurées de la manière dont leurs gouvernements respectifs se sont fait pigeonner par un certain Blacksword, une canaille dénuée de tout scrupule, qu'elles ont viré tout le monde et se sont instituées en démocraties. D'après ce que je crois encore savoir, elles ont également dans l'idée d'imposer cette forme de gouvernement à la planète Athènes qui doit être colonisée.

Trois nouvelles démocraties rentrent dans le rang.

Au nom du ciel, pourquoi faut-il qu'on attache une telle importance à ce que chaque monde adopte le système gouvernemental de la Terre ? Je n'arrive pas à le comprendre. Cette observation me vient à la suite des contacts que j'ai eus avec des hommes tels que votre patron, le président Kearney.

Mon cœur se réjouit de savoir qu'il y a des hommes comme vous pour protéger des hommes comme lui des machinations malhonnêtes d'hommes comme Blacksword.

Les choses en sont là cependant et mes services demeurent à votre disposition pour tout prosélytisme visant à faire la démonstration des erreurs du totalitarisme.

Mon salaire étant ridiculement inadéquat, l'affaire troyenne ayant entraîné de telles dépenses de déplacement, recrutement, etc., veuillez m'adresser par le canal habituel et en urgence le remboursement de la note de frais évalués à 500 000 dollars. Sans déclaration ou autre forme de fil à la patte. Trop à faire pour les archiver.

G.Paul BLACKSWORD,
Agent Top secret I.

DICTATEUR cherche emploi, permanent de préférence correspondant à capacités. Accepterait toute possibilité de créer ses propres conditions. Sept ans et cinq mois d'expérience.

Dernière fonction conclue conformément aux vœux du peuple.

Boîte 702, G.B.S., qui transmettra.

Traduit par ÉRIC DELORME,

Blacksword.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

LE VENT DU NORD

Par : Chad Oliver

Une confédération galactique en constante expansion a pour conséquence des pionniers, une frontière ouverte, la découverte de nouvelles planètes habitables par l'homme et par ses alliés.

Des planètes peut-être déjà habitées. Par des peuples sans histoire ou du moins sans technologie.

Seront-ils traités comme le furent les Indiens des deux Amériques ?

LES lourdes portes vitrées glissèrent devant Norman Mavor quand il sortit de la salle d'audience. Impeccable dans son complet bleu très strict soigneusement repassé, la tête haute sous ses cheveux gris qu'une raie bien droite divisait parfaitement, il traversa le corridor propre comme un couloir de clinique, d'un pas ferme et décidé.

Excepté son regard, Norman Mavor aurait bien pu passer pour un homme libre de tous soucis. Mais il y avait ce regard. Ses yeux étaient verts, non pas du vert léger, un peu jaune, de l'herbe ou des feuilles, mais de ce vert profond, inquiétant, de la mer. Deux yeux, enfoncés dans un visage sans douceur, comme taillé à la serpe ; deux yeux qui avaient dû connaître de meilleurs moments et qui, pour l'instant, étaient rougis de fatigue.

Il marchait droit devant lui, le regard fixe, et les gens s'écartaient sur son passage. S'il entendit les commentaires peu bienveillants qui l'accompagnaient le long du corridor, il n'en laissa rien paraître.

Il s'engouffra dans l'ascenseur privé menant jusqu'au toit, et grimpa dans son hélicoptère personnel sur la carlingue duquel étaient discrètement peintes les onze lettres de son nom : NORMAN MAVOR.

Puis il attendit.

Sans fumer. Sans montrer aucun signe d'impatience. Ses yeux restaient grands ouverts, le regard fixé sur l'horizon, mais il eût été impossible de savoir ce qu'ils pouvaient regarder et même s'ils regardaient quelque chose.

Simplement, il attendait.

Dix minutes plus tard, un énorme individu au visage rougeaud, au crâne pratiquement chauve, déboucha en soufflant bruyamment de l'escalier, qu'on n'utilisait presque jamais. Tout en manifestant une extrême excitation et une grande impatience, il installa son gros corps informe à côté de Mavor, dans l'étroit habitacle de l'appareil.

« On les a bien eus, hein, Norm, gloussa Karl Hauser, provoquant ainsi une danse diabolique de ses multiples mentons. Cette vieille face de raie et tous les gars du Développement n'ont pas encore compris ce qui leur arrivait !

— Et comment, répliqua froidement Norman Mavor. Nous avons pris à ces bonhommes un quart de leur planète sans coup férir. Ne sommes-nous pas des gars sensationnels ? »

L'humour glacial de Mavor ne découragea pas Karl Hauser. Ce dernier rayonnait, visiblement. « Gardez ça pour la Ligue des vieilles filles, conseilla-t-il, vous avez bien gagné un pot !

— Tout à fait d'accord sur ce point. La Grotte du Ciel vous va ?

— Ils vendent de l'alcool, non ? »

Mavor s'essaya à sourire, sans grand succès, et l'hélicoptère s'éleva droit dans le soleil qui baignait New York d'or enflammé.

Deux heures plus tard, réconforté par un déjeuner où l'élément liquide avait prédominé, Norman Mavor réintégra son bureau personnel, situé près de Lake Success. Sa tenue était toujours impeccable, seuls, ses traits, moins marqués que tout à l'heure, auraient pu laisser deviner en lui une légère détente.

Son bureau se faisait surtout remarquer par une absence totale de curiosités, bibelots, chinoiserie et autres babioles. Il était net dans sa simplicité et, si les murs de sapin verni et le parquet strict manquaient quelque peu de chaleur, on ne pouvait, du moins, les taxer de prétention.

Il y avait cependant une photographie sur le bureau. Posé dans un élégant cadre d'argent se trouvait le portrait d'un chimpanzé, assis sur une caisse, les jambes croisées et l'air très satisfait de lui-même.

Le nom du chimpanzé était Basile et une plaque gravée sur le cadre vous l'apprenait. Basile était un des rares singes anthropoïdes encore vivants ; la race des orangs-outans et des gorilles avait depuis longtemps disparu, seuls quelques couples de chimpanzés et de gibbons demeuraient, par esprit de continuité.

Basile n'avait rien de particulier, sauf que son expression plaisait à Mavor. Il était difficile de se prendre trop au sérieux avec l'image d'un chimpanzé sur son bureau.

Mavor s'assit et attendit.

Il attendit exactement quatre minutes : on frappa à sa porte. Quelqu'un venait de réussir à passer au travers de son commando d'assistants et de secrétaires pour venir lui parler personnellement.

Mavor avait en horreur le téléphone à trois dimensions et y répondait rarement.

« Entrez », dit-il.

La porte s'ouvrit. Un jeune homme impétueux se précipita, un dossier sous le bras.

« L'entrée de Prométhée porteur du Feu », pensa Mavor. Il reconnut Bill Shackelford, l'un des géologues.

« Hello, Bill, ajouta-t-il à voix haute. Combien de temps encore avant la fin du monde ? »

Shackelford marqua le coup, mais se reprit rapidement :

« Un milliard d'années, je pense, à quelques centaines de millions d'années près. Pourquoi ? »

Mavor haussa les épaules :

« Lorsque les gens entrent ici, dit-il, c'est généralement pour une question de vie ou de mort. Le rôle de superviseur des Affaires interstellaires n'est pas un lot spécialement heureux, ainsi que vous le découvrirez peut-être un jour, si vous êtes jamais catapulté à cette place.

— J'ai ici quelque chose que vous devriez voir, Mr. Mavor, sinon je ne me serais pas permis de vous déranger. »

Mavor opina du chef.

« Laissez-moi deviner. Vous avez examiné le rapport géologique d'un de nos correspondants, n'est-ce pas ?

— Eh bien, oui... c'est mon travail...

— Et vous avez découvert quelque chose d'extraordinaire, c'est bien ça ? »

Shackelford s'assit, comme si le vent qui l'avait poussé en poupe était tombé.

« Je ne l'ai pas exactement découvert, Mr. Mavor, c'est dans le rapport géologique...

— Ah ! Voyons, à présent... » Mavor se renversa sur son vieux fauteuil tournant et contempla le plafond. « Un de nos géologues a dû se heurter à un problème particulièrement ardu au sujet de – hmmm – Capella IV conviendrait assez bien, non ?

— Non, dit Shackelford, enfin à l'aise dans son sujet, il s'agit d'Arcturus III.

— Bon ! Arcturus, alors ! Il ne peut s'agir d'une simple culture primitive, ce serait trop ordinaire pour être porté à mon attention. Il ne peut non plus s'agir d'une civilisation avancée, dans le sens ordinaire du terme, sinon j'en aurais entendu parler depuis longtemps. Donc, que nous reste-t-il ? Ou bien une civilisation postnéolithique en train de se moderniser et de couvrir à notre insu toute la surface de la planète d'ondes de radio et d'avions... ou bien... quoi ?

— Je vous laisse trouver vous-même, Mr. Mavor.

— Très bien. » Mavor repoussa son fauteuil en avant et mit les coudes sur son bureau. « Je vais vous le dire : l'anthropologue d'Arcturus est tombé sur quelque chose qui a l'air primitif, mais ne l'est pas. Qu'en pensez-vous ?

— Comment avez-vous deviné ? demanda Shackelford visiblement dépité.

— Basile me l'a dit, répondit Mavor, en se tournant vers la photographie. C'est un singe qui lit beaucoup. »

Shackelford resta assis, immobile, pris dans l'enrageante impasse de l'homme fraîchement adulte, trop vieux pour sortir en claquant la porte, trop jeune pour retourner la situation par quelque coup de maître de diplomatie courante.

« Bien, finit-il par dire, je suis désolé de vous avoir fait perdre votre temps, étant donné la remarquable source d'informations que vous avez déjà sous la main. »

Mavor plissa ses yeux verts, se maudissant intérieurement pour son incapacité absolue à jouer les naïfs avec qui que ce soit. Il avait plutôt de la sympathie pour Shackelford, et à présent le jeune homme allait rentrer chez lui pour raconter à sa femme quel monstre était le patron, et il savait qu'il venait de s'en faire un ennemi. Il était déjà pourvu d'une abondante provision de ces derniers – mais il lui était impossible d'arborer une autre manière d'être.

Le silence devint plus pesant.

« Je pensais que vous auriez pu être intéressé, ajouta Shackelford, tapotant nerveusement sur sa chaise.

— Ne vous gênez pas si vous avez envie de fumer, mon vieux, dit Mavor, reconnaissant les symptômes. Je ne vous foudroierai pas. »

Shackelford exhiba un cigare, l'alluma et tira une bouffée qu'il souffla soigneusement à l'autre bout de la pièce. Mavor qui s'attendait à l'inévitable pipe fut agréablement surpris mentalement – sinon olfactivement.

« Videz votre sac, dit-il. Comment est apparu, cette fois, le Noble Sauvage ? »

Shackelford s'anima soudain et commença à fourrager dans son dossier.

« Laissez de côté le jargon technique. Quoi que vous ayez à me dire sur Arcturus III, l'anglais simple percera bien son chemin jusqu'à mes esprits fatigués. »

Le jeune homme mâchonna son cigare au lieu de compter jusqu'à dix.

« D'après Simpson – c'est l'anthropologue qui se trouve là-bas – ce ne sont encore que des nomades arriérés, chassant pour se nourrir. Aucun champ cultivé ou quoi que ce soit de la sorte. Mais pourtant ils ont un système politique épouvantablement complexe.

— Combien complexe peut être une chose *épouvantablement* complexe ?

— Ils ont de grands centres de cérémonies avec des résidents officiels politiques et religieux ; d'après Simpson, ce sont ces quelques personnalités qui gouvernent.

— J'en déduis que la plupart de ces gens ne vivent pas dans les centres ?

— Non. La plupart d'entre eux sont dispersés le long des rivières. Ils ne se réunissent qu'à certaines occasions exceptionnelles.

— En quelque sorte comme les anciens Mayas ?

— Les Mayas étaient des agriculteurs.

— Merci, sourit ironiquement Mavor. Combien de gens sont impliqués dans cette histoire ? Une tribu ? »

Shackelford fronça les sourcils.

« C'est difficile à dire. J'ai l'impression que c'est quelque chose de plus important qu'une histoire de tribu.

— Vous avez *l'impression*, hein ? Si vous n'êtes pas au courant, dites-le !

— Très bien, je ne sais pas.

— Quoi d'autre ?

— Simpson dit qu'il est sur la piste de quelque chose d'énorme, de réellement énorme.

— Éléphant, hippopotame ou dinosaure ? » Shackelford se retrancha derrière un nuage de fumée.

« Il dit qu'ils semblent posséder des moyens qu'ils ne devraient pas avoir.

— Ah ! la sagesse des Anciens montre son hideux visage. Brisent-ils des atomes avec leur hache de pierre ?

— Simpson n'est pas certain. Il ne fait que commencer ses recherches.

— Hmm ! Et que suggère-t-il que nous fassions à ce sujet ?

Que nous procédions de la manière habituelle pour les cas de ce genre. Il veut que nous interdisions l'accès d'Arcturus III pendant une période d'attente de cent ans, jusqu'à ce que nous sachions à quoi nous nous exposons. La Loi dit...

— Basile me tient au courant de la Loi. Et vous, que pensez-vous de tout cela ?

— Puis-je parler franchement, Mr. Mavor ?

— Je vous le recommanderais même assez fortement.

— Très bien, alors ! Je crois que ce qui se passe sur Arcturus III est une des choses les plus remarquables dont j'aie jamais entendu parler. Ces gens ne sont pas seulement une poignée de sauvages, Mr. Mavor, ils sont uniques. Ils ont fait quelque chose que personne n'a jamais réussi avant eux. » Shackelford se pencha en avant, les yeux brillants.

« Ils ont mérité leur chance. Légalement, vous êtes leur protecteur sur la Terre. C'est votre *devoir* d'interdire aux Terriens l'accès d'Arcturus III. Voilà ce que je pense. »

L'expression de Mavor ne changea pas.

« Au moins, vous n'êtes pas ambigu, dit-il. Vous pouvez vous retirer, à présent. »

Shackelford hésita, puis se leva, très pâle. Il prit le dossier sous son bras et amorça une sortie.

« Laissez ce dossier ici, si vous voulez bien. »

Il le jeta sur le bureau et sortit, à la limite de l'attaque d'apoplexie.

Norman Mavor pressa sur le bouton condamnant sa porte et ouvrit le dossier sur son bureau. Il était assis droit sur son fauteuil, le pli de son pantalon toujours aussi impeccable.

Ses yeux d'un vert profond commencèrent à détailler les feuilles du dossier avec une sorte de ferme cruauté.

Il prenait des notes de temps en temps sur des fiches blanches préparées à cette intention.

Les heures passaient et Mavor bougeait à peine. Il sentait comme un poids glacé sur son estomac.

La nuit tomba sur la ville. Au-dehors, un triste vent d'automne murmurait lugubrement, venant du nord.

*

* *

Dès que Shackelford était entré dans son bureau, Mavor avait senti que les ennuis allaient commencer. Aucun sixième sens ne l'en avait averti, à moins que ce sixième sens n'ait eu nom « expérience ».

Une première lecture du rapport de Simpson n'avait rien arrangé.

Après trois jours d'étude, il avait une certitude.

Ce n'était pas chose facile, pour un pont de Nations Unies, que de disparaître huit jours à la campagne. C'était encore moins facile pour un gros bonnet de s'en aller pour un mois, car les affaires étaient toujours urgentes et généralement critiques.

Personne ne partait pour une balade de trente-trois années-lumière, à moins que ce ne fût diablement important.

Mavor estima que l'affaire d'Arcturus III était de cette importance-là.

Depuis vingt ans qu'il était son propre patron, rien, si ce n'est les cas d'urgence, n'avait pu ébranler son ministère. Il s'en était toujours sorti en se taisant jusqu'à la dernière minute, laissant alors ce roublard de Karl Hauser – son principal expert juridique – s'expliquer à sa place.

Il réquisitionna, par un jeu de paperasseries, un navire de l'espace dépendant des Nations Unies, afin de l'utiliser pour son compte.

Pendant que les officiers de l'équipage calculaient un voyage pour Arcturus III à une vitesse « super-lumineuse », Mavor prenait le maximum de notes sur l'anthropologue Edward Simpson.

La photographie d'identité de Simpson révélait un visage maigre et puissant, aux joues creuses, aux yeux et aux cheveux sombres. C'était un visage plutôt ordinaire, dans ce sens qu'il répondait à peu près à ce que devait être un visage normal. Il aurait pu appartenir à n'importe quel personnage incarné par un acteur de deuxième plan sur un écran à trois dimensions ; mais il n'était pas assez frappant pour se fixer dans votre esprit.

Mais comment serait-il possible de résumer un visage par des mots ?

Mavor l'étiqueta : « Résolu et légèrement cynique » et détourna son attention vers d'autres sources d'information plus révélatrices.

Simpson avait fait ses études de paléontologie comme élève de Harvard puis s'était tourné vers l'anthropologie au moment de son doctorat, passé à l'université du Michigan. Il s'était montré plutôt irrégulier dans ses études, brillant dans les matières qui l'intéressaient et tout juste suffisant, dans celles qui lui étaient imposées, pour être reçu à ses examens. Il avait assez bien réussi sa thèse sur les relations préhistoriques entre le sud-est des États-Unis et la vallée de Mexico et publié un intéressant compte rendu ethnographique au sujet d'un groupe agricole sur Capella II

Sinon génial, il paraissait capable et qualifié.

Il avait grandi dans le Maine où son père était garde-chasse dans les réserves du long de la frontière canadienne. Il avait épousé une fille de Patten et ils avaient un enfant.

Trente-deux ans. Aucun signe particulier.

Rien de plus révélateur ?

Il s'était bien mis une fois dans de mauvais draps en disant publiquement que les Nations Unies étaient gouvernées par une collection d'incapables – mais là s'arrêtait son esprit de subversion, si même on pouvait l'appeler ainsi.

Ou bien Edward Simpson était un jeune homme très ordinaire, ou bien il dissimulait savamment sa personnalité. Quoi qu'il en soit, il n'était pas de ceux qui font les choses à demi.

Il savait ce qu'il faisait.

Mavor passa un jour chez lui pour prendre congé de sa femme, Sue, qui était maintenant résignée aux disparitions périodiques de son époux. Sue avait bon caractère et son imagination la laissait en repos ; Mavor avait souvent pensé qu'elle était probablement la seule femme au monde à pouvoir le supporter.

L'astronef décolla à l'heure prévue.

Mavor contempla par le hublot cette nuit d'étoiles, cet océan qui

baignait tant de mondes. Il vit la splendeur et la solitude, et le défi d'un Univers dans lequel l'homme n'est qu'un tout petit mystère au milieu d'infinies ténèbres.

Le vaisseau disparut dans le gris interstellaire.
C'était le 1^{er} septembre 2044.

*
* *

La troisième planète d'Arcturus était un monde vert réchauffé par un soleil rougeâtre.

Après avoir contacté Simpson par radio, depuis le paquebot volant, Mavor emprunta une sphère de débarquement.

L'appareil gris passa brusquement de la grande nuit à un ciel bleu tacheté de nuages blancs. Il se posa sur la piste aussi légèrement qu'une bulle de savon. Mavor descendit, et aussitôt l'engin repartit vers le soleil et bientôt disparut.

Il était seul.

Près de lui, une source limpide comme du cristal jaillissait en gazouillant de dessous des rochers bruns. Tout autour, un champ d'herbes hautes se balançait et murmurait sous une brise calme et fraîche.

Du côté de l'est, il discernait des montagnes bleues enveloppées d'ombres ; une brise marine amenait du sud une odeur saline.

L'air était un peu plus riche en oxygène que celui de la Terre, mais à part cela, identique. Il avait une légèreté et une transparence exceptionnelles. Mavor pensa qu'on ne savait pas vraiment ce qu'était l'air pur avant d'avoir respiré sur une planète n'ayant jamais connu d'industries lourdes, une planète que cinquante mille années séparaient de la combustion interne de la machine, une planète qui ne connaissait comme fumée que celle d'un feu de camp s'élevant en légères volutes au-dessus des arbres...

Il ne bougeait pas, il attendait.

Il ne montrait aucun signe extérieur de nervosité. Il ne fumait pas, ne s'agitait pas, ne marchait pas.

Il attendait.

Et cependant, il *était* nerveux, et assez honnête envers lui-même pour l'admettre. C'était en partie dû à l'excitation de se trouver sur un nouveau monde, sous un nouveau ciel, aux limites d'une nouvelle frontière. Il avait vu beaucoup de ces nouvelles planètes, mais il n'avait jamais pu s'y habituer.

Chaque monde était un miracle pour qui avait d'assez bons yeux pour le voir.

Et Arcturus III était plus que cela ; c'était tout à la fois un mystère,

un défi et... une menace.

C'était un sujet de tourments.

Voici une civilisation dont les hommes vivent de chasses aux animaux sauvages et de cueillette de baies dans les forêts – donc le plus élémentaire des systèmes économiques – et qui, cependant, sont gouvernés par des rois nantis de pouvoirs sacrés, ayant droit de vie et de mort sur leurs sujets.

Remarquable ? Le mot était : impossible !

Il est impossible d'obtenir des populations denses et des installations durables lorsque les individus doivent se nourrir exclusivement du produit de leur chasse, à moins de conditions exceptionnelles. Si la population de New York devait se nourrir en chassant les daims et les lapins, la plupart des gens mourraient de faim assez rapidement. Le chasseur peut difficilement s'installer dans un endroit précis à attendre que le gibier lui saute dans la casserole : il faut courir après.

En général, les tribus de chasseurs vivaient par petites bandes d'à peu près une centaine d'hommes, femmes et enfants. Il n'y avait pas de classes sociales rigoureusement définies, et certainement pas de rois. Il faut avoir un surplus de nourriture pour entretenir des spécialistes non producteurs – or la famine est une menace constante parmi une population qui doit chasser pour vivre. Tout au plus pourrait-on trouver un ou deux meneurs ou un chef vaguement défini sans aucune autorité formelle.

Généralement pas de chefs.

Alors, des rois ? des prêtres ? de grands centres de cérémonies ?

Aussi vraisemblable qu'un serpent utilisant une machine à calculer.

La brise fraîche soupirait au travers des hautes herbes. Mavor attendait.

Le monde d'Arcturus ne jouait pas le jeu habituel, et cela représentait un danger. Simpson s'était heurté à quelque chose de très semblable à un gros singe mal à l'aise sous ses poils simiesques, avec son cerveau d'homme. Ce n'était évidemment pas la première fois qu'une pareille aventure se produisait, les gens ayant la fâcheuse habitude d'être parfois imprévisibles.

Mais cette fois-ci...

« Mavor, êtes-vous là ? »

L'appel venait du sud, encore qu'affaibli par la distance.

« Près de la source, Simpson ! » cria Mavor.

Un petit nuage cacha le soleil, et un vent froid le suivit.

Mavor se tenait immobile, attendant.

Edward Simpson écarta les hautes herbes et s'avança.

Au premier abord, il ressemblait à sa photographie : ses traits étaient réguliers, marqués d'une mâchoire volontaire. Il était plus

mince que ne l'avait pensé Mavor et plus nerveux. Ses yeux noirs semblaient à moitié ouverts, mais il ne paraissait absolument pas endormi.

Sur ses gardes !

L'expression vint à l'esprit de Mavor et s'y installa.

Les deux hommes se serrèrent la main.

« Je ne pensais pas avoir la visite du grand patron en personne, dit rapidement Simpson. C'est une chance que j'aie gardé ma radio à mon poignet, sinon j'aurais pu manquer votre appel. Qu'est-ce qui vous amène sur Arcturus III ?

— En principe un navire interstellaire, dit Mavor.

— Je voulais dire...

— Ne faites pas attention, mon vieux. Un vice de langage. Alors, il semble que vous ayez gagné le gros lot, dans le coin. J'ai pensé que je pourrais me promener par ici et vous aider à compter la petite monnaie. Où est-elle ?

— De combien de temps disposez-vous ?

— Suffisamment.

— La plupart des Lkklah, c'est ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes, vivent au sud d'ici. « Lkklah » signifie « gens », bien sûr.

— Du côté de la mer ?

— Généralement oui. » Simpson offrit une cigarette à Mavor. Après que ce dernier eut refusé, il se servit avant de replacer le paquet dans sa poche. « Combien sont-ils ?

— Au moins trente mille, si mon recensement est exact. Cela n'englobe pas les autres tribus qui vivent aux alentours.

— Il y aurait donc quelques individus qui ne rentreraient pas dans cette brillante civilisation de nemrods ?

— C'est exact. Cela n'existe pas sur toute l'étendue de la planète. Je n'en connais pas encore toute l'extension.

— C'est suffisant. Allons leur jeter un coup d'œil.

— Ils bougent beaucoup, Mr. Mavor.

Vous voulez dire que ces grands centres de cérémonie sont à roulettes ? » Mavor surveillait l'anthropologue d'un œil aimable.

Simpson rit.

« Je ne pense pas. Mais la plupart des gens sont dispersés par groupes de chasseurs, et ils sont un peu intimidés par les étrangers.

— Je vois. Votre rapport mentionnait des résidents officiels dans les grands centres, je crois. Sont-ils partis déjeuner ? »

Simpson jeta sa cigarette dans le ruisseau et en alluma une autre.

« Ils font des pèlerinages ; je n'en connais pas encore le cycle exact. Ils seront dans un centre ou dans un autre, mais cela m'ennuierait beaucoup de vous emmener dans une longue chasse aux oies sauvages.

— Cela pourrait soulever certains problèmes » ; admit Mavor.

Simpson le regarda fixement, essayant de deviner ses pensées. Il n'y arriva pas. Il faillit dire quelque chose mais se contenta de hausser les épaules.

« Allons-y », dit Mavor.

Simpson se retourna et ouvrit le chemin à travers les herbes.

Norman Mavor sourit légèrement et le suivit en direction de la mer lointaine, vers le sud.

*
* *

Avec le soir tomba le vent salé venant de l'Océan, et de délicats nuages teintés de rose flottèrent sur l'horizon de l'ouest. Puis le soleil disparut, et la nuit transforma le monde en ombre.

Il n'y avait pas de lune, mais la lumière des étoiles était un rayonnement d'argent dans le ciel.

Il faisait froid, et Mavor enfonça ses mains dans ses poches.

Aucun des deux hommes ne parlait. Le coassement des grenouilles et la plainte persistante, irritante, de quelque animal invisible se mélangeaient au bruit de leurs pas.

Le terrain sous leurs pieds devint rocailleux, et une végétation épineuse repoussait l'herbe. Puis le sol se radoucit et ils entendirent le glissement sifflant de l'eau. Ils arrivèrent en vue d'une large rivière, tachetée de noir et d'argent sous les étoiles, puis ils suivirent un chemin qui serpentait le long des rives.

C'était presque le matin lorsqu'ils l'aperçurent.

En dépit de lui-même, Mavor s'arrêta net, le souffle coupé.

Là, encadrée par une sombre haie de végétation, glacée dans la pâle lumière de l'aube, se dressait la Magie.

Aucun homme ayant la moindre parcelle de poésie dans l'âme n'aurait pu considérer cet endroit uniquement comme un « centre de cérémonies ».

Il y avait là une grande salle où les dieux auraient pu danser et les esprits déchaîner les vents.

On pensait immédiatement aux pyramides, mais ce n'était que par habitude. Les édifices – il y en avait là quatre – étaient carrés et massifs, ainsi que des blocs de basalte qui auraient été arrachés aux profondeurs d'un monde. Ils possédaient des terrasses, et le long de leurs flancs couraient des escaliers taillés dans le roc.

Quelle taille avaient-ils ?

Mavor mit un frein à son imagination et estima : deux cents mètres de hauteur, au moins, et peut-être cent cinquante mètres de côté. Et il y avait de plus petites constructions à leurs sommets. Des sortes de temples – sans doute possible.

Il y avait des cours, des autels, des places de marché...

L'endroit était désert – mais l'immobilité qui l'enveloppait n'était pas celle des siècles.

L'endroit était *habité*.

« Eh bien ? » demanda Simpson, non sans une pointe de malice. Sa voix résonna comme un coup de feu dans le silence.

« C'est magnifique, dit doucement Mavor. Puis : Y a-t-il quelqu'un ? »

— Je ne pense pas. Nous allons voir... ces endroits ne comportent pas de pièges à nigauds. »

Ils traversèrent les cours et glissèrent un œil à l'intérieur des édifices. Il y faisait aussi noir que dans un four ; mais une allumette craquée révéla les dimensions des pièces. Elles étaient étonnamment petites par rapport aux dimensions de l'extérieur. Les constructions étaient impressionnantes, mais non suprêmement efficaces.

Ils ne virent personne – n'entendirent pas un bruit.

« Disparus, fit Mavor.

— Ils sont parfois insaisissables. Ils peuvent aussi bien revenir ici aujourd'hui qu'être absents pour des mois.

— Je laisserai ma carte. Je désire toujours voir le peuple qui a construit cet endroit, Ed.

— Que diriez-vous d'un petit repos, tout d'abord ? demanda Simpson en bâillant. Cela pourrait être confortable, à l'intérieur, si vous admettez les matelas de pierre.

— Je m'en contenterai », dit Mavor.

Ils se glissèrent dans l'une des entrées et s'étendirent sur le sol. Mavor s'endormit en quelques secondes. Mais, chaque fois que Simpson remuait, ses yeux verts s'entrouvraient – et attendaient.

Ils dormirent six heures. Mavor eût préféré se contenter d'un déjeuner synthétique, mais Simpson insista pour aller dans les broussailles tirer sur un animal qui ressemblait à un daim et faire griller quelques steaks.

La nourriture en valait la peine. L'excellence du repas les paya du temps perdu.

Ils ne quittèrent le centre de cérémonies que dans l'après-midi et continuèrent leur chemin le long de la rivière, vers le sud. Ils n'aperçurent pas le moindre être vivant. Mavor remarqua que la rivière était pleine de poissons, semblables aux saumons et aux truites qui sautent dans les torrents. Il retint ce fait, en vue de références futures.

Le coucher de soleil fut glacé, et le froid augmenta à mesure que le soir se fondait en nuit.

Toujours personne.

Mavor ne se plaignait pas. Il marchait derrière Simpson qui, à court de cigarettes, devenait plus nerveux de minute en minute. Il était fatigué, mais prêt à parcourir cette sacrée planète de fond en comble

s'il le fallait.

À peu près vers ce qui aurait pu être sur Terre trois heures du matin, Simpson s'arrêta.

« Je vais essayer un signal », dit-il.

« Nous y voici », pensa Mavor, essayant d'ignorer ses pieds enflés.

Simpson émit un long ululement, suivi de trois sons plus brefs.

« Merci, Tarzan », complimenta Mavor.

Une réponse vint, au bout de quelques secondes.

Un long cri modulé suivi de trois plus brefs.

À peu près à un kilomètre de distance, jugea Mavor.

« Allons-y », dit Simpson.

Ils repartirent.

Ils mirent presque une heure à ramper pardessus des rochers, leurs vêtements déchirés par des épines.

Le camp s'étendait devant eux, fantomatique dans le brouillard gris du petit jour. Il n'était composé que d'un feu mourant entouré de grossiers appentis – un campement qu'un mois de pluies et de vent effacerait de la surface de la planète.

Il y avait trois chiens, aboyant en chœur. Mavor comptait dix-sept personnes, la plupart presque nues, couvertes seulement d'une espèce de couverture contre le froid. Donc, pas de vêtements taillés, coupés. Il aperçut quelques pieux et des sarbacanes, mais pas d'arcs.

Ça avait plutôt l'air d'être un groupe familial étendu – et ça l'était probablement.

Simpson s'adressa à un vieil homme dans un dialecte indigène.

Quoique ne pouvant évidemment en saisir un traître mot, Mavor écouta attentivement. Apprendre les langages indigènes n'était pas affaire de rien, quelles que soient les circonstances et même dans les meilleures conditions ; c'était en tout cas hors de question pour un officiel ayant à garder un œil sur les nombreuses cultures de mondes multiples.

Le vieil homme semblait ravi de les voir. Il rit et frappa dans ses mains. Il les poussa vers le feu et insista pour leur faire prendre quelque nourriture. Elle n'était d'ailleurs pas mauvaise – mise à part une espèce de pâte froide confectionnée avec un légume sauvage, et qui aurait probablement fait opérer au proverbial Duncan Hines lui-même une rapide retraite de peur de prendre feu de toutes parts.

Les quatre femmes restaient dans leur coin, quoique les plus jeunes filles se montrassent assez sociables. Hommes et jeunes gens tournaient autour d'eux, bavardant avec volubilité, et il était difficile d'arriver à concentrer son esprit sur quoi que ce soit.

Mavor garda cependant les yeux bien ouverts et prit des notes...

La journée passa rapidement. Mavor et Simpson, lassés et fatigués, n'en pouvaient plus vers le soir. Mais les indigènes continuaient à les

étouffer de leurs prévenances. Durant l'après-midi ils avaient tué un animal de la taille d'un buffle et avaient trouvé là un excellent prétexte à de nouvelles festivités.

Mavor et Simpson apportèrent leur contribution en aidant à allumer le feu, au grand amusement des femmes.

Il fut établi que les rognons à demi-crus étaient considérés par les indigènes comme de véritables délices – et les visiteurs les ingurgitèrent avec un sourire quelque peu contraint.

Puis ils chantèrent. Une récitation monocorde des mêmes syllabes toujours et toujours répétées, accompagnée du tic-tac d'osselets que l'on frappait doucement contre deux roches plates. Ce n'était pas précisément mélodieux, mais hypnotique.

Et – d'une étrange manière – c'était triste.

Tard dans la nuit, lorsque la lueur orangée des feux s'amenuisa et que les ombres lentes se rapprochèrent, Simpson se pencha vers Mavor. Les indigènes étaient en train de réciter une sorte de légende, et l'enchevêtrement des mots était trop compliqué même pour Simpson.

Ses yeux, habituellement mi-clos, étaient à présent grands ouverts et paraissaient alertes à la lueur du feu.

« Ces gens ont une croyance », murmura-t-il.

Mavor attendit.

« Ils disent qu'au printemps le vent souffle du sud – et les arbres, les fleurs et les gens sont éternels, vivront à jamais. Mais lorsque vient l'automne, arrive le vent du nord. Les feuilles jaunissent et tombent et les gens savent qu'eux aussi devront mourir. Écoutez ! »

Le vent de la nuit soupira à travers les buissons et tordit les flammes vacillantes.

Même là – si près de la mer – le vent venait du nord, et il faisait froid.

« Bonne nuit », dit Simpson. Et il s'étendit sur le sol et ferma les yeux.

Mavor resta assis, silencieux, écoutant les voix et le vent.

Il ne s'endormit que bien plus tard.

Au matin, après un déjeuner qui leur avait brûlé l'estomac, Mavor se tourna vers Simpson.

« J'ai des nouvelles pour vous, dit-il.

— Oui ?

— Je ne suis peut-être pas un anthropologue, Ed. Mais je ne suis non plus pas né d'hier. Ces gens ne sont pas les Lkklah dont vous m'avez parlé. Ils sont juste ce qu'ils paraissent être : une bande de chasseurs nomades. Je ne sais pas qui ils sont, et cela m'est égal. Mais ils n'ont pas plus bâti ces centres de cérémonies que je ne l'ai fait. »

Les yeux de Simpson semblèrent le transpercer – mais il ne

répondit rien.

« Si vous voulez me traîner encore pendant une centaine d'années, je peux jouer votre jeu, mon vieux, dit Mavor. Ça vous regarde. Mais je ne quitterai pas cette sacrée planète avant d'avoir vu vos Lkklah. N'auriez-vous pas plutôt intérêt à ne plus jouer au plus fin et à en finir avec tout cela ? »

Simpson hésita, eut un haussement d'épaules et dit quelque chose au chef des indigènes. Puis, sans un mot, il s'éloigna vers les buissons, se dirigea droit sur la rivière. Mavor le suivit, sans regarder en arrière. Ils atteignirent la rivière brillante et suivirent le sentier, vers le sud. Simpson menait un train d'enfer, mais Mavor n'émit aucune plainte. Il se contenta d'observer la rivière et remarqua de nouveau les poissons qui bondissaient dans les eaux peu profondes.

Au bout de quatre heures de marche, ils arrivèrent à un bouquet d'arbres odorants qui ressemblaient à des cèdres. L'odeur du sel était forte dans l'air lourd. Et Mavor crut entendre le bruit de la mer.

Le sentier grimpait doucement entre les arbres et soudain, derrière un tournant, le paysage s'étala sous leurs yeux. La visibilité était parfaite, et Mavor vit ce qu'il désirait voir. Il s'arrêta.

Sous leurs pieds s'étendait la mer, presque noire sous un ciel gris et glacé. Entre la mer et les falaises rocailleuses sur lesquelles ils se tenaient, s'étendait un bois, sur une surface d'environ huit cents mètres. Le village était dans les arbres. Cette fois, ce n'était plus un simple campement de chasse. De solides constructions de bois s'élevaient, nombreuses. Des centaines de personnes étaient visibles, toutes bien habillées, dans des vêtements taillés et cousus. De grands et gracieux canoës se balançaient le long de la plage.

Les constructions s'alignaient le long de la rive, aussi loin que l'œil pouvait les suivre. Des milliers de personnes pouvaient y être logées au large. Mavor ne put remarquer aucun champ cultivé. Mais il y avait les rivières.

Il en compta dix, de l'endroit où il se tenait, dix rivières serpentant entre les falaises et se déversant dans la mer.

Il se tourna vers Simpson.

« Voici donc les Lkklah ?

— Quelques-uns d'entre eux, oui.

— Voici le peuple qui a construit les centres de cérémonies que nous avons laissés derrière nous ?

— Oui. »

Mavor étudia le jeune homme de ses froids yeux verts.

« Peut-être aimeriez-vous vous asseoir, dit-il.

— Vous n'allez pas dans le village, après avoir fait tout ce chemin ?

— Ce n'est plus la peine, Ed. »

— Une veine commença à battre avec insistance sur le front de

Simpson.

« Dites ce que vous avez à dire, Mavor.

— Peut-être feriez-vous aussi bien de tout m'avouer.

— Avouez quoi ?

— Oh ! ça suffit, mon vieux. »

Mavor eut l'air irrité, puis recouvra son calme. Il s'assit sur une grosse pierre – ses traits ingrats marqués et tirés.

« J'ignore ce dont vous parlez.

— Très bien, Ed. » Mavor fit claquer ses doigts et posa son menton dans sa main.

« Nous allons le dire en petits mots bien simples, de manière qu'il n'y ait pas d'erreur. *Ne savez-vous pas que c'est un crime sérieux que de falsifier un rapport ?* »

*

* *

L'odeur fraîche et pure des arbres flottait autour d'eux, et le battement régulier de la mer n'était que la respiration peu pressée des siècles.

Mais à présent, la laideur était là, entre eux, sur la falaise.

Le silence s'apessantit.

Durant une longue minute, Mavor crut que Simpson allait tenter de payer d'effronterie, même à présent. Mais, soudainement, le jeune homme s'affaissa et tourna le dos.

La bataille était gagnée.

« Comment savez-vous ? demanda sourdement Simpson.

— C'est mon métier, de le savoir, Ed. Vous étiez trop vague, dans votre rapport, justement en ce qui concernait des détails cruciaux. Chaque fois qu'un miracle passe par mon bureau, petit, je veux des photographies, des statistiques, une analyse dépassant tout de même quelque peu le niveau de l'étudiant de deuxième année. »

Simpson se retourna, les pupilles rétrécies.

« Ce n'était pas aussi grossier ! J'ai dit qu'il y avait des centres de cérémonies complexes, et ils existent ! J'ai dit que ces peuples n'avaient pas d'agriculture, et ils n'en ont pas !

— Sornettes ! dit brutalement Mavor. Vous savez aussi bien que moi que ce n'est pas seulement le niveau technologique qui importe, c'est l'entière situation économique. Si l'on obtient facilement assez de nourriture, sa provenance importe peu. Si l'on a la nourriture, on a la population, et une structure sociale complexe est possible, quoique non inévitable. Et si votre organisation sociale est suffisamment complexe, vous aurez des spécialistes qui pourront être déchargés des soins de production de la nourriture, et vous pourrez construire vos temples, creuser vos totems et déchaîner l'enfer – ce qui arrive

généralement.

— Merci pour la conférence.

— Je vous en prie. Regardez, mon vieux. Les anciens Indiens de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord utilisaient exactement les mêmes procédés que vous avez là. Pas d'agriculture, mais des torrents regorgeant de saumons, et – à peu près – une culture préhistorique aussi complexe, au nord de Mexico. Un tas d'Indiens des plaines n'avaient pas d'agriculture mais ils avaient des chevaux – et le bison.

— Oui. Oui. Je sais tout ça.

— Bon. Ça veut dire que vous saviez ce que vous faisiez. Il ne s'agit pas d'une erreur. Vous mentiez délibérément. »

Simpson serra les poings – mais ne bougea pas.

« Vous avez été envoyé sur Arcturus pour y étudier le degré culturel.

« C'est mon travail que de distribuer des terrains permettant d'établir des colonies terriennes sur des planètes semblables à celle-ci. Mes décisions dépendent des rapports que vous, géologues, m'envoyez.

« Et vous, que faites-vous ? Vous trébuchez sur cette intéressante société où l'on trouve une culture relativement évoluée, basée sur un réseau de rivières infestées de poissons, ce dont les indigènes profitent pour construire quelques édifices impressionnants au milieu des buissons. C'est quelque chose, mais enfin, rien de mystérieux à cela, et vous le savez. En même temps, vous inventez une nébuleuse histoire relative à la sagesse des Anciens et vous nous avisez d'avoir à nous tenir au large pendant une centaine d'années. Vous admettez tout ça ? »

Simpson haussa les épaules.

« Très bien, Ed. Je meurs de curiosité. Que diable pensiez-vous faire, et *pourquoi* l'avez-vous fait ? »

Simpson prit une profonde inspiration.

« Vous ne comprendriez pas. Du moins, pas sans connaître les Lkklah. Si vous descendiez avec moi jusqu'au village...

— Je ne *veux* pas connaître les Lkklah – d'ailleurs je ne tiens pas à finir dans une marmite. »

Le regard de Simpson ne révélait ni regret ni peur. Seulement la haine.

« Je pensais obtenir au moins une centaine d'années de paix pour ces gens que j'aime, prononça-t-il d'un ton égal. Je l'ai fait pour leur rendre service, et si vous ne l'appréciez pas, cela m'est on ne peut plus égal. »

Mavor se leva, ses yeux verts rétrécis par la colère.

« Vous avez dit pour leur rendre service, répéta-t-il. Pauvre simple d'esprit ! »

Simpson s'avança vers lui.

Mavor resta debout, droit, une ombre de sourire sur les lèvres. Il regarda Simpson droit dans les yeux et attendit.

Simpson s'arrêta.

« Trop tard, à présent, dit-il avec lassitude. Quoi que je fasse, vous l'aurez, votre sale planète !

— Exact », dit Mavor.

Et il appuya sur un bouton de sa radio de poignet, qui lança une onde émettrice au satellite transmetteur puis au vaisseau interstellaire qui attendait. La sphère de débarquement viendrait le chercher là où elle l'avait débarqué.

« Qu'allez-vous décider, à présent ? demanda Simpson. Devrai-je revenir enfermé à fond de cale, condamné au pain sec et à l'eau ?

— Continuez votre travail, répondit brièvement Mavor. J'en reculerai l'échéance jusqu'au printemps. »

Simpson fronça les sourcils. « Vous ne voulez pas dire...

— Ne m'apprenez pas ce que je veux dire ou ce que je ne veux pas dire. Vous êtes un anthropologue, et vous avez été amené ici à grands frais pour exécuter un travail : établir un rapport sur le degré moyen culturel sur Arcturus III. Faites votre travail – et cette fois, faites-le bien. Je déciderai de ce que l'on doit faire de vous lorsque je prendrai connaissance de votre prochain rapport ; et cette fois, donnez-nous des faits.

— Je ne suis pas sûr d'avoir envie de faire votre sale travail, dit Simpson. Ces gens sont mes amis.

— Faites-le ou allez en prison. »

Mavor fit demi-tour et repartit le long du sentier, face au vent du nord. Il y avait un long chemin à faire jusqu'à l'endroit où la sphère de reconnaissance le reprendrait, et il ne perdit pas de temps à regarder en arrière.

Edward Simpson resta presque une heure immobile, au même endroit, face à la mer.

Il y avait des larmes dans ses yeux.

« Le salaud ! ne cessait-il de répéter. Le salaud aveugle et borné ! »

Puis, très lentement, il descendit vers les constructions de bois et les rires de ceux qui avaient été ses amis.

*

* *

Le voyage d'Arcturus III jusqu'à la Terre se passa sans histoires.

Le 21 novembre 2044, Norman Mavor était de retour à son bureau. Impeccable dans son complet bleu très strict, soigneusement repassé, une raie droite divisait parfaitement ses cheveux gris bien coiffés. Les yeux verts étaient calmes et patients. Il semblait un peu plus vieux. C'était le seul changement notable.

« Eh bien, Basile, dit-il au chimpanzé aux jambes croisées, nous revoici ! »

Il pressa sur un bouton.

« Envoyez-moi Bill Shackelford », dit-il, un léger sourire aux lèvres.

Il attendit.

Au bout de dix minutes, Shackelford arriva. Il entra, un cigare aux lèvres. De toute évidence, il s'était fortifié à l'aide de quelques gorgées de courage en bouteille.

« Je suppose que voici venu le moment pour moi de recevoir un grand coup, entre les deux oreilles », dit-il.

Il avait l'air d'un homme qui n'a pas trop bien dormi.

« J'ai considéré la question », dit Mavor.

Shackelford retira soigneusement son cigare de la bouche. « Très bien. Renvoyez-moi, Mr. Mavor. J'ai commis une erreur, je l'admets. Mais je n'ai aucune intention de me mettre à ramper. »

Mavor haussa un sourcil.

« Vous avez déjà eu des nouvelles d'Arcturus, si je comprends bien ?

— Cela m'est parvenu aux oreilles. » Mavor hocha la tête.

« Une affaire malheureuse. Mais Simpson n'est coupable que d'une erreur honnête. Cela aurait pu arriver à n'importe qui. Je ne renvoie pas les gens pour de simples erreurs, Bill.

— Vous avez dit...

— J'ai dit que j'avais envisagé de vous renvoyer. Mais je n'ai pas dit pourquoi.

— Me demandez-vous de résoudre une devinette ?

— Pas du tout. »

Mavor repoussa son fauteuil en arrière.

« Je désire que vous preniez en charge le nouveau dossier qui nous parviendra d'Arcturus III. Nous aurons deux ans pour y travailler avant de le présenter officiellement à la Salle d'audience. Je désire que vous vous assuriez d'une manière certaine que ces indigènes n'obtiendront pas un pouce de terrain supplémentaire à celui auquel ils ont droit, conformément à la Loi. Le ferez-vous ? »

Shackelford s'assit.

Il regarda fixement son cigare, puis le jeta dans le cendrier.

« C'est un sale travail, dit-il finalement.

— Je suis heureux de l'apprendre.

— Vous voulez donc dire que je ne suis pas renvoyé ?

— Pas encore. »

Mavor se pencha vers un tiroir de son bureau et s'empara du journal du matin, qu'il feuilleta jusqu'à la page de l'éditorial.

« Avez-vous vu où se trouve mon nom dans le journal, à nouveau ?

— J'ai vu, dit Shackelford, prudemment.

Le petit article rageur habituel. » Il s'éclaircit la voix : « *Norman Mavor, intégrateur des Affaires interstellaires, est revenu hier d'une autre promenade, cette fois sur Arcturus III. Il nous a annoncé, avec une satisfaction évidente, qu'il s'était arrangé pour obtenir des droits légaux sur, une fois de plus, une nouvelle planète destinée à la colonisation. Cet homme, dont le rôle est de protéger les droits des indigènes extraterrestres, arbore une indifférence profonde vis-à-vis des indigènes dont il est supposé défendre les intérêts. Il semble utile de souligner qu'aucun autre homme sur cette planète n'a fait plus pour priver lesdits indigènes de leurs terres natales que Norman Mavor...*

— Je l'ai lu, dit Shackelford.

— Et vous êtes d'accord, sans doute. » Mavor repoussa le journal.

« Je pense que je devrais commencer un album de coupures de journaux.

— Vous *n'aimez* pas les indigènes, n'est-ce pas ? dit Shackelford, presque malgré lui.

— Pas particulièrement, admit Mavor.

— Et vous voulez que je m'occupe d'Arcturus III avec un beau râteau à fortes dents, de manière à gratter tout ce que je pourrai.

— Exactement.

Vous savez que la plus grande partie de la planète est occupée par de simples chasseurs. Cela veut dire qu'ils ne seront propriétaires d'aucune terre – sinon quelques vagues bandes de terrain et quelques trous d'eau. Même les Lkklah, dont nous avons entendu parler, n'auront rien d'autre qu'un bord de mer et quelques buissons.

— Très juste. Légalement, les indigènes d'Arcturus III n'occupent pas du tout leur propre planète. Ils n'en occupent en vérité que quelques milles carrés : nous leur donnons donc ces territoires de chasse, plus une zone de sécurité qui écartera les gêneurs. Ne pensez-vous pas que nous sommes même généreux ? »

Le visage de Shackelford tourna au violet.

« Je pense qu'il s'agit d'une colossale escroquerie ! dit-il, à voix plus haute qu'il ne l'eût voulu. Qu'est-ce que vous avez ? Un morceau de glace à la place du cœur ? »

Mavor sourit. « Il est toujours touchant de rencontrer de la loyauté de la part de ses subordonnés », dit-il.

Shackelford se dressa, gesticulant.

« Vous n'aurez pas à me renvoyer, Mavor, je démissionne !

— Aucune importance, dit Mavor, rasseyez-vous. » Shackelford fixa les yeux verts, hésita un moment, puis se rassit.

Mavor mesura son homme des yeux et s'interrogea.

Bill était-il prêt ?

Ou fallait-il lui donner encore du temps, comme à Simpson ?

Il contempla son bureau, presque embarrassé. Il était difficile, tout

d'un coup, de continuer.

Mais il n'était plus jeune, et il se sentait las.

« Bill, dit-il doucement, savez-vous pourquoi j'ai failli vous renvoyer ? »

Shackelford, incertain du rôle qu'il était en train de jouer, se contenta de secouer la tête.

Mavor se pencha en avant, oubliant pour une fois le pli soigné de son pantalon.

« Vous êtes venu ici tout feu tout flammes il y a quelques mois, avec ce que vous pensiez être la découverte du siècle, comme avec les « artistes » de Centaurus VI. Vous étiez persuadé avoir vraiment découvert quelque chose, et savez-vous ce que vous m'avez dit ? »

Shackelford secoua de nouveau la tête.

« *Ces gens-là ne sont pas qu'une poignée de sauvages, Mr. Mavor – ils sont uniques, ils ont fait quelque chose que personne n'a jamais fait avant eux.* »

Shackelford bondit.

« Je n'ai pas voulu dire...

— Si. Vous vouliez dire que ces gens étaient exceptionnels et qu'ils avaient droit à un traitement spécial. Qu'ils n'étaient pas seulement une poignée de sauvages, pour reprendre votre charmante expression.

— Eh bien...

— Eh bien, ils n'avaient rien de spécial. La plupart des gens n'ont rien de spécial. Ils n'étaient rien qu'une bande d'arriérés des plus ordinaires. Rien : pas de télépathes, pas de navires interstellaires, pas d'enfants de super-hommes couchés dans des langes diaprés. Est-ce que ce n'est pas une honte ?

— Écoutez, vous avez dit vous-même que vous *n'aimiez* pas les indigènes. Vous êtes prêt à les écorcher de leur dernier mètre carré de terrain...

— Oh ! allez au diable ! » Mavor passa ses doigts noueux dans ses cheveux. « J'ai dit que je n'aimais pas *particulièrement* les indigènes. Non. Je suis juste suffisamment vieux jeu, et non blasé, pour pouvoir encore admirer les êtres humains en général. Je me moque complètement de ce qu'ils soient primitifs ou de ce qu'ils vivent à New York – l'un n'étant d'ailleurs pas incompatible avec l'autre. Cette notion surannée qui veut qu'un homme ne vaut quelque chose qu'à partir du moment où il devient une espèce de monstre me fait mal au ventre.

— Mais...

— Écoutez-moi bien, petit, dit Mavor. C'est le vieux monstre inhumain que je suis qui vous parle, et il pourrait bien vous gober tout vivant si vous ne prêtez pas attention à ce qu'il dit. Il y a à peine quelques misérables centaines d'années, l'on considérait les peuples

primitifs du même œil que les animaux et on les chassait à l'aide de chiens. Cette sacrée culture technologique qui est la nôtre continuera son expansion, et si vous vous imaginez qu'un poète pourra l'arrêter grâce à sa belle âme pleine d'idéal, vous avez des cailloux dans le crâne. Au moins, à présent, nous disposons de lois qui leur accordent *quelque* protection. Bien sûr, je pense aussi qu'on pourrait les laisser vivre libres et tranquilles. On devrait se tenir au large. Peut-être aussi aurions-nous dû nous tenir au large de l'Amérique, mais nous ne l'avons pas fait. Cela vous étonnera peut-être, Bill, mais je ne suis pas les Nations Unies, je ne suis que l'exécutant d'un sale métier.

— Vous pourriez en sortir... » Mavor rit. C'était un son bizarre.

« Est-ce que cela changerait quoi que ce soit au sort de ces gens, si vous aviez ma place ? (*Ou Simpson, pensa-t-il. Sa tricherie eût été découverte avant cinq ans, et alors, que seraient devenus les Lkklah ?*) Supposez un instant que les gens d'ici sachent que vous trichez légèrement en *faveur* des étrangers. Car ils ne les considèrent pas autrement que comme des *étrangers*, et vous le savez. Non, croyez-moi, cela vaut mieux ainsi. »

Shackelford se leva, visiblement ébranlé.

« Mais pourquoi ne dites-vous pas tout ça aux gens ? Pourquoi les laissez-vous... ? »

Mavor, de son pouce, désigna la porte :

« Filez », dit-il.

Shackelford se retira.

Norman Mavor se sentit très fatigué.

Il menaça du doigt le portrait du chimpanzé, sur son bureau.

« Basile, dit-il, tu es un imposteur. Sous cet extérieur hirsute bat un cœur fait de l'or le plus pur. »

Il avait horreur des sermons. C'était ce qu'il détestait le plus.

« Hourra pour moi ! » murmura-t-il – et il s'arrêta coi, tout surpris.

*

* *

Deux années plus tard, en décembre, eut lieu l'audience au sujet d'Arcturus III.

L'hélicoptère portant les mots NORMAN MAVOR en lettres discrètes sur sa carlingue atterrit au milieu d'une véritable tempête de neige, sur le toit du building d'Adjudication. Mavor et Karl Hauser, son expert légal, plus chauve que jamais, en sortirent.

Un vent froid balayait la neige.

« Lorsque arrive l'automne, le vent du nord souffle, dit Mavor. Les feuilles brunissent et tombent, et les gens savent alors qu'eux aussi devront mourir...

— Que diable voulez-vous dire, mon vieux ?

— Oh ! une poésie, que j'ai entendue, une fois. Rien d'important. Allons-y. »

Ils descendirent par l'ascenseur privé et longèrent le corridor immaculé. Le complet vert de Mavor était soigneusement repassé, et pas un seul de ses cheveux ne se trouvait pas à sa place. Il marchait, le buste bien droit, et ses yeux d'un vert profond ne regardaient ni à droite ni à gauche.

« Je suppose que nous allons arracher à cette vieille face de raie un bon quart de la planète, jubila Karl. Ce ne sera pas si mal.

— Oh ! nous sommes des durs », dit Mavor. Quelques personnes le reconnurent, et il y eut les chuchotements habituels.

Nul n'eût pu dire s'il les avaient entendus.

Les portières de la Salle d'audience glissèrent devant eux.

Le Comité du développement colonial attendait.

Ensemble, leurs serviettes sous le bras, Mavor et Karl Hauser entrèrent.

« Donnez-leur du fil à retordre, murmura Karl Hauser.

— Je ferai de mon mieux », répondit Mavor.

Traduit par RÉGINE VIVIER.

North Wind.

© Chad Oliver, 1963.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

PERMIS DE MARAUDE

Par : Robert Sheckley

L'ennui avec une civilisation essaimée sur des centaines de planètes dispersées aux quatre coins de la Galaxie, c'est que les communications peuvent être aisément rompues et qu'une planète isolée peut aller son petit bonhomme de chemin pendant un bout de temps. Et ne pas s'en trouver plus mal du reste. Voyez notre Terre.

Mais quand est venue, après des générations, l'heure des retrouvailles, on aimerait mieux ne pas avoir l'air trop provincial et se souvenir des usages de la civilisation. Facile, les livres sont là pour décrire les coutumes et les fastes de la grande société galactique. Encore faut-il savoir les interpréter.

TOM PÊCHEUR ne se doutait pas qu'il était à deux doigts d'entamer une carrière criminelle. C'était le matin. Le grand soleil rouge s'élevait à peine au-dessus de l'horizon, traînant à sa suite son petit compagnon jaune. Le village minuscule mais précis, tache blanche unique sur l'étendue verte de la planète, étincelait à la lumière des deux soleils de la mi-été.

Tom venait de s'éveiller dans son cottage. C'était un grand jeune homme au teint hâlé, avec les yeux ovales de son père et une tendance qui lui venait de sa mère à éviter tout effort. Rien ne le pressait : il n'y aurait pas de pêche avant les pluies d'automne, et par conséquent pas de travail pour un Pêcheur. Jusque-là, tout ce qu'il aurait à faire consisterait à flâner et à préparer ses lignes.

« Elle est supposée avoir un toit rouge ! entendit-il Billy Peintre s'écrier au-dehors.

— Les Églises n'ont *jamais* le toit rouge », cria en retour Ed Tisserand.

Tom fronça les sourcils. N'étant pas concerné, il avait oublié les changements qui étaient survenus au village au cours des deux semaines écoulées. Il enfila un pantalon et se dirigea nonchalamment vers la place du village.

La première chose qu'il y vit, ce fut un immense nouvel écriteau, qui indiquait : LES ÉTRANGERS NE SONT PAS ADMIS DANS LES LIMITES DE LA CITÉ. Or, il n'y avait pas un seul étranger sur la planète du Nouveau-Delaware. Elle était composée en tout et pour tout d'une immense forêt et d'un unique village. L'écriteau n'était rien de plus qu'un slogan politique.

La place elle-même était bordée d'une église, d'une prison et d'un bureau de poste, tous trois construits durant ces deux semaines d'activité frénétique et alignés en face du marché. Nul ne savait que faire de ces bâtisses – le village s'en était parfaitement bien passé au cours des deux siècles écoulés. Mais maintenant, naturellement, les construire était devenu une nécessité.

*
* *

Ed Tisserand était planté devant la nouvelle église, regardant en l'air en louchant. Billy Peintre se tenait en équilibre instable sur le toit incliné de l'édifice, et l'indignation hérissait sa moustache blonde. Au pied de l'église, une petite foule était rassemblée.

« Bon sang, disait Billy, je te répète ce que j'ai lu la semaine dernière. Un toit blanc, d'accord. Rouge, jamais.

— Tu confonds avec quelque chose d'autre, répondit Tisserand. N'est-ce pas, Tom ? »

Tom haussa les épaules. Il n'avait pas d'opinion. À ce moment précis, le maire arriva en courant, transpirant abondamment, sa chemise flottant sur son ventre proéminent.

« Descends ! cria-t-il à Billy. Je viens de vérifier. Il s'agit de la Petite École rouge, et non de l'Église. »

Billy prit un air fâché. Il était continuellement de mauvaise humeur, comme tous les peintres. Mais depuis que le maire l'avait nommé chef de la police, la semaine précédente, il était devenu tout à fait impossible.

« Nous n'avons pas de Petite École, rétorqua Billy, à mi-hauteur de son échelle.

— Eh bien, il nous faudra en construire une, dit le maire. Et il faudra faire vite. » Il jeta un regard vers le ciel. Machinalement, la foule l'imita. Mais il n'y avait toujours rien en vue.

« Où sont les fils Charpentier ? demanda le maire. Sid, Sam, Marv, où êtes-vous ? »

La tête de Sid Charpentier apparut dans la foule. Il s'appuyait toujours sur des béquilles, à la suite d'une chute qu'il avait faite le mois précédent, alors que juché dans un arbre, il dénichait des œufs de threstle ; les Charpentier ne valaient rien pour l'escalade des arbres.

« Les autres sont à la taverne d'Ed le Brasseur, dit Sid.

— Où pourraient-ils être, sinon là ? dit la voix de Mary Marinier du sein de la foule.

— Eh bien, allez les chercher, dit le maire. Il faut qu'ils nous construisent une Petite École, et en vitesse. Dites-leur de la bâtir près de la Prison. » Il se tourna vers Billy Peintre, qui était descendu de son échelle. « Bill, tu peindras cette école d'un beau rouge brillant, à l'intérieur et à l'extérieur. C'est très important.

— Quand est-ce que j'aurai mon insigne de Chef de la Police ? demanda Billy. J'ai lu que les Chefs de la Police portent toujours un insigne.

— Fabrique-t'en un », dit le maire. Il essuya son visage avec le pan de sa chemise. « Quelle chaleur. Cet Inspecteur aurait pu venir en hiver. Tom ! Tom Pêcheur ! J'ai un travail important à te confier. Viens avec moi, je vais t'expliquer ce dont il s'agit. »

Il mit un bras autour des épaules de Tom et, empruntant l'unique rue pavée du village, ils se dirigèrent vers le cottage du maire, au-delà du marché désert. Dans le passé, cette route était en terre battue. Mais le passé était mort deux semaines auparavant, et maintenant la route était recouverte de cailloux pilés. Il était devenu si pénible d'y marcher pieds nus que les villageois ne se déplaçaient plus qu'en empruntant leurs pelouses. Le maire, pour sa part, et par principe, s'astreignait à marcher sur la chaussée.

« Écoutez, Maire, protesta Tom. En ce moment, je suis en vacances...

— Il ne peut être question de vacances en ce moment, répliqua le maire. *Pas maintenant*. Il peut arriver d'un jour à l'autre. » Il fit entrer Tom dans son cottage et s'assit dans un vaste fauteuil, qu'il avait rapproché au maximum de son poste de radio interstellaire.

« Tom, dit le maire sans ambages, est-ce que tu aimerais devenir un Criminel ?

— Je ne sais pas, répondit Tom. Qu'est-ce que c'est qu'un Criminel ? »

*
* *

Mal à l'aise, le maire s'agita dans son fauteuil, puis il posa une main sur la radio, ce qui lui conférait de l'autorité. « Voici », dit-il, puis il commença à donner des explications.

Tom écoutait, mais plus il entendait, moins cela lui plaisait. Tout ça, c'était la faute de cette radio interstellaire, conclut-il. Pourquoi ne l'avait-on pas totalement démolie ?

Personne n'avait cru qu'elle pourrait encore fonctionner. Elle avait ramassé la poussière du bureau, maire après maire, pendant des générations, dernier lien silencieux avec la Terre maternelle. Deux

cents ans plus tôt, la Terre conversait avec le Nouveau-Delaware, avec Ford IV, avec Alpha Centauri, avec Nueva España et les autres colonies qui constituaient l'Union des Démocraties de la Terre. Puis toute conversation avait cessé.

Il semblait qu'il y eût une guerre sur la Terre. Le Nouveau-Delaware, avec son unique village, était trop petit et trop distant pour y prendre part. Ils attendirent des nouvelles, mais rien ne leur parvint. Puis une épidémie de peste s'était abattue sur le village, emportant les trois quarts de ses habitants.

Lentement, le village s'était remis de ses blessures. Les villageois avaient adopté un mode de vie personnel, et avaient oublié la Terre.

Deux cents ans s'étaient écoulés.

Et voici que soudain, deux semaines plus tôt, la vieille radio avait repris vie en toussant. Durant des heures, elle avait grogné et crachoté des parasites, tandis que les habitants du village se rassemblaient autour du cottage du maire.

Finalement, des mots s'étaient fait entendre : « ...m'entendez-vous, Nouveau-Delaware ? Est-ce que vous m'entendez ? »

— Oui, oui, nous vous entendons, avait répondu le maire.

— La colonie est toujours là ?

— Certainement », avait dit le maire avec fierté. La voix s'était faite sèche et officielle : « Nous sommes restés sans contact avec les colonies extérieures pendant un certain temps, en raison des conditions troublées qui régnaient ici. Mais tout est maintenant terminé, sauf une dernière opération de nettoyage. Vous, Nouveau-Delaware, vous êtes toujours une colonie de la Terre Impériale et demeurez soumis à ses lois. Reconnaissez-vous ce statut ? »

Le maire avait hésité. Dans tous les livres, on parlait de la Terre comme étant l'Union des Démocraties. Oh ! après tout, en deux siècles, il n'y a rien d'anormal à ce que les noms changent.

« Nous sommes toujours loyaux envers la Terre, avait répondu dignement le maire.

— Parfait. Cela nous évite l'ennui de vous envoyer un corps expéditionnaire. Un Inspecteur résident vous sera envoyé du point le plus proche, afin de s'assurer que vous vous conformez bien aux coutumes, aux institutions et aux traditions de la Terre.

— Quoi ? » s'était exclamé le maire d'une voix inquiète.

*

* *

La voix sèche avait pris un ton aigu. « Vous réalisez, naturellement, qu'il n'y a place dans l'Univers que pour une seule espèce intelligente – l'Homme ! Tous les autres doivent être supprimés, effacés, annihilés. Nous ne pouvons tolérer que des étrangers rôdent sournoisement

autour de nous. Je suis sûr que vous comprenez, Général.

— Je ne suis pas un Général. Je suis Maire.

— C'est bien vous qui gouvernez ?

— Oui, mais...

— Donc, vous êtes un Général. Laissez-moi poursuivre. Dans cette galaxie, il n'y a pas de place pour les étrangers. Aucune ! Pas plus qu'il n'y a place pour les cultures humaines déviationnistes, qui sont étrangères par définition. Il est impossible d'administrer un empire où chacun fait ce qui lui plaît. Il faut de l'ordre, *quel qu'en soit le prix.* »

Le maire avait avalé sa salive avec difficulté et avait fixé la radio.

« Assurez-vous que c'est bien une colonie de la Terre que vous gouvernez, Général, et qu'il n'existe pas chez vous de déviations radicales hors de la norme telles que le libre arbitre, l'union libre, et tout ce qui figure sur la liste des interdictions. Ces choses sont *étrangères*, et nous ne sommes pas tendres avec les étrangers. Mettez de l'ordre dans votre colonie, Général. L'Inspecteur passera vous voir dans une quinzaine de jours. C'est tout. »

Les habitants du village avaient immédiatement organisé une réunion, afin de déterminer la meilleure manière de se conformer aux instructions reçues de la Terre. Leur seule ressource était de se modeler à la hâte suivant les critères terrestres qui étaient définis dans leurs anciens livres.

« Ça ne m'explique pas pour quelle raison il nous faut un Criminel, objecta Tom.

— C'est un élément important de la société terrestre, expliqua le maire. Tous les livres sont d'accord sur ce point. Le Criminel a la même importance que le Facteur, par exemple, ou le Chef de la Police. Contrairement à eux, le Criminel est engagé dans des manœuvres antisociales. Il agit *contre* la société, Tom. S'il n'y a pas de gens qui travaillent *contre* la société, comment voudrais-tu qu'il y en ait qui travaillent pour elle ? Personne n'aurait plus rien à faire. »

Tom secoua la tête. « Je ne comprends toujours pas.

— Sois raisonnable, Tom. Il faut que nous ayons des choses terrestres, par exemple des Rues Pavées. Tous les livres le mentionnent. Et des Églises, des Écoles, des Prisons. Et tous les livres parlent du Crime.

— Je ne marche pas, dit Tom.

— Mets-toi à ma place, dit le maire d'une voix suppliante. Cet Inspecteur arrive et rencontre Billy Peintre, notre Chef de la Police. Il demande à voir la Prison. Puis il demande : « Pas de prisonniers ? » et je réponds : « Bien sûr que non, puisque le Crime n'existe pas ici. – Pas de crime ? s'étonne-t-il. Mais le Crime a toujours existé sur les colonies de la Terre. Vous le savez bien. » Et je réponds : « Chez nous, ça n'existe pas. On ne connaissait même pas le mot

jusqu'à la semaine dernière. – Alors, pourquoi avez-vous construit une Prison ? Pourquoi avez-vous nommé un Chef de la Police ? »

*
* *

Le maire reprit haleine.

« Tu saisis ? Tout s'écroule. Il se rend compte immédiatement que nous ne sommes pas comme les hommes de la Terre. Nous avons essayé de truquer. Nous sommes des *étrangers* !

— Hmm, fit Tom, impressionné malgré tout.

— Tandis que si tu acceptes, poursuivait vivement le maire, je puis dire : « Bien sûr, le Crime existe chez nous, tout comme sur la Terre. Nous avons un Voleur doublé d'un Meurtrier. Le pauvre diable a reçu une mauvaise éducation et s'est mal adapté. Mais notre Chef de la Police dispose de certaines preuves contre lui, et nous espérons pouvoir procéder à son arrestation dans les vingt-quatre heures. Nous l'enfermerons dans la Prison, et ensuite nous le Réhabiliterons.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Réhabiliter ? demanda Tom.

— Je ne sais pas très bien. Je m'en inquiéterai quand le moment sera venu. Pour l'instant, comprends-tu à quel point le Crime est nécessaire ?

— Je crois. Mais pourquoi moi ?

— Parce que je ne dispose de personne d'autre. En outre, tu as des yeux étroits. Les Criminels ont toujours des yeux étroits.

— Ils ne sont pas si étroits que ça ! protesta Tom. Ceux d'Ed Tisserand le sont encore plus que les miens !

— Je t'en prie, Tom, dit le maire. Nous devons tous jouer notre rôle. Tu veux aider la communauté, n'est-ce pas ?

— Sans doute, dit Tom d'un ton las.

— Parfait. Alors, tu seras notre Criminel. Tiens, voici qui rendra ta situation légale. »

Il tendit à Tom un document qui disait :

PERMIS DE MARAUDE. *Par les Présentes, Tom Pêcheur est dûment accrédité en qualité de Voleur et de Meurtrier. Il est requis de manifester sa Malhonnêteté dans les Allées Obscures, de hanter les Mauvais Lieux et de Violenter la Loi.*

Tom lut deux fois le document, puis il demanda : « Qu'est-ce que c'est, la Loi ?

— Je te l'expliquerai au fur et à mesure que j'en fabriquerai, répondit le maire. Toutes les colonies de la Terre ont des Lois.

— Mais qu'est-ce que j'aurai à *-faire* ?

— Il te faudra Voler. Et Tuer. Cela ne devrait pas présenter de

difficultés. » Le maire s'approcha de ses casiers à livres où il prit d'antiques volumes intitulés *Le Criminel et son Milieu*, *Psychologie de l'Assassin* et *Études sur les Motivations du Vol*.

« Ces livres t'apprendront tout ce que tu désires connaître. Vole tant que tu pourras. Toutefois, je pense qu'un seul Meurtre devrait suffire. Il n'y a aucune raison d'en commettre plusieurs.

— Très bien. » Tom hocha la tête. « Je crois que je m'en tirerai bien. »

Il prit les livres et rejoignit son propre cottage.

*

* *

Il faisait très chaud et toute cette conversation au sujet du Crime l'avait à la fois intrigué et fatigué. Il s'allongea sur son lit et se mit à feuilleter les vieux livres.

On frappa à sa porte.

« Entrez », cria Tom, en frottant ses yeux las.

Marv, l'aîné et le plus grand des enfants rouquins Charpentier, entra, suivi du vieux Jed Fermier. Ils portaient un petit sac.

« C'est toi le Criminel du village, Tom ? demanda Marv.

— À ce qu'il paraît.

— Alors, ceci est pour toi. » Ils posèrent le sac sur le plancher et en sortirent une hache, deux couteaux, un court épieu, un gourdin et une matraque.

« Qu'est-ce que c'est que tout ça ? demanda Tom en s'asseyant brusquement.

— Des armes, évidemment, dit Jed Fermier avec humeur. Sans armes, tu ne peux pas être un vrai Criminel. »

Tom se gratta la tête. « C'est vrai ?

— Tu ferais bien de réfléchir à tout cela par toi-même, poursuivit Jed de sa voix impatiente. Ne t'imaginer pas que nous allons tout faire à ta place. »

Marv Charpentier adressa un clin d'œil à Tom. « Jed râle parce que le Maire l'a nommé Facteur des Postes.

— Je ferai mon boulot, dit Jed. Ce qui ne me plaît pas, c'est d'avoir à écrire toutes ces lettres.

— Ça ne doit pas être très difficile, dit Marv avec un sourire. Les Facteurs le font sur la Terre, où il y a beaucoup plus de monde qu'ici. Bonne chance, Tom. »

Ils s'en allèrent.

Tom se pencha et examina les armes. Il savait ce qu'elles étaient : les vieux livres en étaient pleins. Mais personne ne s'était vraiment jamais servi d'une arme dans le Nouveau-Delaware. Les seuls animaux de la planète étaient petits, recouverts d'une sorte de fourrure et

herbivores convaincus. Quant à utiliser une arme contre un voisin – à quoi cela aurait-il bien pu servir ?

Il prit l'un des couteaux. C'était froid. Il en toucha la pointe. C'était aigu.

Tom se mit à marcher de long en large, en fixant les armes. Elles lui donnaient une étrange sensation d'oppression au creux de l'estomac. Il se dit qu'il s'était un peu trop hâté d'accepter ce travail.

Cependant, il n'avait pas pour l'instant de raison de se faire du souci. Il lui fallait d'abord lire ces livres. Ensuite, il pourrait peut-être se faire une opinion sur toute cette affaire.

*

* *

Il lut pendant plusieurs heures, ne s'interrompant que pour avaler une légère collation. Les livres étaient relativement faciles à comprendre ; les diverses méthodes criminelles étaient clairement expliquées, parfois à l'aide de diagrammes. Mais rien dans tout cela n'était raisonnable. Quel était le but du Crime ? À qui profitait-il ? Quel avantage pouvaient en retirer les gens ?

Cela, les livres ne l'expliquaient pas. Il les feuilleta, regardant les photographies représentant des visages de criminels. Ils avaient l'air très sérieux et convaincus, et extrêmement conscients de la signification de leur tâche au sein de la société.

Tom aurait bien voulu découvrir ce qu'était cette signification. Cela aurait certainement rendu les choses plus faciles.

« Tom ? » C'était la voix du maire, qui l'appelait de l'extérieur.

« Je suis là, Maire », répondit Tom.

La porte s'ouvrit et le maire jeta un coup d'œil à l'intérieur. Derrière lui se tenaient Jane Fermier, Mary Marinier et Alice Cuisinière.

« Alors, Tom ? demanda le maire.

Alors quoi ?

Qu'est-ce que tu dirais de te mettre au travail ? »

Tom grimaça sans s'en rendre compte. « J'ai déjà commencé, dit-il. J'étais en train de lire ces livres, et d'essayer de comprendre... »

Tom s'interrompit, embarrassé, sous le regard des trois dames d'un certain âge qui le fixaient.

« Tu prends certainement tout ton temps pour lire, dit Alice Cuisinière.

— Tout le monde est déjà au travail, dit Jane Fermier.

— Qu'est-ce que ça a de si difficile, Voler ? dit Mary Marinier d'un air de défi.

— C'est vrai, dit le maire. Cet Inspecteur peut arriver d'un jour à l'autre et nous n'avons pas un seul Crime à lui montrer.

— Très bien, très bien », dit Tom.

Il passa dans sa ceinture un couteau et une matraque, mit le sac dans sa poche – pour y placer le Butin – et sortit de chez lui d'un pas majestueux.

Mais où aller ? On était au milieu de l'après-midi. Le marché, qui était l'endroit le plus logique où voler, serait désert jusqu'au soir. En outre, il ne voulait pas commettre un vol en plein jour. Cela ne semblait pas très professionnel.

Il déplia son Permis de Maraude et le relut... *requis... de hanter les Mauvais Lieux...*

Voilà ! Il allait hanter un Mauvais Lieu. Là, il pourrait dresser des plans, se mettre dans la peau de son rôle. Malheureusement, le village n'offrait guère de choix. Il y avait le Petit Restaurant, que tenaient les sœurs Ames, des veuves ; le Coin Paisible de Jeff Hern ; et enfin la Taverne d'Ed Brasseur.

Il lui faudrait se contenter de la boîte de Ed.

*

* *

La Taverne était un cottage qui ne différait guère des autres maisons du village. Il y avait une grande salle pour les clients, une cuisine, et les chambres des membres de la famille. La femme d'Ed, outre la cuisine, faisait le ménage aussi bien qu'elle le pouvait, étant donné les douleurs qu'elle avait dans le dos. Ed servait à boire. C'était un homme pâle, au regard endormi, qui avait un talent particulier pour se faire du souci.

« Hello, Tom, dit Ed. J'ai entendu dire que tu étais notre Criminel.

— C'est exact, dit Tom. Sers-moi un perricola, Ed. »

Ed Brasseur lui servit son jus de racines non alcoolisé puis demeura anxieusement planté devant la table de Tom.

« Comment se fait-il que tu ne sois pas en train de Voler, Tom ?

— Je tire des plans, répondit Tom. Mon Permis précise que je dois Hanter des Mauvais Lieux. C'est la raison pour laquelle je suis ici.

— Ce n'est pas chic de ta part, dit Ed d'une voix attristée. Ma Taverne n'est pas un Mauvais Lieu, Tom.

— Tu sers la nourriture la plus infecte de tout le village, fit remarquer Tom.

— Je sais. Ma femme n'entend rien à la cuisine. Mais l'ambiance ici est amicale, et les gens s'y plaisent.

— Tout cela va changer, Ed. Je vais faire de cette taverne mon quartier général. »

Les épaules d'Ed Brasseur s'affaissèrent. « On essaie de tenir un endroit agréable, murmura-t-il, et voilà tout le remerciement qu'on en a. » Il retourna vers son bar.

Tom se mit en devoir de réfléchir. Il trouva cela excessivement difficile. Plus il essayait, moins il lui venait d'idées. Il continua tout de même, courageusement.

Une heure s'écoula. Richie Fermier, le plus jeune fils de Jed, passa la tête dans l'entrebâillement de la porte. « Vous avez réussi à Voler quelque chose, Tom ?

— Pas encore », répondit Tom, courbé sur sa table et continuant à réfléchir.

L'après-midi brûlant s'écoula lentement. Des plaques d'ombre devinrent visibles de l'autre côté des petits carreaux des fenêtres de la Taverne, d'une propreté douteuse. Dehors un grillon se mit à crisser, et le premier murmure de la brise nocturne vint agiter le feuillage des arbres de la forêt avoisinante.

Le gros George Marinier et Max Tisserand entrèrent pour prendre un verre de glava. Ils s'assirent à la table de Tom.

« Comment ça marche ? demanda George Marinier.

— Pas trop bien, répondit Tom. Je n'arrive pas à comprendre de quelle manière ça se pratique, le Vol.

Tu trouveras, dit Marinier de sa voix lente, grave et sérieuse. S'il y a quelqu'un dans ce village qui en soit capable, c'est bien toi.

— Nous avons confiance en toi, Tom », assura Tisserand.

Tom les remercia. Ils burent et se levèrent. Tom continua à réfléchir, en fixant son verre vide.

Une heure plus tard, Ed Brasseur s'éclaircit la gorge comme pour s'excuser. « Je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, Tom, mais... quand comptes-tu Voler quelque chose ?

— Tout de suite », répondit Tom.

Il se leva, vérifia que ses armes étaient bien à leur place et marcha vers la porte.

*

* *

Au marché, les opérations de troc du soir avaient commencé. Les marchandises s'empilaient en vrac sur des tréteaux ou s'étaient sur des nattes tressées étendues sur la pelouse. Il n'y avait ni monnaie, ni taux fixe d'échange. Dix clous pouvaient valoir un bidon de lait ou deux poissons, et vice-versa. Tout dépendait de ce que l'on avait à troquer et des besoins du moment. Nul ne se souciait de tenir des comptes. C'était là une coutume de la Terre que le maire aurait beaucoup de mal à introduire.

Quand Tom Pêcheur fit son apparition au milieu du marché, tout le monde l'accueillit chaleureusement.

« Alors, Tom. Tu vas Voler, hein ?

— Vas-y mon gars !

— Fais-le, Tom ! Montre-nous comment tu t'y prends ! »

Personne au village n'avait jamais été témoin d'un véritable Vol. Les villageois considéraient cet acte comme une coutume exotique de la lointaine Terre et ils étaient anxieux de savoir comment cela se pratiquait. Ils abandonnèrent leurs marchandises et suivirent Tom à travers le marché, le regardant avidement.

Tom s'aperçut que ses mains tremblaient. Cela ne lui plaisait pas qu'il y eût autant de monde pour le regarder voler. Il décida d'agir sans retard, pendant qu'il en avait encore le courage.

Il s'arrêta brusquement en face de l'éventaire chargé de fruits de Mme Meunier. « Ces geefers sont appétissants, dit-il d'un air dégagé.

— Ils sont tout frais », répondit Mme Meunier. C'était une petite vieille aux yeux pétillants. Tom se rappela les longues conversations qu'elle avait avec sa mère, du temps où ses parents vivaient encore.

« Ils ont l'air vraiment bons, dit Tom, qui regrettait maintenant de ne pas s'être arrêté ailleurs.

— Tu peux être sûr qu'ils le sont, dit Mme Meunier. Je les ai cueillis cet après-midi même.

— Tu crois qu'il va se décider à Voler ? murmura quelqu'un derrière Tom.

— Naturellement. Regarde-le », souffla une autre voix.

Tom prit un geefer d'un vert éclatant et le regarda. La foule devint soudain silencieuse.

« Il a l'air vraiment bon », dit Tom en reposant soigneusement le fruit.

La foule émit un soupir prolongé.

L'éventaire suivant était tenu par Max Tisserand, sa femme et leurs cinq enfants. Ce jour-là, ils proposaient deux couvertures et une chemise. Ils eurent tous un sourire timide lorsque Tom s'approcha, suivi par la foule.

« Cette chemise est à peu près de ta taille », indiqua Max. Il aurait voulu que les gens s'en aillent et laissent travailler Tom.

« Hmm », fit Tom en prenant la chemise.

La foule attendit, pleine d'espoir. Une jeune fille se mit à glousser nerveusement. Tom serra plus étroitement la chemise et ouvrit son Sac à Butin.

*

* *

« Un moment ! » cria Billy Peintre en se frayant un passage à travers la foule.

Il portait maintenant un insigne, une vieille pièce de monnaie de la Terre qu'il avait polie et fixée à sa ceinture. Son visage avait une expression nettement officielle.

« Qu'est-ce que tu fabriques avec cette chemise, Tom ? demanda Billy.

— Eh bien... je la regarde.

— Tu la regardes, hein ? » Billy tourna le dos, les mains nouées derrière lui, puis il pivota soudain et tendit un index rigide. « Je ne crois pas que tu te contentes de la regarder, Tom. Mon idée est que tu as l'intention de la *Voler* ! »

Tom ne répondit pas. Le sac révélateur pendait mollement au bout d'un de ses bras, et la chemise au bout de l'autre.

« En ma qualité de Chef de la Police, poursuit Billy, il est de mon devoir de protéger ces gens. Tu es un Personnage Suspect. Je pense qu'il vaut mieux que je t'enferme. Je procéderai ultérieurement à un interrogatoire. »

Tom baissa la tête. Il ne s'était pas attendu à cela, mais c'était tout aussi bien comme ça.

Une fois qu'il serait en prison, tout serait fini. Et quand Billy le relâcherait, il pourrait retourner à la pêche.

Soudain, le maire bondit à travers la foule, sa chemise claquant furieusement derrière lui.

« Qu'est-ce que tu es en train de faire, Billy ?

— Je fais mon devoir, Maire. Tom ici présent a une Conduite Suspecte. Le livre dit...

— Je sais ce que dit le livre, coupa le maire. C'est moi qui te l'ai prêté. Tu ne peux pas arrêter Tom. Pas encore.

— Mais il n'y a pas d'autre Criminel dans le village, se plaignit Billy.

— Je n'y peux rien », dit le maire.

Billy serra les lèvres. « Le livre parle du Travail de Police Préventive. C'est mon rôle d'empêcher le Crime avant qu'il soit commis. »

Le maire leva les mains puis les laissa retomber d'un air dégoûté. « Billy, essaie de comprendre. Ce village a *besoin* d'un Dossier Criminel. Et tu dois nous aider à l'avoir. »

Billy haussa les épaules. « Très bien, Maire. J'étais simplement en train d'essayer de faire mon travail. » Il s'apprêtait à s'en aller lorsqu'il se tourna à nouveau vers Tom. « Mais je t'aurai. Rappelle-toi – le Crime Ne Paie Pas. » Il s'éloigna à grandes enjambées.

« Il est trop ambitieux, Tom, expliqua le maire. Ne t'en occupe pas. Vas-y, Vole quelque chose et qu'on en finisse. »

Tom se mit lentement en marche vers la forêt verdoyante qui entourait le village.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Tom ? demanda le maire d'un ton inquiet.

— Je n'ai plus le moral, répondit Tom. Peut-être que demain soir...

— Non, tout de suite, insista le maire. Tu ne peux pas remettre à demain. Vas-y, nous sommes tous avec toi.

— Bien sûr, appuya Max Tisserand. Vole la chemise, Tom. D'ailleurs elle est à ta taille.

— Qu'est-ce que tu dirais d'une jolie cruche à eau, Tom ?

— Regarde ces belles noix de skeegee, Tom ! » Tom promena son regard d'un éventaire à l'autre.

Alors qu'il tendait le bras pour prendre la chemise de Tisserand, un couteau glissa de sa ceinture et tomba sur le sol. La foule fit entendre un murmure compatissant.

Tom le remit en place, transpirant à la pensée qu'on devait le prendre pour un empoté. Il tendit la main, prit la chemise et la fourra dans le Sac à Butin. La foule applaudit.

Tom eut un faible sourire. Il se sentait un peu ragaillardi.

« Je crois que je commence à avoir le coup, dit-il.

— Bien sûr, tu l'as.

— Nous savions que tu t'en tirerais bien.

— Prends encore quelque chose, vieux. »

Tom parcourut tout le marché et s'empara d'un rouleau de corde, d'une poignée de noix de skeegee et d'un chapeau tressé.

« Je pense que ça doit suffire, dit-il au maire.

— Pour l'instant, oui, accorda le maire. Mais en réalité, ça ne compte pas. C'est exactement comme si les gens t'avaient donné ces marchandises. Disons que ça t'a servi d'entraînement.

— Oh ! dit Tom, d'un air désappointé.

— Mais tu verras. La prochaine fois, ça te sera tout aussi aisé.

— Je l'espère.

— Et n'oublie pas qu'il te faudra aussi commettre un Meurtre.

— C'est vraiment indispensable ? demanda Tom.

— Je voudrais bien que ça ne le soit pas, dit le maire. Mais voici plus de deux cents ans que cette colonie est installée ici, et aucun Meurtre n'y a jamais été commis ! Pas un seul ! D'après nos archives, il y en a eu des tas dans toutes les autres colonies.

— Je suppose alors qu'il nous en faut un, admit Tom. Je m'en occuperai. » Il se mit en marche en direction de son cottage. La foule acclama longuement son départ.

*

* *

Chez lui, Tom alluma une chandelle à mèche de jonc et se prépara quelque chose à manger. Lorsqu'il eut soupé, il s'assit dans son vaste fauteuil, où il demeura longtemps. Il était mécontent de lui-même. Il s'y était vraiment mal pris pour voler. Toute la journée, il s'était fait du souci et avait tergiversé. Il avait fallu que les gens lui mettent

littéralement des objets dans les mains pour qu'il les prenne.

Beau Voleur, en vérité !

Et il n'avait aucune idée. Le Vol et le Meurtre n'étaient ni plus ni moins que des tâches aussi nécessaires que les autres. Il n'y avait pas de raison de les saboter sous prétexte qu'il ne les avait jamais pratiquées auparavant et qu'il n'en comprenait pas la signification.

Il marcha vers la porte et l'ouvrit. C'était une belle nuit, illuminée par une douzaine d'étoiles géantes, toutes proches. Le marché était redevenu désert et les lumières du village commençaient à s'éteindre.

L'heure était propice au Vol !

Un frémissement le parcourut à cette pensée. Il se sentait fier de lui. C'était ainsi que les Criminels devaient dresser leurs plans, c'était ainsi que le Vol devait être commis – la nuit, en rôdant.

Tom vérifia rapidement son armement, vida son Sac à Butin et sortit.

Au village, les dernières chandelles s'étaient éteintes. Sans bruit, Tom se dirigea vers la maison de Roger Marinier. Le grand Roger avait laissé sa bêche contre le mur, et Tom s'en empara. Un peu plus loin, la cruche à eau de Mme Tisserand était à sa place habituelle, devant la porte d'entrée. Tom la prit. Sur le chemin du retour, il trouva un petit cheval de bois oublié par quelque enfant. Le jouet alla rejoindre le reste du Butin.

Il éprouva une sensation agréablement regaillardissante lorsque les objets furent en sécurité chez lui. Il décida d'opérer un deuxième raid.

Cette fois, il revint porteur d'une plaque de bronze provenant de la maison du maire, de la meilleure scie de Marv Charpentier et de la faucille de Jed Fermier.

« Pas mal », se dit-il. *Maintenant*, il commençait à comprendre. Encore un chargement, et ça ferait une bonne nuit de travail.

Cette fois, il découvrit un marteau et un burin dans l'appentis de Ron Pierre, et un panier de jonc chez Alice Cuisinière. Il s'apprêtait à s'emparer du râteau de Jeff Héron quand il entendit un léger bruit. Il s'aplatit contre un mur.

C'était Billy Peintre qui rôdait en quête d'une proie, son insigne luisant à la lumière des étoiles. Il serrait d'une main un bâton court et lourd, et tenait de l'autre une paire de menottes de sa fabrication. Dans la pénombre, son visage était menaçant. C'était celui d'un homme qui s'était consacré à la lutte contre le Crime, bien qu'il ne fût pas sûr de ce dont il s'agissait réellement.

Tom retint sa respiration au moment où Billy passait devant lui, à trois mètres de distance. Lentement, il entreprit de battre en retraite.

Le Sac à Butin fit entendre un cliquetis.

« Qui va là ? » cria Billy. Comme personne ne lui répondait, il pivota lentement sur les talons, cherchant à percer l'obscurité. Tom

s'était à nouveau aplati contre le mur. Il était à peu près sûr que Billy ne le découvrirait pas. Il avait de mauvais yeux en raison des vapeurs que dégageaient les peintures qu'il mélangeait. Tous les peintres ont une mauvaise vue. C'est une des raisons pour lesquelles ils ont mauvais caractère.

« C'est toi, Tom ? » demanda Billy d'une voix amicale. Tom s'apprêtait à répondre lorsqu'il remarqua que Billy tenait son gourdin levé, prêt à frapper. Il referma la bouche et se tint coi.

« Je t'aurai, va, cria Billy.

— Alors, fais-le demain matin, cria Jeff Héron par la fenêtre de sa chambre. Il y a ici des gens qui voudraient dormir. »

Billy s'éloigna. Quand il eut disparu, Tom courut jusqu'à son cottage et vida son Sac à Butin sur ses autres prises. Il regarda le tas avec fierté. Il avait le sentiment d'avoir fait du bon travail.

Après avoir avalé un verre de glava froid, Tom alla se coucher et s'endormit aussitôt d'un profond sommeil sans rêves.

*

* *

Le lendemain matin, Tom sortit et se dirigea nonchalamment vers le village pour voir où en étaient les travaux de la Petite École rouge. Les fils Charpentier s'affairaient, aidés par plusieurs villageois.

« Comment ça marche ? cria Tom d'une voix enjouée.

— Très bien, répondit Marv Charpentier. Mais ça irait encore mieux si j'avais ma scie.

— Ta scie ? » répéta Tom, décontenancé.

Au bout d'un moment, il se rappela *qu'il* avait volé la scie pendant la nuit. À ce moment-là, elle semblait n'appartenir à personne. La scie et les autres choses n'étaient rien de plus que des objets à voler. À aucun moment, il n'avait pensé au fait qu'ils pussent servir à quelque chose et que l'on pût en avoir besoin.

« Penses-tu que je pourrais me servir de ma scie pendant un petit moment, disons une heure ou deux ? demanda Marv Charpentier.

— Je ne sais pas trop, dit Tom, les sourcils froncés. Elle a été légalement Volée, tu sais.

— Bien sûr. Mais si je pouvais seulement l'emprunter...

— D'accord, mais il faudra que tu me la rendes.

— Naturellement, je te la rendrai, dit Marv d'un ton indigné. Je ne me permettrais pas de conserver quelque chose qui a été légalement Volé.

— Elle est chez moi, avec le reste du Butin. » Marv remercia Tom et partit en courant.

Tom poursuivit sa promenade à travers le village. Il atteignit la maison du maire. Le maire se tenait sur le seuil, fixant le ciel.

« Tom, c'est toi qui as pris ma plaque de bronze ? demanda-t-il.

— Certainement, répondit Tom d'un ton agressif.

— Oh ! je me demandais simplement. » Le maire leva un doigt vers le ciel. « Tu as vu ?

— Quoi ? demanda Tom.

— Ce point noir, juste au bord du petit soleil.

— Oui. Qu'est-ce que c'est ?

— Je suppose que c'est le navire de l'Inspecteur. Comment ça marche, en ce qui te concerne ?

— Parfaitement, dit Tom d'un air un peu embarrassé.

— Tu as fait des plans pour le Meurtre que tu dois accomplir ?

— J'ai quelques ennuis de ce côté-là, avoua Tom. À dire le vrai, je ne suis encore arrivé à rien.

— Entre, Tom. Je voudrais te parler. »

*

* *

Une fois dans le living-room aux volets fermés où régnait une agréable fraîcheur, le maire emplît deux verres de glava et conduisit Tom jusqu'à une chaise.

« Nous n'avons plus beaucoup de temps, dit le maire d'un air sombre. L'Inspecteur sera là d'une heure à l'autre, et ma tâche est loin d'être accomplie. » Il marcha vers la radio interstellaire. « Ce truc-là a parlé à nouveau. Il a dit quelque chose à propos d'une révolte sur Deng IV, et que toutes les colonies demeurées loyales vis-à-vis de la Terre devaient se préparer à la Conscription – je ne sais même pas ce que ce mot signifie. Je n'ai jamais entendu parler de Deng IV, mais cette colonie commence à me causer du souci, qui vient s'ajouter au reste. »

Il fixa Tom d'un regard sévère. « Les Criminels de la Terre commettent des douzaines de Meurtres chaque jour, sans même y penser. Tout ce que le village réclame de toi, c'est un petit Assassinat. Est-ce trop te demander ? »

Tom noua nerveusement ses mains. « Est-ce que vous pensez vraiment que c'est nécessaire ?

— Tu sais bien que ça l'est, dit le maire. Si nous devenons Terriens, il faut que ça le soit complètement. C'est la seule chose qui nous manque. Tous les autres projets sont en voie d'achèvement. »

Billy le Peintre entra, vêtu d'une chemise officielle toute neuve, bleue, ornée de boutons de métal brillant. Il se laissa tomber sur un siège.

« Est-ce que tu as Tué quelqu'un, Tom ?

— Il voudrait savoir si c'est *nécessaire*, dit le maire.

— Naturellement, c'est nécessaire, s'exclama le chef de la police.

Lis n'importe quel livre. Tu ne peux devenir un Criminel que si tu commets un Meurtre.

— Qui comptes-tu tuer, Tom ? » demanda le maire.

Mal à l'aise, Tom s'agita dans son siège et frotta nerveusement ses doigts les uns contre les autres. « Eh bien ? »

— Eh bien, je vais tuer Jeff Héron », lâcha Tom. Billy Peintre se pencha brusquement en avant.

« Pourquoi ? demanda-t-il.

— Et pourquoi *pas* ?

— Quel est ton Mobile ?

— Je pensais que tout ce qu'il vous fallait, c'était un Meurtre, répliqua Tom. Personne n'a jamais parlé de Mobile.

— Nous ne pouvons pas nous contenter d'un Meurtre truqué, expliqua le chef de la police. Il faut qu'il soit accompli dans les règles, ce qui signifie que tu dois avoir un Mobile approprié. »

Tom réfléchit durant un moment. « Eh bien, je ne connais pas très bien Jeff. Est-ce que c'est un Mobile suffisant ? »

Le maire secoua la tête. « Non, Tom, ce ne suffit pas. Il vaudrait mieux que tu choisisses quelqu'un d'autre.

— Voyons voir, dit Tom. Qu'est-ce que vous diriez de George Marinier ?

— Quel est le Mobile ? demanda aussitôt Billy.

— Oh !... eh bien, je n'aime pas la façon de marcher de George. Je ne l'ai jamais aimée. En outre, il est parfois bruyant. »

Le maire eut un hochement de tête approuvateur. « Ça m'a l'air bon. Qu'en penses-tu, Billy ? »

— Que voulez-vous que je déduise d'un pareil Mobile ? demanda coléreuse Billy. Non, ça serait peut-être bon pour un Meurtre Non Prémédité. Mais tu es un Criminel légal, Tom, et par définition tu es de Sang-Froid, Cruel et Rusé. Tu ne peux pas Tuer une personne uniquement parce que tu n'aimes pas la façon dont elle marche. *C'est stupide.*

— Il vaudrait mieux que je réfléchisse à tout cela, dit Tom en se levant.

— Oui, mais fais vite, répondit le maire. Plus tôt ce sera fait, mieux cela vaudra. »

Tom hocha la tête et marcha vers la porte. « Oh ! Tom, appela Billy. N'oublie pas de laisser des Indices. C'est très important.

— J'y penserai », dit Tom en sortant.

Dehors, la majeure partie des villageois observaient le ciel. Le point noir avait considérablement grossi, et il occultait maintenant une grande partie du petit soleil.

Tom se rendit à son Lieu de Perdition afin d'y réfléchir à son aise. Ed Brasseur avait visiblement changé d'idée quant à la fréquentation

de son établissement par des éléments Criminels. La Taverne avait été repeinte. Il y avait une grande pancarte qui indiquait : REPAIRE DU CRIMINEL. À l'intérieur, on avait garni les fenêtres de rideaux neufs, soigneusement salis, qui arrêtaient la lumière du jour et faisaient de la taverne une authentique Sombre Retraite. Des armes, hâtivement taillées dans du bois tendre, ornaient l'un des murs. Sur un autre s'étalait une grande tache rouge, qui parut à Tom inquiétante bien qu'il sût qu'il ne s'agissait que de peinture extraite de racines de mûriers étalée par Billy Peintre.

« Entre, Tom », invita Ed Brasseur, en l'entraînant vers le coin le plus sombre de la salle. Tom remarqua qu'il y avait une affluence anormale à la taverne, étant donné l'heure du jour. Les gens semblaient heureux à l'idée de se trouver dans un véritable Repaire de Criminel.

Tom se mit à réfléchir en sirotant un perricola.

Il lui fallait commettre un Meurtre.

Il sortit de sa poche son Permis de Maraude et l'étudia. C'était déplaisant, désagréable – une chose qu'il n'aurait jamais normalement faite – mais il en avait l'obligation légale.

Tom vida son verre et se concentra sur le Meurtre. Il se dit qu'il allait *Tuer* quelqu'un. Il allait *Éteindre une Vie*. Par son intervention, quelqu'un allait *cesser d'exister*.

Cependant, les phrases ne contenaient pas l'essence de l'acte. Ce n'étaient que des mots. Pour clarifier ses pensées, il prit comme exemple ce grand rouquin de Marv Charpentier. En ce moment même, il travaillait à l'École avec sa scie empruntée. Si Tom tuait Marv – eh bien, Marv ne travaillerait jamais plus.

Tom secoua la tête avec impatience. Il ne saisissait toujours pas.

Très bien, voilà Marv Charpentier, le plus grand et, de l'avis du plus grand nombre, le plus gentil des fils Charpentier. Il venait de raboter une planche, en tenant fermement son rabot dans ses grandes mains tachées de son, et en louchant vers la ligne qu'il avait tracée. Assoiffé, sans nul doute, et avec une légère douleur dans son épaule gauche – une douleur que Jan Pharmacien traitait sans succès.

C'était cela, Marv Charpentier.

Alors...

Marv Charpentier gisant sur le sol, les yeux grands ouverts, les membres raidis, la bouche tordue, sans un souffle, sans un battement de cœur. Jamais plus il ne tiendrait un morceau de bois dans ses grandes mains recouvertes de taches de rousseur. Jamais plus il ne sentirait dans son épaule la faible douleur sans importance que Jan Pharmacien...

Pendant un instant, Tom eut la vision de ce qu'était réellement le Meurtre. La vision s'effaça, mais il en garda suffisamment le souvenir

pour se sentir bouleversé.

Il pourrait s'accommoder du Vol. Mais le Meurtre, même dans l'intérêt vital du village...

Que penseraient les gens, après avoir vu ce qu'il venait de s'imaginer ? Comment pourrait-il continuer à vivre parmi eux ? Comment pourrait-il continuer à vivre avec lui-même ?

Et pourtant il lui fallait Tuer. Chacun au village avait une tâche à remplir, et celle-là était la sienne.

Mais qui Tuer ?

*

* *

L'agitation naquit plus tard dans la journée, quand des voix irritées se mirent à sortir de la radio interstellaire.

« Vous appelez ça une Colonie ? Où est la capitale ?

— Ici même, répondit le maire.

— Où est votre terrain d'atterrissage ?

— Je crois qu'on en a fait un pâturage, dit le maire. Si vous voulez je peux chercher à savoir où il se trouvait. Aucun navire ne s'est posé ici depuis...

— Alors, le navire mère restera en l'air. Réunissez les officiels. Je descends immédiatement. »

Le village tout entier se rassembla autour d'un terrain dégagé que l'Inspecteur avait désigné. Tom glissa ses armes dans sa ceinture et se mit à Rôder derrière un rideau d'arbres, aux aguets.

Un petit vaisseau se détacha du grand navire et descendit rapidement vers la planète. Il tombait si vite que les villageois retinrent leur respiration, certains de le voir s'écraser au sol. Mais au dernier moment ses réacteurs s'embrasèrent, rôtissant l'herbe, et le navire se posa légèrement sur le sol.

Le maire s'avança, suivi de Billy Peintre. Une porte s'ouvrit au flanc du navire et quatre hommes en descendirent. Ils tenaient à la main des instruments de métal brillant, et Tom comprit qu'il s'agissait d'armes. Derrière eux apparut un gros homme au visage rouge, vêtu de noir, dont le revers était orné de quatre médailles étincelantes. Il était suivi d'un petit personnage à la face ridée, également vêtu de noir. Quatre autres hommes en uniformes sortirent derrière lui.

« Soyez les bienvenus au Nouveau-Delaware, dit le maire.

— Merci, Général, répondit le gros homme, en secouant vigoureusement la main du maire. Je suis l'Inspecteur Delumaine. Voici Mr. Grent, mon Conseiller politique. »

Grent inclina la tête, ignorant la main tendue du maire. Il regardait les villageois avec une expression légèrement dégoûtée.

« Nous allons visiter le village », dit l'inspecteur, en regardant

Grent du coin de l'œil. Grent fit oui de la tête. Les gardes en uniforme vinrent se ranger autour d'eux.

Tom suivit à distance respectueuse en se Faufilant comme un authentique Criminel. Une fois au village, il se dissimula derrière une maison pour observer l'inspection.

Avec un orgueil bien excusable, le maire montra la prison, la poste, l'église et la petite école rouge. L'inspecteur avait l'air sidéré. Mr. Grent eut un sourire désagréable et se frotta le menton.

« C'est bien ce que je pensais, dit-il à l'inspecteur. Nous avons perdu notre temps et notre carburant, et nous avons inutilement détourné de sa tâche un croiseur de bataille. Cet endroit ne présente absolument aucun intérêt.

— Je n'en suis pas si sûr, répondit l'inspecteur, qui se tourna vers le maire. Pourquoi avez-vous bâti tout cela, Général ?

— Eh bien, pour être Terrestres, répondit le maire. Comme vous pouvez le voir, nous avons fait de notre mieux. »

*
* *

Mr. Grent murmura quelque chose à l'oreille de l'inspecteur.

« Dites-moi, demanda ce dernier au maire, combien de jeunes hommes y a-t-il dans votre village ?

— Pardon ? dit le maire, avec un ton d'étonnement poli.

— D'hommes jeunes, entre quinze et soixante ans, expliqua Mr. Grent. Voyez-vous, Général, la Terre Impériale et Mère est en guerre. Les colons de Deng IV et de quelques autres colonies se sont révoltés contre son autorité légale. Ils ont pris les armes contre l'autorité absolue de la Terre Mère.

— J'en suis désolé, dit le maire avec sympathie.

— Nous avons besoin d'hommes pour notre flotte spatiale, dit l'inspecteur. De bons combattants, en bonne santé, car nos réserves s'épuisent...

— Nous désirerions, ajouta doucereusement Mr. Grent, donner à tous les colons loyaux l'occasion de combattre pour la Terre Impériale et Mère. Nous sommes certains que vous ne nous refuserez pas votre concours.

— Oh ! non, dit le maire. Certainement pas. Je suis sûr que nos jeunes hommes seront heureux... Je veux dire qu'ils n'y connaissent pas grand-chose, mais ce sont tous des garçons intelligents. Ils apprendront vite, je l'espère.

Vous voyez ? dit l'inspecteur à Mr. Grent. Soixante, soixante-dix, peut-être cent recrues. Nous n'avons pas tellement fait de gaspillage, en définitive. »

L'expression de Mr. Grent indiquait toujours qu'il en doutait.

L'inspecteur et son conseiller se rendirent à la maison du maire afin d'y prendre des rafraîchissements. Quatre soldats les accompagnèrent. Les quatre autres firent le tour du village, s'emparant de tout ce dont ils avaient envie.

Tom alla se cacher dans les bois voisins afin d'y réfléchir. Au crépuscule, Mme Ed Brasseur sortit furtivement du village. C'était une femme d'âge moyen, maigre, à la chevelure blonde mêlée de gris, qui se déplaçait rapidement en dépit d'un épanchement de synovie. Elle tenait à la main un panier recouvert d'une serviette à carreaux rouges.

« Voici ton dîner, dit-elle à Tom dès qu'elle l'eut trouvé.

— Eh bien... merci, dit Tom, surpris. Vous n'étiez pas obligée de faire ça.

— Bien sûr que si. Notre taverne est ton Mauvais Lieu, n'est-ce pas ? Nous sommes responsables de ton bien-être. Et le Maire t'envoie un message. »

Tom leva les yeux, la bouche pleine de nourriture. « De quoi s'agit-il ?

— Il te fait dire de te dépêcher pour le Meurtre. Il promène tant qu'il peut l'Inspecteur et ce sale petit type de Grent, mais ils ne vont pas tarder à le questionner là-dessus. Il en est certain. »

Tom hocha la tête.

« Quand vas-tu le commettre ? demanda Mme Brasseur en inclinant la tête sur le côté.

— Je ne dois pas vous le dire, répondit Tom.

— Si, tu dois. Je suis la Complice d'un Criminel. » Mme Brasseur se rapprocha de Tom.

« C'est vrai, admit Tom d'une voix pensive. Eh bien, je vais le commettre cette nuit. Dès qu'il fera noir. Dites à Billy Peintre que je laisserai tout ce que je pourrai comme Empreintes Digitales, et tous les Indices auxquels je penserai.

— Parfait, Tom, dit Mme Brasseur. Bonne chance. »

*

* *

En attendant que la nuit tombe, Tom observa le village. Il remarqua que la plupart des soldats étaient ivres. Ils s'introduisaient partout d'un air conquérant, comme si les villageois n'existaient pas. L'un d'entre eux tira un coup de feu en l'air, effrayant les petits animaux à fourrure à des kilomètres à la ronde.

L'inspecteur et Mr. Grent se trouvaient toujours dans la maison du maire.

La nuit tomba. Tom se glissa dans le village et se posta dans une venelle entre deux maisons. Il tira son couteau et attendit.

Quelqu'un approchait ! Il essaya de se rappeler ses Méthodes

Criminelles, mais sans succès. Il savait qu'il lui faudrait commettre son Crime du mieux qu'il pourrait, et le plus vite possible.

Une silhouette s'avança, indistincte dans l'obscurité.

« Tiens, salut, Tom. » C'était le maire. Il regarda le couteau.
« Qu'est-ce que tu fais ?

— Vous avez dit qu'il fallait qu'il y ait un Meurtre, alors...

— Mais il n'a jamais été question de *moi* ! dit le maire, en reculant.
Je ne peux pas être la victime.

— Et pourquoi pas ? demanda Tom.

— Eh bien, tout d'abord, il faut que quelqu'un parle à l'inspecteur. Il m'attend. Il faut que quelqu'un lui montre...

— Billy Peintre peut le faire », dit Tom.

Il empoigna le devant de la chemise du maire, leva son couteau et visa la gorge. « Il n'y a rien de personnel dans ce que je vais faire, ajouta-t-il.

— Attends ! cria le maire. S'il n'y a rien de personnel, alors tu n'as pas de Mobile ! »

Tom abaissa son poing armé, mais ne desserra pas son étreinte.
« Je crois que je puis en trouver un. Cela m'a irrité que vous me désigniez comme Criminel.

— C'est le Maire qui t'a désigné, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr... »

Le maire entraîna Tom hors de la zone d'ombre, sous la brillante lumière des étoiles. « Regarde ! »

Tom en resta bouche bée. Le maire était vêtu d'un long pantalon au pli impeccable et d'une tunique constellée de décorations. Sur chaque épaule, il portait un double rang de dix étoiles. Sa coiffure était lourdement garnie de galons d'or en forme de comètes.

« Tu vois, Tom ? Je ne suis plus Maire. Je suis *Général*.

— Qu'est-ce que ça fait ? Vous êtes bien la même personne, non ?

— Pas officiellement. Tu n'assistais pas à la cérémonie de cet après-midi. L'Inspecteur a dit que du moment que j'étais officiellement Général, il fallait que je porte l'uniforme correspondant. C'était une cérémonie vraiment sympathique. Tous les hommes de la Terre souriaient et clignaient de l'œil, à moi et entre eux. »

*

* *

Tom leva à nouveau son couteau, en le tenant comme s'il voulait vider un poisson. « Félicitations, dit-il d'une voix sincère, mais vous étiez le Maire quand vous m'avez nommé Criminel, ce qui fait que mon Mobile est toujours valable.

— Mais ce n'est pas le Maire que tu tuerais ! C'est un Général ! Et ce ne serait plus un simple Meurtre !

— Vraiment ? demanda Tom. Qu'est-ce que ce serait, alors ?

— Eh bien, tuer un Général, c'est de la Mutinerie.

Oh ! » Tom abaissa son couteau et lâcha la chemise du maire.
« Excusez-moi.

— Ça va bien, dit le Maire. C'est une erreur bien naturelle. J'ai lu à ce sujet, mais pas toi, évidemment – tu n'en avais pas besoin. »

Il prit une profonde inspiration. « Maintenant, il faut que je rentre. L'Inspecteur désire la liste des hommes qu'il peut Enrôler.

— Vous êtes sûr que ce Meurtre est indispensable ?

— Oui, absolument, répondit le maire en s'éloignant rapidement. Simplement, ne t'en prends pas à moi. »

Tom remit le couteau dans sa ceinture.

Pas moi, pas moi. Tout le monde réagirait de même. Pourtant, il fallait que quelqu'un fût Assassiné. Mais qui ? Il ne pouvait pas se Tuer lui-même. Ce serait un suicide, et cela ne compterait pas.

Il eut un frisson et essaya de ne pas penser à la vision fugace qu'il avait eue de la réalité du Meurtre. Il fallait que cette tâche s'accomplisse.

Quelqu'un d'autre arrivait !

La personne se rapprocha. Tom se ramassa sur lui-même, les muscles tendus, prêt à bondir.

C'était Mme Meunier, qui rentrait chez elle avec un sac de légumes.

Tom se dit que cela n'avait pas d'importance que ce fût Mme Meunier ou quelqu'un d'autre. Seulement, il ne pouvait pas s'empêcher de se rappeler ces conversations qu'elle avait avec sa mère. Cela le laissait sans Mobile pour Tuer Mme Meunier.

Elle passa devant lui sans soupçonner sa présence.

Une demi-heure s'écoula. Une autre personne s'engagea dans l'allée obscure séparant les maisons. Tom reconnut Max Tisserand.

Tom aimait bien Max, mais cela ne voulait pas dire qu'il ne se trouverait pas un Mobile. Pourtant, tout ce qu'il découvrit, ce fut que Max avait une femme et cinq enfants qui l'aimaient et à qui il manquerait. Tom ne voulait pas s'entendre dire par Billy Peintre que cela ne constituait pas un Mobile. Il s'enfonça plus profondément dans l'ombre et laissa passer Max sans l'inquiéter.

Les trois fils Charpentier vinrent ensuite. Tom y avait déjà pensé, avec du chagrin. Il les laissa passer. Puis ce fut Roger Marinier qui approcha.

Tom n'avait aucun Mobile profond pour tuer Roger, mais il n'y avait jamais eu beaucoup d'amitié entre eux. En outre, Roger n'avait pas d'enfants et sa femme ne lui était guère attachée. Est-ce que cela suffirait à Billy Peintre ?

Tom savait bien que non... et il en allait de même pour tous les autres habitants du village. Il avait grandi parmi ces gens, partagé leur

nourriture, leurs travaux, leurs joies et leurs peines. Où aurait-il pu trouver un Mobile pour Tuer l'un ou l'autre d'entre eux ?

Pourtant, il lui fallait commettre un Meurtre. Son Permis de Maraude l'exigeait. Il n'avait pas le droit de perdre le village. Mais il ne pouvait pas non plus Tuer quelqu'un qu'il connaissait depuis toujours.

Attends un peu ! se dit-il soudain avec excitation.

Il pouvait tuer l'Inspecteur !

Le Mobile ? Ce serait un Crime encore plus Abominable que de Tuer le Maire – excepté que le Maire était maintenant Général, et qu'avec lui ça deviendrait de la Mutinerie. Mais même en admettant que le Maire soit toujours Maire, l'Inspecteur serait une Victime considérablement plus importante. Tom Tuerait pour la Gloire, pour la Renommée, pour la Notoriété. Et ce Meurtre montrerait à la Terre à quel point la colonie était Terrienne. On dirait : Le Crime est si terrible dans le Nouveau-Delaware qu'il est très dangereux de se poser là-bas. Un Criminel a Assassiné notre Inspecteur le jour même de son arrivée ! C'est le pire Criminel que nous ayons jamais rencontré dans tout l'espace.

C'était bien le Crime le plus spectaculaire que l'on puisse Commettre, se dit Tom, exactement ce qu'un Maître Criminel eût choisi.

Fier de soi pour la première fois depuis longtemps, Tom se précipita hors de l'allée et courut vers la maison du maire.

Une fois-là, il tendit l'oreille et put entendre la conversation qui se tenait à l'intérieur.

« ...une population passablement passive, disait Mr. Grent. Je dirai même moutonnaire.

— C'est très ennuyeux, répondit l'inspecteur. Spécialement pour les soldats.

— Après tout, que pouvions-nous attendre de paysans arriérés ? De toute manière, cela nous procure quelques recrues. » Mr. Grent bâilla bruyamment. « Debout, gardes. Nous retournons au navire. »

Les gardes ! Tom les avait oubliés, ceux-là. Il regarda dubitativement son couteau. Même s'il arrivait à sauter sur l'inspecteur, les gardes l'arrêteraient sans doute avant qu'il puisse Commettre son Crime. On avait dû les entraîner pour réagir contre ce genre de choses.

Mais s'il pouvait s'emparer de l'une de leurs armes...

Tom entendit des pas résonner à l'intérieur. Faisant volte-face, il galopa vers le village.

Non loin du marché, il vit un soldat, assis sur le seuil d'une maison. L'homme, visiblement ivre, chantonnait pour lui-même. Deux

bouteilles vides gisaient à ses pieds et son arme lui pendait négligemment à l'épaule.

Tom s'approcha en rampant, leva sa matraque et ajusta son coup.

Mais le soldat devait avoir aperçu son ombre. Il sauta sur ses pieds, évitant adroitement la matraque. En même temps, il frappa avec la crosse de son arme, atteignit Tom dans les côtes. Il arracha ensuite le fusil de son épaule, le leva et visa. Tom ferma les yeux et lança une ruade avec ses deux pieds.

Il atteignit le soldat au genou, le jetant au sol. Avant qu'il ait pu se relever, Tom abattit sa matraque.

Il prit le pouls de l'homme – cela n'aurait aucun sens de le tuer – et trouva qu'il battait normalement. Il s'empara de l'arme, l'examina afin de savoir sur quel bouton appuyer pour la faire fonctionner, puis se hâta à la poursuite de l'inspecteur.

*
* *

Le petit groupe se trouvait à mi-chemin du navire. L'inspecteur et Grent marchaient devant, suivis des soldats en désordre.

Tom se déplaçait sous-bois, à l'orée de la forêt. Il trotta silencieusement jusqu'à ce qu'il se trouve à la hauteur de Grent et de l'inspecteur. Puis il s'immobilisa, visa et son doigt commença à presser la détente...

Pourtant, il ne voulait pas Tuer Grent. Il n'était supposé Commettre qu'un seul Meurtre.

Il reprit sa course, dépassa le groupe et surgit sur la route en face de lui. Son arme était braquée lorsque les hommes de la Terre parvinrent à sa hauteur.

« Qu'y a-t-il ? demanda l'inspecteur.

— Ne bougez pas, lui ordonna Tom. Que les autres jettent leurs armes et s'écartent. »

Effrayés, les soldats obéirent. L'un après l'autre, ils laissèrent tomber leur fusil et se dirigèrent vers les sous-bois. Grent, pour sa part, demeura immobile.

« Qu'êtes-vous en train de faire, mon garçon ? demanda-t-il.

— Je suis le Criminel du village, déclara fièrement Tom. Je vais Tuer l'Inspecteur. Veuillez vous écarter. »

Grent le regarda. « Le Criminel ? C'est donc de cela que jasait le maire.

— Je sais bien que nous n'avons eu aucun Meurtre en deux cents ans, expliqua Tom, mais je vais y mettre bon ordre maintenant. Écartez-vous ! »

Grent sortit de la ligne de tir. L'inspecteur demeura seul, vacillant légèrement.

Tom visa, essayant de penser à la nature spectaculaire de son Crime et à sa valeur sociale. Mais au lieu de cela, il imagina l'inspecteur allongé sur le sol, les yeux ouverts, les membres raidis, la bouche tordue, sans un souffle, sans un battement de cœur.

Il essaya d'obliger son doigt à presser la détente. Son cerveau avait beau lui raconter tout ce qu'il voulait sur la nécessité de ce Crime, sa main refusait d'obéir.

« Je ne peux pas ! » cria Tom.

Il jeta le fusil et courut jusqu'à la forêt.

*

* *

L'inspecteur voulait envoyer immédiatement un groupe de soldats à la recherche de Tom pour le pendre sur-le-champ. Mr. Grent n'était pas de cet avis. Le Nouveau-Delaware était tout en forêts. Dix mille hommes n'auraient pas suffi pour capturer un fugitif décidé à ne pas se laisser prendre.

Le maire et plusieurs de ses administrés sortirent du village et s'avancèrent afin de savoir ce qui s'était passé. Les soldats s'étaient formés en carré autour de l'inspecteur et de Mr. Grent. L'air grave, ils tenaient leur arme levée, prêts à tirer.

Alors, le maire expliqua tout. L'impardonnable inexistence du Crime au village. La tâche qu'il avait confiée à Tom. La honte qu'ils éprouvaient en constatant qu'il n'avait pas su s'en acquitter.

« Pourquoi avez-vous confié cette mission à cet homme en particulier ? demanda Mr. Grent.

— Eh bien, répondit le maire, j'imaginai que si quelqu'un pouvait être capable de tuer, ce ne pouvait être que Tom. C'est un Pêcheur, voyez-vous. C'est une occupation plutôt sanguinaire.

— Alors, les autres sont tout aussi incapables que lui de tuer ?

— Nous n'aurions même pas été capables d'aller aussi loin que Tom », avoua tristement le maire.

Mr. Grent et l'inspecteur s'entre-regardèrent, puis regardèrent leurs soldats. Les soldats contemplaient les villageois avec étonnement et respect. Des murmures s'élevèrent bientôt entre eux.

« Garde à vous ! beugla l'inspecteur, qui se tourna vers Grent et dit à voix basse : Nous ferions bien de nous en aller d'ici. Imaginez dans nos armées des hommes incapables de tuer...

— Le moral, dit Mr. Grent, qui frissonna. Le danger de contamination. Un homme ayant une position clef peut mettre en danger tout un astronef – peut être toute une flotte – simplement parce qu'il est incapable de se servir d'une arme. Nous ne pouvons pas courir ce risque. »

Les soldats reçurent l'ordre de regagner le navire. Ils obéirent, mais

ils semblaient marcher plus lentement qu'à l'ordinaire.

À plusieurs reprises, ils se retournèrent pour regarder les villageois. Ils continuaient à murmurer ensemble, bien que l'inspecteur continuât à hurler des ordres.

Le petit navire prit son essor dans le rugissement de ses réacteurs. Le navire plus grand ne tarda pas à l'engloutir et à disparaître dans les profondeurs de l'espace.

Le bord de l'énorme soleil rouge, nimbé d'un halo, apparaissait tout juste au-dessus de l'horizon.

*

* *

« Tu peux revenir, maintenant ! » cria le maire. Tom émergea des sous-bois où il se dissimulait, observant tout.

« J'ai tout gâché, dit-il d'un air malheureux.

— Ne t'en fais pas pour ça, dit Billy Peintre. C'était une tâche impossible.

— C'est bien mon avis, dit le maire tandis qu'ils reprenaient le chemin du village. Je pensais que tu arriverais peut-être à t'en tirer, mais nul ne peut te blâmer d'avoir échoué. Il n'y a pas un seul homme au village qui aurait réussi à faire seulement ce que tu as fait.

— Qu'allons-nous faire de ces constructions ? » demanda Billy Peintre en montrant la prison, la poste, l'église et la petit école rouge.

Le maire réfléchit profondément durant un moment.

« Je sais, dit-il soudain. Nous allons faire un terrain de jeux pour les enfants. Avec des balançoires, des toboggans, des tas de sable et tout ce qui s'ensuit.

Un autre terrain de jeux ? demanda Tom.

— Pourquoi pas ? »

Bien sûr, pourquoi pas ? Il n'y avait pas de raison.

« Je suppose que je n'ai plus besoin de ça, dit Tom en tendant le Permis de Maraude au maire.

— Sans doute que non », répondit le maire. Les autres le regardèrent avec tristesse tandis qu'il déchirait le document. « Eh bien, nous avons fait de notre mieux. Simplement, ce n'était pas suffisant.

— J'ai eu ma chance, murmura Tom, et je n'ai pas su la saisir. »

Billy Peintre posa une main amicale sur son épaule. « Ce n'est pas ta faute, Tom. Ce n'est la faute d'aucun d'entre nous. Simplement, c'est ce qui arrive quand on est resté deux cents ans sans civilisation. Pense au temps qu'il a fallu à la Terre pour devenir civilisée. Des milliers d'années. Et nous aurions voulu le devenir en deux semaines !

— En ce cas, tout ce qui nous reste à faire, c'est de redevenir des non-civilisés », dit le maire, en essayant vainement de donner à sa voix un ton enjoué.

Tom bâilla, agita la main et rentra chez lui pour rattraper le sommeil perdu. Avant de franchir le seuil de son cottage, il leva les yeux.

D'épais nuages s'étaient rassemblés dans le ciel, et chacun d'eux était ourlé de noir. Les pluies d'automne n'allaient pas tarder. Bientôt, il pourrait se remettre à la pêche.

À propos, pourquoi n'avait-il pas pensé à l'inspecteur comme à un poisson ? Il était trop fatigué pour examiner si cela eût constitué un Mobile valable. De toute façon, il était maintenant trop tard. La Terre allait à nouveau les oublier et la civilisation s'éloignerait d'eux pour on ne sait combien de siècles.

Tom dormit très mal.

Titre original : *Skulking Permit*.

Reproduit avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

LA PLANÈTE SHAYOL

Par : Cordwainer Smith

Pas d'empire sans armée, sans police, sans prison. Un empire galactique ne saurait faire exception à la règle. Surtout lorsque la nature lui offre à profusion le plus parfait des bagnes : le vide qui sépare les mondes ne vaut-il pas le plus épais des murs, les plus solides barreaux ?

I

IL y eut une différence extraordinaire dans la façon dont Mercer fut traité sur le vaisseau et sur le satellite.

Sur le vaisseau, les gardiens le rudoyaient en lui apportant ses repas. « Crie, crie bien fort, lui disait un steward à face de rat, et on saura que c'est toi quand ils nous retransmettront les cris du châtimement pour l'anniversaire de l'Empereur. »

Un autre, un gros steward, lui avait dit une fois en passant le bout de sa langue rouge sur ses épaisses lèvres pourpres : « Fais-toi une raison, mon vieux. Si tu souffrais tout le temps, tu y resterais. Il y aura sûrement des compensations. Peut-être que tu vas devenir une femme. Peut-être que tu vas devenir deux types. Écoute un peu, est-ce que ça te plairait si... » Mais Mercer n'avait rien répondu. Il avait trop d'ennuis pour s'occuper des élucubrations de ces canailles.

Sur le satellite, c'était différent. Le personnel biopharmacien était consciencieux, impersonnel, et on lui ôta rapidement ses fers. Ils le débarrassèrent de sa tenue de prisonnier qu'ils laissèrent sur le vaisseau. Lorsqu'il prit pied sur le satellite, nu, ils l'examinèrent comme s'il était une plante rare ou un corps étendu sur une table d'opération. Il y avait presque de la douceur dans leurs attouchements cliniques. Ils ne le traitaient pas comme un criminel mais comme un spécimen.

Hommes et femmes, dans leur tenue médicale, le regardaient comme s'il était déjà mort.

Il essaya de parler. Un homme, plus âgé, plus autoritaire que les autres, lui dit avec fermeté, très clairement : « N'essayez pas de parler. Je vous parlerai moi-même dans très peu de temps. Nous en sommes maintenant aux préliminaires, afin de déterminer votre condition physique. Tournez-vous, s'il vous plaît. »

Mercer se tourna. Un assistant lui frictionna le dos avec un puissant antiseptique.

« Cela va piquer, dit l'un des techniciens, mais ce n'est pas très douloureux, ni très grave. Nous déterminons la résistance des différentes couches de votre peau. »

Mercer, irrité par cette déclaration indifférente, parla à l'instant même où une petite piqûre le traversait au-dessus de la sixième vertèbre lombaire.

« Ne savez-vous pas qui je suis ? »

— Bien sûr que si, dit une voix de femme. Nous avons tous les renseignements qui vous concernent dans nos dossiers. Le médecin-chef vous parlera de votre crime plus tard, si vous le désirez. Restez tranquille, à présent. Nous faisons un test épidermique et ce sera mieux pour vous si vous nous aidez à ne pas trop le prolonger. »

L'honnêteté la poussa à ajouter : « Et nous aurons également de meilleurs résultats. »

Ils n'avaient pas perdu de temps pour se mettre au travail. Il les regarda de côté. Rien ne montrait qu'ils étaient des démons humains dans l'antichambre de l'enfer. Rien ne montrait qu'on était ici sur le satellite de Shayol, lieu final, capitale du châtimeut et de la honte. Ces gens ressemblaient à tous les médecins qu'il avait rencontrés dans sa vie, avant de commettre son innommable crime.

Ils passaient d'une tâche à l'autre, très calmement. Une femme munie d'un masque chirurgical lui désigna une table blanche.

« Montez là-dessus, s'il vous plaît. »

Personne n'avait dit « s'il vous plaît » à Mercer depuis que les gardes s'étaient emparés de lui près du palais. Il commença d'obéir puis il vit qu'il y avait des menottes au bout de la table. Il s'arrêta.

« Continuez, s'il vous plaît », dit la femme. Deux ou trois autres personnes s'étaient retournées pour les regarder.

Le second « s'il vous plaît » le stimula. Il devait parler. Ces gens étaient humains et il était à nouveau un individu. Il sentit que sa voix résonnait, aiguë et presque insoutenable. Il demanda : « S'il vous plaît, madame, le châtimeut va-t-il commencer ? »

« Il n'y a aucun châtiment, dit la femme. Nous sommes ici sur le satellite. Montez sur la table. Nous allons procéder au premier renforcement de peau avant que vous ne parliez au médecin-chef. Vous pourrez alors tout lui dire sur votre crime...

— Vous connaissez mon crime ? » dit-il. Il était plein de gratitude, comme si la femme était une amie.

« Non, dit-elle, mais tous ceux qui viennent ici sont censés avoir commis un crime. Sans quoi ils n'y seraient pas. Nombreux sont ceux qui désirent parler de leur crime. Mais ne m'empêchez pas de faire mon travail. Je suis une technicienne de la peau et, sur Shayol, vous aurez besoin de toutes les améliorations que chacun de nous peut vous apporter. Maintenant, montez sur la table. Et quand vous serez prêt à parler au médecin-chef, vous aurez quelque chose de plus à lui raconter que votre crime. »

Il s'exécuta.

Une personne masquée, une femme probablement, prit ses mains entre ses doigts lisses et frais et appliqua les menottes à ses poignets d'une façon qui pour lui était nouvelle. Il croyait pourtant connaître chaque processus d'inquisition de tout l'empire. Mais cela ne ressemblait à rien d'autre.

L'assistante se retira. « Tout est prêt, docteur.

— Que préférez-vous ? demanda la technicienne de la peau. Une très forte douleur ou quelques heures d'inconscience ?

— Pourquoi devrais-je choisir la douleur ? demanda Mercer.

— C'est ce que font certains sujets quand ils arrivent ici. Je suppose que tout dépend de ce que les autres leur ont fait avant qu'ils nous soient amenés. Je pense que vous n'avez encouru aucun des châtiments de rêve.

— Non, dit Mercer. Je n'y ai pas eu droit. » Il ne pensait pas qu'il pût avoir encore un droit.

Il se souvint de son dernier procès. Il avait été placé au banc des accusés, ligoté. La salle était haute et sombre. Une lumière bleue scintillait sur le panneau où apparaissaient les juges, avec leurs coiffes de justice semblables à une parodie fantastique des mitres épiscopales qui avaient existé longtemps auparavant. Ils parlaient, mais il ne pouvait les entendre. Le contact fut momentanément rétabli et il entendit l'un d'eux déclarer : « Regardez ce visage blanc, diabolique. Un tel homme est coupable de tout. Je vote pour la Douleur Ultime. — Pas pour la planète Shayol ? demanda une autre voix. — Le monde dromozoaire, dit une troisième. — Cela lui conviendrait », reprit la première voix. Puis l'un des techniciens judiciaires avait dû s'apercevoir que le prisonnier écoutait illégalement. Le son avait été coupé. Mercer croyait alors avoir connu tout ce que l'intelligence et la cruauté de l'homme pouvaient concevoir.

Mais cette femme disait qu'on ne lui avait pas administré les châtiments de rêve. Pouvait-il exister dans l'univers des êtres pires que lui ? Il devait y avoir beaucoup de monde sur Shayol. Nul n'en était jamais revenu.

Il allait être l'un d'eux. Lui confieraient-ils alors ce qu'ils avaient fait avant de venir là ?

« Vous choisissez donc le sommeil, dit la technicienne. Ce n'est qu'une anesthésie ordinaire. Ne vous affolez pas en vous éveillant. Votre peau va être renforcée chimiquement et biologiquement.

— Est-ce que cela fait souffrir ?

— Bien sûr, dit-elle. Mais ôtez cette idée de votre esprit. Nous ne vous punissons pas. La douleur n'est qu'une douleur médicale. Tout le monde peut la connaître en cas d'opération. Le châtiment, si c'est ainsi que vous le nommez, se trouve sur Shayol. Notre seul travail est de vous rendre apte à survivre après votre arrivée. En un sens, nous vous sauvons la vie par avance. Vous pouvez nous en être reconnaissant si vous le désirez. D'autre part, vous vous épargnerez des ennuis si vous admettez que vos prolongements nerveux vont répondre à cette modification de votre peau. Vous feriez bien de vous attendre à ressentir de la douleur à votre réveil. Mais nous pourrions également vous aider à cette occasion. »

Elle abaissa un gigantesque levier et Mercer perdit conscience.

*

* *

Quand il revint à lui, il se trouvait dans une chambre d'hôpital ordinaire mais ne s'en aperçut pas. Il lui semblait qu'il baignait dans du feu. Il leva la main pour voir si elle n'était pas couverte de flammes. Elle ressemblait à ce qu'elle avait toujours été, bien qu'un peu rouge et enflée. Il essaya de bouger dans son lit. Le feu devint une explosion déchirante qui paralysa son mouvement. N'y tenant plus, il gémit.

Une voix se fit entendre. « Vous avez besoin d'un calmant. »

C'était une infirmière. « Ne bougez pas la tête, dit-elle. Je vais vous offrir une demi-dose de plaisir. Votre peau ne vous tourmentera plus, alors. »

Elle déposa un léger bonnet sur sa tête. Cela ressemblait à du métal mais possédait la texture de la soie.

Il dut planter ses ongles dans ses paumes pour ne pas se tordre sur le lit.

« Criez si vous le voulez, dit-elle. Certains le font. Il ne faut qu'une ou deux minutes avant que l'appareil localise le lobe cervical correspondant. »

Elle disparut dans le coin et fit quelque chose qu'il ne pouvait voir.

Il y eut un déclic.

Le feu ne quitta pas sa peau. Il le sentait toujours mais, soudain, cela n'avait plus d'importance. Son esprit était plein d'un plaisir délicieux qui quittait sa tête et paraissait se diffuser au long de ses nerfs. Il avait connu les palais de plaisir mais jamais rien de semblable.

Il voulut parler à l'infirmière et il se tourna pour la voir. Il pouvait sentir son corps flamber de douleur en faisant ce mouvement, mais la douleur était très lointaine. Et le plaisir qui sourdait de sa tête, pour suivre sa moelle épinière et ses nerfs, était si intense que la douleur n'était plus qu'un signal éloigné, sans importance.

L'infirmière se tenait immobile dans le coin.

« Merci, mademoiselle », dit-il.

Elle ne répondit rien.

Il la regarda avec plus d'attention, bien que ce fût difficile avec cet énorme plaisir qui se déversait dans son corps comme une symphonie de messages nerveux. Il leva les yeux sur elle et vit qu'elle portait aussi un bonnet calmant.

Il tendit le doigt pour le désigner.

Elle rougit jusqu'au front.

Elle parla comme en rêve. « Vous me paraissiez un homme sympathique. Je n'aurais pas cru que vous feriez remarquer... »

Il lui adressa ce qu'il pensait être un sourire amical mais, avec la douleur dans sa peau et le plaisir qui jaillissait de sa tête, il ne pouvait connaître exactement son expression. « C'est contre la loi, dit-il. C'est tout à fait contre la loi. Mais c'est agréable.

— Comment pensez-vous que nous puissions rester ici ? demanda l'infirmière. Vous autres, spécimens, vous arrivez ici en parlant comme des gens ordinaires, et puis vous descendez sur Shayol. Il se passe des choses terribles sur Shayol. La station de surface nous expédie des morceaux de vous, et ça n'arrête jamais. Il se peut que je voie votre tête dix fois, surgelée et prête à être charcutée, avant que mes deux années s'écoulent. Vous autres prisonniers, vous devriez savoir combien nous souffrons », murmura-t-elle. La charge de plaisir la rendait calme et enjouée. « Vous devriez mourir dès votre arrivée et ne pas nous empoisonner avec vos tourments. Nous vous entendons crier, vous savez. Vous continuez de le faire comme des humains normaux, même après que Shayol a commencé son effet sur vous. Pourquoi, monsieur le spécimen ? » Elle eut un ricanement pénible. « Vous blessez tellement nos sens. Ce n'est pas étonnant qu'une fille comme moi ait de temps en temps besoin de sa petite ration. C'est bon, c'est vraiment savoureux, et je me moque que vous soyez prêt à descendre sur Shayol. » En vacillant, elle s'approcha du lit. « Ôtez-moi

ce bonnet, voulez-vous ? Je n'ai plus la force de lever les mains. »

*
* *

Mercer vit ses mains trembler tandis qu'il les tendait vers le bonnet. Ses doigts touchèrent les doux cheveux de la fille. Comme il glissait le pouce sous le bonnet pour le soulever, il se rendit compte que c'était la plus adorable fille qu'il eût jamais touchée. Il sentit qu'il l'avait toujours aimée et l'aimerait toujours. Le bonnet se souleva. La fille resta debout et vacilla un peu avant de trouver une chaise. Elle ferma les yeux et respira profondément.

« Rien qu'une minute, dit-elle d'une voix normale. Je m'occuperai de vous dans une minute. La seule occasion que j'aie de m'offrir une petite ration, c'est quand l'un de vous a besoin d'une dose pour calmer la douleur de sa peau. »

Elle se tourna vers le miroir pour réajuster sa coiffure. Elle lui parla, le dos tourné : « J'espère que je ne vous ai rien dit à propos d'en bas. »

Mercer avait toujours le bonnet sur la tête. Il aimait la jolie fille qui le lui avait mis. Il était sur le point de pleurer à la pensée qu'elle avait connu le même plaisir que lui. Pour rien au monde, il n'aurait voulu lui déplaire ou la blesser. Il était certain qu'elle désirait l'entendre dire qu'elle n'avait pas parlé d'« en bas » – expression désignant évidemment Shayol – et il le lui dit sincèrement. « Vous n'avez parlé de rien. Absolument de rien... »

Elle revint vers le lit, se baissa et l'embrassa sur les lèvres. Le baiser était aussi lointain que la douleur. Il ne sentit rien. Le Niagara de plaisir envahissant qui se déversait de sa tête ne laissait place à aucune autre sensation. Mais il aima l'affection contenue dans le baiser. Une portion de son esprit, logique et sinistre, lui dit que c'était probablement la dernière fois qu'il embrassait une femme, mais cela ne semblait pas avoir la moindre importance.

Elle lui caressa le front.

« Voilà. Vous êtes un gentil garçon. Je vais dire que j'ai oublié de vous ôter le bonnet jusqu'à ce que le docteur arrive. »

Avec un sourire éblouissant, elle quitta la pièce. Sa robe blanche eut un mouvement gracieux quand elle franchit la porte. Il vit qu'elle avait de très jolies jambes.

Elle était belle, mais le bonnet... ah ! c'était le bonnet qui comptait ! Il ferma les yeux et laissa le bonnet stimuler les centres de plaisir de son cerveau. La douleur était toujours dans sa peau mais elle n'avait pas plus d'importance que la chaise placée dans le coin de la pièce. Elle n'était qu'une chose qui se trouvait là.

*

Un attouchement ferme sur son bras lui fit ouvrir les yeux.

Un homme âgé, à l'aspect autoritaire, était à côté de son lit et le regardait avec un sourire ironique.

« Elle a recommencé », dit-il.

Mercer secoua la tête, essayant de faire comprendre que la jeune infirmière n'avait rien fait de mal.

« Je suis le docteur Vomact, dit le vieil homme. Je vais vous ôter ce bonnet. Vous ressentirez alors la douleur, mais je ne pense pas que ce sera si terrible. Vous pourrez avoir ce bonnet de nombreuses fois avant de quitter cet endroit. »

D'un geste assuré, rapide, il ôta le bonnet de la tête de Mercer.

Mercer se recroquevilla immédiatement sous la flambée brûlante de sa peau. Il commença à hurler, puis il vit que le docteur Vomact l'observait calmement.

Il soupira. « C'est... c'est plus facile, maintenant... »

— Je le savais, dit le docteur. Je devais ôter le bonnet pour vous parler. Il faut que vous preniez quelques décisions.

— Oui, docteur, hoqueta Mercer.

— Vous avez commis un crime grave et vous allez être descendu jusqu'à la planète Shayol.

— Oui, dit Mercer.

— Voulez-vous me dire quel est votre crime ? » Mercer pensa aux murs du palais sous l'éternel soleil, au doux miaulement des petits êtres quand il les avait touchés. Il raidit ses bras, ses jambes, son dos et ses mâchoires. « Non, dit-il. Je ne veux pas en parler. C'est un crime innommable. Contre la famille impériale... »

— Très bien, dit le docteur. C'est une attitude saine. Le crime appartient au passé. Votre avenir est devant vous. Maintenant, je peux détruire votre esprit avant de vous envoyer en bas... si vous le désirez.

— C'est contre la loi », dit Mercer.

Le docteur Vomact eut un sourire sincère et amical. « Bien sûr. Tant de choses sont contre la loi humaine. Mais la science a, elle aussi, ses lois. Votre corps, sur Shayol, va servir la science. Peu importe que ce corps ait l'esprit de Mercer ou celui d'un coquillage. Je n'aurais qu'à laisser suffisamment d'esprit en vous pour que votre corps continue à vivre, mais je peux effacer vos souvenirs et donner à votre corps une meilleure chance d'être heureux. Cela dépend de vous, Mercer. Le voulez-vous, oui ou non ? »

Mercer secoua la tête. « Je ne sais pas.

— Je prends un risque, dit le docteur Vomact, en vous donnant cette chance. J'accepterais si j'étais à votre place. En bas, ce n'est pas drôle. »

Mercer regarda ce visage large et plein. Il ne se fiait pas à ce

sourire confiant. Peut-être était-ce un piège pour ajouter à son châtimement. La cruauté de l'Empereur était proverbiale. Il suffisait de voir ce qu'il avait infligé à la veuve de son prédécesseur, la Douairière Dame Da. Elle était plus jeune que l'Empereur lui-même et il l'avait condamnée à pire que la mort. On l'avait condamné, lui, à être envoyé sur Shayol : pourquoi ce médecin essayait-il d'intervenir dans les lois ? Peut-être était-il lui-même conditionné et ne savait-il pas ce qu'il proposait.

Le docteur Vomact lut les pensées de Mercer sur son visage. « Très bien. Vous refusez. Vous voulez garder votre esprit intact en bas. D'accord. Je ne vous aurai pas sur la conscience. Je suppose que vous allez refuser aussi mon autre offre. Voulez-vous abandonner vos yeux avant de descendre ? Vous serez mieux sans vision. Je le *sais*, d'après les voix que nous enregistrons pour les émissions destinées à servir d'exemple. Je peux opérer le nerf optique de manière que votre vision ne revienne jamais. »

Mercer secoua la tête. La douleur brûlante irradiait toute sa peau. Mais la tristesse de son âme était plus grande que cette souffrance.

« Vous refusez également ceci ? dit le docteur.

— Je le pense, dit Mercer.

— Il ne me reste donc qu'à vous préparer. Vous pouvez remettre le bonnet pendant un moment, si vous le voulez. »

*
* *

Mercer dit : « Avant de mettre le bonnet, pouvez-vous me dire ce qui se passe en bas ?

— Je ne peux que vous donner une idée, dit le docteur. Il y a un assistant. C'est un homme, mais pas un être humain. C'est un homuncule dérivé des bovidés. Il est intelligent et très consciencieux. Vous autres spécimens, êtes abandonnés à la surface de Shayol. Les dromozoaires qui s'y trouvent sont une forme de vie spéciale. Quand ils s'installent dans votre corps, B'dikkat – c'est l'assistant – les en retire avec l'aide d'un anesthésique et nous les envoie. Nous gelons les cultures de tissus, qui peuvent se combiner avec pratiquement n'importe quelle forme de vie à oxygène. La moitié des opérations chirurgicales dans l'univers proviennent de germes que nous envoyons d'ici. Shayol est un endroit très sain, si l'on considère les chances de survie. Vous n'y mourrez pas.

— Vous voulez dire, dit Mercer, que je subirai un châtimement perpétuel ?

— Je n'ai pas dit cela, répondit le docteur Vomact. Ou alors je me suis trompé. Disons que vous ne mourrez pas vite. Je ne sais combien de temps vous vivrez en bas. Souvenez-vous, quelle que soit votre

souffrance, que les échantillons que nous envoie B'dikkat aident des milliers de gens des mondes habités. Maintenant, mettez le bonnet.

— J'aimerais mieux parler, dit Mercer. C'est peut-être la dernière occasion que j'ai de le faire. »

Le docteur le regarda de façon étrange. « Si vous pouvez supporter cette douleur, continuez de parler.

— Pourrai-je me suicider ?

— Je l'ignore, dit le docteur. Cela n'est jamais arrivé. Et pourtant, à en juger par les voix, on penserait qu'ils sont nombreux à le désirer.

— Quelqu'un est-il jamais revenu de Shayol ?

— Pas depuis que la planète a été placée hors frontière, il y a quatre cents ans.

— Pourrai-je parler aux autres ?

— Oui.

— Par qui serai-je châtié, en bas ?

— Personne ne vous châtie, imbécile, cria le docteur Vomact. Ce n'est pas un châtiment. C'est mieux, je pense, d'avoir des convicts au lieu de volontaires. Mais il n'y a personne qui soit *contre* vous !

— Pas de geôliers ? demanda Mercer avec une plainte dans la voix.

— Pas de geôliers, pas de règles, pas d'interdictions. Rien que Shayol, et B'dikkat pour prendre soin de vous. Voulez-vous toujours garder vos yeux et votre esprit ?

— Je vais les garder, dit Mercer. J'ai tenu bon jusqu'à maintenant et je peux aussi bien continuer.

— Alors, laissez-moi vous mettre le bonnet pour une seconde dose », dit le docteur Vomact.

Le docteur ajusta le bonnet aussi adroitement et délicatement que l'infirmière et plus vite. Il ne montra aucune intention d'en coiffer un lui-même.

L'afflux de plaisir fut comme une intoxication soudaine. Sa peau brûlante s'éloigna dans le lointain. Le docteur était à proximité, dans l'espace, mais il n'avait plus d'importance. Mercer n'avait pas peur de Shayol. Le fleuve de plaisir qui venait de son cerveau était trop fort pour qu'il y eût encore place pour la peur ou la souffrance.

Le docteur Vomact lui tendait la main.

Mercer se demanda pour quelle raison et comprit que cet homme merveilleux, qui lui avait donné le bonnet, voulait lui serrer la main. Il tendit la sienne. Elle était lourde mais son bras, lui aussi, ressentait du plaisir.

Ils se serrèrent la main. C'était curieux, songea Mercer, de percevoir cette poignée de mains par-delà le double palier du plaisir cérébral et de la douleur dermique.

« Au revoir, Mr. Mercer, dit le docteur. Au revoir et... bonne nuit. »

Le satellite était un endroit agréable. Les centaines d'heures qui suivirent furent comme un rêve étrange et long.

Deux fois encore, la jeune infirmière se glissa dans sa chambre et, avec lui, coiffa un bonnet. Des bains durcissaient son corps. Sous l'effet de puissants anesthésiques locaux, ses dents furent arrachées et remplacées par de l'acier inoxydable. Des irradiations à la clarté de lampes éblouissantes effacèrent la douleur de sa peau. Il y eut des traitements spéciaux pour ses ongles. Ceux-ci se changèrent peu à peu en griffes formidables. Une nuit, il se découvrit en train de les serrer sur l'aluminium du lit et vit qu'ils laissaient de profondes marques.

Son esprit n'était jamais tout à fait clair.

Il pensait parfois qu'il était à la maison avec sa mère, qu'il était redevenu petit et qu'il souffrait. D'autres fois, sous le bonnet, il riait dans son lit en songeant que des gens étaient envoyés ici pour être punis alors que tout y était si drôle. Il n'y avait plus de procès, plus de question, plus de juges. La nourriture était bonne mais il n'y faisait guère attention. Même éveillé, il était un peu hébété.

À la fin, muni du bonnet, ils le placèrent dans un caisson adiabatique, une fusée monoplace destinée à l'emporter du satellite jusqu'à la planète. Il y était entièrement emprisonné à l'exception de son visage.

Le docteur Vomact sembla arriver dans la pièce à la nage.

« Vous êtes fort, Mercer, cria-t-il, très fort ! Pouvez-vous m'entendre ? »

Mercer acquiesça.

« Nous vous voulons du bien, Mercer. Quoi qu'il arrive, souvenez-vous que vous aidez d'autres gens.

— Puis-je emporter le bonnet avec moi ? » dit Mercer.

En guise de réponse, le docteur Vomact lui ôta lui-même le bonnet. Deux hommes refermèrent le couvercle du caisson, laissant Mercer dans l'obscurité totale. Son esprit commença de s'éclaircir et il s'affola entre ses liens.

Il y eut un ronflement de tonnerre et le goût du sang.

*

* *

La première chose dont Mercer eut ensuite conscience fut de se trouver dans une pièce fraîche, très fraîche, beaucoup plus que les chambres et les salles d'opérations du satellite. Quelqu'un le déposait doucement sur une table.

Il ouvrit les yeux.

Un visage énorme, quatre fois plus grand qu'un visage humain, était penché sur lui. Des yeux bruns et larges, inoffensifs et presque bovins, allaient et venaient en examinant Mercer sous toutes les coutures. Le visage était celui d'un homme d'âge moyen, vigoureux, soigneusement rasé, avec des cheveux bruns, des lèvres sensuelles et des dents immenses, jaunes mais saines, découvertes en un demi-sourire. Il s'aperçut que Mercer avait ouvert les yeux et parla en un grondement profond et amical.

« Je suis votre meilleur ami. Mon nom est B'dikkat, mais vous n'aurez pas à le prononcer ici. Appelez-moi simplement Ami et je vous viendrai toujours en aide.

— Je souffre, dit Mercer.

— Bien sûr que vous souffrez. Vous souffrez par tout votre corps. C'est un mauvais moment, dit B'dikkat.

— Puis-je avoir un bonnet, s'il vous plaît ? » demanda Mercer. C'était plus qu'une question. C'était une supplication. Mercer sentait que son éternité intérieure en dépendrait.

B'dikkat se mit à rire. « Je n'ai aucun bonnet ici. Je pourrais m'en servir pour moi-même. C'est du moins ce qu'ils pensent. J'ai autre chose ; bien mieux. N'ayez crainte, mon ami. Je vais m'occuper de vous. »

Mercer en doutait. Si le bonnet lui avait apporté du soulagement sur le satellite, il faudrait au moins une stimulation électrique de son cerveau pour combattre les tourments que pouvait receler la surface de Shayol.

Le rire de B'dikkat emplit la salle d'un immense éclat.

« Avez-vous jamais entendu parler de la condamine ?

— Non, dit Mercer.

— C'est un narcotique si puissant que les pharmacopées n'ont pas le droit de le mentionner.

— Vous en avez ? demanda Mercer, plein d'espoir.

— J'ai mieux. J'ai de la super-condamine. Les chimistes ont ajouté une molécule supplémentaire d'hydrogène. Cela procure une véritable jouissance. Si vous en prenez dans votre état présent, vous mourrez au bout de trois minutes, mais ces trois minutes vous sembleront dix mille ans de bonheur. » B'dikkat roula ses yeux bruns de ruminant d'une façon expressive et passa une langue immense sur ses grosses lèvres rouges.

« À quoi cela sert-il, alors ?

— Vous savez que vous pourrez en prendre, dit B'dikkat. Vous pourrez en prendre après avoir été exposé aux dromozoaires de l'extérieur. Vous bénéficierez de tous les bons effets et ne risquerez aucun des mauvais. Voulez-vous jeter un coup d'œil ? »

Que répondre, sinon oui ? pensa sombrement Mercer.

« Regardez par la fenêtre, continua B'dikkat, et dites-moi ce que vous voyez. »

L'atmosphère était claire. La surface était comme un désert d'un jaune ocre avec des étendues de lichens verts et des plantes basses, ternies et froissées par les vents puissants et secs. Le paysage était monotone. À deux ou trois cents mètres de là, il y avait un groupe d'objets roses et brillants qui semblaient vivants ; mais Mercer ne les distinguait pas assez clairement pour les décrire. Plus loin, à la limite de son champ de vision, apparaissait la statue d'un énorme pied humain, haut comme une maison. Mercer ne pouvait distinguer à quoi ce pied était relié. « Je vois un grand pied, dit-il. Mais...

— Mais quoi ? » dit B'dikkat. Il semblait un enfant énorme guettant le dénouement d'une plaisanterie intime. Grand comme il l'était, il eût semblé un nain auprès d'un seul orteil du pied fantastique.

« Mais ce ne peut être un vrai pied, dit Mercer.

— C'est un vrai pied, dit B'dikkat. C'est le brave capitaine Alvarez, l'homme qui a découvert cette planète. Après six cents années, il est toujours en bonne forme. Bien sûr, il est presque entièrement dromozootique, à présent ; mais je pense qu'il reste encore quelque conscience humaine en lui. Vous savez ce que je fais ?

— Quoi ? demanda Mercer.

— Je lui donne six centimètres cubes de super-condamine et il ronfle pour moi. Des petits ronflements de satisfaction. Un étranger penserait que c'est un volcan. Voilà ce que peut faire la super-condamine. Et vous en aurez beaucoup. Vous avez de la chance, Mercer. Je suis votre ami et mon aiguille est là pour vous soigner. Je me charge de tout le travail et tout le plaisir est pour vous. N'est-ce pas une bonne surprise ? »

Mercer pensa : « Tu mens ! Tu mens ! D'où venaient tous ces cris que nous entendions pour l'émission du Jour du Châtiment ? Pourquoi le docteur a-t-il offert d'effacer mon esprit et de m'ôter la vue ? »

L'homme-bovidé l'observait, une expression peignée sur son visage. « Vous ne me croyez pas, dit-il avec beaucoup de tristesse.

— Ce n'est pas exactement ça, dit Mercer en essayant d'être amical, mais je pense que vous me cachez quelque chose.

— Pas grand-chose, dit B'dikkat. Vous sautez sur place quand les dromozoaires vous attaquent. Vous serez surpris par la croissance de nouveaux organes. Des têtes, des reins, des mains... J'ai eu un ami, ici, qui a vu surgir trente-huit mains supplémentaires en une seule fois. Je les ai toutes prises, surgelées et envoyées là-haut. Je prends soin de tout le monde. Vous serez probablement ici pour un certain temps. Mais, souvenez-vous, appelez-moi simplement Ami, et le meilleur traitement de l'univers sera à votre disposition. Maintenant, est-ce que

vous aimeriez des œufs sur le plat ? Je n'en mange pas moi-même mais beaucoup d'hommes véritables les apprécient.

— Des œufs ? dit Mercer. Que viennent faire des œufs dans cette histoire ?

— Rien. Ce n'est que pour les gens. Afin d'avoir quelque chose dans l'estomac avant de sortir. Ainsi, vous passerez bien mieux la première journée. »

Mercer, incrédule, regarda le gros homme tirer deux des œufs si rares d'une chambre froide et les briser d'un geste expert dans une petite poêle, placée sur le foyer au centre de la table.

« Ami, dit B'dikkat en souriant. Vous verrez que je suis un excellent ami. Quand vous serez dehors, souvenez-vous de cela. »

*
* *

Une heure plus tard, Mercer sortit.

Étrangement calme, il s'arrêta sur le seuil. B'dikkat lui donna une poussée amicale, assez aimable pour être un encouragement.

« Ne me forcez pas à mettre ma tenue de plomb, mon ami. » Mercer avait aperçu un scaphandre qui avait largement la taille d'une cabine de vaisseau ordinaire, accroché au mur de la pièce voisine. « Quand je fermerai cette porte, celle de l'extérieur s'ouvrira. Vous sortirez simplement.

— Mais que se passera-t-il ? » dit Mercer. La peur tournait dans son estomac et provoquait de petits pincements à l'intérieur de sa gorge.

« Ne commencez pas », dit B'dikkat. Depuis une heure, il esquivait les questions de Mercer sur l'extérieur. Une carte ? Il avait ri à cette idée. De la nourriture ? Il avait dit qu'il était inutile de s'en soucier. D'autres gens ? Il y en aurait. Des armes ? Pourquoi ? avait-il répliqué. Et sans cesse, il avait répété qu'il était l'ami de Mercer. Qu'arriverait-il à Mercer ? Ce qu'il était arrivé à tous les autres.

Mercer regarda autour de lui avec appréhension.

Le corps colossal du capitaine Alvarez occupait une bonne partie du paysage. Mercer n'avait pas envie de s'en approcher. Il se retourna vers la cabane. B'dikkat ne regardait pas par la fenêtre. Il se mit lentement en marche, tête dressée.

Il y eut un éclat de lumière sur le sol, pas plus vif que le reflet du soleil sur un morceau de verre. Mercer perçut une piqure dans la cuisse, comme si un instrument aigu l'avait touché légèrement. Il frotta l'endroit avec sa main.

Ce fut comme si le ciel s'effondrait.

Une douleur – plus qu'une douleur : une vivante pulsation – s'élança de ses hanches à son pied droit. La pulsation atteignit sa poitrine, lui coupant le souffle. Il tomba et le sol le meurtrit. Il n'y

avait rien eu de semblable dans le satellite-hôpital.

Il était en plein air, essayant de ne pas respirer mais respirant quand même. À chaque inspiration, la pulsation bougeait avec son thorax. Il était étendu sur le dos, regardant le soleil. À la fin, il remarqua que le soleil était d'un blanc violet.

Il était inutile de songer à appeler. Il n'avait plus de voix. Des fibrilles douloureuses se tordaient en lui. Comme il ne pouvait s'arrêter de respirer, il essaya de le faire d'une façon moins douloureuse. Les inspirations étaient trop fortes. De petites goulées d'air le firent un peu moins souffrir.

Le désert était vide, autour de lui. Il ne pouvait tourner la tête pour regarder la cabane. Est-ce cela ? pensa-t-il. Une éternité de douleur est-elle le châtement de Shayol ?

Il perçut des voix à proximité.

Deux visages d'un rose grotesque se penchèrent sur lui. Ils pouvaient avoir été humains. L'homme semblait assez normal, bien qu'il eût deux nez côte-à-côte. La femme était une invraisemblable caricature. Un sein lui était poussé sur chaque joue et un essaim de doigts nains pendait à son front.

« C'est une beauté, dit-elle. Un nouveau.

— Venez », dit l'homme.

Ils le remirent sur pieds. Il n'était pas assez fort pour leur résister. Quand il essaya de parler, il entendit un croassement rauque, comme celui d'un oiseau horrible, sortir de sa bouche.

Ils l'entraînèrent sans difficulté. Il vit qu'ils se dirigeaient vers le groupe d'objets roses.

Comme ils approchaient, il s'aperçut que c'étaient des êtres. Et mieux, il vit qu'ils avaient été humains, autrefois. Un homme muni d'un bec de flamand piquait son propre corps. Une femme était étendue sur le sol ; elle avait une seule tête, mais en plus de ce qui semblait être son corps original, elle avait un corps nu de petit garçon qui poussait à côté de son cou. Le corps de petit garçon, propre, neuf, inerte et paralysé, n'était habité que par un souffle profond. Mercer regarda ailleurs. Le seul être qui portait des vêtements était un homme avec une cape qu'il portait de travers. Mercer le regarda et se rendit compte enfin que l'homme avait deux estomacs – ou était-ce trois ? – qui poussaient hors de son abdomen. La cape les maintenait en place. Le péritoine transparent semblait une fragile paroi.

« Un nouveau », dit la femme qui l'avait ramené. Elle le déposa au sol avec l'aide de l'homme à deux nez.

Le groupe était dispersé alentour.

Mercer resta étendu dans un état de stupeur.

« J'ai peur qu'ils ne s'apprêtent à nous nourrir bientôt, fit la voix d'un vieil homme.

— Oh ! non. — C'est trop tôt ! — Pas encore ! » Les protestations se firent écho dans le groupe.

Le vieil homme reprit : « Regardez, près du gros orteil de la montagne ! »

Le murmure désolé du groupe confirma ce qu'il avait vu.

Mercer essaya de demander ce qui se passait mais ne réussit qu'à émettre un croassement.

Une femme — était-ce une femme ? — rampa dans sa direction sur les mains et les genoux. Outre ses mains normales, elle était couverte d'autres mains, sur tout le buste et jusqu'à mi-cuisses. Certaines étaient vieilles et ridées. D'autres, fraîches et roses comme les doigts de bébé qui pendaient au front de la femme qui l'avait enlevé. Elle cria dans sa direction, bien qu'il ne fût pas nécessaire d'élever la voix :

« Les dromozoaires arrivent. Cette fois, ils vont faire mal. Quand vous serez habitué à l'endroit, vous pourrez creuser... »

Elle désigna les monticules qui entouraient le groupe d'êtres.

« Ils se sont enterrés », dit-elle.

Mercer eut un nouveau croassement.

« Ne craignez rien », dit la femme couverte de mains. Puis elle gémit, comme un éclair lumineux la touchait.

Les lueurs atteignirent aussi Mercer. La douleur fut semblable à celle du premier contact, mais plus profonde. Il sentit ses yeux s'agrandir tandis que d'étranges sensations à l'intérieur de son corps l'amenaient à l'inévitable solution : ces lumières, ces choses, quoi qu'elles fussent, le nourrissaient et le faisaient croître.

Leur intelligence, si elles en possédaient une, n'était pas humaine mais leurs intentions étaient claires. Entre les élancements de douleur, il sentait son estomac se remplir, il sentait l'eau infusée dans son sang, retirée de ses reins et de sa vessie ; son cœur était massé et ses poumons se dilataient.

Chacun de leurs actes était bien intentionnel et bénéfique.

Et chacun d'eux amenait la souffrance.

Brutalement, comme s'enfuit un nuage d'insectes, ils disparurent. Mercer perçut un bruit quelque part, une cascade insensée, discordante et ignoble. Il commença de se retourner. Et le bruit s'arrêta.

Ç'avait été lui-même. Les hurlements d'un dément, d'un ivrogne terrifié, d'un animal qui ne comprenait plus, ne pensait plus.

Quand il s'arrêta, il découvrit qu'il avait retrouvé l'usage de sa voix.

Un homme s'approchait de lui, nu comme les autres. Un dard sortait de son front. Tout autour, la peau était intacte. « Bonjour, mon vieux ! dit-il.

— Bonjour », dit Mercer. C'était une formule incongrue en un tel endroit.

« Vous ne pouvez pas vous donner la mort, dit l'homme au dard.

— Si, vous le pouvez », dit la femme couverte de mains.

Mercer s'aperçut que la première souffrance s'effaçait. « Que m'arrive-t-il ?

— Vous avez une partie de plus, dit l'homme au dard. Ils nous ajoutent toujours des parties. Au bout d'un certain temps, B'dikkat arrive et les coupe, à l'exception de celles qui doivent grandir encore un peu. Comme pour elle, ajouta-t-il en désignant la femme étendue avec le corps de garçonnet qui poussait près de son cou.

— Et c'est tout ? demanda Mercer. Le couteau pour les parties nouvelles et les piqûres pour la nourriture ?

— Non, dit l'homme. Ils pensent parfois que nous sommes trop froids et nous remplissent de feu.

— Ou bien que nous sommes trop chauds et alors ils nous gèlent, nerf après nerf. »

La femme au corps de garçonnet intervint : « Et parfois, ils pensent que nous ne sommes pas heureux et ils essaient de nous forcer à l'être. Je pense, *moi*, que c'est le pire.

— Est-ce que vous êtes seuls ? bredouilla Mercer. Je veux dire... votre groupe. »

L'homme au dard toussa en guise de rire.

« Le groupe ! Comme c'est drôle. Le pays est rempli de gens. La plupart s'enterrent. Nous sommes les seuls qui puissions encore parler. Nous restons ensemble pour nous tenir compagnie. De cette façon, nous voyons B'dikkat plus souvent. »

Mercer voulut poser une autre question mais il sentit qu'il n'en aurait pas la force. La journée avait été trop dure.

Le sol vacilla comme un navire sur l'océan. Le ciel devint noir. Il sentit que quelqu'un le rattrapait comme il tombait. Qu'on retendait sur le sol. Puis il s'endormit d'un sommeil magique et miséricordieux.

III

En une semaine, il apprit à connaître le groupe. C'était un rassemblement d'êtres qui ne pensaient plus. Nul ne savait à quel moment un dromozoaire pouvait surgir pour lui ajouter une nouvelle partie. Mercer ne subit pas d'autre attaque mais l'incision qui était apparue sur sa peau se mit à durcir. Mercer défit sa ceinture et baissa un peu son pantalon afin qu'ils puissent voir la blessure. L'homme au dard se pencha pour l'examiner.

« Vous avez récolté une tête, dit-il. Une tête complète de bébé. Ils seront heureux de recevoir ça là-haut, quand B'dikkat vous l'aura coupée. »

Ses compagnons tentaient même de se composer une vie sociale. Ils le présentèrent à une femme du groupe. Il lui était poussé un corps sur l'autre, le pelvis devenant épaules et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle fût longue de cinq corps. Son visage était demeuré intact. Elle se montra amicale envers Mercer.

Il fut si épouvanté par son apparence qu'il s'enterra dans la terre sèche et y resta durant ce qui lui parut une centaine d'heures. Il découvrit plus tard que ce n'avait été en fait qu'une journée complète. Quand il ressortit, la grande femme aux corps multiples l'attendait.

« Inutile de sortir pour moi », dit-elle.

Mercer secoua la poussière qui le recouvrait.

Il regarda autour de lui. Le soleil violet descendait vers l'horizon et le ciel crépusculaire était zébré de zones bleues et orangées. Il regarda la femme. « Je ne suis pas sorti pour vous. Cela ne sert à rien de rester étendu ici, à attendre la prochaine fois.

— Je voudrais vous montrer quelque chose », dit-elle. Elle désigna un monticule. « Creusez là. »

Mercer la regarda. Elle paraissait amicale. Il haussa les épaules et attaqua le sol avec ses griffes puissantes. Il découvrait qu'il était facile de creuser à la façon d'un chien, avec sa peau épaisse et ses ongles durs. La terre s'effritait devant lui. Quelque chose de rose apparut au fond du trou qu'il avait pratiqué. Il agrandit l'orifice avec précaution.

Il savait ce qu'il y avait là.

C'était un homme endormi. Des bras supplémentaires avaient poussé en série sur un côté de son corps. L'autre côté semblait normal.

Mercer se retourna vers la femme aux corps multiples qui s'était rapprochée en se trémoussant.

« C'est ce que je pense, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle. Le docteur Vomact lui a grillé l'esprit sur sa demande. Il lui a aussi retiré les yeux. »

Mercer s'assit sur le sol et regarda l'homme. « Vous m'avez demandé de creuser. Maintenant, dites-moi pourquoi.

— Pour que vous voyiez. Pour que vous sachiez. Pour que vous réfléchissiez.

— C'est tout ? » dit-il.

La femme se tordit avec une soudaineté surprenante. Toutes les poitrines de ses corps se dilatèrent. Mercer se demanda comment l'air pouvait les remplir. Il ne se sentait pas triste pour elle. Il ne se sentait triste pour personne d'autre que lui. Quand le spasme cessa, la femme lui adressa un sourire d'excuse.

« Ils m'ont seulement implanté un nouveau germe. »

Mercer hocha la tête d'un air sinistre.

« Qu'est-ce que c'est, cette fois ? Une main ? Il me semble que vous en avez bien assez.

— Oh ! ça, dit-elle en regardant ses multiples membres. J'ai promis à B'dikkat de les laisser pousser. Il est si *gentil*. Mais cet homme, étranger. Regardez cet homme que vous avez déterré. Qui vaut mieux, lui ou nous ? »

Mercer la fixa. « Est-ce pour cela que vous m'avez fait creuser ?

— Oui, dit-elle.

— Attendez-vous une réponse ?

— Non, pas tout de suite.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Nous ne posons jamais cette question, ici. Cela n'a aucune importance. Mais comme vous êtes nouveau, je vais vous le dire. J'étais Dame Da... la belle-mère de l'Empereur.

— Vous ! » s'écria-t-il.

Elle lui sourit tristement. « Vous êtes encore si nouveau que vous y accordez de l'importance ! Mais j'ai mieux à vous dire.

— Quoi ? » demanda-t-il. Il vaut mieux me le dire avant que je subisse une autre attaque. Je ne serai plus capable de parler ou de penser pendant un moment. Dites-le-moi maintenant. »

Elle approcha son visage. Celui-ci était toujours beau, même dans la lueur orangée du soleil violet qui se couchait. « Les gens ne vivent pas éternellement.

— Oui, dit Mercer. Je sais cela.

— Il faut le *croire* », ordonna Dame Da.

Des lueurs brillèrent sur la plaine sombre, encore lointaines. Elle dit : « Creusez, enterrez-vous pour la nuit. Ils vous rateront peut-être. »

Mercer commença à creuser. Il regarda l'homme qu'il avait exhumé. Ce corps sans cerveau, avec des mouvements aussi lents que ceux d'une étoile de mer dans l'océan, retournait sous terre.

*

* *

Cinq ou six jours plus tard, il y eut des cris dans le groupe.

Mercer avait fait la connaissance d'un demi-homme, dont la partie inférieure du corps avait disparu et dont les viscères étaient maintenus en place par ce qui semblait être un bandage de plastique translucide. Le demi-homme lui avait montré comment rester immobile quand les dromozoaires arrivaient, dans leur quête perpétuelle de bonne action.

Le demi-homme disait : « Vous ne pouvez les combattre. Ils ont rendu Alvarez de la taille d'une montagne, afin qu'il ne puisse plus bouger. Maintenant, ils essaient de nous rendre heureux. Ils nous nourrissent et nous nettoient. Restez immobile. N'ayez pas peur de

crier. Nous criions tous.

— Quand aurons-nous de la drogue ? demanda Mercer.

— Quand B'dikkat viendra. »

B'dikkat vint ce jour-là, poussant une espèce de luge montée sur roues. Des patins servaient à franchir les monticules, les roues fonctionnant en terrain plat.

Bien avant son arrivée, le groupe connut une activité fiévreuse. De tous côtés, on déterrait les dormeurs. Quand B'dikkat arriva, le groupe s'était augmenté d'autant de corps roses endormis – hommes et femmes, jeunes et vieux. L'état des dormeurs semblait n'être ni pire ni meilleur que celui des autres.

« Vite, dit Dame Da. Il ne nous donne jamais la moindre dose avant que nous ne soyons prêts ! »

B'dikkat portait sa lourde tenue de plomb. Il leva le bras en un geste amical, comme un père regagnant le foyer avec des cadeaux pour ses enfants. Le groupe se rassembla autour de lui mais sans le gêner.

Il se baissa vers la luge et y prit une bouteille sanglée qu'il plaça sur ses épaules. Il ajusta les boucles des courroies. Un tube pendait de la bouteille. Au milieu, il y avait une petite pompe à pression. Une aiguille hypodermique brillait à l'extrémité.

Quand il fut prêt, B'dikkat leur fit signe de s'approcher. Ils obéirent avec une joie radieuse. Il s'avança et traversa leurs rangs jusqu'à la femme qui avait un corps de garçonnet au cou. Sa voix mécanique retentit par le haut-parleur fixé au sommet de sa tenue.

« Bonne fille. Très, très gentille. Vous avez droit à un beau, un très beau cadeau. » Il maintint si longtemps l'aiguille que Mercer put voir une bulle d'air passer de la pompe à la bouteille.

Puis il passa aux autres, prononçant un mot de temps en temps, se déplaçant avec une agilité et une rapidité surprenantes au sein du groupe. Son aiguille scintillait tandis qu'il pratiquait ses injections sous pression. Les gens tombaient assis ou étendus sur le sol, à demi-endormis.

Il reconnut Mercer. « Hello, mon ami. Maintenant, vous pouvez avoir votre ration. Cela vous aurait tué, dans la cabane. N'avez-vous rien pour moi ? »

Mercer hésita, ignorant ce que voulait dire B'dikkat, et l'homme au double nez répondit pour lui :

« Je crois qu'il a une jolie tête de bébé, mais elle n'est pas assez grosse pour qu'on la lui prenne. »

Mercer ne sentit pas l'aiguille qui pénétrait dans son bras.

B'dikkat se tournait vers les autres quand la super-condamine fit son effet.

Mercer voulut courir jusqu'à B'dikkat pour étreindre son

scaphandre et lui dire qu'il l'aimait. Il trébucha sans éprouver aucune douleur.

La femme aux corps multiples s'étendit près de lui. Mercer lui adressa la parole.

« N'est-ce pas merveilleux ? Vous êtes belle, belle, belle. Je suis si heureux d'être ici. »

La femme couverte de mains vint vers eux et s'assit. Elle irradiait une chaleureuse amitié. Mercer pensa qu'elle était très attirante et distinguée. Il arracha ses vêtements. C'était idiot et prétentieux de garder ses vêtements quand aucune de ces merveilleuses personnes n'en portait.

Les deux femmes se mirent à babiller d'une voix chantonnante à son adresse.

Une fraction de son esprit comprit qu'elles ne disaient rien, qu'elles exprimaient seulement l'euphorie de cette drogue si puissante que l'univers connu l'avait interdite. Mais la plus grande partie de son esprit était emplie de bonheur. Il se demanda comment on pouvait avoir la chance de visiter une telle planète. Il essaya de le dire à Dame Da, mais les mots n'arrivaient pas à se former.

Un élanement douloureux lui vrilla l'abdomen. La drogue passa sur la douleur et la chassa. C'était comme le bonnet à l'hôpital, mais un millier de fois plus fort. La douleur disparut bien qu'elle eût été terrible à la première seconde.

Il essaya de penser de façon détachée. Son esprit s'éclaircit et il dit aux deux femmes, nues et rosées à ses côtés dans le désert :

« J'ai été bien touché. Peut-être qu'il va me pousser une autre tête. Cela ferait plaisir à B'dikkat ! »

Dame Da redressa la partie supérieure de ses corps. Elle dit :

« Je suis forte, moi aussi, je peux parler. Rappelez-vous, homme, rappelez-vous. Les gens ne vivent pas éternellement. Nous pouvons mourir, nous aussi, comme les véritables humains. Je crois en la mort ! »

Mercer lui sourit du fond de sa joie :

« Bien sûr. Mais ce n'est pas si agréable... »

Puis il sentit ses lèvres s'engourdir tandis que son esprit s'atrophiait. Il était tout à fait éveillé mais il ne lui semblait pas l'être. En cet endroit merveilleux, parmi tous ces gens affectueux et attirants, il s'assit et sourit.

B'dikkat était en train de stériliser ses couteaux.

*

* *

Mercer se demandait depuis combien de temps durait l'effet de la super-condamine. Il supportait l'apparition des dromozoaires sans un

cri ni un geste. La souffrance de ses nerfs et l'irritation de sa peau constituaient un phénomène qui se déroulait quelque part à proximité mais ne signifiait rien. Il observait son propre corps de loin, avec un intérêt détaché. Dame Da et la femme couverte de mains étaient toujours à côté de lui. Après un long moment, le demi-homme se traîna jusqu'à eux à l'aide de ses puissantes mains. Une fois arrivé, il leur fit un clin d'œil vague et amical et s'étendit, pris à nouveau par la torpeur béate d'où il avait émergé. Mercer apercevait parfois le soleil ; il fermait les yeux très vite et les rouvrait sur le scintillement des étoiles. Le temps ne signifiait plus rien. Les dromozoaires le nourrissaient à leur façon mystérieuse. La drogue supprimait ses besoins périodiques.

À la fin, il nota une réapparition de la douleur.

Ses souffrances demeuraient les mêmes. Mais il avait changé.

Il savait tout ce qui pouvait se passer sur Shayol. Il se rappelait sa période de bonheur. Ce qu'il avait simplement noté alors, il le comprenait maintenant.

Il tenta de demander à Dame Da combien de temps auparavant ils avaient eu la drogue et combien de temps encore il leur faudrait attendre pour en avoir de nouveau. Elle lui fit un sourire tranquille, plein d'un bonheur lointain. Apparemment, ses torsos multiples, allongés sur le sol, avaient la capacité de retenir plus longtemps la drogue. Elle le comprenait parfaitement mais ne pouvait articuler un mot.

Le demi-homme était étendu par terre. Ses artères puisaient rapidement derrière la couche translucide qui protégeait sa cavité abdominale.

Mercer lui étreignit l'épaule.

Le demi-homme s'éveilla, le reconnut et lui sourit d'un air comblé.

« *Je vous souhaite d'heureux lendemains, mon garçon.* C'est tiré d'une pièce. Avez-vous jamais vu une pièce ?

— Vous voulez dire de l'argent. Avec des inscriptions dessus ?

— Non, dit le demi-homme, une espèce de machine à spectacle où les personnages sont de véritables personnes.

— Je n'ai jamais vu cela, dit Mercer, mais je...

— Mais vous voulez me demander quand B'dikkat va revenir avec son aiguille.

— Oui, dit Mercer, un peu honteux de son impatience.

— Bientôt, dit le demi-homme. C'est pour cela que je pense aux pièces. Nous savons tous ce qui va se passer. Nous savons quand cela va se passer. Nous savons ce que vont faire les marionnettes... (il désigna les monticules où reposaient les hommes privés de cerveau) et nous savons ce que demanderont les nouveaux venus. Mais nous ignorons toujours combien de temps une scène va durer.

— Qu'est-ce qu'une scène ? demanda Mercer. Est-ce le nom que l'on donne à une injection ? »

Le demi-homme eut un rire qui semblait proche de l'humour véritable.

« Non, non, non. Vous êtes drôle. Une scène est une partie d'une pièce. Je veux dire par là que nous savons dans quel ordre les choses vont se produire, mais nous n'avons pas d'horloge et nul ne se soucie de compter les jours ou de confectionner des calendriers, et puisqu'il n'y a presque aucun climat ici, personne ne connaît la durée de chaque chose. La souffrance semble courte et long le plaisir. Je pense que l'un et l'autre durent à peu près deux semaines terrestres. »

Mercer ne savait pas ce qu'était une semaine terrestre. Il n'avait pas été un homme très cultivé avant son arrestation. Mais il ne put rien tirer de plus du demi-homme. Celui-ci reçut soudain une implantation dromozoaire et son visage devint rouge tandis qu'il criait d'une façon insensée : « Va-t'en de moi, saleté ! Veux-tu sortir ? »

Quand Mercer se pencha pour l'aider, le demi-homme se tordit sur le côté, tourna son dos rose et poussiéreux vers Mercer et se mit à pleurer doucement, avec des sanglots rauques.

*

* *

Mercer lui-même n'aurait su dire combien de temps s'était écoulé lorsque B'dikkat revint. Ce pouvait être plusieurs jours. Ce pouvait être plusieurs années.

À nouveau, ils s'assemblèrent autour de lui comme des enfants. Cette fois, B'dikkat eut un sourire satisfait devant la petite tête apparue sur la cuisse de Mercer, une tête d'enfant endormi, avec des cheveux clairs et de longs cils. Mercer eut droit à l'aiguille miséricordieuse.

Quand B'dikkat sectionna la tête, il sentit le couteau grincer contre les cartilages qui la reliaient à son propre corps. Il vit la grimace enfantine au moment où la tête fut coupée. Il perçut la peur et l'éclair froid d'une douleur sans importance tandis que B'dikkat projetait un antiseptique corrosif sur la blessure afin d'arrêter immédiatement l'hémorragie.

La fois d'après, il eut deux jambes qui lui poussaient sur le ventre.

Puis une autre tête à côté de la sienne.

Ou bien fut-ce après le torse et les jambes de petite fille apparus sur son flanc ?

Il ne se souvenait pas de l'ordre.

Il ne comptait pas le temps.

Dame Da lui souriait souvent, mais il n'y avait pas d'amour ici. Elle avait perdu ses torsos supplémentaires. Entre deux tératologies, elle

était une jolie femme. Mais le meilleur de leurs rapports, c'était ce qu'elle lui murmurait des milliers de fois, avec un sourire plein d'espoir : « Les gens ne vivent pas éternellement. »

Elle trouvait cela très réconfortant, même si Mercer ne semblait pas y accorder grande importance.

Ainsi allaient les choses, et les victimes changeaient de forme, et des nouveaux arrivaient. Parfois, B'dikkat les apportait en camion, plongés dans le sommeil éternel de leurs cerveaux vidés. Les corps, à bord du véhicule, se tordaient et hurlaient sans une parole humaine lorsque les dromozoaires les attaquaient.

Mercer réussit enfin à suivre B'dikkat jusqu'à la porte de la cabane. Pour cela, il lui fallut lutter contre l'effet de la super-condamine. Mais le souvenir de ses tourments, de son trouble et de la perplexité lui disait que s'il ne posait pas la question à B'dikkat alors qu'il était heureux, il n'aurait jamais la réponse. Luttant contre le plaisir, il implora B'dikkat de consulter les registres et de lui dire depuis combien de temps il se trouvait là.

B'dikkat s'exécuta avec mauvaise grâce mais ne revint pas jusqu'au seuil. Il parla par le communicateur extérieur, et sa voix énorme rugit sur la plaine déserte où le groupe rose des êtres qui bavardaient, pleins de bonheur, s'arrêta en se demandant ce que leur ami B'dikkat avait bien à leur dire. Lorsqu'il parla, ils trouvèrent ses paroles merveilleusement belles, bien que personne ne les comprît, puisqu'il s'agissait simplement du temps que Mercer avait passé sur Shayol.

« Temps standard : quatre-vingt-quatre années, sept mois, trois jours, deux heures, onze minutes et demie. Bonne chance, mon ami. »

Mercer fit demi-tour.

Le petit coin secret de son esprit, qui restait lucide au travers du bonheur et de la souffrance, s'interrogea sur B'dikkat. Qu'est-ce qui poussait l'homme-bovidé à demeurer sur Shayol ? Pourquoi restait-il heureux sans super-condamine ? B'dikkat était-il un esclave rendu fou par son devoir ou un homme qui espérait retourner un jour sur sa propre planète, avec une famille de petits bovidés qui lui ressembleraient ? Mercer, malgré son bonheur, pleura un peu sur l'étrange destin de B'dikkat. Le sien, il l'acceptait.

Il se rappela la dernière fois où il avait mangé. De véritables œufs, dans une véritable poêle. Les dromozoaires le maintenaient en vie mais il ignorait comment.

Il retourna en chancelant vers le groupe. Dame Da, nue sur la plaine de poussière, agita la main en un geste amical et lui désigna une place à côté d'elle. Il y avait autour d'eux des kilomètres carrés d'espace abandonné, mais il n'en apprécia pas moins la gentillesse du geste.

Les années passèrent. Mais s'agissait-il vraiment d'années ? Le pays de Shayol ne changeait pas.

Parfois, un gargouillement de geyser leur parvenait du fond de la plaine. Ceux qui pouvaient parler déclaraient alors que c'était le souffle du capitaine Alvarez. Il y avait des jours et des nuits, mais pas de floraisons, pas de saisons qui passaient, pas de générations. Le temps demeurerait immobile pour ces êtres, et leur plaisir se mêlait si intimement aux souffrances nées des dromozoaires que les mots de Dame Da n'avaient plus qu'un sens très vague.

« Les gens ne vivent pas éternellement. »

C'était un espoir et non une vérité qu'ils pouvaient croire. Ils ne pouvaient observer la course des étoiles, échanger leurs noms, acquérir l'expérience des autres pour le bien de tous. Ils n'avaient aucun rêve de fuite. Ils voyaient les vieilles fusées chimiques s'élever au-delà de la cabane de B'dikkat mais ne faisaient aucun plan pour se cacher au milieu de la cargaison de chair congelée.

Longtemps auparavant, un prisonnier avait tenté d'écrire une lettre. Les mots étaient inscrits sur un rocher. Mercer les lut, comme quelques autres, mais ils ne pouvaient savoir qui avait écrit cela. Et ils ne s'en souciaient pas.

La lettre, gravée dans le roc, était un message : *« Une fois, j'ai été comme vous. Je sortais à la fin du jour et laissais le vent m'emmener doucement à la maison. Une fois, comme vous, j'ai eu une tête, deux mains, dix doigts à mes mains. Le devant de ma tête s'appelait un visage et je pouvais parler. Maintenant, je ne puis plus qu'écrire et seulement quand je ne souffre pas. Une fois, comme vous, j'ai mangé de la nourriture, bu du liquide, et j'ai eu un nom. Je ne puis me rappeler quel était ce nom. Vous pouvez vous tenir debout, vous qui lisez cette lettre. Je ne le puis même pas. Je ne fais qu'attendre les lueurs qui me nourrissent molécule par molécule, avant d'être retranchées de mon corps. Ne pensez pas que je sois puni. Cet endroit ne connaît pas de châtement. C'est autre chose. »*

Nul, dans le groupe rosâtre, ne décida jamais de ce que pouvait être cet « autre chose ».

La curiosité était morte en eux depuis longtemps.

*

* *

Puis vint le jour des petits êtres.

C'était à un moment – non une heure ni une année, mais un intervalle entre les deux – où Dame Da et Mercer étaient assis,

silencieux et heureux, sous l'influence de la super-condamine. Ils n'avaient rien à se dire. La drogue le faisait pour eux.

Un grondement désagréable provenant de la cabane de B'dikkat les fit bouger à regret.

Avec quelques autres, ils regardèrent dans la direction du communicateur public.

Dame Da parvint à parler, bien que l'importance de l'événement parût en deçà des mots. « Je crois, dit-elle, que ceci est l'Alerte de Guerre. »

Ils retournèrent à leur assoupissement.

Un homme muni de deux têtes rudimentaires poussant à côté de la sienne rampa dans leur direction. Ses trois têtes avaient un air heureux et Mercer songea qu'il était merveilleux que cet homme pût être de si plaisante humeur. Sous l'effet de la super-condamine, il regretta de ne pas lui avoir demandé qui il était pendant que son esprit était encore clair. L'homme répondit lui-même. Forçant ses paupières à demeurer ouvertes par sa seule volonté, il fit à Dame Da et Mercer une pâle imitation de salut militaire et déclara : « Je suis Suzdal, Madame et Monsieur, ex-commandant de croiseur. L'alerte sonne. Je désire vous informer que... que je... je ne suis pas prêt pour la bataille. »

Il vacilla, à demi endormi.

Le ton poliment péremptoire de Dame Da lui fit rouvrir les yeux.

« Commandant, pourquoi cela ? Pourquoi êtes-vous venu nous voir ?

— Vous, Madame, et le Monsieur aux oreilles êtes les meilleurs du groupe. Je pensais que vous pouviez avoir des ordres à nous donner. »

Mercer regarda autour de lui, cherchant le Monsieur aux oreilles. C'était lui. En cette période, son visage disparaissait presque entièrement sous un essaim de petites oreilles, mais il n'y prêtait pas la moindre attention. Il espérait que les dromozoaires lui donneraient autre chose.

Le son qui venait de la cabane se fit suraigu, vrillant les tympons.

De nombreuses personnes s'agitèrent dans le groupe.

Certains ouvraient les yeux, regardaient autour d'eux et murmuraient : « C'est un bruit. » Puis ils retournaient au délicieux sommeil de la super-condamine.

La porte de la cabane s'ouvrit.

B'dikkat se précipita dehors, *sans son scaphandre*. Ils ne l'avaient jamais vu à l'extérieur sans sa tenue de métal protectrice.

Il courut dans leur direction, chercha fébrilement du regard, reconnut Dame Da et Mercer, les prit chacun par le bras et les entraîna vers la cabane. Il les poussa par la double porte. Ils atterrirent avec une violence à leur briser les os et s'amusèrent de toucher si durement

le sol. Ils pénétrèrent dans la pièce et B'dikkat les suivit.

« Vous êtes des humains, grogna-t-il, ou vous en étiez. Vous comprenez les humains. Je ne fais que leur obéir. Mais je n'obéirai pas à ceci. Regardez ! »

Quatre superbes enfants humains étaient étendus sur le sol. Les deux plus petits semblaient des jumeaux ; ils avaient à peu près deux ans. Il y avait aussi une fillette de cinq ans et un garçonnet qui avait à peu près sept ans. Ils avaient les yeux fermés. Chez tous, une mince ligne rouge le long des tempes et dans leur chevelure révélait qu'on leur avait ôté le cerveau.

B'dikkat, sans se soucier du danger dromozoaire, se tenait à côté de Dame Da et de Mercer et hurlait :

« Vous êtes des humains véritables. Je ne suis qu'un bœuf. Je fais mon devoir. Mais mon devoir ne tolère pas ceci. Ce sont des *enfants*. »

*

* *

La fraction saine et sage de l'esprit de Mercer accusa le choc et éprouva de l'incrédulité. Il était dur de percevoir de l'émotion, car la super-condamine lavait sa conscience comme une vague immense rendant chaque chose merveilleuse. La plus grande partie de son esprit, gavée de drogue, lui disait : « Ne serait-il pas agréable d'avoir quelques enfants parmi nous ? » Mais l'intérieur, intact, gardant la notion de dignité qu'il avait eue avant Shayol, murmurait : « C'est un crime pire que ceux que nous avons pu commettre ! *Et c'est l'empire qui en est coupable !* »

« Qu'avez-vous fait ? demanda Dame Da. Et que pouvons-nous ?

— J'ai essayé d'appeler le satellite. Quand ils ont compris de quoi je parlais, ils ont coupé la communication. Après tout, je ne suis pas humain. Le médecin-chef m'a dit de faire mon travail.

— Était-ce le docteur Vomact ? demanda Mercer.

— Vomact ? dit B'dikkat. Il est mort de vieillesse il y a une centaine d'années. Non, c'est un nouveau docteur qui m'a coupé la communication. Je n'ai pas de sentiments humains mais je suis né sur Terre, de sang terrien. J'ai mes propres émotions. De véritables émotions de bovidé. On ne *peut pas* tolérer cela !

— Qu'avez-vous fait ? »

B'dikkat redressa la tête. Son visage était éclairé d'une détermination qui, même en dehors de la drogue qui les forçait à l'aimer, le faisait ressembler à leurs yeux au père de ce monde. Dévoué, honorable, désintéressé.

Il sourit. « Ils me tueront pour cela, je pense. Mais j'ai déclenché, l'Alerte galactique – *appel à tous les vaisseaux*. »

Dame Da, assise sur le sol, déclara : « Mais ceci n'est prévu que

pour une invasion ! C'est une fausse alerte ! » Elle se secoua et se redressa. « Pouvez-vous me couper ces choses, maintenant, au cas où des hommes arriveraient ? Et me trouver une tenue. Avez-vous aussi quelque chose pour combattre les effets de la super-condamine ?

— Voilà ce que je désirais ! cria B'dikkat. Je n'accepterai pas ces enfants. Vous me confiez le commandement. »

Et, sur le sol de la cabane, il lui tailla le corps jusqu'à lui redonner une apparence humaine.

L'antiseptique corrosif s'élevait comme une fumée dans l'air de la cabane. Mercer trouvait tout cela dramatique et agréable et sommeillait par intervalles. Puis il sentit que B'dikkat s'occupait aussi de lui. B'dikkat ouvrit un long, long tiroir et plaça les pièces amputées à l'intérieur. Le froid qui envahit la pièce révéla que ce devait être un réfrigérateur.

Il les assit tous deux contre la paroi.

« Il m'est venu à l'idée, dit-il, qu'il n'existe pas d'antidote pour la super-condamine. Qui pourrait en vouloir ? Mais je peux vous donner les doses d'injection de survie qui sont à bord de mon vaisseau de sauvetage. Elles sont censées ramener une personne à la vie, même après tout ce qui a pu lui arriver au cours d'un séjour dans l'espace. »

Il y eut un sifflement au-dessus d'eux. B'dikkat brisa une vitre d'un coup de poing, passa la tête au-dehors et regarda l'air.

« Restez ici », cria-t-il.

*
* *

Un engin toucha le sol avec un bruit mat. Des portes sifflèrent. Mercer se demanda ce qui pouvait pousser quelqu'un à débarquer sur Shayol. Lorsque les visiteurs entrèrent, il vit que ce n'étaient pas des êtres mais des robots des Douanes qui pouvaient se déplacer à des vitesses impossibles aux hommes. L'un d'eux portait l'insigne d'inspecteur.

« Où sont les envahisseurs ?

— Il n'y a pas d'... » commença B'dikkat.

Dame Da, campée dans une attitude princière malgré sa nudité, déclara d'une voix parfaitement claire : « Je suis l'ex-impératrice, Dame Da. Me connaissez-vous ?

— Non, Madame », dit l'inspecteur-robot. Il paraissait aussi mal à l'aise qu'un robot peut l'être. Sous l'influence de la drogue, Mercer pensa que ce serait agréable d'avoir de gentils robots comme compagnons, sur Shayol.

« Je déclare qu'il y a Première Urgence, dans les termes anciens. Comprenez-vous ? Mettez-moi en communication avec les Seigneurs des Instruments.

— Nous ne pouvons... dit l'inspecteur.

— Vous le pouvez », dit Dame Da. L'inspecteur acquiesça.

Dame Da se tourna vers B'dikkat. « Donnez-nous ces injections, à Mercer et à moi, maintenant. Puis remettez-nous dehors afin que les dromozoaires réparent ces cicatrices. Vous nous ramènerez dès que la communication sera établie. Enveloppez-nous dans des couvertures si vous n'avez pas de vêtements pour nous. Mercer supportera la douleur.

— Oui », dit B'dikkat. Il évitait de regarder les quatre enfants aux yeux clos.

L'injection de survie fut plus brûlante que du feu. Elle devait être capable d'enrayer les effets de la super-condamine, car B'dikkat les fit sortir directement par la fenêtre afin de gagner du temps. Les dromozoaires, sentant qu'ils avaient besoin d'eux pour être cicatrisés, jaillirent à leur rencontre.

Cette fois, la super-condamine demeura inopérante. Mercer ne cria pas mais il s'appuya contre le mur et pleura pendant dix mille ans. Plusieurs heures de durée objective.

Les robots des Douanes prenaient des clichés. Les dromozoaires se ruaient sur eux, en véritables essais parfois, mais sans résultat.

Mercer entendit la voix du communicateur appeler B'dikkat à l'intérieur de la cabane. « Satellite de Chirurgie appelle Shayol ! B'dikkat, mettez-vous en ligne ! »

Celui-ci, manifestement, ne répondait pas.

Il y eut quelques exclamations étouffées dans l'autre communicateur, celui que les robots avaient amené dans la pièce. Mercer était certain que la machine à vision était en train de fonctionner et que des gens, sur d'autres mondes, contemplaient pour la première fois Shayol.

B'dikkat franchit le seuil. Il avait déchiré les cartes de navigation de son vaisseau de sauvetage. Il en recouvrit leurs corps.

Mercer s'aperçut que Dame Da procédait à quelques rectifications dans sa tenue et que, soudain, elle semblait une personne très importante.

Ils regagnèrent l'intérieur.

B'dikkat murmura, comme saisi de terreur : « Nous avons atteint les Instruments et un Seigneur des Instruments va vous parler. »

Mercer ne pouvait rien faire. Il s'assit dans un coin et attendit. Dame Da, sa peau de nouveau intacte, se tenait au centre de la pièce, pâle et nerveuse.

Une fumée intangible, inodore, se répandit. Elle s'épaissit. Le communicateur était prêt.

Un visage humain apparut.

Une femme, habillée de façon tout à fait classique, contemplait Dame Da.

« Vous êtes sur Shayol. Vous êtes Dame Da. Vous m'avez demandée. »

Dame Da désigna les enfants sur le sol. « Ceci ne peut pas se produire, dit-elle. Ce lieu est un lieu de châtiment, selon les Instruments et l'Empire. Mais nul n'a jamais mentionné d'enfants. »

La femme, sur l'écran, regarda les enfants. « Ceci est l'œuvre d'un dément ! » cria-t-elle. Elle regarda Dame Da d'un air accusateur. « Êtes-vous impériale ?

— J'ai été impératrice, Madame, dit Dame Da.

— Et vous autorisez cela !

— L'autoriser ? cria Dame Da. Je n'ai rien à y voir. » Ses yeux s'agrandirent. « Je suis moi-même prisonnière. Ne comprenez-vous pas ?

— Non, je ne comprends pas, dit la femme.

— Je suis un spécimen, poursuivit Dame Da. Regardez le groupe qui est au-dehors. J'en faisais partie il y a quelques heures.

— Ajustez-moi, dit la femme à B'dikkat. Je veux voir ce groupe. »

L'image de son corps immobile et droit fut projetée en un éclair au centre du groupe.

Dame Da et Mercer observaient. Ils virent l'image perdre sa raideur et sa dignité. La femme leva un bras pour demander de revenir à la cabane. B'dikkat la ramena dans la pièce.

« Je vous dois des excuses, dit l'image. Je suis Dame Johanna Gnade. Je fais partie des Seigneurs des Instruments. »

Mercer s'inclina, perdit l'équilibre et dut se redresser. Dame Da accueillit les présentations avec un signe de tête royal.

Les deux femmes se regardèrent.

« Vous allez enquêter, dit Dame Da. Et quand ce sera fini, tuez-nous tous, je vous prie. Avez-vous entendu parler de la drogue ?

— N'en parlez pas, dit B'dikkat. Ne mentionnez même pas son nom par le communicateur. C'est un secret des Instruments.

— Je représente les Instruments, dit Dame Johanna. Souffrez-vous ? Je ne pensais pas qu'un seul d'entre vous pût être encore en vie. J'avais entendu parler des banques chirurgicales de cette planète extérieure, mais je pensais que les robots se chargeaient du travail. Qu'ils utilisaient des fragments humains et y pratiquaient des greffes. Y a-t-il d'autres personnes avec vous ? Qui commande ? Qui a fait cela aux enfants ? »

B'dikkat s'avança. Il ne s'inclina pas. « C'est moi qui commande.

— Vous êtes un sous-être ! cria Dame Johanna. Vous êtes une vache !

— Un taureau, Madame. Ma famille est congelée sur Terre et, avec mille ans de service, je gagnerai sa liberté et la mienne. Pour vos autres questions, Madame : je fais tout le travail. Les dromozoaires ne m'affectent pas beaucoup, bien que, de temps à autre, je sois obligé de couper certaines parties de mon corps. Je les jette ensuite. Elles ne vont pas à la banque. Connaissez-vous les règlements secrets de cet endroit ? »

Dame Johanna parla à quelqu'un qui se trouvait derrière elle, sur un autre monde. Puis elle regarda B'dikkat et ordonna : « Ne nommez pas la drogue et n'en parlez pas. Parlez-moi du reste. »

*

* *

« Nous avons ici, dit très posément B'dikkat, treize cent vingt et une personnes qui fournissent encore de nouvelles parties après implantation dromozoaire. Sept cents autres, parmi lesquelles le capitaine Alvarez, ont été absorbées par la planète au point de ne plus être utiles. L'empire a fait de ce monde le degré final du châtimement. Mais les Instruments ont donné des ordres secrets pour un *traitement*... (il accentua le mot de façon étrange, faisant allusion à la super-condamine) qui devait combattre le châtimement. L'empire nous fournit les condamnés. Les Instruments distribuent le matériel chirurgical. »

Dame Johanna leva la main droite, en un geste de pitié. Elle regarda tout autour de la pièce. Ses yeux revinrent à Dame Da. Peut-être se demandait-elle par quel prodige Dame Da restait encore debout alors que les deux drogues, la super-condamine et l'injection de survie, luttaien dans son sang.

« Vous pouvez maintenant vous reposer. Je puis vous assurer que tout le possible va être fait. L'empire a pris fin. L'Accord fondamental, par lequel les Instruments abandonnaient le pouvoir à l'empire il y a mille ans, a été annulé. Nous ignorions votre existence. Nous vous aurions découverts avec le temps, mais je suis navrée que nous ne l'ayons pas fait avant. Y a-t-il quelque chose que nous puissions pour vous, dès maintenant ?

— Nous avons tout le temps, dit Dame Da. Peut-être ne pourrions-nous même pas quitter Shayol, à cause des dromozoaires et du *traitement*. Les premiers pourraient être dangereux. L'autre ne doit pas être connu. »

Dame Johanna regarda autour d'elle. Quand elle posa les yeux sur lui, B'dikkat tomba sur les genoux et leva les mains en un geste de supplication.

« Que voulez-vous ? dit-elle.

— Pour ceux-ci, dit B'dikkat en désignant les enfants mutilés. Faites arrêter cela. Maintenant ! » Il ordonnait, criait presque, et elle accepta

cet ordre. « Et, Madame... » Il s'arrêta, comme honteux.

« Oui ? Continuez.

— Je ne puis tuer. Ce n'est pas dans ma nature. Travailler, aider, mais pas tuer. Que fais-je avec ceux-ci ? » Il montrait les quatre formes immobiles sur le sol.

« Gardez-les, dit-elle. Gardez-les. C'est tout.

— Je ne peux pas. Il est impossible de rester en vie ici. Je n'ai pas de nourriture pour eux. Ils mourront en quelques heures. Et les gouvernements, ajouta-t-il avec raison, mettent longtemps, très longtemps à faire les choses.

— Pouvez-vous leur donner le *traitement* ?

— Non, cela les tuerait si je le leur donnais avant que les dromozoaires aient fortifié leurs processus métaboliques. »

Le rire de Dame Johanna éclata dans la pièce, un rire proche des larmes. « Idiots, pauvres idiots ! Et je suis moi-même la plus stupide ! Si la super-condamine n'agit *qu'après* les dromozoaires, quelle est l'utilité du secret ? »

B'dikkat, courroucé, se dressa. Il fronça les sourcils mais ne trouva pas les mots qui auraient pu le défendre.

Dame Da, ex-impératrice d'un empire écroulé, s'adressa à l'autre femme avec force et courtoisie : « Mettez-les dehors, afin qu'ils soient touchés. Ils souffriront. Que B'dikkat leur donne ensuite la drogue dès qu'il pensera que cela peut se faire. Je vous demande de me pardonner, Dame... »

Mercer la retint à l'instant où elle tombait.

*

* *

« Vous êtes épuisés, dit Dame Johanna. Un vaisseau-tempête, avec des troupes puissamment armées à son bord, se dirige vers votre satellite. Les hommes arrêteront le personnel médical et découvriront qui a commis ce crime sur les enfants. »

Mercer se permit d'intervenir. « Punirez-vous le docteur qui est coupable ?

— Vous parlez de punir ! cria-t-elle. *Vous !*

— C'est normal. J'ai été puni pour ma faute. Pourquoi ne le serait-il pas ?

— Punir... punir ! lui dit-elle. Nous soignerons ce docteur. Et nous vous soignerons aussi, si nous le pouvons. »

Mercer commença à pleurer. Il pensait aux océans de bonheur que la super-condamine lui avait apportés, faisant oublier la hideuse souffrance et les difformités de Shayol. N'y aurait-il plus jamais de piquûre ? Il ne pouvait songer à ce qu'était la vie ailleurs. Pouvait-il exister autre chose que B'dikkat arrivant tendrement avec ses

couteaux ?

Il leva son visage ruisselant de larmes vers Dame Johanna Gnade et les mots jaillirent de sa bouche. « Dame, nous sommes tous fous, ici. Je ne pense pas que nous désirions partir. »

Elle détourna le visage, envahie d'une immense pitié. Lorsqu'elle parla de nouveau, elle s'adressa à B'dikkat.

« Vous êtes sage et bon, même si vous n'êtes pas un être humain. Donnez-leur toute la drogue qu'ils peuvent désirer. Les Instruments décideront ce qu'il convient de faire de vous tous. Je ferai surveiller votre planète par des robots-soldats.

« N'auront-ils rien à craindre, homme-bovidé ? »

B'dikkat n'aimait pas la façon dont elle lui parlait mais il ne s'en offensa pas. « Les robots ne risquent rien, Madame ; mais les dromozoaires vont être excités s'ils ne peuvent les nourrir et les soigner. Envoyez-en le moins possible. Nous ignorons comment les dromozoaires vivent et meurent.

— Le moins possible », murmura-t-elle. Elle leva la main pour donner un ordre à un technicien, à d'inimaginables distances de là. La fumée inodore s'éleva et l'image disparut.

Une voix aiguë et aimable s'éleva. « J'ai réparé la fenêtre. » C'était un des robots des Douanes. B'dikkat le remercia d'un air absent. Il accompagna Mercer et Dame Da jusqu'au seuil. Quand ils sortirent, les dromozoaires se jetèrent sur eux. Cela n'avait pas d'importance.

B'dikkat sortit à son tour, portant les quatre enfants dans ses mains gigantesques et tendres. Il déposa les petits corps sur le sol devant la cabane. Il les regarda se tordre sous l'assaut des dromozoaires. Mercer et Dame Da virent que ses yeux bruns de ruminant étaient bordés de rouge et que des larmes coulaient sur ses énormes joues.

Heures ou siècles.

Qui aurait pu faire la différence ?

Le groupe revint à sa vie habituelle. Les intervalles entre les piqûres étaient seulement plus courts. L'ex-commandant Suzdal refusa l'injection quand il apprit les nouvelles. Partout où cela lui était possible, il suivait les robots des Douanes tandis qu'ils prenaient des photos, prélevaient des échantillons de sol et comptaient les corps. Ils furent particulièrement intéressés par la montagne qui était le brave capitaine Alvarez et ne purent décider s'il s'agissait ou non de vie organique. La montagne semblait réagir à la super-condamine mais ils ne découvrirent aucune trace de sang et ne perçurent aucun battement de cœur. L'humidité créée par les dromozoaires semblait remplacer tous les processus vitaux.

Et puis, de bonne heure, un matin, le ciel s'ouvrit.

Les vaisseaux atterrirent, les uns après les autres. Des gens en sortirent, habillés.

Les dromozoaires ignorèrent les nouveaux venus. Mercer, qui était en pleine félicité, essaya de comprendre pourquoi jusqu'au moment où il comprit que les vaisseaux étaient chargés de machines de communications. Les « gens » n'étaient que des robots ou des images de personnes qui se trouvaient en d'autres lieux.

Les robots rassemblèrent rapidement le groupe. En se servant de véhicules sur roues, ils amenèrent des centaines d'êtres privés d'esprit jusqu'à l'aire d'atterrissage.

Mercer reconnut une voix. C'était celle de Dame Johanna Gnade. « Agrandissez-moi », ordonna-t-elle.

Sa forme se dilata jusqu'à atteindre le quart de la taille d'Alvarez. Sa voix devint plus forte.

« Éveillez-les tous », ordonna-t-elle.

Les robots passèrent parmi eux, les arrosant d'un gaz à la fois fétide et agréable. Mercer sentit son esprit s'éclaircir. La super-condamine se faisait toujours sentir dans ses nerfs et ses veines, mais sa zone corticale était libérée. Il pensait clairement.

« Voici », cria la voix passionnée de l'immense Dame Johanna, le jugement des Instruments concernant la planète Shayol.

« Premièrement : l'approvisionnement chirurgical se poursuivra et les dromozoaires ne seront pas détruits. Des fragments de corps humains seront laissés ici et les pousses seront recueillies par des robots. Aucun humain ou homuncule ne vivra plus jamais ici.

« Deuxièmement : le sous-homme B'dikkat, d'origine bovine, sera récompensé par un retour immédiat sur Terre. Il recevra deux fois le salaire auquel il a droit pour ses mille ans de service. »

La voix de B'dikkat, non amplifiée, était pourtant presque aussi forte que celle de Dame Johanna : « Dame ! Dame ! »

Elle baissa les yeux sur lui. Le corps énorme de B'dikkat arrivait à la hauteur de ses chevilles. Elle demanda d'un ton très neutre : « Que voulez-vous ?

— Laissez-moi d'abord achever ma tâche, cria-t-il afin que tous pussent l'entendre. Laissez-moi m'occuper de ces gens. »

Les spécimens qui avaient encore un esprit écoutaient attentivement. Les autres, ceux qui n'avaient plus de cerveau, essayaient de creuser le sol de leurs puissantes griffes pour retourner dans la terre douce de Shayol. Dès que l'un deux commençait à

disparaître, un robot le saisissait par un membre et le ramenait à la surface.

« Troisièmement : une céphalectomie sera pratiquée sur toute personne dont le cerveau ne peut plus être récupéré. Les corps seront laissés ici. Les têtes seront emmenées pour être tuées de la meilleure façon possible, probablement par une injection massive de super-condamine. »

« La dernière ration, murmura le commandant Suzdal qui se tenait à côté de Mercer. C'est très bien ainsi. »

« Quatrièmement : il a été prouvé que les enfants condamnés étaient les derniers héritiers de l'empire. Un administrateur trop zélé les avait envoyés ici pour éviter qu'ils ne commettent une trahison plus tard. Le docteur a obéi sans question. Le dirigeant et le docteur seront traités, et leurs souvenirs seront effacés afin qu'ils n'éprouvent plus ni honte ni peine pour ce qu'ils ont fait.

— Ce n'est pas juste, cria le demi-homme. Ils devraient être punis comme nous l'avons été ! »

Dame Johanna Gnade le regarda. « Les châtiments sont finis. Nous vous donnerons tout ce que vous souhaitez sauf la souffrance d'un autre. Je poursuis :

« Cinquièmement : étant donné qu'aucun d'entre vous ne souhaite reprendre sa vie antérieure, vous serez emmenés jusqu'à une planète voisine. Elle ressemble à Shayol mais en beaucoup mieux. Il n'y a aucun dromozoaire. »

À ces mots, un grondement s'éleva du groupe. Les gens criaient, pleuraient, juraient et appelaient. Ils voulaient tous les piqûres et, s'il leur fallait rester sur Shayol pour les avoir, ils resteraient.

« Sixièmement, dit l'image géante de la Dame, couvrant leurs clameurs de sa voix forte mais féminine, vous n'aurez pas de super-condamine sur votre nouvelle planète parce que, sans dromozoaires, cela vous tuerait. Mais vous aurez des bonnets. *Souvenez-vous des bonnets*. Nous essaierons de vous soigner et de refaire de vous des êtres humains. Mais si vous abandonnez, nous ne vous forcerons pas. Les bonnets sont très puissants. Avec une assistance médicale, vous pouvez vivre de nombreuses années en les portant. »

Le silence tomba sur le groupe. Chacun essayait de comparer les bonnets électriques qui avaient stimulé un jour leurs lobes de plaisir avec la drogue qui les avait noyés dans le bonheur un millier de fois. Leurs murmures formèrent une sorte d'assentiment.

« Avez-vous des questions ? demanda Dame Johanna.

— Quand aurons-nous les bonnets ? » demandèrent plusieurs êtres. Et certains étaient assez humains pour rire de leur propre impatience.

« Bientôt, dit-elle d'un ton rassurant, très bientôt.

— Très bientôt », ajouta B'dikkat en écho. Il assumait son rôle à

nouveau, bien qu'il ne fût plus sous contrôle.

« Une question, cria Dame Da.

— Dame... ? demanda Dame Johanna, en donnant à l'ex-impératrice le titre qui lui était dû.

— Aurons-nous le droit de nous marier ? » Dame Johanna parut étonnée. « Je ne sais pas. »

Elle sourit. « Je ne crois pas que rien s'y oppose.

— Je désire cet homme, Mercer, dit Dame Da. Au plus fort de la drogue et de la souffrance, il était le seul qui tentait encore de penser. Puis-je l'avoir ? »

Mercer trouvait le procédé arbitraire mais il était si heureux qu'il ne dit rien. Dame Johanna le fixa, puis inclina affirmativement la tête. Elle leva les bras en un geste qui était une bénédiction et un adieu.

Les robots commencèrent à séparer les deux groupes. Le premier partit dans un vaisseau bruissant vers un nouveau monde, de nouveaux problèmes et de nouvelles vies. L'autre groupe, dont les membres essayaient de ramper dans la poussière, fut rassemblé pour l'ultime hommage que les hommes pouvaient rendre à leur humanité.

B'dikkat, abandonnant tout le monde, traversa la plaine avec sa bouteille, pour aller donner une dose particulièrement importante de plaisir à l'homme-montagne Alvarez.

Traduit par MICHEL DEMUTH.

A planet named Shayol.

© Paul Linebarger, 1968.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

QUAND MONTENT LES OMBRES

Par : L. Ron Hubbard

Vient le temps du déclin. Après avoir présidé pendant des siècles, peut-être des millénaires, au destin de centaines de mondes, après s'être dépouillé de ses ressources pour construire et équiper les navires qui conquéraient des étoiles nouvelles, la Terre s'enfonce peu à peu dans l'oubli et dans la misère.

Comme Thèbes, comme Rome, comme Byzance. Le salut peut-il encore venir de l'espace, des mondes jeunes et puissants qui viennent juste de secouer la tutelle de l'empire ? Et quel sera son prix ?

LE jour vint où la Terre se mit à mourir, car les planètes elles aussi meurent. Autour d'elle ne traînait plus qu'un fantôme d'atmosphère. La rouille et les vomissements de fumée avaient rongé son corps, et il était jusqu'aux plaines qui s'étendaient sans fin qui avaient pris une sinistre teinte rouge, et, d'une chaîne de montagne à l'autre, d'un pôle à l'autre, on n'apercevait plus la moindre trace de vert. Rouge comme Mars, elle était morte, ou peu s'en fallait, avec ses monceaux de villes en ruines que ne hantaient plus que les lézards et le vent, ses ports spatiaux qui avaient donné naissance aux empires de l'espace, maintenant calcinés et méconnaissables sur le sein de la mère nourricière.

Ainsi pensait Lars le Ranger, assis près d'une fenêtre dans le hall du Grand Conseil, observant de cette éminence l'horizon de plaines rouges. Lui aussi, il se faisait vieux. Dans la force de sa jeunesse, il avait voyagé loin par des routes dangereuses pour ramener le trésor, mais, désormais, il ne bougeait plus. La science avait prolongé la vie de son cœur d'un millier d'années, mais il était vieux maintenant et raide et la chambre du Conseil était froide.

Ténues, les voix derrière lui. Elles se répétaient en un écho singulier dans cette tombe sonore. Il y avait là des sièges pour chacun des membres du Conseil des six cents systèmes au complet. Mais les sièges étaient maintenant vides et seul l'écho répondait à la voix

dolente et nasillarde des secrétaires qui rappelaient tout le monde à l'ordre, appelaient des noms qui n'étaient plus depuis sept cents ans, appelaient avec solennité et précision et prenaient note qu'il n'y avait personne.

Mankin, le grand président des Systèmes confédérés, cassé par l'âge, avait pris place sur l'estrade d'où il suivait le rituel désuet.

« Capella ! »

Silence.

« Centaure de Rigel ! »

Silence.

« Denab, Mizar, Bételgeuse ! »

Silence.

Et ainsi de suite à l'appel des six cents noms.

Silence.

Car ils étaient puissants, maintenant, les peuples de ces étoiles et la Terre était vieille. Sur un rayon de dix mille années-lumière dans le vaste espace, ils prospéraient. Et la planète originelle n'avait plus de combustible. Ils avaient puisé le pétrole de ses puits les plus profonds, le charbon de ses mines les plus fouillées. Ils avaient respiré son air, forgé son fer et ils étaient repartis avec ses trésors. Ils ne s'étaient pas encombrés de souvenirs.

La Terre avait perdu le pouvoir que confère l'argent ; elle n'avait plus de biens maintenant, plus de commerce, plus de flotte. Les meilleurs éléments de la jeune génération étaient partis depuis bien, bien longtemps. Les infirmes, les estropiés et, avec eux, les aveugles, erraient. Et maintenant il n'y avait plus personne.

« Markab ! »

« Achenar ! »

« Polaris ! »

Personne n'avait pris place sur les sièges. Personne.

Lars le Ranger défit debout son habit et le secoua avec raideur. Il coucha le casque spatial de cérémonie dans le creux de son bras et s'avança gravement vers l'estrade. Il s'inclina. Il aurait pu déclarer selon l'habitude que la flotte était prête et l'armée puissante, qu'en sa qualité de général de l'espace, il pouvait leur donner l'assurance que la paix régnait dans le cosmos.

Mais il prit soudain conscience de ce qu'ils étaient, de l'état des choses et il ne dit rien. Il y avait Greto, jadis un sorcier de la finance, assis, le menton sur la poitrine dans son fauteuil de conseiller. Il y avait Smit, le vaillant guerrier d'un autre temps. Il y avait Mankin, tout petit dans sa robe, ratatiné par les ans et les soucis.

L'espace d'un instant, la joyeuse équipe des siècles passés tourbillonna devant les yeux de Lars – des jeunes dont le cœur avait choisi l'ivresse des grands risques. L'espace d'un instant, les ordres que

le commandement terrien dictait à l'espace et à tous les empires du Système tonnèrent à ses oreilles.

Puis son regard retomba sur les quatre hommes et les secrétaires, seuls, ici, maintenant, sur un monde presque mort.

Il rompit le cérémonial avec douceur.

« Il n'y a pas de flotte et les armées sont dissoutes et dispersées. Il n'y a pas de combustible pour chauffer les maisons et encore moins pour alimenter les canons. Il n'y a pas de nourriture, et il n'y a pas d'armes. Je ne peux plus nous considérer, moi ou ce Conseil, comme les maîtres de l'espace et de tout ce qu'il contient. »

Tous étaient venus là avec le vague pressentiment que quelque chose allait casser. C'était fait. Greto alors se leva. Son corps usé dégageait encore de la puissance et il imposa le silence.

Tout bruit cessa pendant un court instant. Il se tourna vers l'estrade.

« Je peux dire la même chose. J'aurais pu en dire presque autant durant les quinze longues années qui viennent de s'écouler. Je dois admettre maintenant que la Terre n'est plus. »

Très droit, Smit s'avança pesamment. Son poing noir serré, il regarda Lars d'un air sévère. « Nous avons notre flotte et nos canons. Qui peut dire, qui était là ces dernières décennies pour dire qu'il n'y a rien pour les charger ? Allons ! On peut trouver une solution à cette affaire ! »

Le dos de Mankin se cassa un peu plus. Il ouvrit un tiroir et en sortit une pilule. Il rota discrètement en reposant son verre d'eau et son regard hébété se tourna vers l'un puis l'autre homme avec quelque peu d'effroi. Il avait eu à s'occuper de diverses affaires dans sa journée.

Il tripota ses rapports. Tous les mêmes. Beaucoup de vieux, peu d'enfants. Il n'y avait plus rien à manger et l'hiver serait froid.

Il s'éclaircit la gorge et regarda Smit avec espoir. « J'allais proposer que les mesures soient prises pour déplacer les quelques milliers d'habitants qui sont encore là et les emmener sur une planète où la nourriture et l'énergie ne seraient pas si rares. J'espère seulement que l'on puisse me conseiller...

— Vous ne pouvez rien déplacer, dit Greto, plongeant les mains dans ses poches. Vous ne pouvez rien emmener. Il n'y a pas assez de combustible pour lancer plus d'une dizaine de navires de la surface de la Terre. La cause est peut-être désespérée, mais pas moi. La Terre n'est plus vivable telle qu'elle est. Je propose qu'avec les prêts depuis longtemps dus nous imposions l'achat d'un matériel de fabrication d'atmosphère et autres équipements nécessaires.

— Des crédits ! dit Smit. Quels crédits ? Si cette affaire est enfin présentée au grand jour, si la cause est urgente, je peux leur promettre d'avoir dans les reins des canons pour bientôt. Qu'ont-ils besoin de

savoir ? »

Mankin les regarda tous les deux. Il reprenait courage, car il commençait maintenant à voir en ces hommes de légende un peu mieux que des partenaires dans une partie perdue. Son attention, toutefois, n'était pas très soutenue.

Il se tourna vers Lars. « Qu'en pense le général des armées et l'amiral de nos flottes ? »

*

* *

Lars le Ranger posa son casque sur la table du secrétaire. Tout semblant de solennité l'abandonna lorsqu'il tira une pipe de sa poche, la bourra et l'alluma avec la bague qu'il portait au doigt. Son regard alla de Mankin à Greto.

« Il y a tant d'années, dit-il, que ma flotte a lancé une fusée pour la dernière fois que j'ai presque oublié ce qu'il restait de carburant de secours à bord. Mais je sais que des mécaniciens et même des officiers ont depuis longtemps utilisé toutes les réserves de combustible nucléaire pour le bénéfice des centres de production électrique urbaine et des quelques usines qui nous restent. Dans le cas le plus optimiste, je ne vois guère que nous puissions rassembler sur les cinq continents assez de combustible pour plus de deux ou trois cents années-lumière. Et cela s'entend pour un destroyer de très faible tonnage. Ne parlons pas d'un bâtiment important.

« Je pense pouvoir dire qu'il reste à la vieille base du port spatial de Chicago quatre destroyers en état plus ou moins opérationnel. Avec les pièces détachées qu'on peut récupérer en quantité sur d'autres bâtiments, il serait possible de les armer. Nous avons, sur nos listes de personnel, une poignée de techniciens qui, tout vieux qu'ils soient, n'ont pas encore perdu complètement la main.

« Par voie de dons, nous pouvons mendier assez de nourriture pour approvisionner le navire. Peut-être est-ce un rêve. Peut-être ne sommes-nous plus, dans le meilleur des cas, qu'une brochette de vieillards épilquant au soleil sur des plans dont l'exécution gagnerait à être confiée à de jeunes forces. Mais, pour ma part, je serais d'avis d'essayer.

« Aujourd'hui, comme je me promenais dans les rues de cette ville, une vision m'a obsédé. Je me revoyais jeune homme de retour de campagne dans le Système de Capella. Les trottoirs étaient noirs de monde, la chaussée dont pas un pavé n'était fêlé brillait devant mes yeux, partout fleurie de roses.

« Des petits garçons et des petites filles couraient dans tous les sens au milieu de la foule en poussant des cris aigus de joie. Je me suis souvenu de la Terre, si grande, si forte. Puis la vision disparut et les

fissures réapparurent dans la chaussée, des buissons d'épines prirent la place des rosiers en fleur et une vieille femme réclamait du pain d'un ton plaintif au coin de la rue. J'ai marché pendant des kilomètres de rue et je n'ai vu qu'un enfant, il était malade.

« Un vieillard est un vieillard, il n'a rien que ses souvenirs. C'est à la jeunesse de tirer les plans, d'essayer et de réussir. Franchement, Messieurs, je n'ai qu'un faible espoir. Mais je ne peux pas rester sans rien faire pour les quelques années qui me restent en sachant que cette Terre que j'ai servie toute ma vie est en train de mourir. En sachant qu'elle va disparaître de la mémoire de tous et que personne ne la pleurera. »

Il s'assit et les regarda un bref moment en tirant sur sa pipe, balançant une botte à l'ancienne mode parfaitement cirée. Mais il ne les voyait pas, il était dans ses souvenirs.

Smit bondit à nouveau. « Nous parlons de rêves. Je ne connais pas grand-chose aux rêves, mais j'exige qu'on m'explique pourquoi notre ami est partisan de mendier notre nourriture. Ne sommes-nous pas encore le gouvernement ? Devons-nous fouiller dans les poubelles pour ravitailler les expéditions du gouvernement, fouiner dans des tas d'ordures à la recherche de quelques miettes de combustible ? Le premier droit d'un gouvernement, quel qu'il soit, est de soumettre le peuple à sa volonté.

« Je suis tout à fait partisan de l'expédition. Je demande que me soit confiée la charge d'une section. Et je désire, si un accord est obtenu sur cette affaire, que tous les mandats et ordonnances nécessaires me soient remis rédigés afin de passer aux réalités. »

Mankin paraissait nerveux. Il prit une autre pilule et l'avalait. Il y avait trois cents ans qu'aucune expédition d'envergure n'avait été décidée dans cette chambre. Toutes les grandes expéditions étaient maintenant organisées sur Centaure où il y avait de la nourriture, du combustible et des hommes en abondance. Le ton enflé de Smit avait déboussoilé Mankin. Il regarda Greto.

Greto sentit le regard posé sur lui. Il remua le pied nerveusement. D'une voix hésitante, il déclara : « J'approuve cette expédition même si je n'ai guère d'espoir de la voir réussir, car il sera très difficile d'en assurer le financement. Nos réserves monétaires sont dans une situation lamentable. Notre monnaie ne vaut rien. J'imaginerai qu'on enverra deux expéditions, peut-être quatre. J'accepterais volontiers, quant à moi, de prendre le commandement d'une d'entre elles. Mais comment allons-nous financer ce départ ? C'est un problème auquel je ne vois pas de solution facile. Un dollar terrien ne vaut pas plus du millième du centime de Capella. Cela signifie que je vais devoir réunir des millions. » Il se frotta le pouce contre l'index.

« Ils aiment l'argent dans ces Systèmes.

— Imprimez de la monnaie, dit Smit. Qui verra la différence ? Et si vous devez commander une des expéditions, je vous conseille d'en imprimer en suffisance. »

Mankin toussa. Il regarda les trois hommes et comprit que c'était à lui que revenait la décision. Une lueur d'espoir grandissait en lui maintenant. Il frémit d'émotion à la pensée que la Terre avait une chance de redevenir prospère, qu'elle allait pouvoir à nouveau reprendre son commerce, vendre ses biens et en acheter à l'extérieur. La singulière vigueur qui perçait dans la voix de Smit lui redonnait confiance.

« Messieurs, dit-il, vous me donnez du courage. Si aucun d'entre vous n'a d'objection à formuler, je décrète présentement et dans la mesure de nos possibilités, l'affectation de trois unités expéditionnaires à cette mission particulière. Qu'elles progressent aussi profondément qu'elles le pourront dans les empires de l'espace et les mondes extérieurs et s'en retournent chacune avec les secours ou les propositions de toute sorte qu'elles auront obtenus. Quand bien même vous ne rapporteriez que quelques centaines de kilos de l'élément 173, cela en aura valu la peine. Il doit y avoir un moyen, Messieurs, il *doit* y avoir un moyen. »

Lars le Ranger se leva. « Je vais donner l'ordre d'armer trois destroyers et faire mon possible pour les ravitailler en énergie et en vivres. Si vous n'y voyez pas d'objection, je prendrai le commandement de l'un d'entre eux, les deux autres seront mis à la disposition de Smit et Greto. »

Il tourna les talons et se dirigea vers la porte. Là, il se retourna. « Je peux à peine croire, Messieurs, dit-il, que nous nous soyons enfin mis d'accord sur un plan d'action énergique. Qui sait ce que nous en retirerons ? » La porte de la chambre du Grand Conseil se referma sur lui.

Des rumeurs se répandirent par toute la planète et les habitants de la Terre, mus par l'espoir autant que par l'inquiétude, tournèrent leurs regards vers les cieux nocturnes dans lesquels scintillaient les jeunes et puissantes étoiles. Un petit nombre de stations de radio épuisèrent leurs réserves d'énergie pour annoncer le départ des expéditions.

Plusieurs éditions de journaux sur papier glacé, comme dans l'ancien temps en Grande Europe, consacrèrent exclusivement leurs colonnes aux explorateurs. Au commandant Smit était donné le maximum de chances de réussir et ses fanfaronnades au port spatial avant le décollage étaient prises très au sérieux.

Une semaine après le départ de Smit, ce fut au légendaire Greto que l'on consacra les colonnes, celui-là même dont la réputation de financier s'était établie cinq cents ans auparavant à l'occasion de l'exploitation de Capella. On négligeait de préciser que des

spéculations ultérieures l'avaient passablement ruiné. On fondait de grands espoirs sur ses talents pour « blouser les Mogols financiers des Grands Empires ».

Quand vint le jour du départ du Ranger Lars, les nouvelles sur l'expédition avaient beaucoup perdu de leur sel. Lars n'eut pas grand-chose à dire au port spatial. Personne ne posa de questions au mécanicien ou parut remarquer qu'il avait prudemment passé des semaines à briquer son navire et à composer son équipage. Pourtant quelques vieux officiers vinrent au port et lui offrirent qui un plan, qui une carte, qui une poignée de balles. Ces hommes qui avaient couru l'espace et qui savaient n'auraient pas voulu manquer de lui souhaiter bonne chance et bon voyage à travers les étoiles filantes, les comètes et les novæ. Ils portèrent un toast à son départ et Lars le Ranger partit.

Oubliant déjà à moitié tout cela, la Terre attendait et s'affaiblissait. L'hiver arriva. Avides d'énergie, les bâtiments expéditionnaires n'envoyèrent aucun message. Et Mankin, poussant jour après jour d'une main dolente ses pions sur l'échiquier, attendait son heure.

Le rouge gagnait sur les plaines et les montagnes et un vent ténu, aigre et froid gémissait contre les tours des bâtiments gouvernementaux. Le sable balayait les pistes brûlées des aires de lancement spatiales. Puis le printemps survint, puis l'été, puis ils moururent tous deux et un nouvel hiver de glace et de poussière s'abattit sur le corps de la Terre.

C'est par un froid matin d'hiver qu'un « Mercy » délabré et pris de rouille, avec à son bord le commandant Greto se posa sur la piste du port gouvernemental.

Dès que la nouvelle se fut répandue, se souvenant de la mission qui lui avait été confiée, la foule prit d'assaut les portes de la chambre du Conseil pour lui souhaiter la bienvenue.

Seulement ce ne fut pas le fanfaron rusé qui apparut les bras chargés de trésors aux grandes portes noires de la chambre. Mais un Greto épuisé, la jambe traînante, cassé dans sa combinaison spatiale en lambeau, usé par la faim et toutes les duretés de l'espace. Il n'eut pas à repousser la foule ; son apparence avait, à elle seule, suffi à la faire reculer d'elle-même.

Les portes s'ouvrirent devant lui et il entra. Mankin s'apprêtait à monter solennellement sur l'estrade lorsqu'il vit Greto.

Il s'immobilisa. Des larmes de compassion lui montèrent aux yeux. Les bras grands ouverts, il s'approcha de lui : « Oh ! mon ami, mon vieil ami », et, vivement, il le fit s'asseoir dans un fauteuil et lui apporta du vin.

« Où sont vos officiers et votre équipage ? » demanda Mankin.

Greto n'avait pas besoin de répondre. Son regard restait fixé sur le sol. Il retourna sa main et la laissa tomber.

« De faim quand nous n'eûmes plus de vivres et de maladie parce qu'il n'y avait pas de médicaments. J'ai honte, Mankin. J'ai honte d'être ici. »

Mankin s'assit sur un petit tabouret et croisa les mains sur son genou. « Je suis sûr que vous avez fait ce que vous pouviez, Greto. Vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis désolé. Peut-être que leurs affaires ne vont pas si bien là-bas. »

Greto trembla d'une colère soudaine. Il releva sa tête aux traits creusés par la faim et la fatigue, et son regard brûlant se porta sur les étoiles invisibles à travers le plafond.

« Leurs affaires vont très bien. Ils sont gras et opulents. » Il agrippa la main de Mankin. « Ils nous haïssent. Ils nous haïssent pour les impôts dont nous les avons jadis taxés. Ils nous haïssent pour les guerres auxquelles nous nous sommes opposés. Ils nous haïssent pour les siècles pendant lesquels nous avons déprécié leur monnaie afin de renforcer la nôtre. Sur Pluteron, dans l'empire d'Alpha Draco, ils ont éclaté de rire quand je suis arrivé. Un rire hystérique et ils riaient encore quand je suis parti. Mais il n'y avait pas de générosité dans ce rire. Rien que de la satisfaction. Ils nous haïssent, Mankin. Nous n'obtiendrons rien d'eux – rien !

« Cythara de Bételgeuse a réuni une poignée d'officiers de sa cour pour former une ronde de navires autour de notre soleil après que nous aurons disparu. Partout j'ai été accueilli par des rires et du mépris. »

Il demeura assis quelques instants, le menton appuyé sur sa poitrine. « Aidez-moi à regagner ma maison, Mankin, je crains de ne plus avoir longtemps à vivre. »

Mais ce fut le retour de Smit qui plongea la planète dans les ténèbres de l'amertume. Car Smit ne revenait pas affamé ni épuisé. La haine émanait de sa personne comme une sombre aura traversée d'éclairs dès qu'il se mettait à parler. Planté sur ses jambes écartées, il accueillit tout le monde à l'aéroport spatial avec de telles tirades sur l'ingratitude des enfants de l'espace, que la planète entière frémit de rage impuissante.

Il avait battu l'espace en long et en large, se posant partout où il le jugeait opportun. Partout où il s'était rendu, il n'avait rencontré que brutalité et méfiance. Plusieurs fois, il avait croisé la route de Greto. Il raconta qu'il avait parlé de son plan visant à stabiliser les monnaies des mondes de l'espace en créant sur Terre un organisme central de banque et rapporta avec quelle violence ce plan pourtant réalisable avait été partout rejeté. Il expliqua comment Greto avait cherché à emprunter des fonds suffisants pour relever la Terre, quels intérêts délirants il avait promis et comment les gouvernements avec lesquels il était entré en contact l'avaient accueilli, lui, lorsqu'il avait

mentionné le plan.

Mais l'amertume de Smit avait ailleurs sa source. Il parla de flottes spatiales équipées d'armes plus terribles que celles qu'avait jamais connues la Terre. Un gouverneur lui avait donné une fronde et l'ordre d'attaquer un soldat protégé par un bouclier magnétique. Et il avait passé deux semaines dans une prison sordide pour avoir lancé son poing dans les gencives du gouverneur.

On lui avait refusé vivres, combustible, eau et soins médicaux pour ses hommes. On s'était moqué de lui et il avait essuyé les crachats et les injures de Centaure à Unuk.

On l'avait insulté, repoussé, chargé de messages empreints d'un tel mépris pour la Terre qu'ici même, au moment de les transmettre, il se sentait sur le point d'en éclater de fureur.

Son voyage de retour avait été émaillé de violences. Il avait ramené ses hommes, mais le besoin en combustible l'avait contraint à piller l'arsenal gouvernemental sur Kalrak. Smit prêchait la guerre ; il la prêchait aux vieillards, aux machines rouillées et délabrées, aux murs effondrés et pourrissants.

Mankin mit la radio du gouvernement à sa disposition et, pendant quatre jours, Smit s'efforça en vain de recruter des techniciens et des hommes de science pour reconstruire les armes nécessaires à la guerre. Aussitôt après une déclaration sur les ondes par laquelle il avait essayé de ranimer l'intérêt pour la vieille technique inemployée depuis des lustres de la guerre biologique, un officier de réserve de la flotte républicaine lui avait barré le passage alors qu'il sortait de l'immeuble de la radio.

Smit qui portait le même habit qu'à son retour, déchiré, décoloré, sale au possible, fut choqué par l'impeccable allure et la propreté de l'uniforme gris.

« Voudriez-vous avoir l'obligeance de me dire ce que vous faites ici ? dit-il. J'ai donné l'ordre à tous les hommes qui veulent participer à la campagne de se réunir à l'arsenal militaire. »

Le vieil officier eut un sourire, aucunement intimidé par la brusquerie de Smit.

« Général, dit-il, je n'ai pas d'idée à proposer et je doute que vous m'écoutez si j'en avais, mais j'étais à l'arsenal ce matin et je ne crois pas que nous puissions arriver à quoi que ce soit sans combustible, sans armes et sans ce qu'il faut pour en fabriquer. Mais je ne suis pas venu ici pour vous conseiller d'abandonner votre projet. Il tombera de lui-même. Je suis venu vous demander des nouvelles de Lars. Si vous avez croisé la route de Greto, vous avez sûrement des nouvelles de Lars. »

Smit vit Mankin et plusieurs autres gravir les marches à sa rencontre. Il les prit pour témoins.

« Oui, j'ai des nouvelles de Lars. Il m'a précédé en trois endroits. Il n'a rien dit, il n'a rien fait. »

Le vieil officier se montra incrédule. « Général, je ne suis pas de vos hommes et je ne veux pas discuter avec vous, mais j'estime que vous jouez avec légèreté de la réputation d'un soldat qui, si telle était sa mission, serait parvenu à se faire écouter de tous partout où il serait allé. »

Smit fut pris de court. « Mais oui, certainement, il s'est fait écouter. Mais il n'a reçu aucune aide, cela je le sais. »

Mankin insista à son tour. « Avez-vous appris quelque chose à son sujet ? demanda-t-il à Smit.

— Tout ce que je sais, c'est que quand j'ai été en audience à sa suite, j'ai été reçu froidement. On a repoussé mes requêtes, on s'est ri de mes exigences et j'ai été personnellement insulté. Je ne peux pas vous dire grand-chose de plus si ce n'est, et j'en suis sûr, que vous n'avez rien à attendre de Lars. »

Le vieil officier tourna les talons et descendit l'escalier. On eut l'impression qu'il riait sous cape.

Pendant plus de deux mois, la campagne de Smit fit rage sans grand succès à la surface désormais inculte du globe. Aucune armée ne s'était levée là où il avait recruté, et dans les arsenaux, on ne voyait que de vieilles carcasses. Les efforts défailants des techniciens et des bactériologistes cessèrent pour de bon. La Terre, une fois de plus, retomba dans son apathie et plus personne la nuit ne se soucia de regarder les étoiles.

Dans les premiers jours du printemps, de faibles rumeurs parvinrent du port spatial. Quand la foule s'en approcha, elle eut la surprise de découvrir un destroyer. Elle vit la coque en parfait état, l'équipage à son poste et le commandant qui débarquait. À ce moment, un officier fendit la foule et se précipita sur le voyageur dont il étreignit la main. « Lars ! » s'écria-t-il. Et à ce cri, un groupe d'hommes se sépara de la foule et courut à travers la piste pour faire ronde autour du revenant. Mais les autres dans leur majorité s'en repartirent. Deux expéditions étaient déjà revenues et le rêve était consommé. L'espoir avait vécu.

« Quelles nouvelles ? » demanda le vieil officier. Lars haussa les épaules avec lassitude. Il avait vieilli.

« Pas grand-chose, mon ami, répondit-il. Ils sont très accaparés par leurs propres affaires là-bas, mais j'ai au moins rapporté quelques boîtes de vivres. » Et le quartier-maître derrière lui donna l'ordre qu'on débarque les présents. Lorsqu'ils eurent été distribués, Lars prit le chemin de la ville.

Mankin était au courant de l'arrivée de Lars, mais il ne s'était pas dérangé pour aller l'accueillir, car deux déceptions étaient tout ce qu'il

pouvait supporter. Il était assis dans la glaciale salle du Conseil lorsque son secrétaire lui apporta la nouvelle. Il hocha tristement la tête.

Lars pénétra dans la chambre du Conseil et s'immobilisa en frissonnant, puis il aperçut Mankin, recroquevillé dans son fauteuil.

« Vous êtes parti longtemps, Lars, dit Mankin.

— Quelles nouvelles de Greto et de Smit ?

— Ils sont revenus tous les deux. Greto, j'en ai peur, est en train de mourir. Des insultes qu'il a essuyées plus que de maladie. Smit a perdu la raison pendant quelque temps. Il erre maintenant dans les campagnes, ne parle à personne et vit de la nourriture qu'on lui jette. C'est un homme vaincu, Lars. Cette expédition était vouée à l'échec. Il eût mieux valu mourir en conservant au moins notre dignité plutôt que de mendier des miettes et être la risée de tous. De même que l'acier a brûlé tout l'air de la planète, cette expédition a consommé les dernières étincelles d'énergie chez ceux qui vous ont précédé. Nous n'avions pas choisi le bon moment, Lars. »

Lars voulut parler, mais Mankin le retint d'un geste de la main.

« Non, ne me dites pas. Vous avez ramené vos hommes, vous avez ramené votre navire. Peut-être avez-vous reçu l'aumône d'un peu de combustible et de quelque nourriture. Mais vous n'avez rien qui puisse sauver la Terre. Cela, je le sais. »

Lars hocha lentement la tête. « C'est exact, Mankin, je n'ai rien rapporté. Je n'attendais rien puisque je ne demandais rien. Je n'ai pas menacé. Ça et là, j'ai entendu parler du plan de Greto. On le déteste parce qu'on déteste le contrôle financier que la Terre, alors qu'elle était toute-puissante, a exercé sur les empires de l'espace. Par toutes les étoiles, il n'y a pas un homme qui donnerait une misérable piécette pour sauver un enfant de la Terre, si cela signifie restaurer la tyrannie monétaire que notre planète exerça jadis.

— Je sais cela, dit Mankin tristement. Nous espérions trop. »

Lars secoua la tête à nouveau. « Non, Mankin, nous étions trop gourmands. Peut-être ai-je échoué, je n'en sais rien.

— Que leur avez-vous dit qui vous donne le courage de croire qu'ils pourraient faire quelque chose pour nous ?

— Je ne leur ai pas dit grand-chose. J'ai d'abord pensé au moyen par lequel je pourrais me concilier leur bonne volonté. Je me suis rendu compte qu'il n'était pas question de l'acheter ou de la solliciter basement. Je crains, Mankin, de m'être diverti à vos frais. »

Ces dernières paroles eurent le don de scandaliser l'ancien président. Il se leva brusquement. « Expliquez-vous, Lars !

J'ai partagé leurs repas, dit Lars. J'ai admiré leurs flottes, j'ai contemplé leurs danseuses, j'ai vu leurs récoltes et ils m'ont montré le théâtre de leurs batailles historiques. Puis je leur ai raconté des

histoires. Et ces histoires, en rafraîchissant leurs mémoires, leur ont rappelé d'autres histoires. Je ne demandais rien, Mankin, je n'attendais donc rien. Je suis désolé de devoir vous rendre ce rapport.

— Il vaut mieux que vous partiez », dit Mankin d'une voix calme.

Pendant un mois, Lars vécut comme un proscrit au chantier naval dans le navire qu'il avait remis en état. Il y reçut ses vieux compagnons de campagne à qui il distribua des vivres qu'il prit sur son maigre stock. Quand il s'aventurait dans les rues de la ville, personne ne lui adressait la parole.

Il était celui qu'on montrait du doigt, « l'homme qui n'avait même pas essayé ».

Puis, un matin, un terrible grondement secoua la ville.

La populace, convaincue que le jour de la vengeance des mondes que l'expédition avait visités était venu, se leva à la hâte et eut la surprise de découvrir six étincelants navires sur l'aire du port spatial. Ces bâtiments dépassaient en taille tous les véhicules spatiaux que les habitants de la Terre avaient jamais vus. Des hommes jeunes et bien portants en débarquèrent dans les rires et la précipitation.

Personne n'osa adresser la parole aux nouveaux arrivants. Le peuple de la capitale, avec une certitude quasi hystérique qu'il se passerait peu de temps avant qu'il soit réduit en esclavage, ramassa le peu qu'il possédait et commença à fuir vers les grandes portes de la ville. Un message radio en provenance d'Asie diffusa sur les ondes une nouvelle selon laquelle quatorze grands navires non identifiés débarquaient des troupes. La Grande Europe fit savoir qu'elle était assiégée, mais précisa qu'aucun acte de violence ouverte n'avait été dirigé contre elle. Tout, cependant, était fait pour évacuer la population avant le bombardement.

Mankin, siégeant dans la salle du Conseil, prit connaissance de ces nouvelles avec épouvante. Il convoqua tous les membres de son cabinet, prenant bien soin d'en écarter Lars.

Puis, six heures durant, pris entre la faiblesse et la peur, il débattit des mesures à prendre. L'ennemi n'ayant envoyé aucun message, il finit par se convaincre qu'il valait mieux se rendre pour épargner des vies humaines.

Lorsque, en compagnie de ses collaborateurs, il quitta le palais, ce fut pour constater que dix-neuf nouveaux bâtiments s'étaient posés dans la plaine aux portes de la ville. Et qu'un camp s'établissait à la hâte.

Sur sa route, il tomba sur quatre jeunes et pétulants officiers. Chacun appartenait à un empire différent, mais tous étaient en uniforme. Impressionné par la gravité des conseillers et du président et reconnaissant en eux les représentants de l'autorité, l'homme de tête se tourna vivement vers ses compagnons et dépêcha l'un d'eux au

cosmonef le plus proche. Mankin s'arma de tout son courage. Il n'avait jamais voulu penser au jour où il aurait à livrer la Terre à une force ennemie. Mais maintenant qu'il voyait tout espoir perdu, il pouvait au moins essayer d'agir avec dignité.

Pourtant il était intrigué par le comportement courtois des jeunes militaires qui, s'ils ne lui adressaient pas la parole, paraissaient attendre avec déférence qu'un ordre leur parvienne du grand navire.

Un moment plus tard, passant à la hâte une capote et rajustant ses épaulettes, un homme de haute taille, d'âge moyen, s'avança à grands pas au-devant du groupe. S'arrêtant à cinq pas de Mankin, il reconnut le cordon présidentiel et l'ancien habit officiel. « Vous êtes le président Mankin ? demanda-t-il poliment.

— Oui, répondit Mankin, à qui ai-je le plaisir ?

— Général Collingsby. » S'inclinant avec une raideur toute militaire, Collingsby lui tendit la main. « C'est un honneur de vous rencontrer, Monsieur. Vous me voyez désolé de vous avoir causé le désagrément de venir jusqu'au port. Je suis confus de m'être montré assez grossier pour ne vous avoir pas rendu visite immédiatement, mais le commandement a ses responsabilités et ceci étant un convoi de ravitaillement, la répartition des différentes escadres et de leur chargement à la surface de la Terre nous a causé de grandes difficultés. » Il toussa. « Excusez-moi, Monsieur, mais, par Jupiter, l'atmosphère est bigrement tenue ici ! Ma tension doit battre tous les records. Permettez que je vous invite dans ma cabine, nous y serons plus à notre aise. »

Mankin se raidit. « Monsieur, je vous sais gré de votre courtoisie. J'espère seulement que vous respecterez les divers usages de la guerre et occasionnerez le moins de souffrances possible. »

Le général Collingsby parut consterné, puis embarrassé.

« Cher Monsieur, bredouilla-t-il, je ne vous comprends pas. Mon gouverneur, Voxperius, ne vous a-t-il pas annoncé notre arrivée par radio ?

— Général, dit Mankin, les rayons ionisés qui assuraient les communications entre la Terre et ses anciennes colonies sont coupés depuis plus de soixante-dix ans. Je crains d'avoir à dire que nous ne disposons plus d'énergie suffisante pour les maintenir en ordre de marche. »

Collingsby eut un regard stupéfait vers ses assistants, puis vers Mankin. Il considéra le groupe qui lui faisait face et son visage s'éclaira. « Peut-être ce Monsieur va-t-il pouvoir clarifier la situation. »

Se retournant, Mankin vit Lars le Ranger qui s'approchait en compagnie d'un petit groupe d'officiers.

Collingsby saisit vivement Lars par le bras. « Mon cher camarade, voulez-vous mettre votre président au courant de la véritable

situation. Par Jupiter, je n'y avais pas songé jusqu'à maintenant, mais il n'y a pas de doute que cela ressemble tout à fait à une invasion ! Oh ! j'en suis confus, Lars. Confus ! Quelle panique nous avons dû semer ! Mais j'avais la certitude que mon gouvernement et les autres avaient envoyé des messages à la Terre. L'ignoriez-vous, Lars ? »

Mankin était abasourdi. Pour la première fois il comprenait clairement ce qui se passait dans le camp. Il vit les énormes machines qu'on était en train de débarquer. Il vit les hommes qui s'affairaient déjà auprès de certaines d'entre elles.

Partout des rayons jouaient sur la plaine et partout où les machines émettaient, des volutes de fumée s'élevaient dans le ciel. Certaines machines creusaient le sol et crachaient des panaches de gaz brûlés. Mankin réalisa subitement que ce devait être des réoxygénérateurs qui régénéraient l'humus en injectant de la chaleur sous la croûte terrestre. Il se sentit défaillir. Il n'arrivait pas à croire ce qu'il voyait. Il n'osait pas espérer.

Lars se tourna vers lui. « Je ne pouvais pas vous dire, expliqua-t-il. Je ne pouvais pas vous promettre. Mais, sincèrement, je n'ai rien fait. »

Collingsby le coupa d'un ton vif. « Non, il n'a rien fait. Il est venu nous chanter de vieilles ballades et nous raconter d'héroïques histoires de la Terre. Il nous a rappelé le patrimoine dont nous avons hérité et ce que nous devons à la planète originelle. Il nous a fait revoir les calmes océans et les vastes collines où vécurent nos pères. Puis, avec un haussement d'épaules, il nous a dit que tout cela n'était plus et il est parti.

« Il a battu l'espace tout entier en racontant ses histoires. Partout dans les empires, les écoles ont levé des souscriptions, les gouvernements ont préparé des expéditions, les hommes de science ont cherché des solutions. Maintenant, je suis sûr que vous comprenez, président Mankin. Après tout, la Terre est la « mère » de toutes les étoiles. Dans un coin du cœur de chaque homme et dans chaque empire, il y a, cachée, une tendresse pour le berceau de sa race. La Terre est partout présente dans l'histoire de nos passés et son nom revient dans toutes les histoires de notre présent, dans tous les succès que nous avons remportés. Pouvions-nous, alors, la laisser mourir ?

« Alors nous avons rassemblé nos forces et nous sommes venus ici pour faire pousser l'herbe sur le sol de la vieille planète, pour refaire ses océans, pour recréer une atmosphère, pour faire couler les rivières, pour remplir les torrents de poissons et les campagnes de gibier.

« Nous ferons de cette planète un sanctuaire aussi parfait, aussi indispensable qu'il fut jadis ; un sanctuaire où les conseils interimpériaux pourront venir régler les conflits de l'espace. Ici, nous nous retrouverons, unis par nos origines communes. Dans ce nimbe prestigieux, nous trouverons les réponses à nos problèmes tant il est

vrai qu'avec le temps, problèmes et solutions ne changent guère. Tous les problèmes fondamentaux se sont depuis longtemps posés sur Terre et ils ont été résolus. Ils le seront à nouveau.

« Mais, venez, nous avons moins d'une semaine pour remettre tout en état », dit Collingsby. Il se tourna vers Lars.

« On est bien à une semaine du 4 juillet, n'est-ce pas ? C'est l'anniversaire de la première expédition sur la Lune, si je ne me trompe ? »

Lars acquiesça.

« Accompagnez-moi dans ma cabine, nous y prendrons un rafraîchissement, dit Collingsby. On aura bien le temps de profiter du soleil quand toutes ces prairies auront reverdi. »

Ils regardèrent Lars qui leur sourit. Mankin ravala un hoquet d'émotion. « Lars, dit-il, pourquoi ne m'aviez-vous pas dit que vous aviez sauvé la Terre avec une chanson ? »

Traduit par ÉRIC DELORME.

When shadows fall.

Tous droits réservés.

© Librairie-Générale Française, 1974, pour la traduction.

LE SEIGNEUR DES MILLE SOLEILS

Par : Poul ANDERSON

Un empire s'efface. Après un long interrègne, un autre lui succède. Il y a dans la galaxie assez d'espace et de temps pour que des civilisations interstellaires successives brillent de tous leurs feux et s'éteignent, reproduisant à quelques variantes près le même cycle. Mais peut-être est-il possible de briser cette fatalité et de faire en sorte que quelque chose survive d'une civilisation, à-travers des millions d'années ; et vienne informer l'avenir des exploits d'un lointain passé.

OUI, dis-je, vous trouverez presque tout ce que l'homme a jamais imaginé, quelque part dans la Galaxie. Il y a tant de sacrés millions de planètes, une si fantastique variété d'aspects à leur surface et de formes de vie pour y répondre, et tant de manifestations d'intelligence et de civilisation. Eh bien, je suis allé sur des mondes peuplés de dragons cracheurs de feu, et sur des mondes où les nains se battaient contre des créatures très proches des lutins avec lesquels nos mères nous faisaient peur, et sur une planète où vivait une race de sorcières – pseudo-hypnose télépathique, vous savez. Oui, je parie qu'il n'existe aucune histoire invraisemblable, aucun conte de fées qui n'ait pas quelque part dans l'univers une manière de contrepartie.

— Euh, euh, répondit Laird en acquiesçant. (Il parlait avec ce débit étrangement lent et de cette voix douce qui lui étaient particuliers.) Une fois, j'ai fait sortir un génie d'une bouteille.

— Hein ? Et qu'est-il arrivé ?

— Il m'a tué.

J'ouvris la bouche pour rire, puis je le regardai de nouveau et la refermai. Il était un peu trop sérieux et impassible. Pas le visage figé que peut avoir un bon acteur quand il débite une histoire invraisemblable, non, il y avait soudain dans le fond de son regard une expression douloureuse à laquelle se mêlait une sacrée dose d'humour à froid.

Je ne connaissais pas très bien Laird. Tout le monde en était là. La

plupart du temps il était en mission, pour l'Inspection de la Galaxie, à la chasse de mille planètes fantastiques qui n'étaient pas faites pour des yeux humains. Il revenait plus rarement dans le Système Solaire et pour des visites plus brèves que ceux qui faisaient le même travail, et avait moins à dire sur ce qu'il avait découvert.

Un colosse, dans les 1,90 m, avec un visage mat aux traits aquilins et des yeux gris verdâtre curieusement brillants. Entre deux âges, bien que cela n'apparût qu'aux tempes. Il était assez courtois avec tout le monde, mais peu bavard et lent à rire. De vieux amis qui l'avaient connu trente ans auparavant, alors qu'il était l'officier le plus gai et le plus insouciant de la Marine Solaire, pensaient que, pendant la Révolte, quelque chose l'avait changé plus qu'aucun psychologue ne pouvait l'imaginer. Mais il n'avait jamais dit un mot à ce sujet, il s'était contenté de démissionner après la guerre et d'entrer dans l'Inspection.

Nous étions seuls, assis dans un coin du foyer. La branche Lunaire du Club des Explorateurs a son bâtiment à l'extérieur du dôme principal du Centre Séléné, et nous étions installés près d'une des grandes fenêtres, en train de boire des sidecars du Centaure et, bien sûr, de parler boutique. Laird lui-même jouait le jeu, mais je soupçonnais que c'était beaucoup plus pour les renseignements qu'il pouvait glaner que par désir d'être en compagnie.

Derrière nous, la longue salle silencieuse était presque vide. Devant nous, la fenêtre donnait sur l'austère magnificence d'un paysage lunaire, une succession de rochers à pic et de falaises depuis la paroi du cratère jusqu'aux plaines noires et ravinées, le tout baigné dans l'étrange lumière bleue de la Terre. Au-dessus de nous, l'Espace, entièrement noir, flamboyait d'un million d'étincelles glacées.

— Revenu ? dis-je.

Il rit, mais sans beaucoup de bonne humeur.

— Je pourrais aussi bien vous raconter l'histoire, dit-il. Vous ne la croirez pas, mais c'est sans importance. Je la raconte quelquefois – l'alcool m'y rend enclin –, je me mets à me souvenir...

Il s'enfonça plus profondément dans son fauteuil.

— Peut-être n'était-ce pas un vrai génie, continua-t-il. Un fantôme, plutôt. C'était sur une planète hantée. Ils régnaient, un million d'années avant l'apparition de l'homme sur la Terre. Ils parcouraient les étoiles et ils connaissaient des choses que la civilisation actuelle ne soupçonne même pas. Et puis ils ont disparu. Leurs propres armes les ont balayés dans un seul jaillissement de flammes, et il n'est plus resté que des ruines informes – des ruines et un désert, et le fantôme qui était là, dans sa bouteille, à attendre.

Je fis signe qu'on renouvelle nos verres. Je me demandais ce qu'il voulait dire, et jusqu'à quel point ce grand homme au visage de roc raviné jouissait encore de son bon sens. N'empêche... on ne sait

jamais. J'ai vu, de l'autre côté de ce voile d'étoiles, des choses auxquels nos rêves les plus fous ne nous ont jamais conduits. J'ai vu, à leur retour, des hommes qui marmonnaient des choses incompréhensibles, qui avaient le regard absent. Le vide glacé de l'espace s'était installé dans leur cerveau. Quelque chose avait rompu la mince paroi trop tendue de leur raison. On dit que les hommes de l'espace sont une race crédule. Que le Ciel en soit témoin, ils doivent l'être !

— Vous ne voulez pas parler de la Nouvelle Égypte ? demandai-je.

— Nom stupide. Alors qu'il y a là les vestiges d'une grande culture disparue, il faut qu'on les baptise du nom d'une insignifiante vallée de paysans. Je vous le dis, les hommes de Vwyrdda étaient semblables aux dieux, et quand ils furent détruits, des soleils entiers ont été éteints par les forces qu'ils utilisaient. Ils ont tué en un jour les dinosaures de la Terre, il y a des millions d'années, et pour ce faire, ils n'ont utilisé qu'un seul vaisseau.

— Comment diable savez-vous cela ? Je ne croyais pas que les archéologues avaient déchiffré leurs rapports.

— En effet. Tout ce que sauront jamais nos archéologues, c'est que les Vwyrddans étaient une race d'apparence remarquablement humanoïde, avec une culture intrastellaire hautement avancée qui fut balayée il y a environ un million d'années terrestres. Au vrai, je ne sais pas s'ils ont vraiment fait cela sur la Terre, mais ce que je sais, c'est qu'ils avaient pour politique constante d'exterminer les grands reptiles des planètes terrestroïdes en gardant un œil fixé sur leur colonisation ultérieure, et je sais qu'ils sont allés jusque-là, si bien que notre planète a dû, je le suppose, subir elle aussi ce traitement.

Laird accepta son second verre et le leva :

— Merci. Mais à présent, soyez gentil, et laissez-moi faire à ma guise.

« C'était – voyons – il y a trente-trois ans... J'étais un brillant et jeune lieutenant avec des idées non moins brillantes et jeunes. La Révolte battait son plein, les Janyards tenaient toute cette région de l'Espace, en dehors de la route du Sagittaire, vous savez. Les choses paraissaient aller mal pour le Système Solaire – je ne crois pas qu'on se soit jamais douté à quel point nous étions près de la défaite. Ils étaient en position pour percer nos lignes avec leurs vaisseaux de guerre, défoncer nos frontières, et écraser la Terre elle-même sous ce déluge d'enfer qui avait déjà stérilisé une demi-douzaine de planètes. Nous étions sur la défensive, déployés sur plusieurs millions cubiques d'années-lumière, déployés d'une manière horriblement fragile. Oh ! affreux !

« Vwyrdda – Nouvelle Égypte – avait été découverte et des fouilles avaient été entreprises peu de temps avant le début de la guerre. Nous en savions à peu près autant qu'aujourd'hui sur le sujet. Plus

spécialement, nous savions que ce qu'on appelle la Vallée des Dieux contient plus de reliques qu'aucun autre endroit à la surface de la planète. J'étais très intéressé par ce travail. J'avais moi-même visité Vwyrdda, et travaillé avec l'équipe qui a découvert et remis en état le générateur gravitomagnétique – celui qui nous a appris la moitié de ce que nous savons au sujet des champs gravitomagnétiques.

« Mon idée de jeune homme plein d'imagination, c'était qu'il y avait d'autres choses encore à trouver dans ce labyrinthe – et d'après l'étude que j'avais faite des rapports, je croyais même savoir sur quoi porteraient ces découvertes et où cela se situerait. L'une des armes qu'avaient les novæ, il y a un million d'années...

« La planète était loin derrière les lignes Janyard, mais elle était sans valeur au point de vue militaire. Ils ne voulaient pas y installer de garnison, et j'étais sûr que ces demi-barbares n'auraient pas mon idée, spécialement avec tant de chance de réussite. Un monoplace de reconnaissance pouvait passer assez facilement – et c'est tout simplement impossible de faire le blocus d'une région de l'espace ; trop vaste dans des proportions diablement inhumaines. Nous n'avions rien d'autre à perdre que moi-même, et peut-être énormément à gagner, si bien que je suis parti.

« J'ai atteint la planète sans ennui, atterri dans la Vallée des Dieux et me suis mis au travail. C'est alors qu'on a commencé à s'amuser.

Laird rit de nouveau, sans plus de gaieté qu'auparavant.

*

* *

Il y avait une lune basse au-dessus des collines, un grand bouclier couturé de cicatrices, grand comme trois fois la Terre, et dont le rayonnement blanc et glacé emplissait la vallée d'une lumière sans coloration et d'ombres longues. Là-haut s'embrasait l'incroyable ciel des régions du Sagittaire, des milliers et des milliers de grands soleils flamboyants, entassés les uns sur les autres, pullulant, groupés en chapelets, en bouquets, en constellations inconnues des yeux humains, scintillant et clignotant dans l'air ténu et froid. Cette lumière était si intense que Laird pouvait distinguer les fins dessins de sa peau, les mouvements de ses doigts gourds qui tâtonnaient sur la pierre de la pyramide. Le vent le faisait frissonner, soufflait sur lui des nuages de poussière avec un murmure sec, enveloppait son corps d'une chape glacée. Devant lui, son souffle dessinait un fantôme blanc, l'air vif se liquéfiait tandis qu'il respirait.

Autour de lui apparaissaient les débris de ce qui devait avoir été une ville, réduite à présent à quelques colonnes et à des murs croulants maintenus par la lave qui s'était répandue et solidifiée. Les pierres montaient haut dans le clair de lune irréel ; elles semblaient

bouger lorsque les ombres et le sable qui s'élevait passaient devant elles. Une ville fantôme. Une planète fantôme. Il représentait le dernier élément de vie qui se manifestait sur cette surface balayée par le vent.

Mais quelque part au-dessus de cette surface... Qu'était-ce donc que ce bourdonnement là-haut dans le ciel qui descendait vers lui, qui se rapprochait de plus en plus, venu des étoiles, de la lune et du vent ? Quelques minutes auparavant l'aiguille de son détecteur gravitomagnétique avait oscillé dans les profondeurs de la pyramide. Il s'était hâté de remonter et à présent, il se tenait là, à regarder, à écouter.

Il avait l'impression que son cœur allait cesser de battre.

Non, non, non... pas un vaisseau Janyard, pas maintenant... s'ils arrivaient, c'était la fin de tout.

Laird se mit à jurer avec une rage désespérée. Le vent emportait ses paroles, avec le sable soulevé par les rafales, les ensevelissait dans le silence éternel de la vallée. Son regard se dirigea vers son embarcation. Elle était invisible, se confondait avec la grande pyramide. Il avait été, par précaution, jusqu'à la recouvrir de quelques pelletées de sable – mais s'ils utilisaient des détecteurs de métaux, cela ne servirait à rien. Il était rapide, ça, oui, mais presque désarmé ; ils pourraient facilement suivre sa trace dans le labyrinthe et situer le caveau.

Seigneur ! S'il les avait conduits jusque-là ! Si son plan et ses efforts n'avaient d'autre effet que de donner à l'ennemi l'arme qui détruirait la Terre... Sa main se crispa sur la crosse de son lance-flammes. Arme stupide, ridicule pistolet à bouchon... que pouvait-il faire ?

Il prit sa décision. Avec un juron, il pivota sur lui-même et retourna en courant dans la pyramide.

Sa torche éclaira les interminables couloirs d'une luminosité faible et sautillante, les ombres se projetaient au-dessus et derrière lui, marchaient à ses côtés ; c'étaient des ombres vieilles d'un million d'années qui se refermaient sur lui pour l'étouffer. Ses souliers claquaient sur la pierre, *clac-clac-clac*, l'écho reprenait le rythme et le répercutait bruyamment. Une terreur primitive monta en lui, submergeant son trouble ; il descendait dans la tombe de mille millénaires, la tombe des dieux, et il lui fallut toute son énergie pour continuer à courir sans regarder en arrière. Il n'osait pas se retourner.

Plus bas, plus bas, toujours plus bas, en suivant ce tunnel en lacets, en descendant cette rampe, jusque dans les entrailles de la planète. Un homme aurait pu errer jusqu'à sa mort dans le froid, l'obscurité, parmi les échos. Il lui avait fallu des semaines pour trouver le chemin du caveau et seuls les indices fournis par les rapports de Murchison le lui avaient permis. Maintenant...

Il se précipita dans une étroite antichambre. La porte qu'il avait fait sauter pendait, inclinée sur un gouffre noir. Elle avait quinze mètres de hauteur, cette porte. Il la passa en trombe, comme une fourmi, et entra dans le magasin de la pyramide.

Sa torche faisait luire du métal, du verre, des substances qu'il ne pouvait identifier et qui étaient restées ainsi scellées pendant un million d'années jusqu'à ce qu'il vienne réveiller les machines. Ce qu'elles étaient, il l'ignorait. Il avait fait passer de l'énergie dans certains éléments, ils avaient ronronné et clignoté, mais il n'avait pas osé pousser l'expérience. Son idée était d'équiper une unité antigravitation, de transporter toute cette masse à bord de son vaisseau. Une fois qu'il serait rentré, les scientifiques pourraient prendre la chose en main. Mais à présent...

Ses dents apparurent dans un sourire de loup, il alluma la grosse lampe qu'il avait installée. Une lumière blanche inonda le tombeau, se réfléchit sur ces masses monstrueuses qu'il ne pouvait utiliser et qui résumaient la sagesse et les techniques d'une race qui avait sillonné les étoiles et remué les planètes, qui avait duré cinquante millions d'années. Peut-être pourrait-il faire une hypothèse valable sur l'usage de l'un ou l'autre élément avant l'arrivée de l'ennemi. Il pourrait peut-être les faire disparaître d'un coup de balai démoniaque – exactement comme un héros de film en relief, se dit-il en lui-même – ou peut-être pourrait-il simplement tout détruire, pour que cela ne tombe pas entre les mains des Janyards.

Il aurait dû prévoir cette éventualité. Il aurait dû construire une bombe pour envoyer toute la pyramide au diable...

Se maîtrisant, il arrêta la course frénétique de son esprit et regarda autour de lui. Il y avait des peintures sur les murs, effacées par le temps mais encore déchiffrables, des pictographies, destinées probablement à celui qui finirait par découvrir ce trésor. On y voyait les êtres de la Nouvelle Égypte, très proches du type humain – noirs de peau et de cheveux, les traits aigus, grands et majestueux, habillés de lumière vivante. Il avait prêté une attention spéciale à l'une des représentations. Il s'agissait d'une série de gestes, comme sur les bandes dessinées de l'ancien temps : un homme saisissait un objet fait d'une matière qui semblait être du verre, l'ajustait sur sa tête, manœuvrait un petit interrupteur. Il fut tenté d'essayer, mais... dieux, quel serait le résultat ?

Il trouva le casque et y introduisit la tête avec précaution. Cela pouvait constituer un ultime recours. L'objet était froid, lisse, dur, il se plaça sur sa tête avec lenteur ; il y avait en lui quelque chose d'étrangement... *vivant*. Laird frissonna et retourna aux machines.

Cette chose, là, avec le long canon où s'enroule un fil – un projecteur d'énergie d'un genre quelconque ? Comment le mettre en

action ? Diable, où est la gueule ? Il entendit un léger martèlement de pieds, qui se rapprochait en descendant les interminables passages sinueux. Dieux ! gémit-il en lui-même. Ils n'ont pas perdu de temps, hein ?

Mais ils n'en avaient pas eu besoin... un détecteur de métaux avait sans doute situé son bateau, leur avait dit qu'il se trouvait dans cette pyramide plutôt que dans l'une des douze autres disséminées le long de la vallée. Et les enregistreurs d'énergie l'avaient repéré ici...

Il éteignit la lumière et s'accroupit dans l'obscurité derrière l'une des machines. Le lance-flammes pesait lourd dans sa main.

De l'autre côté de la porte, une voix l'appela :

— C'est inutile, Solaire. Sortez de là !

Il ravala sa réponse et attendit sans bouger.

Une voix de femme prit la suite. C'était une belle voix, se dit-il mal à propos, grave et bien timbrée, mais avec une résonance métallique. C'étaient des durs, ces Janyards, même leurs femmes commandaient les troupes, pilotaient les navires, tuaient des hommes.

— Vous feriez mieux de vous rendre, Solaire. Tout ce que vous avez fait, c'est de travailler pour nous. Nous soupçonnions qu'une tentative de ce genre serait tentée. Les rapports archéologiques nous faisaient défaut, nous ne pouvions donc pas espérer obtenir un grand succès par nous-mêmes, mais du fait que mes forces étaient stationnées à proximité de ce soleil, j'avais un vaisseau sur orbite autour de la planète avec des détecteurs grands ouverts. Nous vous avons suivi, nous vous avons laissé travailler et à présent nous sommes ici pour recueillir ce que vous avez trouvé.

— Allez-vous-en, dit-il en bluffant désespérément. J'ai posé une bombe. Partez, sinon je la fais exploser.

Un rire chargé de mépris se fit entendre.

— Si vous l'aviez fait, croyez-vous que nous ne le saurions pas ? Vous n'avez même pas revêtu une combinaison spatiale. Approchez les mains levées, sinon nous inondons de gaz ce caveau.

Les dents de Laird étincelèrent dans un sourire hargneux.

— Très bien, s'écria-t-il, ne sachant qu'à moitié ce qu'il disait. Très bien, c'est vous qui l'aurez voulu !

Il manœuvra l'interrupteur de son casque.

*

* *

Ce fut dans son cerveau comme un embrasement, l'obscurité éclata dans un grondement silencieux. Rendu à moitié fou par la furie qui se déversait en lui, sentant l'affreux pincement se propager le long de ses nerfs et de ses tendons, ses muscles s'effondrer, il tomba violemment sur le sol. Les ombres se refermèrent sur lui, grondant et roulant. Nuit

et mort, et le naufrage de l'univers. Et là-haut, pardessus tout cela, il entendit... un éclat de rire.

Il gisait écartelé derrière la machine, crispé, gémissant. Ils l'avaient entendu, là-bas dans les tunnels, et lentement, avec précaution, ils étaient entrés et ils étaient là, au-dessus de lui, ils assistaient à ses derniers spasmes qui devaient conduire à l'immobilité.

Ils étaient grands et bien bâtis, les rebelles Janyards – la Terre avait envoyé ce qu'elle avait de mieux pour coloniser les mondes du Sagittaire, trois cents ans auparavant. Mais mener une lutte longue et cruelle, conquérir, construire, s'adapter aux planètes qui n'avaient jamais été et ne seraient jamais la Terre, tout cela les avait changés, avait durci le métal dont ils étaient faits et glacé quelque chose dans leur âme.

En apparence, c'était une querelle sur des tarifs douaniers qui avait conduit à leur révolte contre l'Empire. En réalité, c'était une culture nouvelle, impatiente de s'affirmer, une chose née du feu, de la solitude et des grands espaces vides entre les étoiles, la rébellion sauvage d'un enfant mutant. Ils restaient là, impassibles, à regarder ce corps, en attendant qu'il s'immobilise. Alors l'un d'eux se pencha et ôta le casque de matière brillante et semblable au verre.

— Il a dû prendre cela pour un instrument qu'il pouvait utiliser contre nous, dit le Janyard, en tournant le casque dans ses mains ; mais cette chose n'était pas adaptée à son type de vie. Les anciens habitants d'ici avaient l'air humain, mais je ne crois pas que la ressemblance soit allée plus loin que la surface de la peau.

Le commandant femme baissa les yeux avec une certaine pitié :

— C'était un homme brave, dit-elle.

— Attendez, il est encore vivant... Il se redresse... Daryesh obligea le corps tremblant à se mettre à quatre pattes.

Il sentit la faiblesse de ce corps, lamentable, glacé dans la gorge, les nerfs, les muscles. Il éprouvait dans son cerveau la peur et le désarroi. C'étaient des ennemis. C'était ici la mort pour un monde et une civilisation. Plus que tout, il éprouvait un horrible engourdissement du système nerveux, il était sourd, muet, aveugle, coupé de lui-même et explorant le monde au moyen de cinq sens affaiblis...

Vwyrdda, Vwyrdda, il était prisonnier dans un cerveau ne comportant pas de lobe émetteur d'ondes télépathiques. Il était un fantôme réincarné dans quelque chose qui était à moitié un cadavre !

Des bras vigoureux l'aidèrent à se remettre debout.

— C'était une chose folle à tenter, dit la voix froide de la femme.

Daryesh sentait la force revenir, à mesure que les systèmes nerveux, musculaire et endocrinien trouvaient un nouvel équilibre, et son esprit prit la relève, pour la combattre, de la folie baragouinante

qui avait été Laird. Il aspira en frissonnant. De l'air dans ses narines après... combien de temps ? Combien de temps avait-il été mort ?

Ses yeux se fixèrent sur la femme. Elle était grande et belle. Des cheveux roux s'échappaient d'une casquette à visière, des yeux bleus très écartés le regardaient franchement. Le visage avait des traits bien dessinés, des courbes vigoureuses, aux couleurs jeunes et fraîches. Pendant un moment il pensa à Ilorna et la vieille maladie l'envahit... Il la refoula, porta de nouveau les yeux sur la femme et sourit.

C'était un sourire insolent, et elle se roidit avec colère.

— Qui êtes-vous, Solaire ? demanda-t-elle.

Le sens était suffisamment clair pour Daryesh qui disposait des souvenirs enregistrés par sa mémoire – ou plutôt par celle de son hôte – et de ses habitudes linguistiques aussi bien que de celles de Vwyrdda. Il répondit avec fermeté :

— Lieutenant John Laird de la Navire Impériale Solaire, à vos ordres. Et vous, comment vous appelez-vous ?

— Vous allez un peu loin, répondit-elle avec quelque chose de glacé dans la voix. Mais puisque j'ai l'intention de vous interroger en détail... Je suis le capitaine Joana Rostov, de la Flotte Janyard. Tenez-vous-le pour dit.

Daryesh regarda autour de lui. Cela allait mal.

Il n'avait plus à présent la possibilité d'explorer à fond les souvenirs de Laird, mais il était assez clair qu'il se trouvait en face d'ennemis. Ce qu'il y avait de juste et d'injuste dans une querelle remontant à des siècles, après la mort de tout ce qui avait été Vwyrdda, ne signifiait rien pour lui, mais il lui fallait en apprendre davantage sur la situation, pour être libre d'agir. Spécialement du fait que Laird allait revivre et se mettre à résister.

La vue familière des machines étaient à la fois réconfortante et inquiétante. Il y avait là de quoi pulvériser des planètes ! Elle paraissait barbare, cette culture qui devait leur succéder, et en tout cas la décision concernant l'utilisation de cet enfer domestiqué lui appartenait. Il releva la tête dans un mouvement d'arrogance inconsciente. À *lui* ! Car il était le dernier homme de Vwyrdda, et Vwyrdda avait construit ces machines. L'héritage était le sien.

Il devait s'échapper.

Joana Rostov le regardait avec un curieux mélange de suspicion sévère, d'embarras et de crainte.

— Il y a en vous quelque chose d'étrange, lieutenant, dit-elle. Vous ne vous comportez pas comme un homme dont le projet vient d'être réduit en poussière. À quoi devait servir ce casque ?

Daryesh haussa les épaules.

— Il fait partie d'un dispositif de contrôle, dit-il avec aisance. Dans mon énervement je ne l'ai pas convenablement réglé. C'est sans

importance. Il y a ici quantité d'autres machines.

— À quoi vous servent-elles ?

— Oh... à toutes sortes de choses. Par exemple, celle qui est là-bas, c'est un désintégrateur nucléaire, et ceci est un bouclier projecteur, et...

— Vous mentez. Vous ne pouvez savoir rien de plus que nous sur ce sujet.

— Dois-je le prouver ?

— Certainement pas. Venez ici !

Avec calme, Daryesh estima les distances. Il avait toute la magnifique coordination psychosomatique de sa race, l'entraînement acquis au long de millions d'années, mais les éléments sub-cellulaires devaient manquer dans ce corps. Cependant... il fallait courir le risque.

Il se lança contre le Janyard qui se tenait près de lui. Le tranchant d'une main vint frapper le larynx de l'homme, l'autre main l'attrapa par sa tunique et le projeta sur son voisin. D'un même élan, Daryesh sauta par-dessus les corps étendus, ramassa le fusil automatique que l'un d'eux avait laissé tomber, puis il frappa, au moyen du long canon, sur l'interrupteur du projecteur magnétique.

Les armes flamboyèrent dans la pénombre. Les balles, en entrant dans ce fantastique champ magnétique, explosaient et se désagrégeaient. Daryesh se rua vers la porte et s'engagea dans le tunnel.

Ils allaient le rejoindre en quelques secondes, mais ce corps était vigoureux, avait de longues jambes, et il commençait à sentir ses réactions. Il courait avec aisance, rythmait sa respiration, ménageait ses forces. Il ne pouvait encore contrôler ses fonctions involontaires, le système nerveux était trop différent, mais à cette allure, il pouvait tenir un long moment.

Il s'aplatit dans un passage latéral dont il se souvenait. Un fusil cracha derrière lui une averse de balles et quelques-unes pénétrèrent dans le champ magnétique. Il ricana dans l'obscurité. À moins d'avoir relevé chaque courbe de ce labyrinthe, chaque virage des tunnels, ou d'avoir des détecteurs d'énergie vitale, ils ne retrouveraient jamais sa trace. Ils se perdraient et continueraient à errer jusqu'à ce qu'ils meurent d'inanition.

Cependant, cette femme était intelligente. Elle devinerait qu'il se dirigeait vers la surface et les vaisseaux. Elle essaierait de lui couper le passage. Il s'en faudrait de peu. Il se remit à courir.

Ces longs couloirs, sombres et vides, avaient été glacés par les siècles. L'air était sec et chargé de poussière, il ne devait pas rester beaucoup d'humidité sur Vwyrdda. Combien de temps cela avait-il duré ? Combien de temps ?

John Laird revenait lentement à la conscience, ses neurones ébranlés retrouvaient des chemins familiers à travers les synapses, l'ensemble qui constituait sa personnalité s'efforçait de se restaurer. Daryesh trébucha lorsque l'esprit lança, à tâtons, au hasard, un ordre à ses muscles, jura, et souhaita que son autre moi retourne au néant. Tiens bon, Daryesh, tiens bon, quelques minutes seulement...

Il bondit par une petite ouverture latérale et se trouva dans les ruines désolées de la vallée. L'air vif et léger irrita ses poumons douloureux ; il regardait avidement autour de lui, le sable, les pierres, les étoiles inconnues. De nouvelles constellations – Dieux, il s'était écoulé beaucoup de temps ! La lune était plus grande que dans ses souvenirs, elle inondait le paysage mort d'une lumière de glace et d'argent. Elle avait dû se rapprocher au cours de ces siècles innombrables.

Le vaisseau ! Par les feux de l'Enfer, où était-il ?

Il vit à une petite distance le vaisseau Janyard, une longue torpille mince posée sur les dunes, mais il devait être gardé. Inutile d'essayer de s'en emparer. Où était ce vaisseau de Laird ?

En tâtonnant dans une confusion de souvenirs inconnus il se rappela l'avoir enterré vers l'ouest... Non, ce n'était pas lui qui avait fait cela, c'était Laird. Damnation, il allait falloir travailler vite. Il fouilla autour de la forme monstrueuse, usée par l'érosion, de la pyramide, repéra un monticule allongé, vit un reflet de lune là où le vent avait balayé le sable et mis à nu le métal. Quel lourdaud que ce petit Laird !

Il écarta le sable du sas pneumatique avec ses mains. L'air qu'il respirait lui écorchait la gorge et les poumons. D'une seconde à l'autre, ils allaient être sur lui, et maintenant qu'ils croyaient vraiment à sa connaissance des machines...

La porte du sas brillait d'un faible éclat, il la sentait froide sous ses mains. Il tourna le cliquet extérieur, en jurant avec une violence frénétique, inconnue dans la vieille Vwyrd-da, mais c'était là l'habitude de son hôte, un être sans entraînement psychosomatique, non évolué... Ils arrivaient !

Il leva le fusil qu'il avait dérobé et lança une décharge bruyante sur le groupe qui se répandait autour de la pyramide. Ils trébuchèrent comme des poupées, en hurlant sous le clair de lune d'une blancheur mortelle. Des balles sifflèrent autour de lui et vinrent ricocher sur la coque du vaisseau.

Il ouvrit le sas tandis qu'ils reculaient avant de tenter une nouvelle charge. Pendant un instant, ses dents étincelèrent dans le clair de lune, le sourire glacé de Daryesh, le guerrier qui avait régné sur mille soleils

et commandé les flottes de Vwyrdda.

— Adieu, mes jolis, murmura-t-il, et les syllabes de la vieille planète qui revenaient sur ses lèvres lui étaient douces.

Il claqua derrière lui la porte du sas, courut à la salle de contrôle, en laissant les habitudes presque inconscientes de John Laird le conduire. Il décolla lourdement, mais bientôt, libre, il s'élevait et s'éloignait...

Il reçut un violent coup de poing dans le dos, qui le fit bondir sur son siège de pilote. Il y eut un hurlement de métal déchiré. Dieux ! les Janyards avaient tiré au canon lourd depuis leur vaisseau, ils avaient touché ses machines d'un coup au but, et le vaisseau repartait vers le sol en sifflant.

Il estima tristement que l'élan initial lui ayant fait prendre une bonne trajectoire, il retomberait dans les collines à environ cent cinquante kilomètres au nord de la vallée. Mais alors, il lui faudrait courir, ils le poursuivraient dans leur vaisseau comme des bêtes de proie – John Laird aurait ce qu'il voulait. Les muscles se contractaient, les tendons se raidissaient, son gosier marmonnait des insanités, tandis que la personnalité surgissant de nouveau s'acharnait à se retrouver. C'était une bataille qu'il lui faudrait bientôt terminer !

Eh bien... Mentalement, Daryesh haussa les épaules. En mettant les choses au pire, il pourrait se rendre aux Janyards, faire cause commune avec eux. Qui gagnerait cette petite guerre idiote ? Cela n'avait vraiment pas d'importance. Il avait autre chose à faire.

*

* *

Cauchemar. John Laird était accroupi dans une caverne balayée par le vent et regardait au-delà des collines, éclairées par un clair de lune glacé. Par les yeux d'un autre, il vit le vaisseau Janyard atterrir à côté de l'épave de son propre bateau, des reflets d'acier luire au moment où les hommes s'égaillaient pour entamer la chasse. C'était *lui* qu'ils pourchassaient.

Était-ce encore lui, était-il plus qu'un prisonnier dans son propre crâne ? Lui revinrent des souvenirs qui n'étaient pas les siens, des souvenirs de lui-même ayant des pensées qui n'étaient pas les siennes, lui-même échappant à l'ennemi tandis que lui, Laird, tournoyait dans les gouffres sombres d'une folie à demi consciente. Au-delà, il se rappelait sa propre vie, et il se remémorait une autre vie qui avait duré mille ans avant de prendre fin. Il regardait cette étendue sauvage de rochers, de sable, de poussière emportée par le vent, et la revoyait comme elle avait été, verte et belle. Il se rappelait qu'il était Daryesh de Tollogh, qui avait régné sur des systèmes planétaires entiers dans l'Empire de Vwyrdda. Et en même temps, il était John Laird de la

Terre ; deux courants de pensée traversaient son cerveau, s'écoulant l'un l'autre, échangeant des cris dans l'obscurité de son crâne.

Un million d'années ! Dans l'esprit de Daryesh contemplant les ruines de Vwyrdda, régnaient l'horreur, la nostalgie et un chagrin déchirant. Un million d'années !

Qui êtes-vous ? criait Laird. Qu'est-ce que vous m'avez fait ? Et pendant qu'il posait ces questions, des souvenirs qui lui étaient propres remontaient pour lui apporter des réponses.

C'était les Erai qui s'étaient révoltés, les Erai dont les pères venaient de Vwyrdda la belle mais qui avait été étrangement endommagée par les siècles. Ils s'étaient révoltés contre la règle immuable des Immortels ; en un siècle de guerre, ils avaient rallié la moitié de l'Empire et ses populations. Et les Immortels avaient déchaîné contre eux les plus puissantes, les plus perfectionnées parmi les armes capables d'écraser un soleil, des armes interdites qui, depuis dix millions d'années, étaient restées enfouies au plus profond des souterrains de Vwyrdda. Seulement... Les Erai savaient. Et ils avaient également ces armes.

À la fin, Vwyrdda eut le dessous, ses flottes furent détruites, ses armées fuirent en déroute sur dix mille planètes dévastées. Les Erai triomphants s'étaient rués en grondant pour achever le monde qui leur avait donné naissance et il n'y avait plus rien dans les puissants arsenaux Impériaux qui pût désormais les arrêter.

Leur culture était instable, elle ne pourrait durer aussi longtemps que celle de Vwyrdda. Dans quelque dix mille années, ils auraient disparu, et la Galaxie n'en garderait pas le moindre souvenir. Ce qui ne nous sert pas à grand-chose, se disait amèrement Laird, et il se rendit compte avec un choc qui le glaça que cela venait d'être la pensée de Daryesh.

Le ton du monologue intérieur du Vwyrddan était soudain devenu presque celui de la conversation et Laird se rendit compte de l'immensité de l'effort qu'il avait fallu mettre en œuvre pour triompher de cette solitude d'un million d'années.

— Écoute-moi, Laird, nous sommes apparemment condamnés à occuper le même corps tant que l'un de nous ne se sera pas débarrassé de l'autre, et c'est un corps dont les Janyards semblent avoir envie. Plutôt que de nous battre, ce qui laisserait le corps sans défense, nous ferions mieux de coopérer.

— Mais... bon Dieu, mon vieux ! Pour qui me prends-tu ? Crois-tu que j'ai envie d'avoir là-haut dans mon cerveau un vampire tel que toi ?

La réponse fut féroce et glaciale :

— Et moi, Laird ? Moi, qui fus Daryesh de Tollogh, seigneur de mille soleils et amant de la belle Ilorna, noble Immortel du plus grand

empire qu'ait jamais connu l'univers... Je suis maintenant pris au piège dans le corps à moitié évolué d'un être d'une autre planète, d'un être pourchassé un million d'années après la mort de tout ce qui comptait. Tu devrais te réjouir de me trouver ici, Laird. Je sais manier ces armes, moi.

Les yeux passèrent en revue le paysage dénudé, les collines balayées par le vent, et l'esprit double regarda les silhouettes que la distance rendait minuscules et qui escaladaient les rochers, à la recherche d'une piste.

— De quel avantage cela peut-il être à présent, dit Laird. En outre, je peux t'entendre penser, tu sais, et je peux me rappeler tes pensées d'autrefois. Soleil ou Janya, c'est la même chose pour toi. Comment puis-je savoir si tu ne vas pas te jouer de moi ?

La réponse fut instantanée, mais assombrie par un rire déplaisant.

— Voyons... lis dans mon esprit, Laird ! C'est aussi ton esprit, n'est-ce pas ? Apparemment, ajouta-t-il avec plus de calme, l'histoire se répète dans la révolte des Barbares contre la planète mère, sur une échelle plus réduite cependant et avec une science moins développée. Je ne m'attends pas à ce que les résultats soient plus heureux pour la civilisation qu'auparavant. Peut-être pourrais-je y prendre une part plus active qu'autrefois.

Cela avait quelque chose de fantomatique d'être couchés là parmi les vestiges d'un monde balayé par le vent, à regarder les poursuivants se déplacer dans la brume du clair de lune, en ayant des pensées qui n'étaient pas les vôtres, des pensées sur lesquelles il n'y avait pas de contrôle. Laird serra les poings, luttant pour son équilibre.

— C'est mieux, dit l'esprit sardonique de Daryesh. Mais, détends-toi. Respire lentement et à fond, pendant un instant, concentre-toi uniquement sur ta respiration – et ensuite fouille mon esprit qui est en même temps le tien.

— Tais-toi ! Tais-toi !

— Je crains que ce ne soit impossible. Nous sommes dans le même cerveau, tu le sais, et il faut que chacun s'habitue aux courants de conscience de l'autre. Détends-toi, mon vieux, reste tranquille. Repense à ce qui t'est arrivé et reconnais son côté merveilleux.

*

* *

L'homme, dit-on, est un animal qui enchaîne le temps. Mais seules la puissante volonté et les ardentes aspirations de Vwyrdda ont jamais sauté par-dessus les frontières de la mort elle-même, attendu un million d'années que ce qui était un monde puisse ne pas disparaître complètement de toute l'histoire.

Qu'est-ce que la personnalité ? Ce n'est pas une chose, discontinue

et matérielle, c'est un schéma et un processus. Le corps commence avec un certain héritage génétique et affronte toutes les diverses complexités de l'environnement. L'ensemble de l'organisme est une suite de réactions entre les deux éléments. Le constituant primaire mental, appelé quelquefois l'ego, n'est pas séparable du corps mais peut d'une certaine façon être étudié à part.

Les scientifiques avaient trouvé un moyen de sauver quelque chose de ce qui était Daryesh. Pendant que l'ennemi faisait jaillir les flammes et retentir le tonnerre aux portes de Vwyrdda, pendant que toute la planète attendait la dernière bataille et l'ultime nuit, dans les laboratoires, des hommes silencieux avaient perfectionné le chercheur moléculaire de telle sorte que l'ensemble des synapses qui constituaient la mémoire, les habitudes, les réflexes, les instincts, la continuité de l'ego puisse être enregistré sur la structure électronique de certains cristaux. Ils avaient pris le schéma de Daryesh et de nul autre, car de tous les Immortels qui restaient, il était le seul à y avoir consenti. Qui d'autre accepterait qu'un schéma soit répété des siècles après sa propre mort, des siècles après que le monde, toute son histoire et toute sa signification seraient perdus ? Mais Daryesh avait toujours été téméraire. Ilorna était morte, et il ne se souciait guère de ce qui pourrait arriver.

Ilorna, Ilorna ! Laird voyait l'image inoubliable surgir dans sa mémoire, avec ses yeux d'or, son sourire, les longs cheveux noirs flottant autour du corps souple et charmant. Il se rappelait le son de sa voix, la douceur de ses lèvres, et il l'aimait. Depuis un million d'années, elle n'était plus que poussière emportée par le vent nocturne, et il l'aimait avec cette partie de lui qui était Daryesh et aussi avec une grande part de lui, John Laird... Ilorna !

Et Daryesh l'homme avait fini par mourir avec sa planète, mais l'enregistrement sur cristal qui reproduisait l'ego de Daryesh se trouvait dans le caveau qu'ils avaient creusé, entouré par toutes les créations les plus puissantes de Vwyrdda. Tôt ou tard, à un moment donné dans le futur infini de l'univers, quelqu'un viendrait ; quelqu'un ou quelque chose placerait le casque sur sa tête et le ferait fonctionner. Et le schéma serait reproduit, l'esprit de Daryesh revivrait, et il parlerait au nom de la défunte Vwyrdda et s'efforcerait de renouer une tradition de cinquante millions d'années. Le vœu de Vwyrdda leur parviendrait à travers le temps... Mais Vwyrdda est morte, pensa Laird avec violence. C'est une nouvelle histoire... et vous n'avez pas à nous dire ce que nous avons à faire !

La réponse fut glaciale d'arrogance :

— Je ferai ce que je jugerai convenable. D'ici là, je te conseille de rester passif et de ne pas tenter d'interférer avec moi.

— La ferme, Daryesh ! (Laird poussa un grognement.) Je ne veux

recevoir d'ordres de personne, même pas d'un fantôme.

La voix se fit persuasive :

— Pour le moment, nous n'avons le choix ni l'un ni l'autre. Nous sommes pourchassés, et s'ils ont des détecteurs d'énergie – oui, je vois qu'ils en ont – ils nous trouveront rien que par le rayonnement thermique de ce corps. Le mieux est de nous rendre sans résistance. Une fois à bord du vaisseau, chargé de toute la puissance de Vwyrdda, une occasion se présentera.

Laird était étendu tranquillement, il regardait l'ennemi se rapprocher et le sentiment de la défaite tomba sur lui comme un monde qui s'effondre.

Que pouvait-il faire d'autre ? Que pouvait-il tenter ?

— Très bien, finit-il par dire, d'une manière audible. Très bien. Mais je vais surveiller toutes tes pensées, compris ? Je ne crois pas que tu puisses m'empêcher de me suicider si je dois le faire.

— Je crois le pouvoir. Mais des signaux contradictoires envoyés au corps ne feraient que se neutraliser, en le laissant se débrouiller tout seul. Détends-toi, Laird, allonge-toi et laisse-moi prendre l'affaire en main. Je suis Daryesh le guerrier et je suis passé au travers de batailles plus dures que celle-ci.

Ils se levèrent et se mirent à descendre le versant de la colline, les mains levées. La pensée de Daryesh poursuivait son chemin : « En outre, c'est une fille charmante qui commande. Cela pourrait être intéressant ! »

Son rire retentit sous la lune, mais ce n'était pas le rire d'un être humain.

— Je ne puis vous comprendre, John Laird, dit Joana.

— Quelquefois, répondit Daryesh sur un ton léger, je ne me comprends pas très bien moi-même... ni vous, ma chère.

Elle se raidit un peu.

— C'est bon, lieutenant. Rappelez-vous votre situation ici.

— Oh ! au diable nos grades et nos pays. Soyons des êtres vivants, pour changer.

Son regard était interrogatif.

— C'est une étrange façon de s'exprimer pour un Solaire.

Mentalement, Daryesh poussa un juron. Au diable ce corps, en tout cas ! La force, la finesse de coordination et de perception, la moitié des sens qu'il avait connus, manquaient à ce corps. La structure grossière du cerveau ne détenait plus la puissance de raisonnement qu'elle avait eue. Sa pensée était obscure et paresseuse. Il commettait des bévues dont le vieux Daryesh aurait été incapable. Et cette jeune femme les remarquait aussitôt. Il était prisonnier des ennemis mortels de John Laird, et l'esprit de Laird lui-même s'embrouillait dans ses

pensées, sa volonté et sa mémoire ; prêt à le combattre s'il laissait paraître le moindre signe de...

L'ego Solaire ricana méchamment. Doucement, Daryesh, doucement !

Tais-toi, rétorqua son esprit et il prit conscience, avec tristesse, que son propre système nerveux, entraîné comme il l'avait été, ne se serait pas rendu coupable d'une réponse aussi puérilement passionnelle.

— Je peux aussi bien vous dire la vérité, capitaine Rostov, dit-il tout haut, je ne suis pas du tout Laird. Je ne le suis plus.

Elle ne répondit pas, se contenta de baisser les yeux et de se renverser dans son fauteuil. Il nota en passant la longueur de ses cils – ou bien était-ce là l'esprit de Laird, mis en action grâce à une trop grande ressemblance avec Ilorna ?

Ils étaient seuls tous les deux, assis dans sa petite cabine à bord du croiseur Janyard. Un garde se tenait devant la porte, mais celle-ci était fermée. De temps en temps ils entendaient un bruit sourd ou métallique : on montait à bord les lourdes machines de Vwyrdda – autrement ils auraient pu se croire les deux seuls êtres vivants sur la vieille planète crevassée.

La pièce était sobrement meublée, mais il y avait çà et là des touches féminines : des rideaux, un petit pot de fleurs, une robe habillée dans un cabinet entrouvert. Et la femme qui lui faisait face de l'autre côté du bureau était très belle, avec ses cheveux roux répandus sur ses épaules, ses yeux brillants qui ne quittaient pas les siens. Mais sa main fine était posée sur un pistolet.

Elle lui avait parlé franchement :

— Je veux avoir avec vous une conversation en tête à tête. Il y a quelque chose que je ne comprends pas... mais je serai prête à tirer au premier mouvement suspect. Et même si vous deviez d'une façon ou d'une autre vous emparer de moi, je n'aurais aucun intérêt comme otage. Ici nous sommes des Janyards et le vaisseau représente pour chacun de nous plus que notre existence.

À présent, elle attendait qu'il continue à parler.

Il prit une cigarette dans la boîte qui se trouvait sur le bureau – de nouveau les habitudes de Laird – l'alluma et aspira lentement une bouffée de fumée jusque dans ses poumons. *Très bien, Daryesh, continue. Je suppose que ton idée est la meilleure, s'il est vrai que cela puisse aboutir à quelque chose. Mais j'écoute, souviens-t'en.*

— Je suis tout ce qui reste de cette planète, dit-il d'une voix sans timbre. Voici l'ego de Daryesh de Tollogh, Immortel de Vwyrdda, et dans un sens, je suis mort il y a un million d'années.

Elle resta immobile, mais il voyait ses mains se crispier et il entendait le léger sifflement de sa respiration.

En peu de mots, il expliqua alors comment son schéma mental

avait été conservé et comment il était entré dans le cerveau de John Laird.

— Vous ne vous attendez pas à ce que je croie cette histoire ! dit-elle sur un ton méprisant.

— Avez-vous à bord un détecteur de mensonge ?

— J'en ai un dans cette cabine et je peux le faire fonctionner moi-même.

Elle se leva et alla chercher l'appareil dans un meuble. Il la regardait faire, remarquant la grâce de ses mouvements. Tu es morte il y a longtemps, Ilorna... tu es morte et l'univers n'en connaîtra jamais une autre telle que toi. Mais je continue, et elle me fait un peu penser à toi.

Il y avait entre eux, sur le bureau, un objet noir qui ronronnait et s'éclairait. Il coiffa le casque métallique, saisit les poignées et attendit qu'elle procède aux réglages. Grâce aux souvenirs de Laird, il se rappela le principe du système, la mesure de l'activité dans les différents centres cérébraux, pris séparément, la détection précise de la légère énergie supplémentaire dans la partie supérieure du cortex cérébral au moment de l'invention du mensonge.

— Il faut que j'aie un repère, dit-elle. Dites quelque chose que je sais être un mensonge.

— La Nouvelle Égypte a des anneaux, dit-il en souriant, qui sont en fromage de Hollande. Cependant le corps même de la planète est un délicieux camembert...

— Ça ira. Maintenant, répétez vos précédentes déclarations.

Détends-toi, Laird, nom de Dieu... efface-toi ! Je ne peux pas contrôler cette chose si tu intervien.

Il répéta son histoire d'une voix ferme et pendant ce temps il travaillait à l'intérieur du cerveau de Laird, il sondait ses sensations, il appliquait les leçons de contrôle du système nerveux qui avaient fait partie de son éducation vwyrdane. Il était certainement possible de tromper un simple gadget électronique, d'élever suffisamment le niveau de l'activité dans tous les centres pour qu'un effort supplémentaire des cellules créatrices ne puisse être décelé.

Il continua sans hésitation, en se demandant si les aiguilles sautillantes allaient le trahir et si dans un instant le pistolet allait se mettre à cracher la mort dans son cœur :

— Naturellement, la personnalité de Laird a été complètement perdue et ses schémas oblitérés par la surimpression des miens. J'ai ses souvenirs, mais à part cela, je suis Daryesh de Vwyrd, pour vous servir.

— D'une drôle de façon, répondit-elle en se mordant la lèvre. Vous avez tué quatre de mes hommes.

— Mettez-vous à ma place. J'ai accédé à l'existence

instantanément. Je me rappelle que j'étais assis dans le laboratoire sous le chercheur : un léger vertige, et puis, immédiatement, je me suis trouvé dans un corps étranger. Son système nerveux était ébranlé par le choc de mon arrivée, je ne pouvais avoir une pensée claire. Tout ce que j'avais à ma disposition, c'était la conviction enregistrée par Laird que j'étais cerné par des ennemis mortels prêts à me tuer et à me faire disparaître de la planète. J'ai agi comme instinctivement. Je désirais également, dans ma propre personnalité, être libre, sortir de tout cela et parvenir seul à la solution. C'est ce que j'ai fait. Je regrette la mort de vos hommes, mais je pense que vous avez eu une large compensation.

— Hum... vous vous êtes rendu alors que nous allions vous avoir de toute façon.

— Oui, bien sûr, mais j'étais à peu près décidé à le faire dans tous les cas.

Les yeux de la femme ne quittaient pas les cadrans dont les aiguilles, en oscillant, signifiaient pour lui la vie ou la mort.

— J'étais, après tout, sur votre territoire, avec peu ou pas du tout d'espoir de m'en tirer, vous étiez le parti victorieux dans cette guerre, ce qui n'avait pour moi aucun sens d'un point de vue émotionnel. Dans la mesure où je puis avoir une conviction en la matière, c'est celle-ci : la race humaine sera mieux servie par une victoire Janyard. L'Histoire l'a montré : lorsque les cultures des pays encore inexploités – que le vieil empire qualifie de barbares mais qui sont en réalité des civilisations nouvelles et mieux adaptées – lorsque ces cultures triomphent des pays plus vieux et plus conservateurs, le résultat représente une synthèse, une période de réalisations exceptionnelles.

Il la vit se détendre, et il eut un sourire intérieur. C'était tellement facile, tellement facile. Ils étaient si puérils dans ce jeune siècle. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de lui proposer un joli mensonge qui cadre avec la propagande qui, depuis sa naissance, avait constitué son environnement mental, et elle ne pourrait plus penser sérieusement à lui comme à un ennemi.

Le regard bleu s'éleva jusqu'au sien, les lèvres s'entrouvrirent.

— Vous allez nous aider ? demanda-t-elle dans un murmure.

Daryesh fit signe que oui :

— Je connais les principes, la construction et l'usage de ces machines, et à la vérité il y a en elles une force qui façonne les planètes. Vos scientifiques n'auraient jamais trouvé la moitié de ce qui est à découvrir. Je vous montrerai la façon convenable de les utiliser toutes. Naturellement, ajouta-t-il avec un haussement d'épaule, j'attendrai une rémunération en proportion. Mais, même d'un point de vue altruiste, c'est ce que j'ai de mieux à faire. Ces sources d'énergie doivent rester sous la direction de quelqu'un qui les comprend, et

l'ignorance ne doit pas conduire à les employer d'une manière inadéquate. Cela pourrait conduire à d'inimaginables catastrophes.

Elle reprit soudain son arme et la remit dans son étui. Elle se leva, sourit, et lui tendit la main.

Il la secoua vigoureusement, puis se pencha pour y déposer un baiser. Quand il leva les yeux, elle resta indécise, à moitié heureuse, à moitié effrayée.

— *Ce n'est pas correct !* protesta Laird. La pauvre fille n'a jamais rien connu de ce genre. Elle n'a aucune idée de ce qu'est la coquetterie. Pour elle, l'amour n'est pas un jeu, c'est quelque chose de mystérieux, de sérieux, de convenable...

— Je t'ai dit de te taire, répondit Daryesh avec froideur. Écoute, mon vieux, même si nous avons un sauf-conduit officiel, ce vaisseau est encore plein d'une hostilité aux aguets. Nous devons consolider notre position par tous les moyens dont nous disposons. Maintenant détends-toi et amuse-toi.

Il fit le tour du bureau et lui prit de nouveau les mains.

— Vous savez, dit-il, et le sourire tortueux qui se dessinait sur ses lèvres lui rappelait que c'était là plus que la moitié de la vérité, vous m'avez fait penser à la femme que j'aimais, sur Vwyrdda, il y a un million d'années.

Elle eut un léger mouvement de recul.

— Je ne peux pas m'en empêcher, dit-elle dans un souffle. Vous... vous êtes vieux, vous n'appartenez pas du tout à notre cycle et ce que vous devez penser et savoir me donne l'impression d'être une enfant... Daryesh, cela me fait peur.

— Il ne faut pas, Joana, dit-il avec douceur. Mon esprit est jeune, et très seul. (Il donna à sa voix une intonation désenchantée :) Joana, j'ai besoin de quelqu'un à qui parler. Vous ne pouvez vous figurer ce que c'est que de se réveiller après un million d'années alors que votre monde est entièrement mort, plus seul que... Oh ! permettez-moi de venir de temps en temps parler avec vous, en amis. Oublions le temps, la mort, et la solitude. J'ai besoin de quelqu'un comme vous.

Elle baissa les yeux, et dit avec une totale honnêteté.

— Moi aussi, je crois que cela serait agréable, Daryesh. Le capitaine d'un vaisseau n'a pas d'amis, vous savez. On m'a mise à ce poste parce que j'en avais les aptitudes, et c'est tout. Oui, vous pouvez venir toutes les fois que vous le désirez. J'espère que ce sera souvent.

Ils parlèrent encore un moment, et quand il l'embrassa en lui disant bonsoir, c'était la chose la plus naturelle de tout l'univers. Il marcha jusqu'à sa couchette – transférée du pont à un minuscule compartiment inutilisé – l'esprit agréablement embrumé.

Une fois couché, la lumière éteinte, il reprit avec Laird leur discussion silencieuse.

— Et à présent ? demanda le Solaire.

— Nous jouons la partie lentement et sans heurt, dit Daryesh avec patience, comme si cet idiot ne pouvait pas lire directement dans leur cerveau commun. Nous attendons que l'occasion se présente, mais pendant quelque temps, n'agissons pas. Sous le prétexte de mettre les projecteurs d'énergie en état de marche, nous installerons un dispositif susceptible de détruire le navire en pressant un bouton. Ils n'en sauront rien. Ils n'ont pas la moindre idée de ce que sont les flux subspatiaux. Alors, quand s'offrira une occasion de nous échapper, nous appuierons sur ce bouton, nous sortirons et nous essayerons de regagner le Système Solaire. Avec la connaissance que j'ai de la science Vwyrddane, nous pouvons renverser le sort de la guerre. C'est risqué – bien sûr – mais c'est la seule chance que j'aperçoive. Et pour l'amour du Ciel, laisse-moi conduire les opérations. Tu es supposé être mort.

— Et que se passe-t-il quand cette affaire est définitivement réglée ? Comment pourrai-je me débarrasser de toi ?

— Franchement, je ne vois aucun moyen d'y parvenir. Nos schémas sont à présent trop enchevêtrés. Les chercheurs travaillent nécessairement sur l'ensemble du système nerveux. Nous devons simplement apprendre à vivre ensemble. Tu y gagneras, ajouta-t-il sur un ton persuasif. Réfléchis, mon vieux ! Avec le Soleil nous pouvons faire comme nous l'entendons. Et avec la Galaxie. Je mettrai au point un réservoir de vitalité et je nous ferai un nouveau corps à qui nous transférerons notre schéma, un corps ayant toute l'intelligence et les aptitudes d'un Vwyrddan, et je le rendrai immortel. Mon vieux, tu ne mourras jamais !

Ce n'était pas une perspective si brillante, se disait Laird avec scepticisme. Ses chances de dominer la combinaison étaient faibles. Avec le temps, sa propre personnalité pourrait être complètement absorbée par celle de Daryesh, bien plus forte. Naturellement, si un psychiatre – narcose, hypnose...

— Non, pas cela ! dit Daryesh sur un ton sinistre. Je tiens tout autant à ma propre individualité que toi à la tienne.

La bouche qui était la leur se tordit dans un sourire ambigu. Je pense que nous aurons simplement à apprendre à nous aimer l'un l'autre, se dit Laird.

Le corps sombra dans le sommeil. Bientôt les cellules de Laird s'endormirent, sa personnalité s'effaça dans le royaume des ombres, le pays des rêves. Daryesh resta éveillé un peu plus longtemps. Le sommeil... perte de temps... les Immortels n'avaient jamais souffert de la fatigue...

Il ricana en lui-même. Quel réseau de mensonges et de contremensonges il avait tissé. Si Joana et Laird savaient l'un et l'autre...

L'esprit est une chose compliquée. Il peut se cacher certains faits à lui-même, faire en sorte d'oublier des souvenirs pénibles, persuader ses propres constituants plus élevés de tout ce que le subconscient estime correct. Rationalisation, schizophrénie, autohypnose, ce ne sont là que des formes atténuées des moyens employés par le cerveau pour se tromper lui-même. Et l'entraînement des Immortels comportait une pleine coordination des neurones ; ils pouvaient utiliser consciemment les pouvoirs qui existaient en eux à l'état latent. Ils pouvaient par un acte volontaire arrêter leur cœur, bloquer la douleur, dédoubler leur personnalité.

Daryesh savait que son ego combattrait tout hôte quel qu'il fût, et qu'il s'y était déjà préparé avant d'être découvert. Seule une partie de son esprit était en plein contact avec celui de Laird. Une autre région, séparée du courant principal de la conscience par une schizophrénie délibérée et contrôlée, pensait avec ses propres pensées et dressait ses propres plans. En s'hypnotisant lui-même, il rassemblait automatiquement son ego à certains instants dont Laird n'avait pas connaissance, autrement, il n'y avait qu'un contact subconscient. En réalité, un compartiment privé de son esprit, inaccessible au Solaire, dressait ses propres plans.

Ce déclencheur de destruction devrait être installé pour donner satisfaction à la personnalité renaissante de Laird, se disait-il. Mais il ne serait jamais actionné. Car il avait dit à Joana une partie de la vérité : son intérêt personnel était du côté des Janyards et il voulait les mener à la victoire finale.

Il serait assez simple de se débarrasser temporairement de Laird. Le persuader que pour une raison quelconque il était recommandé de se saouler à mort. L'ego mieux contrôlé de Daryesh resterait conscient alors que Laird aurait déjà sombré dans l'ivresse. Il pourrait alors prendre toutes dispositions avec Joana qui, à ce moment devrait être prête à faire tout ce qu'il voulait.

Psychiatrie... oui, l'idée sommaire de Laird était la bonne. Les méthodes de traitement de la schizophrénie pourraient, avec quelques modifications, être appliquées à la suppression de la personnalité surajoutée. Il effacerait ce Solaire... définitivement. Et après cela viendrait son nouveau corps qui ne mourrait pas, et des siècles, et des millénaires pendant lesquels il pourrait faire ce qu'il voudrait avec cette jeune civilisation.

Le démon exorcisant l'homme... il grimaça un sourire somnolent. Peu après, il dormait.

Le vaisseau avançait à travers une nuit d'étoiles. Le temps était dépourvu de signification, c'était la position des aiguilles sur une

horloge, la succession des périodes de sommeil et des repas, le lent déplacement des constellations tandis qu'ils engloutissaient les années-lumière.

Et c'était toujours le bourdonnement puissant de la transmission qui emplissait leurs os et leurs journées, la succession du travail, des repas, du sommeil et de Joana. Laird se demandait si cela aurait une fin. Il se demandait s'il ne serait pas le Hollandais Volant, lancé pour l'éternité, enfermé dans son propre crâne avec la chose qui l'avait possédé. À de pareils moments il ne trouvait le réconfort que dans les bras de Joana. Il puisait dans sa jeune énergie sauvage, et lui et Daryesh ne faisaient qu'un. Mais ensuite...

— Nous allons rejoindre la Grande Flotte. Tu l'as entendue, Daryesh. C'est pour elle un pèlerinage triomphal vers cette force rassemblée qui fait la puissance de Janya, en apportant à son amiral les armes invincibles de Vwyrdda.

— Pourquoi pas ? Elle est jeune et ambitieuse, elle a autant que toi soif de gloire. Et alors ?

— Il faut que nous nous échappions avant qu'elle n'arrive à destination. Il faut que nous déroptions bientôt un bateau de sauvetage, que nous détruisions ce vaisseau et tout ce qu'il contient.

— Tout ce qu'il contient ? Y compris Joana Rostov ?

— Nom de Dieu, nous la kidnapperons, ou quelque chose comme ça. Tu sais que je suis amoureux de cette fille, espèce de diable. Mais cela concerne la Terre tout entière. Ce croiseur contient assez de camelote à présent pour détruire une planète. J'ai des parents, des frères, des amis, une civilisation. Nous devons agir !

— Très bien, très bien, Laird. Mais ne t'affole pas. Il faut d'abord que nous installions les dispositifs énergétiques. Il faut que nous leur fournissions une démonstration suffisante pour endormir leurs soupçons. Joana est la seule à bord qui ait confiance en nous. Ce n'est le cas d'aucun de ses officiers.

Le corps et l'esprit double travaillaient dur, tandis que les jours s'écoulaient lentement, à diriger les techniciens Janyards, qui étaient incapables de comprendre ce qu'ils construisaient. Laird, puisant dans les souvenirs de Daryesh, savait qu'un géant sommeillait dans ces fils, ces tubes et ces champs d'énergie invisibles. Il y avait là des forces capables de déclencher les grandes puissances créatrices de l'univers et de les orienter vers la destruction – distorsion de l'espace-temps, atomes se résolvant en énergie pure, vibrations qui détruiraient la stabilité des champs de forces maintenant l'ordre dans le cosmos. Laird se rappelait la destruction de Vwyrdda et frissonnait.

Un projecteur fut monté et mis en état de marche. Daryesh suggéra que le croiseur fasse halte quelque part pour lui permettre de prouver ce qu'il avançait. Ils choisirent une planète déserte dans un système

inhabité et se mirent sur une orbite de cinquante mille milles de rayon. En une heure, Daryesh avait transformé l'hémisphère qui leur faisait face en une mer de lave.

— Si les champs de rupture fonctionnaient, dit-il d'un air absent, je pourrais vous réduire cette planète en morceaux.

Laird voyait autour de lui des visages pâles et tendus. Les fronts étaient luisants de sueur, deux hommes semblaient avoir été pris d'un malaise. Joana oublia sa situation au point de venir, toute tremblante, se blottir dans ses bras.

Mais le visage qu'elle leva vers lui une minute plus tard exprimait l'allégresse et l'impatience, auxquelles se mêlait la cruauté irréfléchie du faucon qui fonce sur sa proie :

— Voilà la fin de la Terre, messieurs !

— Ils n'ont rien qui puisse nous arrêter, murmura son lieutenant d'un air ahuri. Ce vaisseau, protégé par l'un de ces écrans de l'espace dont vous parliez, monsieur... à lui seul ce petit bateau pourrait dévaster tout le Système Solaire.

Daryesh acquiesça. C'était tout à fait possible. Il n'y avait pas besoin de beaucoup d'énergie, puisque les générateurs de Vwyrdda n'étaient utilisés que comme catalyseurs pour libérer des forces incroyablement plus puissantes. Et le Système Solaire n'avait aucun rudiment de la science défensive qui avait rendu son monde capable de tenir un certain temps. Oui, cela pouvait se faire.

Il se raidit avec la pensée soudaine et furieuse de Laird : C'est cela, Daryesh ! C'est la réponse.

Le courant de pensée était également le sien, il traversait le même cerveau, et en vérité il était simple. Ils pouvaient faire armer et blinder tout le vaisseau sans que Janya puisse intervenir. Comme aucun des techniciens à bord ne comprenait rien aux machines, et comme on leur faisait à eux pleinement confiance à présent, ils pouvaient installer, à l'insu de tous, des contrôles par robot.

Alors – la Grande Flotte de Janya rassemblée – un déclic de l'interrupteur principal suffirait et les énergies meurtrières se répandraient à l'intérieur du croiseur, et il ne resterait plus à bord que des cadavres. Des hommes morts, et les robots qui ouvriraient le feu sur la Flotte. Ce navire à lui seul pourrait ruiner toutes les espérances barbares en quelques décharges d'incroyables flammes. Et les robots pourraient alors être réglés pour détruire le vaisseau lui-même, de peur que quelques Janyards survivants n'aient trouvé le moyen de s'y trouver encore.

— Et nous... nous nous échappons dans la confusion initiale, Daryesh. Nous donnons au robot l'ordre d'épargner la chaloupe du capitaine, nous allons retrouver Joana à son bord et nous nous dirigeons sur le Système Solaire ! Personne ne sera plus là pour nous

donner la chasse !

Lentement, la pensée du Vwyrddan répondit : Un bon plan. Oui, un coup audacieux. Nous le ferons !

— Que se passe-t-il, Daryesh ? (La voix de Joana était subitement inquiète.) Vous paraissez...

— Je pensais, simplement. Ne pensez jamais, capitaine Rostov. C'est mauvais pour le cerveau.

Plus tard, tandis qu'il l'embrassait, Laird sentit un malaise à la pensée de la trahison qu'il projetait. Les amis de Joana, son monde, sa cause... tout cela balayé en un seul coup fracassant, et c'était lui qui le porterait. Il se demanda si, une fois que tout serait terminé, elle accepterait encore de lui adresser la parole.

Daryesh, ce diable sans cœur, semblait considérer la situation avec un amusement sardonique.

Et plus tard, tandis que Laird dormait, Daryesh pensa que le plan du jeune homme était bon. Certainement il s'y rallierait. Cela occuperait Laird jusqu'à ce qu'ils soient au rendez-vous de la Grande Flotte. Et ensuite, il serait trop tard. La victoire Janyard serait assurée. Tout ce que lui, Daryesh, avait à faire, lorsque le moment arriverait, serait de se tenir à l'écart de l'interrupteur général. Si Laird essayait de l'atteindre, leurs volontés contraires ne feraient que s'annuler – ce qui signifierait la victoire de Janya.

Il aimait cette nouvelle civilisation. Elle avait une fraîcheur, une vigueur, une faculté d'espérance qu'il ne pouvait trouver dans les souvenirs terrestres de Laird. Elle avait une ténacité, une énergie qui la mèneraient loin. Comme elle était jeune et malléable, elle serait soumise aux pressions psychologiques et aux forces qu'il choisirait de lui faire subir.

Vwyrdda, murmurait son esprit, Vwyrdda, nous les refaçonnerons à ton image. Tu vivras de nouveau !

La Grande Flotte !

Un million de cuirassés et leurs vaisseaux auxiliaires se rassemblaient près d'un soleil nain d'un rouge éteint, massés les uns contre les autres, et tournant sur la même orbite géante. Sur la blancheur incandescente des étoiles et sur les gouffres noirs sans fond, les flancs cuirassés étincelaient comme des flammes, à perte de vue, en rangs à l'infini, tels des requins géants évoluant dans l'espace – canons, cuirasses, torpilles, bombes, et hommes prêts à écraser une planète et à détruire une civilisation. Le spectacle était trop vaste, l'imagination était dépassée, l'esprit humain avait seulement l'impression brumeuse d'une immensité impossible à embrasser du regard.

C'était le grand fer de lance de Janya qui passerait à travers les minces lignes de défense du Système Solaire et, surgissant du ciel en

grondant, ferait pleuvoir l'enfer sur le cœur de l'empire. Ils ne peuvent plus être réellement humains, pensait Laird, pris de malaise. L'espace et l'étrangeté les ont trop changés. Aucun être humain ne pourrait avoir la pensée de détruire la patrie de l'Homme. Puis, avec fureur : Très bien, Daryesh. Voici notre chance !

— Pas encore, Laird. Attends un moment. Attends que nous ayons une excuse légitime pour quitter le vaisseau.

— Bon. Monte avec moi à la salle de contrôle. Je veux me tenir à proximité de cet interrupteur. Seigneur, Seigneur, tout ce qui est l'Homme dépend de nous à présent !

Daryesh acquiesça avec une certaine réticence qui intrigua légèrement la partie de son esprit ouverte à Laird. L'autre moitié, profondément enfouie dans son subconscient, en connaissait la raison : elle attendait le signal post-hypnotique, l'événement-clef qui déclencherait son arrivée dans les centres cérébraux supérieurs.

Le vaisseau avait un aspect confus et inachevé. Tout son armement conventionnel avait été démonté et remplacé par les machines de Vwyrdda. Un cerveau robot, presque vivant tant il était complexe, était désormais canonnier, pilote et intelligence commandant le vaisseau, et l'esprit double d'un seul homme était seul à savoir quels ordres lui avaient réellement été donnés. *Lorsque le commutateur principal sera baissé, vous inonderez le vaisseau de dix unités de radiations de rupture. Alors, lorsque la chaloupe du capitaine se trouvera assez éloignée, vous détruirez cette flotte, en épargnant cette seule embarcation. Quand il n'y aura plus en ligne aucun vaisseau en état d'opérer, vous actionnerez les désintégrateurs et provoquerez la dissolution de tout ce vaisseau et de tout son contenu jusqu'au niveau de l'énergie de base.*

Laird regardait le commutateur avec une certaine fascination morbide. Un modèle ordinaire à lames et double manette. Seigneur de l'espace, était-il possible, était-il logique que toute l'Histoire dépende de l'angle qu'il faisait avec le panneau de contrôle ? Il détourna les yeux, regarda au-dehors les vaisseaux déployés et l'armée plus vaste encore des étoiles, alluma une cigarette de ses mains tremblantes, marcha de long en large, en transpirant, et attendit.

Joana vint le rejoindre, suivie de deux hommes d'équipage qui marchaient solennellement. Ses yeux brillaient, elle avait le sang aux joues et la lumière de la tourelle donnait à ses cheveux des reflets de cuivre en fusion. Aucune femme, se dit Laird, n'a jamais été aussi ravissante, et il était sur le point de détruire ce à quoi elle avait consacré sa vie.

— Daryesh ! (Il y avait du rire dans sa voix.) Daryesh, le grand amiral veut nous voir à bord de son propre vaisseau. Il va probablement demander une démonstration et je pense qu'ensuite la flotte partira sur-le-champ pour le Système Solaire, avec nous en

avant-garde. Daryesh... Oh ! Daryesh, la guerre est presque terminée !

Maintenant ! Ce fut, dans un éclair, la pensée de Laird. Sa main se dirigea vers le commutateur principal. Maintenant ! Tranquillement, logiquement, en songeant à la nécessité de laisser les génératrices chauffer un peu. Et ensuite, partir avec elle, maîtriser ses gardiens par surprise et en route pour sa patrie !

Et l'esprit, à ce signal, refit son unité, et la main se glaça...

Non !

Quoi ? Mais...

La mémoire de la moitié supprimée de l'esprit de Daryesh était ouverte à Laird, ainsi que le triomphe de sa totalité, et Laird comprit que sa défaite était là.

Si simple, si cruellement simple. Daryesh pouvait le retenir, enfermer le corps dans un conflit de volontés, et cela suffirait. Car, pendant que Laird dormait, pendant que les couches supérieures de l'ego étaient inconscientes, le subconscient entraîné du Vwyrddan avait pris le dessus. Il avait écrit, dans le somnambulisme qu'il avait lui-même créé, une lettre à Joana lui exposant toute la vérité. Il l'avait placée en un endroit où on la trouverait facilement dès qu'on commencerait à fouiller ses affaires pour tenter de comprendre sa paralysie. Et la lettre prescrivait, entre autres choses, qu'on maintienne le corps de Daryesh immobilisé jusqu'à ce que certaines mesures précises connues de la psychiatrie Vwyrddane – drogues, ondes électriques, hypnose – aient été employées pour extraire de son esprit la moitié de Laird.

La victoire Janyarde était proche.

— Daryesh ! (La voix de Joana semblait venir d'une distance immense ; son visage planait dans un grondement brumeux. Il perdit peu à peu conscience.) Daryesh, qu'y a-t-il ? Oh ! chéri, qu'est-ce qui ne va pas ?

Implacable, le Vwyrddan pensait : Abandonne, Laird. Rends-toi à moi, et tu pourras conserver ton ego. Je détruirai cette lettre. Tu vois, mon esprit t'est entièrement ouvert – tu peux voir, cette fois, que je dis la vérité. Je préfère éviter si possible le traitement et je te dois réellement quelque chose. Mais rends-toi dès à présent, ou sois effacé de notre cerveau.

Défaite et ruine – et rien qu'une mort lente comme récompense pour avoir résisté. La volonté de Laird a cédé, son esprit est trop chaotique pour avoir une pensée claire. Une seule et vague impulsion : j'abandonne. Tu as vaincu, Daryesh.

Le corps effondré se releva. Joana était penchée sur lui avec inquiétude :

— Oh ! qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Daryesh se ressaisit et sourit en tremblant.

— L'énervement me fait cet effet de temps en temps. Je ne me suis pas encore rendu complètement maître de ce système nerveux étranger. Je vais très bien à présent. Allons-nous-en.

La main de Laird atteignit le commutateur qu'il tira vers lui.

Daryesh se mit à crier, un hurlement animal venu de la gorge, et essaya de rattraper cette main, et le corps s'écroula de nouveau, dans une stase causée par le blocage des volontés.

C'était comme une délivrance de l'enfer et pourtant cela s'inscrivait dans la logique inévitable des événements, le moi de Laird se trouvant réunifié. Une moitié de lui tremblant du sentiment de sa défaite, l'autre moitié réalisant sa propre victoire, il se disait avec fureur : Personne ne m'a remarqué au moment où je faisais cela. Ils faisaient trop attention à ma figure. Ou alors s'ils l'ont remarqué, nous leur avons prouvé auparavant que ce n'est qu'une inoffensive manette de régulation. Et... les radiations mortelles se répandent déjà autour de nous ! Si tu ne coopères pas à présent, Daryesh, je nous maintiens ici jusqu'à ce que nous soyons morts tous deux !

Si simple, tellement simple. Parce que, en partageant la mémoire de Daryesh, Laird avait partagé sa connaissance des techniques destinées à se tromper soi-même. Il avait vu d'avance, avec la moitié enfouie de son esprit, que le Vwyrddan pourrait tendre un piège de ce genre, et il avait installé sa propre commande post-hypnotique. Dans une telle situation, lorsque tout espoir semblait perdu, son esprit conscient devrait abandonner, et son subconscient ordonnerait de manœuvrer le commutateur.

Coopère, Daryesh ! Tu aimes autant la vie que moi. Coopère et chassons l'enfer d'ici.

À contrecœur, en faisant la moue : Tu as gagné, Laird.

Le corps se releva, s'appuya sur le bras de Joana, et avança lentement. Les rayons invisibles de la mort les traversaient, cumulant leurs effets. En trois minutes, un système nerveux serait détruit.

Trop lentement, trop lentement.

— Viens, Joana, cours !

— Pourquoi ? (Elle s'arrêta et la suspicion vint durcir le visage des deux hommes qui marchaient derrière elle.) Daryesh... que veux-tu dire ? Que t'arrive-t-il ?

— Madame... (L'un des hommes de l'équipage bondit). Madame, je me demande... Je l'ai vu baisser le commutateur principal. Et maintenant, il est pressé de quitter le vaisseau. Et personne d'entre nous ne sait réellement comment fonctionne toute cette machinerie.

Laird prit le pistolet dans l'étui de Joana et tira sur l'homme. L'autre eut un sursaut, chercha à saisir l'arme qu'il portait au côté, et le pistolet de Laird lança une nouvelle décharge.

Son poing jaillit, frappant Joana à la mâchoire. Elle s'affaissa. Il la

prit vivement dans ses bras, et se mit à courir.

Deux hommes d'équipage se tenaient dans la coursive menant aux embarcations.

— Que se passe-t-il, monsieur ? demanda l'un d'eux.

— Syncope... radiations venues des machines. Il faut la conduire au vaisseau-hôpital, dit Daryesh, haletant.

Ils s'écartèrent, hésitants. Il fit tourner les clapets du sas de la chaloupe et sauta dans l'embarcation.

— Devons-nous venir, monsieur ? demanda l'un des hommes.

— Non ! (Laird se sentait un peu étourdi. Les radiations le traversaient, la mort arrivait à pas de géant.) Non...

Il lança son poing dans le visage de celui qui insistait, claqua la porte du sas, et s'installa sur le siège du pilote.

Les moteurs bourdonnèrent, chauffèrent. Des poings et des pieds martelaient la porte. Il était malade, et il vomit.

O Joana, si cela te tue...

Il poussa le levier de commande principal. L'accélération le renvoya en arrière, au moment où la chaloupe bondissait, libérée.

Il regarda par les hublots et vit des fleurs flamboyantes s'épanouir dans l'espace : les gros canons de Vwyrdda ouvrait le feu.

*

* *

Mon verre était vide. Je fis signe qu'on le remplisse et restai là à me demander ce qu'il fallait croire de ce conte.

— J'ai lu l'histoire, dis-je lentement. Je sais qu'une catastrophe mystérieuse a annihilé la flotte rassemblée de Janya et changé le sort de la guerre. Le Système Solaire a attaqué et a vaincu en moins d'un an. Et vous prétendez que c'est vous qui avez fait cela ?

— D'une certaine façon. Ou bien, c'est Daryesh. Nous agissons comme une seule personnalité, vous savez. C'était un réaliste qui allait jusqu'au bout des choses, et au moment où il vit arriver sa défaite, il est passé en toute sincérité dans l'autre camp.

— Mais... Bon Dieu, mon vieux ! Pourquoi n'avons-nous jamais rien su de tout cela ? Vous voulez dire que vous n'en avez jamais parlé à personne, que vous n'avez jamais reconstruit aucune de ces machines ?

Le visage mat et buriné de Laird se tordit dans un sourire triste.

— Certainement. Cette civilisation n'est pas prête pour ce genre de choses. Même Vwyrdda ne l'était pas, et il nous faudra des millions d'années pour parvenir au même stade. En outre, cela faisait partie des conditions du marché.

— Du marché ?

— Absolument. Daryesh et moi, vous savez, nous devons vivre

ensemble. Vivre avec un soupçon permanent de tricherie, sans pouvoir jamais se fier à son propre cerveau, c'eût été intolérable. Nous avons conclu un accord pendant notre long voyage de retour dans le Système Solaire et nous avons utilisé les méthodes Vwyrddanes d'autohypnose pour nous assurer que cet accord ne pourrait être rompu.

D'un air sombre, il contempla la nuit lunaire.

C'est pourquoi j'ai dit que le génie de la bouteille m'avait tué. Inévitablement les deux personnalités se fondraient, n'en ferait plus qu'une. Et celle-ci relevait, naturellement, dans sa plus grande partie, de Daryesh, avec des harmoniques de Laird. Oh ! ce n'est pas tellement horrible. Nous gardons les souvenirs de nos existences séparées et la continuité qui est l'attribut le plus fondamental de l'ego. En fait, la vie de Laird était si limitée, si aveugle devant toutes les possibilités et merveilles de l'univers, que je ne le regrette que rarement. De temps en temps je ressens un peu de nostalgie et j'ai besoin de parler à un être humain. Mais je choisis toujours quelqu'un qui ne sait pas s'il doit ou non me croire et je ne pourrais pas grand-chose à ce sujet s'il devait me croire.

— Et pourquoi êtes-vous entré dans l'Inspection ? lui demandai-je très doucement.

— Je veux encore voir une bonne fois l'univers avant qu'il ne change. Daryesh voulait se documenter, rassembler assez de données pour avoir une base solide de décision. Lorsque nous... je... passerai dans le nouveau corps immortel, il y aura du travail, une galaxie à refaire suivant un plan plus nouveau et meilleur à partir des données de Vwyrdda ! Cela prendra des millénaires, mais nous avons tout le temps. Ou bien je... Mais que voulais-je dire d'ailleurs ?

(Il passa la main dans ses cheveux striés de mèches blanches.) Mais la part de Laird, dans le marché, était qu'il aurait une vie humaine aussi voisine que possible de la normale jusqu'à ce que son corps devienne incommodément vieux. Ainsi... (Il haussa les épaules.) Si bien qu'ainsi cela a marché.

Il resta assis encore un moment, sans dire grand-chose, puis se leva.

— Excusez-moi, dit-il. C'est ma femme. Merci pour cette conversation.

Je le vis marcher à la rencontre d'une grande et belle femme aux cheveux roux. Sa voix s'adoucit :

— Bonjour, Joana...

Ils sortirent de la pièce comme un couple parfaitement ordinaire et humain.

Je me demande ce que l'histoire nous garde en réserve.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ANDERSON (POUL). — L'orthographe de son prénom s'explique par ses ascendances scandinaves. Est cependant né aux États-Unis, en 1926. Après des études de physique – financées par la vente de ses premiers récits, et achevées par un diplôme obtenu en 1948, – s'est consacré à une carrière d'écrivain. Entre son premier récit, publié en 1944, et le numéro spécial que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra en avril 1971, Poul Anderson a fait paraître 34 romans, 15 recueils de récits plus courts, 3 livres ne relevant pas de la science-fiction et 2 anthologies, en plus de ses récits dans les différents magazines spécialisés. Un sens de l'épopée, sans égal dans le domaine de la science-fiction, anime beaucoup de ses récits ; ceux-ci possèdent une vivacité dans l'action qui marque en particulier les scènes de bataille, dans le mouvement desquelles aucun de ses confrères n'égale Poul Anderson. Cette qualité de mouvement est mise au service de combinaisons thématiques variées. *Guardians of Time (La Patrouille du temps)*, 1955-1959 met en scène des hommes voyageant dans le passé afin d'en éliminer les occasions de « déraillements historiques ». *High Crusade (Les Croisés du cosmos)*, 1960 exploite adroitement le motif du handicap que peut constituer une technologie trop avancée en face de primitifs résolus, ces derniers étant les habitants d'un village médiéval anglais. Algis Budrys a salué en lui « l'homme qui serait le mieux qualifié pour parler des classiques » (de la science-fiction), ajoutant qu'Anderson n'entreprend cette étude que pour mieux créer ses propres univers.

ASIMOV (ISAAC). — Né en U.R.S.S. en 1920, Isaac Asimov réside aux États-Unis depuis 1923. Après avoir obtenu un doctorat en chimie biologique, il fut quelque temps professeur de cette branche à l'École de médecine de l'Université de Boston, écrivant accessoirement des récits de science-fiction qu'il signait presque toujours de son nom véritable (ce qui ne semble pas lui avoir valu d'ennui particulier dans sa carrière académique). Par la suite, Isaac Asimov se consacra à une carrière d'écrivain indépendant, dans laquelle la science-fiction ne

représenta bientôt plus qu'un à-côté. Asimov est, en effet, l'auteur d'excellents ouvrages de vulgarisation scientifique, parmi lesquels *The Intelligent Man's Guide to Science* (remarquable panorama des sciences physiques et biologiques, remis à jour en 1972 sous le titre de *Asimov's Guide to Science*), des ouvrages d'histoire et un roman policier. Sa curiosité encyclopédique et sa formation scientifique rigoureuse se discernent dans ses récits d'imagination, où il met généralement l'accent sur le raisonnement, l'intelligence et l'ouverture d'esprit. Il a introduit dans ses récits de robots réunis sous le titre de *I robot* (*Les Robots*, 1950) les trois lois de la robotique devenues fameuses depuis lors. Sa trilogie *Foundation* (*Fondation*, 1951-1953) est la première évocation d'un empire galactique futur. Il a réussi à combiner la science-fiction et l'énigme policière dans *The Caves of Steel* (*Les Cavernes d'acier*, 1954), et *The Naked Sun* (*Face aux feux du soleil*, 1957). Un numéro spécial du *Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui fut consacré en octobre 1966. Isaac Asimov a fait paraître son centième livre (*Opus 100*) en 1969.

BROWN (FREDRIC). — Auteur de plusieurs romans policiers, Fredric Brown (1906-1972) a acquis dans ce domaine un goût prononcé, ainsi qu'une maîtrise profonde, de l'effet de chute finale : il l'a adroitement exploité dans de nombreuses nouvelles de science-fiction. *What Mad Universe* (*L'Univers en folie*, 1949) est à la fois un aboutissement et une parodie du *space opera*, où Fredric Brown déploie son talent de conteur et sa verve de misanthrope. *The Lights in the Sky Are Stars* (1954) est une étude psychologique du pionnier qui fait réaliser un nouveau projet spatial sans pouvoir y participer lui-même. Au cours de ses dernières années, Fredric Brown a relativement peu écrit de science-fiction, si ce n'est dans un genre qu'il a largement contribué à populariser : la *short-short story*, récit ultra-court tenant en une ou deux pages de magazine et s'achevant sur une chute fracassante.

DEL REY (LESTER). — Né en 1915, d'ascendance partiellement espagnole, Ramon Félix Sierra y Alvarez del Rey eut une jeunesse plus tumultueuse que la plupart des autres auteurs de science-fiction, tant par des conflits familiaux que du fait de problèmes psychologiques personnels. Son éducation a été irrégulière, et il a exercé une grande variété de métiers – dont ceux de vendeur de journaux, de charpentier, de steward de bateau et de restaurateur – avant de se lancer dans une carrière littéraire. Contrairement à la plupart de ses confrères, il ne s'est pas signalé par ses romans, mais par un certain nombre de nouvelles mémorables, au milieu d'une production dont la diversité reflète dans une certaine mesure sa carrière mouvementée. *Helen O'Loy* (1938) fut chronologiquement une des premières –

présentations du thème d'un robot acquérant des sentiments humains. *Nerves* (1942) raconte avec réalisme un accident dans une centrale nucléaire. *For I Am a Jalous People* (1954) est une variation iconoclaste sur le thème des dieux extraterrestres. Depuis 1969, Lester del Rey critique les livres nouveaux dans la revue *If*.

FONTENAY (CHARLES L.). — Homme aux talents multiples – journaliste de profession, peintre et horticulteur amateur, bon joueur d'échecs et spécialiste de la cuisine chinoise – Charles L. Fontenay fit des apparitions généralement intéressantes dans divers magazines de science-fiction entre 1954 et 1960 surtout.

GALOUYE (DANIEL F.). — Journaliste de profession, Daniel F. Galouye excelle dans l'exploitation des conséquences détaillées d'une hypothèse de départ, ainsi que dans les implications retournées de thèmes classiques. Né en 1920, il a débuté en 1952. *Dark universe* (*Le Monde aveugle*, 1961) est l'évocation réaliste d'une société dont les membres vivent dans une totale obscurité et ont perdu l'habitude d'utiliser leur sens de la vue ; *Lords of the psychon* (*Les Seigneurs des sphères*, 1963) renouvelle le motif des envahisseurs dont les mobiles demeurent mystérieux faute d'une possibilité de communication avec les Terriens ; *Simulacron 3* (1968) nous fait partager les problèmes d'un homme envoyé en mission dans un univers fictif et bientôt guetté par la folie. Philip K. Dick n'a pas fait mieux.

HUBBARD (LAFAYETTE RONALD). — Né en 1911, L. Ron Hubbard travailla dans la publicité avant de devenir un auteur très prolifique de récits d'aventures de science-fiction principalement. Depuis 1950, il s'est principalement consacré à la science (?) de la dianétique, qu'il affirme avoir découverte, et qu'il présente comme une sorte d'auto-analyse psychologique à la portée de l'homme de la rue.

OFFUTT (ANDREW J.). — Après avoir accompagné deux nouvelles dans des périodiques spécialisés, en 1954 et 1959, la signature de A.J. Offutt est récemment apparue sur la couverture de quelques romans de science-fiction d'aventures.

OLIVER (CHAD). — Né en 1928, Chad Oliver est le seul auteur notable de science-fiction ayant fait des études d'ethnologie. Cette formation se reflète dans plusieurs de ses récits, où l'on remarque une attention particulière accordée aux groupements humains considérés comme des entités vivantes, ainsi qu'aux liens pouvant se nouer entre deux cultures issues de milieux différents.

SHECKLEY (ROBERT). — Né en 1928. Débuts en 1952. Fut dans les années cinquante l'auteur-vedette de la revue *Galaxy*, qui à certaines époques publiait une nouvelle de lui tous les mois et parfois plus (les nouvelles excédentaires étant signées de pseudonymes comme Phillips Barbee et Finn O'Donovan). Il contribua plus qu'aucun autre à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait la narration et notamment les références scientifiques – ce qui rapproche beaucoup ses nouvelles des contes merveilleux. En outre, il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des sous-entendus extrêmement brillants du contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Robert Sheckley est avant tout un auteur de nouvelles (plus d'une centaine), mais il a écrit quelques bons romans comme *The Status Civilization (Oméga)*, (1960), *Mindswap (Échange standard)*, (1965) et *Dimension of Miracles (La Dimension des miracles)*, (1968), sans oublier ses incursions dans le roman noir comme *Deadrun (Chauds les glaçons !)* (1961). Sa nouvelle *The Seventh Victim (La septième victime)*, (1953) ayant été adaptée au cinéma par Elio Pétri sous le titre de *La Décima Vittima (La dixième victime)*, il en tira un roman du même titre (1965).

SMITH (CORDWAINER). — Le pseudonyme de Cordwainer Smith a dissimulé – avec une incontestable efficacité – la personnalité de Paul Myron Anthony Linebarger (1913-1966), professeur d'université, expert en science politique. Ses écrits principaux, dans le domaine professionnel, se rapportaient aux problèmes de la politique asiatique. Conseiller du département d'État américain, partisan de la Chine nationaliste, Paul Linebarger était un lecteur insatiable (en sept langues) et ses lectures influencèrent les écrits de Cordwainer Smith. On trouve à partir de 1955, sous la plume de ce dernier, des transpositions de mythes de l'antiquité et de classiques littéraires, incorporées à la vision d'un empire galactique futur. Dans chaque récit particulier, Cordwainer Smith décrit rarement plus d'une époque ou d'une région limitée de cet empire, il évite les visions panoramiques et les survols historiques, mais il place invariablement quelque allusion aux thèmes des autres récits. Cet univers est haut en couleurs, animé et envoûtant ; il est bien dommage que son créateur soit décédé avant d'avoir pu en achever tous les croquis, avant d'avoir intégré en un ensemble suivi les aperçus qu'il nous en offrait récit après récit.

-
- 1 En anglais GOD (Dieu) pour Good Old Days, le bon vieux temps.
 - 2 Ici exceptionnellement en deux mots, *Black Sword* : Épée Noire.
 - 3 Jeu de mots impossible à rendre en français. Chantage se dit *blackmail*, ce qui permet de jouer en anglais sur la première syllabe.
 - 4 En anglais, *bought man ledger*. Jeu de mots intraduisible avec *bootlegger*, contrebandier du temps de la prohibition, et *bought*, acheté, *ledger*, registre, liste.
 - 5 « Le Coutelas d'Ébène. »